20.5
C 4
187

Martha Barnard

BBN - 4992
PR
4572
.C782
F7
1847
SMRS

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/cricridufoyerthe00dick

LE

CRICRI DU FOYER

EN VENTE.

Du même Auteur.

LES CARILLONS. 1 vol..... 1 fr

LES APPARITIONS DE NOËL. 1 vol..... 1 »

LES CONTES DE CHARLES DICKENS. 1re série contenant LES APPARITIONS DE NOEL, LE CRICRI DU FOYER, LES CARILLONS, et précédés d'une notice sur l'auteur, par M. *Amédée Pichot.* 1 vol. in-18 jésus ... 3 »

SOUS PRESSE.

LES CONTES DE CHARLES DICKENS, 2e série, 1 vol. in-18 jésus..... 3 »

Imprimerie CLAYE, TAILLEFER et Ce, 7 rue Saint-Benoit.

Pinon fils. chéri
Dec. 35.

Monnier

LE

CRICRI DU FOYER

(The Cricket on the Hearth)

Conte domestique en trois cris

PAR

CHARLES DICKENS

Traduit de l'anglais sur la dernière Édition

PAR

AMÉDÉE PICHOT

PARIS

LIBRAIRIE D'AMYOT, ÉDITEUR

6 RUE DE LA PAIX

1847

LE CRICRI DU FOYER,

(THE CRICKET ON THE HEARTH).

CONTE DOMESTIQUE EN TROIS CRIS.

A lord Jeffrey

Cette petite histoire est dédiée par son affectueux ami,

CHARLES DICKENS.

LE CRICRI DU FOYER,

(THE CRICKET ON THE HEARTH).

CONTE DOMESTIQUE EN TROIS CRIS.

PREMIER CRI,

(CHIRP THE FIRST.)

Ce fut la Bouilloire qui commença! ne m'opposez pas ce que dit Mrs. Peerybingle, je le sais mieux qu'elle. Mrs. Peerybingle aurait beau répéter jusqu'à la fin des temps qu'elle ne saurait dire lequel des deux commença; je dis moi que ce fut la Bouilloire. Je dois le savoir, j'espère ! la Bouilloire commença cinq bonnes minutes — à la petite pendule de Hollande qui était dans une encoignure de la cuisine — cinq bonnes minutes avant que le Cricri eût gresillonné une seule fois.

Comme si la pendule n'avait pas fini de sonner, comme si son petit faucheur qui se meut par saccades à droite et à gauche devant un palais moresque, n'avait pas fauché un demi-arpent de pré imaginaire avant que le Cricri se fût mis de la partie ?

Non, je ne suis pas naturellement absolu. Chacun sait

que pour rien au monde je ne vondrais opposer mon opinion à l'opinion de Mrs. Peerybingle — si je n'étais parfaitement sûr de la chose. Non, rien ne pourrait m'y engager. Mais c'est un point de fait, et le fait est que ce fut la Bouilloire qui commença, au moins cinq minutes avant que le Cricri eût donné aucun signe de vie. Oserez-vous me contredire ? au lieu de cinq minutes je dirai dix.

Laissez-moi vous raconter exactement comment cela se passa. J'aurais certes débuté par là, dès mon premier mot — sans cette considération bien simple : — si je raconte une histoire, je dois commencer par le commencement, et comment est-il possible de commencer par le commencement si je ne commence par la Bouilloire ?

Il semblait qu'il y eût une espèce d'assaut de talent, un défi musical, voyez-vous, entre la Bouilloire et le Cricri. Et voici ce qui l'amena, et comment la chose eut lieu.

Mrs. Peerybingle était sortie, à la tombée de la nuit, pour aller remplir la Bouilloire au réservoir de la cour, et en piétinant sur les pavés humides, ses patins y traçaient avec un bruit de clic clac d'innombrables empreintes de la première proposition d'Euclide. La Bouilloire remplie, Mrs. Peerybingle revint, moins ses patins — et c'était quelque chose de moins, car les patins étaient hauts * et Mrs. Peerybingle n'était qu'une petite

* Les patins des femmes en Angleterre sont généralement montés

femme. Elle mit la Bouilloire sur le feu, et en la mettant elle perdit son sang-froid — c'est-à-dire pour un instant, parce que l'eau — eau glaciale, à cet état fluide de neige fondue qui semble pénétrer toute espèce de substance y compris les patins ; — parce que l'eau, dis-je, avait mouillé les pieds de Mrs. Peerybingle et même éclaboussé ses jambes. Or, quand nous sommes un peu fière de nos jambes (si ce n'est pas sans raison surtout), et quand nous tenons particulièrement à la propreté de nos bas, c'est pour le moment une rude épreuve.

Ajoutez à cela d'ailleurs que la Bouilloire était d'une obstination impatientante. Elle ne voulait pas se laisser ajuster sur la barre de la cheminée; elle ne voulait pas s'accommoder tranquillement aux inégalités de son lit de charbon ; elle se penchait d'un air aviné et se répandait goutte à goutte sur le foyer en Bouilloire idiote. Elle était querelleuse et morose, elle bredouillait et elle sifflait au feu. Enfin le couvercle, résistant aux doigts de Mrs. Peerybingle avec une ingénieuse opiniâtreté, digne d'une meilleure cause, fit la culbute et puis le plongeon par côté... jusqu'au fond de la Bouilloire. La carène du *Royal Georges*, ce vaisseau qui sombra tout-à-coup dans la mer, et qu'on en retire depuis pièce à pièce, n'a jamais opposé autant de résistance aux ingé-

sur une espèce de cercle en fer, *patten rings*, comme l'auteur dit un peu plus loin.

nieurs que ce couvercle récalcitrant aux efforts de Mrs. Peerybingle.

La Bouilloire se montrait donc revêche et boudeuse, portant son anse avec un air de bravade, faisant jaillir avec impertinence et moquerie ses petits jets d'eau sur Mrs. Peerybingle, comme pour dire : « Je ne veux pas bouillir, rien ne m'y décidera. »

Mais Mrs. Peerybingle avait retrouvé sa bonne humeur ; frottant ses mains mignonnes et potelées l'une contre l'autre, elle s'assit en souriant devant la Bouilloire. Cependant le feu flambait joyeusement et illuminait de ses éclairs intermittents sur le faîte de la pendule de Hollande, le petit faucheur qu'il faisait paraître immobile devant le palais moresque comme s'il n'y avait d'autre mouvement que celui de la flamme.

Le petit faucheur allait toujours néanmoins. Il avait ses spasmes, deux par secondes, très-régulièrement. Mais c'était effrayant de voir ses tortures lorsque la pendule était sur le point de sonner : alors s'ouvrait la porte à trappe du palais ; un coucou se montrait, exhalant six fois sa note monotone, dont le retentissement faisait frissonner chaque fois le faucheur comme une voix de spectre... ou comme si un ressort en fil de fer lui eût tiraillé les jambes.

Ce ne fut qu'après une violente secousse, après la cessation du bruit criard des contrepoids et des cordes de la machine, que le faucheur revint à lui ; mais ce

n'était pas sans raison qu'il avait tressailli et frissonné, car ces squelettes d'horloges sont bien faits pour épouvanter par leurs mécaniques à jour : je m'étonne comment il s'est trouvé des hommes et surtout des Hollandais pour les inventer; car on dit populairement que les Hollandais aiment à mettre leurs parties inférieures dans de larges pantalons... ils devraient certes bien ne pas laisser ainsi à découvert et sans protection les rouages de leurs horloges.

Or, ce fut là le moment, remarquez-le, où la Bouilloire commença la soirée. Ce fut le moment où la Bouilloire, devenue tendre et musicale, commença à avoir des glouglous invincibles dans la gorge, et à se permettre de courtes vocalises, arrêtées à la première note, comme si elle n'était pas encore bien résolue à être de bonne compagnie. Ce fut le moment où, après quelques vains efforts pour étouffer ses sentiments généreux, elle écarta toute humeur chagrine, toute sotte réserve, et fit éclater son chant si franc, si allègre, que jamais rossignol enivré de sa voix n'en eut la moindre idée.

Ce chant si simple ! Dieu merci, vous l'auriez compris comme un livre — mieux peut-être que certains livres que vous et moi nous pourrions nommer !—Exhalant son souffle dans un léger nuage qui montait gracieusement à quelques pieds de haut et s'épaississait sous le manteau de la cheminée comme dans un petit ciel domestique, la Bouilloire fredonnait sa musique

avec une admirable verve, doucement agitée dans son corps de métal; enfin le couvercle lui-même, le couvercle naguère rebelle — telle est l'influence du bon exemple — exécuta une sorte de gigue et essaya de retentir comme une jeune cymbale sourde et muette qui n'a jamais connu sa sœur.

Cette musique de la Bouilloire était une harmonieuse invitation, un chant de bienvenue qui s'adressait à quelqu'un encore absent, mais qui s'approchait de cette petite demeure commode et de ce feu réjouissant : c'est chose indubitable, Mrs. Peerybingle le savait bien, elle qui rêvait assise devant le foyer. « Il fait nuit noire — ainsi peut se traduire ce que chantait la Bouilloire, « — les feuilles desséchées jonchent la route; dans l'air tout est brouillard et ténèbres, sur la terre tout est fange et boue; une lumière unique éclaire la tristesse du sombre horizon, et je ne sais si c'est un rayon de joie et d'espoir, car on dirait plutôt d'une lueur rougeâtre et sinistre que le vent et le soleil ont imprimée sur les nuages pour les punir d'assombrir ainsi le ciel. Au loin sur la route tout est noir; les frimats couvrent le poteau indicateur, le dégel marque la haie du sentier; la glace n'emprisonne pas encore les eaux, et déjà les eaux ne sont plus libres; vous ne sauriez définir le temps qu'il fait... mais le voici qui vient, qui vient, qui vient! »

Et ici, si vous voulez, le Cricri se mit de la partie, avec un chant si largement gresillonné en guise de cho-

rus, avec une voix si disproportionnée à sa taille — comparée à celle de la Bouilloire — (sa taille ! vous n'auriez pu l'apercevoir !) que s'il eût alors crevé comme un canon trop chargé, victime de son ardeur à gresillonner ainsi, c'eût été une conséquence naturelle et inévitable — le résultat volontaire de ses étonnants efforts !

La Bouilloire était au bout de son solo. Elle persévéra avec une verve incessante ; mais le Cricri prit alors le premier dessus. Bon Dieu ! comme il gresillonna ! Son cri aigre et perçant retentit dans toute la maison et sembla jeter même un scintillement dans l'obscurité extérieure... comme une étoile. Il y avait dans le trémolo et les trilles de sa voix des notes indéfinissables qui par moment révélaient qu'il devait bondir et sauter, emporté par l'énergie de son enthousiasme. Et cependant ils exécutaient un excellent duo, le Cricri et la Bouilloire ; la ritournelle était toujours la même, et toujours en crescendo, toujours avec un redoublement d'émulation.

La jolie petite femme qui les écoutait, car elle était jolie et jeune — quoiqu'un peu ce qu'on appelle une femme rondelette — ce qui ne me déplaît pas à moi, j'en conviens, — la jolie petite femme alluma une chandelle, jeta un coup-d'œil sur le haut de la pendule, où le faucheur fauchait son contingent de minutes ; regarda à la fenêtre où elle ne vit rien, à cause de la nuit noire, excepté sa jolie figure réfléchie dans la vitre — et à mon

avis — (c'eût été aussi le vôtre) elle aurait pu regarder longtemps sans apercevoir rien d'aussi agréable! Quand elle revint s'asseoir sur sa chaise, le Cricri et la Bouilloire continuaient leur duo, s'évertuant avec toute la fureur de deux artistes rivaux... le côté faible de la Bouilloire était évidemment qu'elle ne savait pas quand elle serait vaincue.

C'était entre eux l'émulation d'une course : — *cricri! cricri! cricri!* le Cricri était en avant. — *Hum! hum! hum-m-m!* la Bouilloire ronflait au loin comme une grosse toupie! — *cricri! cricri! cricri!* — mais la Bouilloire reprenait encore : *hum! hum! hum-m-m.* Le Cricri ne cédait pas et reprenait à son tour, puis encore la Bouilloire—jusqu'à ce qu'enfin ayant confondu et leur basse et leur fausset dans un même son, il aurait fallu une oreille plus exercée que la mienne pour dire si c'était la Bouilloire qui gresillonnait, ou le Cricri qui ronflait; mais ce qu'il y a de plus certain, c'est qu'à un moment précis, par l'effet d'une combinaison inexplicable, les deux virtuoses lancèrent au loin jusque sur la route le chant réjouissant de leur concert sur l'aile d'un rayon de lumière qui traversa la vitre, de manière à charmer à la fois les yeux et l'ouïe d'un individu qui approchait dans les ténèbres et qui crut entendre qu'on lui criait : « Sois le bienvenu, mon ami! Sois le bien arrivé, mon garçon! »

Ce but atteint, la Bouilloire n'en pouvant plus, versa

à gros bouillons et fut enlevée du feu. Mrs. Peerybingle courut ensuite à la porte, où il eût été difficile de s'entendre au milieu du bruit des roues d'une charrette, des pas d'un cheval, de la voix d'un homme et des jappements d'un chien qui courait comme un fou à droite et à gauche, tapage auquel auraient pu se mêler bientôt les vagissements d'un enfant au maillot qui fit une apparition surprenante et mystérieuse.

D'où venait cet enfant? comment Mrs. Peerybingle l'avait-elle tout-à-coup mis dans ses bras? c'est ce que j'ignore. Mais c'était un enfant vivant, et Mrs. Peerybingle paraissait en être passablement fière, lorsqu'elle fut ramenée doucement près du feu par un homme aux formes assez rudes, beaucoup plus grand qu'elle et aussi beaucoup plus âgé, qui fut forcé de se baisser considérablement pour l'embrasser, mais elle en valait bien la peine. On se baisserait volontiers de six pieds de haut pour embrasser une femme comme elle.

« O bonté du ciel! John, dit Mrs. Peerybingle, dans quel état vous êtes, avec le temps qu'il fait! »

On ne pouvait nier qu'il ne fût assez maltraité en effet; le brouillard avait bordé les cils de ses paupières d'un chapelet de gouttes congelées; l'approche du feu faisait reluire un double arc-en-ciel dans ses favoris.

« Eh! voyez-vous, Dot, répondit lentement John en déroulant un fichu qui lui entourait le cou et en étalant

ses mains glacées devant le feu, ce n'est pas précisément un temps d'été. Il n'y a donc rien d'étonnant.

— Je vous prie, John, de ne pas m'appeler Dot; je n'aime pas ce surnom, dit Mrs. Peerybingle, faisant une moue qui montrait clairement qu'elle l'aimait, au contraire, beaucoup.

— Eh! qu'êtes-vous donc? » reprit John en laissant tomber sur elle un sourire, et étreignant sa jolie taille aussi légèrement qu'il pouvait le faire avec sa large main et son robuste bras. « Qu'êtes-vous, sinon un point sur..... (Ici il regarda l'enfant.) Non, je ne dirai rien de plus, de peur de gâter ce que j'allais dire : mais j'étais bien près de faire un bon mot..... Je ne sais si jamais je fus plus près d'en faire un *.

C'était la manie de John d'être toujours sur le point de dire quelque chose de très-ingénieux et de s'interrompre modestement; ce lourd, lent et honnête John; ce John à la fois si pesant et si léger d'esprit, si rude d'écorce et si tendre de cœur, si engourdi au dehors, si vif au dedans, si raboteux et si doux. O mère nature! daigne donner à tes enfants cette véritable poésie du cœur que possédait ce pauvre voiturier — car ce n'était

* *Dot*, signifie, dans son sens propre, un *point*. John Perrybingle laisse deviner dans le texte un calembour intraduisible et dont nous ne chercherons pas l'équivalent, puisqu'il ne l'achève pas, selon son habitude. C'est ici le cas où un traducteur peut se dispenser de mettre les *points* sur les *i*, comme John.

qu'un voiturier, le porteur ou messager du canton, — et quoiqu'ils parlent en prose, quoiqu'ils vivent en prose, nous TE remercierons de nous faire vivre dans leur compagnie !

C'était charmant de voir Dot avec sa petite taille et son enfant dans les bras : une poupée d'enfant. Elle regardait le feu avec une rêverie coquette, et penchait sa petite tête délicate sur la large épaule du voiturier, pose moitié naturelle, moitié affectée, à laquelle il se prêtait avec sa tendre gaucherie, s'efforçant d'adapter de son mieux le soutien de son robuste âge mûr à sa fraîche et verte jeunesse.

C'était charmant d'observer leur servante, Tilly Slowboy, jeune fille d'une quinzaine d'années, qui attendait, dans l'arrière-plan du tableau, qu'on lui rendît le poupon, debout, immobile, la bouche ouverte et les yeux fixés sur ce groupe ; tout-à-coup, John le voiturier, pour répondre à quelques mots de Dot, relatifs audit poupon, suspendit le geste de sa grosse main sur le point de le toucher, comme s'il avait peur de l'écraser, et se contenta de le regarder à distance, avec un mélange d'embarras et d'orgueil — tel que pourrait l'éprouver un aimable dogue s'il se trouvait un jour le père d'un jeune canari.

« N'est-ce pas qu'il est beau, John ? N'est-il pas gentil dans son sommeil ?

— Très-gentil, répondit John, — oh ! oui, très-gentil. Il dort généralement, n'est-ce pas ?

— Mon Dieu ! non, John !

— Ah ! dit John d'un air réfléchi, je croyais qu'il avait généralement les yeux fermés. Holà !

— Bonté du ciel ! John ! comme vous effrayez le pauvre enfant !

— Quoi donc ? qu'a-t-il ? demanda le voiturier étonné ; pourquoi regarde-t-il donc comme cela ? Comme il écarquille tout-à-coup les deux yeux ! et voyez sa bouche, oh ! il bâille comme un petit poisson aux écailles dorées !

— Vous ne méritez pas d'être père ; non ! dit Dot, avec toute la dignité que l'expérience donne à une matrone. Mais comment connaîtriez-vous les petites douleurs que ressentent les enfants, vous, John ! vous n'en savez même pas le nom ! »— Et lorsqu'elle eut retourné l'enfant sur son bras gauche et lui eut donné une légère tape sur le dos, en guise de topique, elle pinça en riant l'oreille de son mari.

« Non, dit John, ôtant alors sa grosse redingote ; c'est vrai, Dot, je ne sais pas grand'chose de tout cela. Ce que je sais, c'est que j'ai eu à lutter ce soir avec le vent ; il a soufflé nord-ouest pendant tout le chemin, à l'encontre de la voiture.

— Pauvre homme ! c'est vrai ! s'écria Mrs. Peerybingle, devenant soudain très-active. — Venez, Tilly, pre-

nez-moi ce gentil marmot pendant que je vais me rendre bonne à quelque chose. Bon Dieu! je l'étoufferais de baisers, je crois. Veux-tu bien t'en aller, mon bon chien, veux-tu bien t'en aller, Boxer... Laissez-moi d'abord vous faire le thé, John, et puis je vous aiderai pour les paquets, comme une diligente abeille ;

« Comme la petite abeille... »

et le reste, vous savez, John. Avez-vous jamais appris la chanson de l'Abeille, quand vous alliez à l'école, John ?

— Pas toute entière, répondit John. J'ai été une fois *sur le point* de la savoir; mais je l'aurais gâtée, je crois...

— Ah ! ah ! dit Dot en riant de son joli petit rire si ravissant, ah ! quel bon et chéri lourdaud vous faites, John, en vérité ! »

Sans contester ce compliment de sa femme, John sortit pour voir ce que faisait le garçon d'écurie, qui, armé d'une lanterne, allait et venait devant la porte comme un feu follet : il s'assura qu'il pansait le cheval, lequel cheval était plus gras que vous ne voudriez le croire — si je vous donnais sa mesure — et il était si vieux que la date de sa naissance se perdait, comme on dit, dans la nuit des âges ! Boxer, sentant que ses attentions étaient dues à la famille en général, et voulant les dis-

tribuer impartialement, sortait et rentrait avec une mobilité étourdissante, tantôt décrivant un cercle de brusques jappements autour du cheval, pendant qu'on le bouchonnait à la porte de l'écurie, tantôt feignant de fondre comme un chien fou sur sa maîtresse, et s'arrêtant tout-à-coup au milieu d'un bond facétieux; tantôt faisant pousser un cri de peur à Tilly Slowboy, qui, assise dans la chaise à nourrice près du feu, sentait un museau humide sur la joue; tantôt exprimant un intérêt curieux au poupon; tantôt tourbillonnant devant le foyer et se couchant comme s'il s'y établissait pour la nuit; puis, se relevant et allant agiter dehors son tronçon de queue, comme s'il se fût rappelé un rendez-vous, et s'il partait au trot afin de s'y trouver exactement.

« Voici, voici la théière toute prête sur la table, dit Dot avec la sérieuse attention d'une petite fille qui joue au ménage. Voici le jambon, voici le beurre, voici le pain et le reste. — John, je vous apporte un panier à linge pour les petits paquets, si vous en avez quelques-uns... Mais où êtes-vous, John? Prenez garde à l'enfant, Tilly, et ne le laissez pas rouler sous la grille du foyer.»

Il faut bien dire que, quoique miss Slowboy repoussât avec quelque vivacité cette recommandation prudente, elle avait un rare talent pour mettre le pauvre nourrisson dans des positions difficiles, et plus d'une fois déjà, grâce à ce talent particulier, cette frêle existence

de quelques mois avait été en grand péril. Elle était d'une taille maigre et droite, cette jeune demoiselle, tellement que ses vêtements semblaient toujours en danger d'échapper aux saillies anguleuses de ses épaules auxquelles ils étaient lâchement accrochés. Son costume laissait toujours apercevoir quelque lambeau de flanelle d'une forme singulière dans la région du dos, et cachait plus mal encore une façon de corset dont la couleur tirait sur le vert foncé. Comme elle était en état perpétuel d'admiration devant toute chose, et absorbée d'ailleurs dans la constante contemplation des perfections de sa maîtresse et des perfections de l'enfant, les bévues de miss Slowboy faisaient également honneur à son cœur et à sa tête; car si malheureusement la tête du pauvre petit était trop souvent en contact avec les portes d'armoires, les rampes d'escalier et les colonnes du lit, c'était le résultat de l'étonnement qu'elle éprouvait de se voir bien traitée et installée dans une maison si confortable. En effet, le papa Slowboy et la maman Slowboy étaient tous deux des inconnus dans l'histoire, et Tilly avait été élevée par la charité publique, à cet hôpital des *Enfants trouvés* *, qui, dans la langue anglaise, n'est pas malheureusement la maison des *enfants gâtés*, grâce à la simple addition d'une voyelle.

* *Foundlings*, *fondlings*. La traduction indique ici le jeu de mots de l'original, qui ne peut être compris que par le rapprochement des deux mots anglais.

Cela vous eût amusé presque autant que John lui-même de voir la petite miss Peerybingle revenir avec son mari, en poussant le panier au linge, et faisant les plus énergiques efforts pour ne rien *faire* (car c'était lui qui le portait). Cela dut aussi divertir le Cricri, je suppose; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il se mit à gresillonner et avec une sorte de véhémence :

« Eh ! eh ! dit John avec son air lambin, il est plus gai que jamais, ce soir, je crois.

— C'est assurément pour nous porter bonheur, John: il nous a toujours porté bonheur jusqu'ici. Avoir un Cricri dans sa cheminée est la plus heureuse chose du monde. »

John la regarda comme s'il était *sur le point* de concevoir dans sa tête la pensée qu'elle était son cricri en chef, et comme s'il allait lui dire qu'il était tout-à-fait de son avis; mais ce fut là une de ces pensées dont l'expression lui échappait en chemin, car il ne dit mot.

« La première fois que j'entendis sa joyeuse chanson, John, continua Mrs Peerybingle, ce fut le soir où vous me conduisîtes chez vous — ici, à ma nouvelle maison, pour en être la petite maîtresse. Il y a un an de cela. Vous en souvenez-vous, John? »

Oh! oui, John s'en souvenait, j'en suis bien sûr!

« Sa chanson, poursuivit-elle, fut pour moi une voix amie; elle me semblait si pleine de promesses et d'encouragements; elle semblait me dire que vous seriez si

bon, si doux pour moi, et (quelle qu'eût été d'abord ma crainte à ce sujet, John) que vous ne vous attendriez pas à trouver une vieille tête sur les épaules de votre folle de petite femme. »

John, toujours rêveur, lui donna une petite tape sur l'épaule et puis sur la tête, comme pour lui répondre : Non, non, je n'attendais pas une pareille chose; j'ai été heureux de prendre cette tête et ces épaules comme elles sont... Et John avait bien raison : c'était une tête si jolie et des épaules si gracieuses !

« Le Cricri disait la vérité, John, quand il semblait parler ainsi; car vous avez été toujours pour moi, j'en suis certaine, le meilleur, le plus attentif, le plus affectueux des maris. Cette maison a été une heureuse maison, John, et c'est pourquoi j'aime le Cricri.

— Et moi aussi, répondit cette fois le voiturier, et moi aussi je l'aime, Dot.

— Je l'aime toutes les fois que je l'entends, à cause des mille pensées que m'inspire son innocente musique. Combien de fois, à la tombée de la nuit, lorsque je me suis sentie un peu seule et triste, John... (avant que notre poupon fût venu me tenir compagnie et égayer la maison, quand je me disais que vous vous trouveriez bien seul à votre tour si je venais à mourir, si vous veniez à me perdre, mon bon ami...) combien de fois la voix de Cricri a semblé chanter pour me rappeler une autre petite voix si douce et si chère, dont le son ferait

bientôt évanouir ma tristesse comme un rêve; que de fois encore, lorsque j'avais peur (j'ai eu peur de cela, John, j'en conviens, j'étais si jeune!), lorsque j'avais peur que notre mariage ne devînt un mariage mal assorti, moi, n'étant qu'une enfant, et vous, plus semblable à mon tuteur qu'à mon mari; que de fois alors ce chant du foyer m'a rassurée, m'a remplie d'espoir et m'a donné la confiance que vous parviendriez à m'aimer, à m'aimer autant que vous l'espériez vous-même dans vos prières. Je pensais à tout cela ce soir, mon cher ami, en vous attendant, assise auprès du feu, et voilà pourquoi j'aime le Cricri.

— Et moi aussi, répéta John. Mais, Dot, que parlez-vous de l'espoir que j'avais de vous aimer? que voulez-vous dire?... Je n'avais ni à espérer ni à apprendre cela! je vous aimais longtemps avant de vous amener ici pour être la petite maîtresse de ce foyer et du Cricri, entendez-vous, Dot? »

Un moment elle posa la main sur son bras et le regarda d'un air ému, comme si elle eût voulu lui dire quelque chose. Le moment d'après elle était agenouillée devant le panier, babillant avec sa petite voix et triant les paquets d'un air affairé.

« Il n'y en a pas beaucoup ce soir, John; heureusement j'ai vu derrière la voiture quelque chose qui donne plus de mal peut-être, mais rapporte autant. Nous n'aurons

donc pas à nous plaindre, n'est-ce pas? D'ailleurs vous en avez remis en route, je pense.

— Oui, beaucoup, répondit John.

— Qu'est-ce donc que cette boîte ronde? cœur de ma vie, John, c'est un gâteau de mariage...

— Il n'y a qu'une femme, dit John avec admiration, pour deviner cela... jamais un homme n'y eût pensé; mais emballez un gâteau de mariage dans une caisse à thé, dans un bois de lit plié en deux, dans une caque à saumon, ou dans n'importe quoi, une femme vous dira tout de suite : c'est un gâteau de mariage... Eh bien, oui! c'en est un que j'ai pris chez le pâtissier.

— Et qui pèse je ne sais combien... cent livres, peut-être, s'écria Dot, en faisant la démonstration de vouloir le soulever avec ses deux petits bras. Pour qui est-il, John? où va-t-il?

— Lisez l'adresse de l'autre côté, dit John.

— Ah! John! bonté du ciel, John!

— Ah! qui aurait cru cela? répéta John.

— Ai-je bien lu? Est-ce possible? John! quoi! — poursuivit Dot, toujours assise sur le plancher et secouant la tête d'un air significatif, — ce serait pour Gruff et Tackleton, le marchand de joujoux! »

John fit à son tour un signe d'affirmation.

Mrs. Peerybingle hocha au moins cinquante fois la tête, non pour exprimer son assentiment, mais la surprise et une pitié muette, avec sa jolie petite moue, cette moue

pour laquelle ses lèvres semblaient faites, et regardant toujours son mari d'un air distrait. Cependant miss Slowboy, qui avait un talent d'automate pour reproduire quelques bribes de la conversation courante à l'usage du poupon confié à ses soins, en leur enlevant toute espèce de sens et en mettant les noms au pluriel, demanda, elle aussi, tout haut à cette jeune créature : si c'était réellement pour les Gruffs et les Tackletons, les marchands de joujoux, qu'on était allé chez les pâtissiers chercher des gâteaux de mariage, et si les mères avaient réellement le secret de deviner pourquoi les pères apportaient des boîtes, *et cætera.*

« C'est donc vrai qu'elle se marie? dit Dot. Eh! mon Dieu! elle et moi nous allions à l'école ensemble, John. »

John pensait sans doute, ou était *sur le point* de penser, peut-être, à sa chère Dot, allant encore à l'école. Il la regarda avec un sourire pensif; mais il ne répondit pas.

« Et lui si vieux, continua Dot, lui si différent d'elle. Dites donc, John, combien d'années de plus que vous compte Gruff et Tackleton?

— Demandez-moi combien dans cette soirée je boirai de tasses de thé de plus que Gruff et Tackleton n'en but jamais en quatre, répliqua John en s'approchant de la table avec bonne humeur, et attaquant le jambon. Pour ce qui est de manger, je mange peu, Dot, mais ce peu me fait plaisir et me profite. »

C'était encore là une des illusions innocentes du brave John, sa phrase habituelle à l'heure des repas, qu'il répétait sans s'apercevoir de l'opiniâtreté de son appétit à le contredire ; mais cette fois cette réflexion même ne fit naître aucun sourire sur le visage de la petite femme qui restait là, distraite, parmi les paquets, repoussant lentement du pied la boîte du gâteau de mariage, sans regarder, sans même voir ce joli soulier mignon sur lequel ses yeux semblaient se fixer et dont elle était peut-être habituellement assez coquette. Tout entière à sa rêverie, elle ne faisait attention ni au thé ni à John, qui l'appelait en vain et frappait la table avec le manche de son couteau pour la réveiller. Il se leva enfin et lui toucha le bras ; ce ne fut qu'alors qu'elle le regarda et alla vivement s'asseoir à sa place, derrière le plateau du thé, riant de sa négligence ; — mais tout était changé, l'air et la musique.

Le Cricri, lui aussi, s'était tu. Il n'y avait plus dans la chambre cette gaîté qui y régnait tout-à-l'heure... non, elle avait disparu.

« Ce sont donc là tous les paquets, John ? dit Mrs. Peerybingle après un long silence, pendant lequel l'honnête voiturier avait mis en pratique une partie de sa phrase favorite, prouvant qu'en effet il mangeait avec plaisir, s'il lui était plus difficile de prouver qu'il mangeait peu. — Ce sont donc là tous les paquets, John ?

— Tous, répondit John ; mais non... Ah ! je... » Il laissa

tomber sur la table son couteau et sa fourchette, respira longuement et poursuivit : « Je déclare que j'ai tout-à-fait oublié le vieux monsieur.

— Le vieux monsieur! .

— Dans la voiture, dit John; il était endormi sur la paille la dernière fois que je l'ai vu. J'ai été *sur le point* deux fois de me le rappeler depuis que je suis arrivé; mais il m'est deux fois sorti de la tête..... Holà! hé! debout! levons-nous! Allons, vous voilà, mon brave homme! »

Ces derniers mots furent déclamés par John, en dehors de la porte, car il était sorti la chandelle à la main.

Miss Slowboy eut le pressentiment de quelque mystère, en entendant nommer le *vieux monsieur*, et dans son imagination superstitieuse elle s'attendait à voir paraître le noir personnage qu'on désigne souvent ainsi *; elle déserta toute troublée sa chaise basse, près du feu, pour aller chercher une protection près du jupon de sa maîtresse; mais juste sur le seuil de la porte elle se trouva en contact avec un vieillard inconnu et fit instinctivement une parade pour l'arrêter avec le seul instrument offensif qu'elle eût sous la main. Cet instrument était l'enfant lui-même... Qu'on juge de l'émotion et de l'alarme causées par cet incident; la sagacité de Boxer

* On appelle souvent le *diable* en Angleterre *the old gentleman in black*, le vieux monsieur en noir.

y ajouta encore quelque chose; car le brave quadrupède doué d'une meilleure mémoire que son maître, avait, à ce qu'il paraît, surveillé le vieux monsieur dans son sommeil, de peur qu'il ne s'esquivât avec quelques jeunes plants de peupliers attachés derrière la voiture. Il l'avait surveillé, dis-je, et il le perdait si peu de vue qu'il le suivait encore dans la maison en cherchant à mordre les boutons de ses guêtres.

Quand la tranquillité fut rétablie : « En vérité, dit John au vieux monsieur qui se tenait debout, immobile et la tête découverte au milieu de la cuisine; vous êtes un si parfait dormeur que j'aurais presque envie de vous demander où sont les *six* autres. Mais ce serait un bon mot et je craindrais de le gâter. J'ai bien été cependant sur le point de le faire..... » murmura le voiturier, souriant avec bonheur de son esprit, ou de la modestie qui le rendait si discret, quand il aurait pu le faire briller en associant son voyageur aux Sept Dormants de la légende populaire.

L'étranger avait de longs cheveux blancs; une physionomie agréable, singulièrement caractéristique et pleine d'assurance pour un vieillard; ses yeux noirs brillaient d'une vivacité intelligente. Il regarda autour de lui avec un sourire et fit à la femme du voiturier un salut grave en inclinant la tête.

Son costume, en drap brun, était original et rappelait les vieilles modes d'un temps bien reculé. Il tenait à la

main une grosse canne noire ; il en frappa le plancher : la canne s'ouvrit et devint une chaise, sur laquelle il s'assit avec un grand calme.

« Le voilà, dit le voiturier à sa femme, le voilà tel que je l'ai trouvé assis sur le bord du chemin ; immobile comme une borne et presque aussi sourd.

— Assis en plein air, John ?

— En plein air, reprit le voiturier, à l'entrée de la nuit : « Port payé, » m'a-t-il dit en me remettant dix-huit pence ; puis il est entré dans ma voiture, et le voilà....

— Et où va-t-il, John ?

— Il va parler ! »

En effet, l'étranger prit la parole :

« Pardon, dit-il avec douceur, je dois être laissé au bureau jusqu'à ce qu'on me réclame... Ne faites pas attention à moi. »

Là-dessus, il tira d'une de ses grandes poches une paire de lunettes et de l'autre un livre, puis se mit à lire tranquillement, sans faire plus attention à Boxer que si c'eût été un agneau familier.

Le voiturier et sa femme échangèrent un regard d'embarras. L'étranger leva la tête, et montrant de l'œil Mrs. Peerybingle à son mari, demanda :

« C'est votre fille, mon bon ami ?

— Ma femme, répondit John.

— Ah ! votre nièce !

— Ma femme... cria John.

— En vérité! remarqua l'étranger; est-il possible? Elle est bien jeune! » Et cela dit, il reporta ses yeux sur son livre pour continuer sa lecture. Mais à peine avait-il pu lire deux lignes, qu'il s'interrompit de nouveau pour dire :

« Et l'enfant, il est à vous? »

John lui fit de la tête un geste de géant, qui équivalait à une réponse affirmative à travers une trompette acoustique.

« Une fille?

— Un garçon! cria John.

— Bien jeune, n'est-ce pas? »

Ici, Mrs. Peerybingle intervint :

« Deux mois et trois jours, dit-elle; vacciné il y a juste six semaines : le vaccin a pris admirablement. C'est un enfant que le docteur a déclaré remarquablement beau et aussi fort que la généralité des enfants à cinq mois. Il est d'une intelligence merveilleuse... Et ses jambes! cela peut vous paraître impossible, mais il sent déjà ses jambes. »

Alors la jolie petite mère, essoufflée et toute rouge d'avoir crié ces courtes phrases dans l'oreille du vieux monsieur, lui montra le poupon comme la preuve triomphante du fait, tandis que Tilly Slowboy, adressant au pauvre innocent quelques-unes de ces syllabes qui n'a-

vaient de sens que pour elle, se mit à gambader afin de le faire rire.

« Chut ! dit John. Je parie qu'on vient le réclamer. Il y a quelqu'un à la porte. Ouvrez, Tilly. » Mais avant que Tilly eût pu obéir, la porte avait été ouverte du dehors. C'était une porte primitive, un porte à loquet, que chacun pouvait ouvrir à son plaisir, et c'était le plaisir de bien des gens, je vous assure ; car tous les voisins aimaient à venir échanger quelques mots avec John le messager, quoiqu'il ne fût pas pour cela un grand parleur. La porte ouverte donna passage à un petit homme maigre, pensif et soucieux, qui semblait s'être fait une redingote avec une toile d'emballage ayant servi à couvrir quelque vieille caisse ; car, en se tournant pour refermer la porte, il fit voir au dos de ce vêtement les initiales G. T. inscrites en grandes capitales noires, et plus bas le mot FRAGILE tout entier.

« Bonsoir, John, dit le petit homme ; bonsoir, Peerybingle ; bonsoir, Tilly..... bonsoir, monsieur inconnu. Comment va l'enfant, madame Peerybingle? Et Boxer est bien aussi, j'espère?

— Tout le monde va à merveille, Caleb, répondit Dot. Il n'y a qu'à voir l'enfant d'abord.

— Et il n'y a qu'à vous voir ensuite, dit Caleb, mais sans la regarder, car il avait un œil distrait qui semblait toujours chercher quelque chose, n'importe ce qu'il di-

sait ; définition qui aurait également convenu à l'accent de sa voix.

— Et puis voir John, continua Caleb, et puis Tilly ou Boxer.

— Vous devez être bien occupé à présent, Caleb ! demanda le voiturier.

— Oh ! oui ! pas mal, John, reprit-il avec l'air vague d'un homme qui cherchait pour le moins la pierre philosophale, pas mal. On demande beaucoup des Arches de Noé. J'aurais bien voulu perfectionner la famille du patriarche, mais c'est trop difficile au prix qu'on la vend. Ce serait pourtant une satisfaction pour l'artiste de mieux caractériser Sem, Cham et Japhet, ainsi que leurs femmes. Si je pouvais encore, je proportionnerais mieux mes mouches et mes éléphants. Mais qu'y faire ? Avez-vous quelque paquet pour moi, John ? »

Le voiturier plongea la main dans la poche de la redingote qu'il avait quittée et en retira un petit rosier en pot, soigneusement enveloppé de mousse et de papier.

« Voilà ! dit-il en l'ajustant de son mieux, pas une feuille n'a souffert. Voyez que de boutons ! »

Le regard soucieux de Caleb s'illumina, et, prenant son rosier, le petit homme remercia John.

« C'est cher, Caleb, dit le voiturier ; très-cher, dans cette saison.

— N'importe : ce ne serait pas cher pour moi, quand

cela coûterait encore davantage, dit le petit homme. Rien autre, John ?

— Une petite boîte, répondit le voiturier, et la voici.

— A Caleb Plummer, dit le petit homme en épelant l'adresse, pour lui être remis en *bon or*... De l'or, John, ce n'est pas pour moi.

— En *bon ordre*, reprit le voiturier. Épelez le mot entier.

— C'est juste, dit Caleb, en bon ordre ; et cependant, John, si mon garçon, qui était allé dans l'Amérique du Sud, avait vécu, vous pourriez bien avoir réellement de bon or à me remettre. Vous l'aimiez comme un fils, John. N'est-ce pas ? Mais pourquoi cette question? Je le sais de reste : « A Caleb Plummer, pour lui être remis en bon ordre. » Oui, oui, c'est une boîte d'yeux de verre pour les poupées que fait ma fille. Ah ! John, si c'étaient des yeux pour elle !

— Je le désirerais de tout mon cœur pour la pauvre aveugle, s'écria le voiturier.

— Je vous remercie, dit le petit homme. Vous parlez en ami. Penser qu'elle ne pourra jamais voir ces poupées qui sont là tout le jour fixant sur elle leurs yeux de verre ! Ah ! c'est là un chagrin ! Que vous dois-je pour vos frais et dépens, John ?

— Vous l'apprendrez à vos *dépens !* si vous le demandez, dit John. — Eh ! Dot ; j'ai été sur le point d'en faire un bon, n'est-ce pas ?

— Comme je vous reconnais là, remarqua le petit homme. C'est bien votre obligeance habituelle. John ! voyons, je crois que c'est tout.

— Je ne crois, pas, moi ; cherchons encore.

— Ah ! quelque chose pour notre marchand, dit Caleb, après avoir un peu réfléchi. C'est vrai, et c'est pour cela que je venais ; mais ces arches et ces poupées me troublent la cervelle. Est-il venu ? Eh !

— Lui ! répondit John ; non, il est trop affairé, maintenant qu'il courtise sa belle.

— Il doit venir cependant, reprit Caleb, car il m'a recommandé de prendre par le chemin qui mène chez nous, parce qu'il était sûr de me rattraper. J'ai mieux aimé en prendre un autre. — A propos, madame Peerybingle, auriez-vous la bonté de me laisser un moment pincer la queue de Boxer ?

— Que signifie cela, Caleb ?

— Oh ! excusez, madame, dit le petit homme, peut-être Boxer ne s'y prêterait pas volontiers ; mais il m'est arrivé une commande de chiens jappants, et je désirerais approcher autant que possible de la nature pour six pence. Voilà tout, madame, excusez. »

Le hasard voulut que Boxer, sans attendre que Caleb lui pinçât la queue, jappât de lui-même avec son ardeur habituelle. Mais comme ces jappements annonçaient la venue d'un nouveau visiteur, l'artiste, remettant à une occasion son étude de la nature, chargea la boîte ronde

sur une épaule et prit congé à la hâte. Il aurait pu ne pas tant se presser, car le nouveau visiteur l'arrêta sur le seuil.

« Ah ! vous êtes ici encore ? Attendez, dit-il à Caleb : nous nous en irons ensemble. — John Peerybingle, votre serviteur. Et le vôtre, surtout, mistress Peerybingle. Plus jolie tous les jours, — plus fraîche tous les jours, si c'est possible ; mais plus jeune aussi, ajouta-t-il à voix basse... et c'est là le diable !

— Je serais étonné de vos compliments, monsieur Tackleton, dit Dot, qui ne se piqua pas de sourire avec toute sa grâce ordinaire; mais votre nouvelle situation nous les explique.

— Vous savez donc tout, eh ?

— J'ai fait un effort pour le croire, répondit Dot.

— Un grand effort, je suppose ?

— Oui, très-grand. »

Tackleton, le marchand de joujoux, connu généralement sous les noms de Gruff et Tackleton, — ancienne signature de la maison, lorsque vivait Gruff, cet associé au nom significatif qui laissa en mourant à l'autre son nom et, disait-on aussi, son caractère *refrogné*, selon le sens qu'il a dans le dictionnaire, — Tackleton, le marchand de joujoux, était un homme dont la vocation n'avait pas été comprise par ses parents ou ses tuteurs. S'ils en avaient fait un prêteur sur gages, un procureur subtil, un huissier ou un agent de change, il aurait pu

jeter sa gourme dans sa jeunesse, et après avoir épuisé toute la malignité de sa nature envers ceux qui seraient tombés sous sa main, il aurait pu devenir enfin bon et aimable pour essayer quelque chose de nouveau; mais réduit à exercer son instinct et ses appétits pervers dans le cercle étroit des paisibles occupations d'un marchand de joujoux, il était resté un ogre domestique, qui se nourrissait de petits enfants et se montrait leur implacable ennemi. Il méprisait tous les joujoux. Il n'en eût pas acheté un pour rien au monde. Il s'amusait, dans sa malice, à donner une expression de physionomie farouche aux rustres basanés qui conduisent leurs porcs au marché, aux crieurs publics qui promettent une récompense à qui retrouvera une conscience d'avocat perdue, aux vieilles femmes reprisant des bas ou découpant un pâté, et autres personnages qui meublaient sa boutique. Son cœur se dilatait quand il inventait un nouveau masque pour ces sorciers hideux et aux yeux rouges qu'on emprisonne dans une boîte, sorciers, vampires ou diablotins, qui s'élancent sans cesse pour faire peur aux enfants. Oui, il trouvait là sa consolation unique et sa gloire, sa distraction et son bonheur. Perpétuellement à la recherche d'un type de laideur, il imaginait chaque jour quelque croquemitaine ou cauchemar nouveau*, et il avait même perdu

* Il y a dans le texte un poney-cauchemar, — *nightmare*, signifiant littéralement *cheval* ou *cavale de nuit*.

une somme, quoiqu'il aimât l'argent, pour faire confectionner à son idée des scènes de lanterne magique où les anges des ténèbres étaient représentés sous la forme d'horribles homards à figure humaine. Au lieu de se décourager, il avait encore compromis un petit capital en exagérant des caricatures de géants. Sans être peintre lui-même, il pouvait indiquer ce genre de perfectionnement aux artistes qui travaillaient pour lui, et un morceau de craie lui suffisait pour ajouter aux traits d'un monstre en bois ou en carton un certain regard de malice qui frappait de terreur les jeunes générations de six à onze ans, pendant toutes les vacances de Noël.

Ce qu'il était en joujoux, il l'était aussi (comme la plupart des hommes) pour tout le reste. Vous pouvez donc facilement croire que sa grande redingote verte, boutonnée jusqu'au menton, protégeait contre le froid de l'hiver un homme extraordinairement désagréable. Non, jamais moins sociable compagnon n'était entré dans une paire de grosses bottes à revers couleur d'acajou, comme celles qui dérobaient aux yeux les jambes de M. Tackleton.

Et cependant M. Tackleton, le marchand de joujoux, allait se marier, — oui, se marier, en dépit de tout cela, et à une jeune femme, belle et jeune, qui plus est.

Il n'avait guère la tournure d'un fiancé pour ceux qui

le virent apparaître dans la cuisine du voiturier John; il n'en avait ni la tournure, ni la taille, ni la physionomie, ni le costume; avec son dos voûté, avec sa figure sèche, son chapeau rabattu presque sur le nez, avec les mains dans ses poches, et le regard oblique de son petit œil qui était plutôt un œil de corbeau qu'un œil humain. Cependant il avait l'intention de se marier.

« Sous trois jours, jeudi prochain, le dernier jour du premier mois de l'année, aura lieu mon mariage, » dit M. Tackleton.

Ai-je dit qu'il avait toujours un œil ouvert et l'autre presque fermé, et que c'était dans l'œil presque fermé qu'étincelait l'expression de son visage? Non, j'ai oublié de le dire.

— Oui, jeudi sera mon jour de noces, répéta M. Tackleton.

— Et ce sera l'anniversaire du nôtre, s'écria John.

— Ah! ah! dit en riant M. Tackleton; c'est drôle; vous êtes tout juste un couple comme celui que nous allons faire, — oui, tout juste. »

On ne saurait décrire l'indignation de Dot, lorsqu'elle entendit cette présomptueuse assertion. En vérité! Et pourquoi s'arrêterait-il en si beau chemin? Qui l'empêcherait donc de s'imaginer qu'il serait aussi, au bout de neuf mois, le père d'un enfant comme celui de John! Cet homme extravague, pensait Dot.

—John! un mot, je vous prie, murmura M. Tackleton

en poussant du coude le messager et le prenant à part: vous viendrez à la noce, n'est-ce pas? nous sommes logés à la même enseigne.

— Comment à la même enseigne? demanda John.

— Vous savez bien, reprit M. Tackleton. Je veux dire qu'il y a une petite disproportion entre l'âge de nos femmes et le nôtre. Puis, en le poussant encore du coude, il ajouta : venez, avant jeudi, passer une soirée avec nous.

— Pourquoi? demanda John, étonné de cette pressante hospitalité.

— Pourquoi? répliqua l'autre..... voilà une nouvelle manière de recevoir une invitation. Pourquoi? mais pour le plaisir de la société et le reste.

— Je ne vous ai jamais cru très-sociable, dit John avec sa simple franchise.

—Ta! ta! il ne faut pas de détours avec vous, je le vois, dit M. Tackleton. Pour être vrai, c'est que vous avez — notre femme, et vous — ce que les buveurs de thé appellent un air de bien-être quand vous êtes ensemble. Nous savons ce qui en est, mais...

—Non, *nous* ne le savons pas, dit John en l'interrompant... Qu'entendez-vous par là?

—Oh! fort bien: *Nous ne* le savons pas, puisque vous le voulez, dit M. Tackleton. Nous serons d'accord pour ne pas le savoir; qu'à cela ne tienne. Je voulais donc dire, qu'à cause de cette apparence, notre compagnie

produira un effet favorable sur la future Mrs. Tackleton. Ainsi, quoique votre femme ne soit pas en cette affaire très-bien disposée à mon égard, néanmoins elle ne pourra s'empêcher d'entrer dans mes vues, car il y a en elle cet air de contentement qui ne peut que parler pour moi, qu'elle le veuille ou non. Vous viendrez, n'est-ce pas ?

— Nous avons arrangé, dit John, que nous fêterions chez nous l'anniversaire de notre mariage. C'est une promesse que nous nous sommes faite à nous-mêmes, il y a six mois. Nous pensons, voyez-vous, que notre *chez nous...*

— Bah ! qu'est-ce que c'est que le *chez nous ?* s'écria M. Tackleton... quatre murs et un plafond !... (pourquoi ne tuez-vous pas ce cricri ? je le tuerais, moi..... je les tue toujours... je hais leur tintamarre...) il y a chez moi aussi quatre murs et un plafond. Venez chez moi.

— Vous tuez vos cricris, eh ? dit John.

— Je les écrase, dit M. Tackleton, en frappant lourdement du pied. Promettez-moi de venir, c'est autant votre intérêt que le mien ; vous savez que les femmes se persuadent l'une à l'autre qu'elles sont contentes, qu'elles sont heureuses et qu'elles ne pourraient l'être davantage ailleurs. Je connais les femmes. Ce qu'une femme dit, une autre est toujours décidée à le dire. Aussi il y a entre elles un esprit d'émulation. Si votre femme dit à ma femme : je suis la plus heureuse femme du monde et

mon mari est le meilleur des maris... je l'adore... ma femme dira la même chose à la vôtre, ou même ira plus loin et le croira à moitié.

— Voulez-vous donc dire, demanda John, qu'elle ne.....

— Qu'elle ne... quoi? » s'écria M. Tackleton avec un petit rire aigu.

John avait été sur le point d'ajouter, *qu'elle ne vous adore pas...* mais ayant rencontré l'œil à demi-fermé de son interlocuteur et son regard oblique, il n'osa pas se permettre une supposition semblable avec un personnage aussi peu fait pour être adoré, et, substituant un membre de phrase à un autre, il dit à M. Tackleton: « Qu'elle ne vous croit pas...

— Ah! bon apôtre, vous raillez, » lui répliqua M. Tackleton.

Mais John, quoique lent à comprendre la portée de ce qu'il avait dit, le regarda d'un air si sérieux, que M. Tackleton fut obligé de s'expliquer un peu plus explicitement.

« J'ai la fantaisie, dit M. Tackleton, en levant les doigts de sa main gauche et tapant légèrement sur l'index comme pour signifier: Me voilà, moi Tackleton!... j'ai la fantaisie d'épouser une jeune femme et une jolie femme... (Ici il tapa, mais moins doucement, sur son petit doigt pour personnifier la future...) j'ai cette fantaisie, je puis me la passer. Mais, regardez-la.

Et il lui montrait du doigt Dot assise toute pensive, devant le feu du foyer, appuyant sur une main son joli menton creusé par une fossette et contemplant la flamme brillante. John regarda tout-à-coup Dot et M. Tackleton, elle encore et puis lui.

« Elle vous honore et vous obéit, sans doute, continua M. Tackleton ; eh bien, moi, qui ne suis pas un homme sentimental, je me contente de cela ; mais pensez-vous qu'il n'y a pas quelque chose de plus ?...

—Je pense, répliqua le voiturier, que j'aurais bientôt jeté par la fenêtre n'importe quel homme me dirait le contraire.

— C'est exactement cela, reprit M. Tackleton, avec une extraordinaire vivacité d'assentiment, oui, bien sûr, vous le feriez, je n'en doute point. Je vous souhaite le bonsoir et d'agréables rêves. »

Le bon voiturier fut troublé et se sentit un certain malaise d'esprit en dépit de lui-même. Il ne put s'empêcher de le laisser voir à sa manière.

« Bonsoir, mon cher ami, répéta M. Tackleton d'un air compatissant. Je pars. Nous sommes exactement les mêmes, vous et moi. Mais, je le vois bien, vous ne voulez pas nous donner la soirée de demain ? Eh bien, je sais à qui vous allez rendre visite. Je veux m'y trouver aussi et y mener ma future. Cela lui fera du bien. Vous êtes un agréable homme. Merci... Eh ! qu'est-ce ? »

C'était un cri poussé par la femme du voiturier, un

cri aigu, un cri soudain qui fit trembler et retentir la cuisine comme un vase de cristal. Dot s'était levée de son siége et restait debout, immobile, pétrifiée par la terreur et la surprise. L'étranger s'était avancé vers le feu pour se chauffer, et se tenait à un pas de sa chaise, mais toujours calme.

« Dot ! s'écria John, ma chérie, qu'y a-t-il ? »

En un moment, tout le monde fut auprès d'elle. Caleb commençait à s'endormir sur la boîte du gâteau de mariage, et, réveillé en sursant, il avait saisi miss Slowboy par les cheveux ; mais recouvrant aussitôt sa présence d'esprit, il lui demandait excuse.

« Dot ! s'écria John en la soutenant dans ses bras, êtes-vous malade ? Qu'est-ce donc ? Parlez-moi, ma chère. »

Elle ne répondit qu'en se frappant les mains l'une contre l'autre et poussant un grand éclat de rire. Se laissant tomber des bras de John sur le plancher, elle se couvrit le visage avec son tablier et pleura amèrement ; puis de rire encore et de pleurer de nouveau ; enfin se plaignant du froid, elle souffrit qu'on la plaçât près du feu, où elle s'assit comme auparavant. Le vieil étranger se tenait, lui, toujours debout et calme.

« Je suis mieux, John, dit-elle, je suis tout-à-fait bien à présent... je... John !... » Mais John était à sa droite ; pourquoi se tourner à gauche comme si c'était à l'étranger qu'elle s'adressait ? Sa raison se troublait-elle ?

« Ce n'était qu'une idée, mon cher John, une espèce de vision ou d'apparition soudaine... je ne sais ce que c'était,.. c'est fini... tout à fait fini.

— Je suis charmé que ce soit fini, marmota M. Tackleton en promenant son œil expressif autour de la chambre. Je ne puis deviner ce que ce pouvait être... hum ! Caleb, venez ici. Qui est ce vieux ?

— Je ne le connais pas, monsieur, répondit tout bas Caleb. Je ne l'ai jamais vu. Belle figure pour un casse-noisette, un nouveau modèle. Avec une mâchoire qui, en s'ouvrant, descendrait jusqu'à son gilet, il serait charmant.

— Pas assez laid, dit M. Tackleton.

— Ou pour une boîte à briquet, reprit Caleb en contemplant l'inconnu. Quel modèle ! Lui creuser la tête pour mettre les allumettes ; lui tourner les pieds en l'air pour le phosphore. Vraiment ! tel qu'il est, ce serait un briquet admirable sur la cheminée d'un gentleman.

— Pas assez laid, dit M. Tackleton. Il n'a rien qui prête... Venez, Caleb, portez-moi cette boîte. Cela va bien à présent, j'espère, madame Peerybingle ?

— Oh ! tout est fini, tout-à-fait fini, répondit la petite femme en le repoussant vivement du geste. Bonsoir.

— Bonsoir, dit M. Tackleton. Bonsoir, John Peerybingle. Prenez garde à la boîte, Caleb. Je vous tuerais si vous la laissiez tomber. Il fait nuit noire, et le temps s'est encore empiré. Eh ! bonsoir. »

Ce fut ainsi qu'il s'en alla après avoir jeté un dernier regard autour de la cuisine. Caleb le suivit, le gâteau de mariage sur la tête.

Le voiturier avait été si étourdi par le cri de sa petite femme, si inquiet de ce qui lui arrivait, si occupé à lui prodiguer ses soins, qu'il avait presque oublié la présence de l'étranger, lorsqu'il le retrouva enfin, toujours là, son seul hôte.

« Il n'appartient ni à M. Tackleton ni à Caleb, vous voyez, dit John à Dot, il faut que je l'avertisse qu'il est temps de s'en aller.

— Je vous demande bien pardon, mon ami, dit au même instant l'étranger, s'avançant vers lui, et d'autant plus que je crains que votre femme ait été indisposée. Mais le serviteur qui m'est presque indispensable à cause de mon infirmité n'étant pas arrivé, je crains qu'il n'y ait eu quelque méprise. La nuit qui m'a rendu l'abri de votre voiture si confortable est toujours affreuse. Voudriez-vous avoir l'extrême obligeance de me faire faire un lit ici? » L'étranger avait donné plus d'emphase à ses paroles par sa pantomime, en touchant ses oreilles, lorsqu'il avait parlé de son infirmité.

« Oui, oui, s'écria Dot en répondant à sa dernière phrase... oui, certainement.

— Ah! dit le voiturier, surpris de ce consentement empressé. Allons, je ne ferai pas d'obstacle, et cependant je ne suis pas très sûr que...

— Chut! dit Dot, chut! cher John.

— Oh! il est sourd, répondit John à cette interruption.

— Je sais qu'il est sourd, mais... oui, monsieur, certainement, oui, certainement. Je vais lui faire un lit tout de suite, John. »

Et quand elle s'empressa d'aller le faire, le trouble de son esprit et son agitation étaient si visibles et si étranges que le voiturier, les yeux tournés vers elle, resta confondu.

« Les mères font donc un lit? — dit miss Slowboy, adressant au nourisson ses pluriels absurdes. — Oh! ses cheveux deviendront noirs et frisés, quand on ôtera les bonnets, et ils ont donc effrayé une chères amies assises près du feu. »

Par une de ces inexplicables attractions qu'ont les choses les plus insignifiantes pour un esprit inquiet et troublé, le voiturier, se promenant lentement dans la cuisine, se surprit à répéter mentalement les phrases de Tilly Slowboy. Il les répéta tant de fois qu'il les avait apprises par cœur comme une leçon, lorsque Tilly, après avoir, selon la pratique des bonnes, frictionné avec la main la tête nue du poupon, crut devoir lui rattacher son bonnet.

« Effrayer une chères amies assises près du feu! — Qu'est-ce qui a donc pu effrayer Dot? Je me le demande. »

Telle était la réflexion que faisait le voiturier en se promenant en long et en large.

Il cherchait à bannir de son cœur les insinuations du marchand de joujoux, et malgré lui elles le remplissaient d'une inquiètude vague et indéfinissable; car M. Tackleton était un esprit vif et rusé, tandis que John ne pouvait s'empêcher de se faire cet aveu pénible qu'il était, lui, un homme d'une perception lente, pour qui une indication incomplète ou interrompue était une continuelle torture. Certes, il n'avait pas la moindre intention de rattacher aucune des paroles de M. Tackleton à ce qui lui avait paru si extraordinaire tout à l'heure dans la conduite de sa femme. Mais ces deux sujets de réflexion s'emparaient ensemble de son imagination, et il ne pouvait parvenir à les séparer.

Le lit fut bientôt fait, et le voyageur sourd, refusant tout autre rafraîchissement qu'une tasse de thé, se retira dans sa chambre. Alors, Dot répétant que tout allait bien, tout à fait bien, arrangea le grand fauteuil, au coin de la cheminée, pour son mari, garnit sa pipe, la lui donna, et s'assit à côté de lui près du feu, sur son petit tabouret.

C'était son siége favori que ce petit tabouret. Je crois qu'elle l'aimait instinctivement comme un petit tabouret mignon, un tabouret ami.

Dot était d'ailleurs la femme la plus habile qu'on pût trouver dans les quatre parties du monde, pour garnir

une pipe. C'était une charmante scène de la voir introduire ses jolis doigts dans le fourneau, souffler dans le tube pour le nettoyer ; puis, cela fait, affecter de croire qu'il y avait réellement quelque chose encore dans ce tube, y souffler une douzaine de fois, le braquer devant son œil comme un télescope, et regarder, avec la plus gracieuse mignardise. Quant au tabac, son talent était parfait pour en bourrer le fourneau ; mais ce talent devenait de l'art, oui, de l'art, entendez-vous, lorsque le voiturier, ayant mis la pipe à la bouche, elle l'allumait avec un morceau de papier, sans jamais lui brûler le nez, quoique la flamme le touchât presque.

C'était de l'art, comme le reconnurent le Cricri et la Bouilloire, en recommençant leur concert, — le feu, par ses nouveaux jets de flamme, — le petit faucheur de la pendule, en fauchant silencieusement son pré imaginaire ; mais surtout comme le reconnut John lui-même, dont le front se dérida, dont le visage s'épanouit.

Pendant qu'il fumait sa vieille pipe, avec un air grave et pensif, regardant flamber le feu, écoutant l'heure sonner à la pendule de Hollande et le Cricri gresillonner, le Cricri, le génie de son foyer et de sa maison (car le Cricri l'était réellement), une magie naturelle évoqua autour de lui une multitude d'images féeriques, gracieuses personnifications du bonheur domestique. Des Dots de tous les âges et de toutes les tailles remplirent la cuisine ; des Dots joyeuses petites filles, qui couraient

devant lui en cueillant des fleurs dans les champs ; des Dots timides et pudiques auxquelles sa propre image souriait avec tendresse, et qui ne le repoussaient qu'à demi ; des Dots nouvelles mariées descendant à sa porte et prenant possession des clés du logis ; de petites Dots devenues mères, servies par des Slowboys fictives, portant des enfants au baptême ; des Dots déjà plus mûres, mais encore jeunes et fraîches, qui surveillaient d'autres petites Dots, leurs filles, dansant à des bals rustiques ; des Dots bonnes-mamans entourées de bandes de petits enfants vermeils ; des Dots, aïeules ridées, qui s'en allaient appuyées sur des béquilles. John vit aussi apparaître de vieux voituriers avec de vieux Boxers aveugles couchés à leurs pieds ; de nouvelles voitures conduites par de jeunes voituriers (on lisait *Peerybingle frères* sur la bâche) ; des vieux voituriers malades soignés par des mains délicates, et des tombeaux d'anciens voituriers recouverts d'un gazon vert, dans le cimetière. Le Cricri montrait à John toutes ces choses si visiblement — quoique ses yeux fussent fixés sur la flamme du foyer — que John sentit son cœur plus léger ; il se sentit heureux, et il remercia ses dieux domestiques, sans plus se soucier de Gruff et Tackleton que vous ne vous en souciez vous-mêmes.

Mais quel était ce jeune homme que le même Cricri féerique plaça tout-à-coup près du tabouret de Dot, et qui y resta debout et seul ? Pourquoi rester ainsi auprès

d'elle, le bras appuyé sur le manteau de la cheminée, en répétant sans cesse : « Mariée ! et à un autre que moi ! »

O Dot ! ô fragile Dot ! Il n'y a pas de place pour cette image dans les visions de votre mari : pourquoi cette ombre est-elle tombée sur son foyer ?

SECOND CRI.

Caleb Plummer et sa fille aveugle vivaient seuls ensemble, comme disent les livres de contes. — Je bénis et j'espère que vous bénirez comme moi les livres de contes de vouloir bien dire quelque chose dans ce monde prosaïque! — Caleb Plummer et sa fille aveugle vivaient seuls ensemble dans une petite maison de bois, une vraie coquille de maison, qui n'était guère qu'une excroissance sur la maison de Gruff et Tackleton. La demeure de Gruff et Tackleton était la maison la plus belle de la rue; mais vous auriez pu jeter bas la niche de Caleb Plummer avec un ou deux coups de marteau, et en emporter tous les matériaux dans une charette.

Si quelqu'un, après cette démolition, avait fait à l'habitation de Caleb Plummer l'honneur de s'apercevoir qu'elle avait disparu, c'eût été sans doute pour approu-

ver cette amélioration dans l'aspect de la rue ; elle était en effet à la maison de Gruff et Tackleton ce qu'une verrue aurait été sur le nez du marchand de joujoux, un coquillage sur la carène d'un bateau, un colimaçon sur une porte, ou un champignon sur le tronc d'un arbre. Mais c'était le germe d'où était sorti le tronc superbe de Gruff et Tackleton, et sous ce toît crevassé, l'avant-dernier Gruff avait commencé, sur une petite échelle, la fabrique des joujoux. Une ou deux générations d'enfants devenus grands avaient trouvé là leurs premiers jouets, en avaient fait leur bonheur, les avaient brisés et étaient allés faire dodo.

J'ai dit que Caleb et sa pauvre fille aveugle vivaient là ; mais j'aurais dû dire que Caleb y vivait et que sa pauvre fille aveugle vivait quelque autre part — dans une demeure enchantée dont l'ameublement appartenait à Caleb, où il n'y avait ni pauvreté ni misère, et où jamais n'entra le souci. Caleb n'était sorcier que dans l'unique sorcellerie qui nous reste : la sorcellerie de l'amour dévoué et impérissable. C'était la nature qui avait guidé ses études ; c'était cette savante maîtresse qui lui avait enseigné ses merveilleux secrets, — toute sa magie venait d'elle.

La jeune aveugle ignora toujours que le plafond de leur demeure était d'une teinte sale ; que les murs étaient couverts de taches et dépouillés de leurs revêtements de plâtre, lézardés même en plus d'un endroit, et laissant

chaque jour à l'air un plus large passage ; la jeune aveugle ignora toujours que les solives vermoulues menaçaient ruines ; que la rouille rongeait le fer ; la pourriture le bois ; la moisissure le papier... enfin que cette baraque perdait chaque jour quelque chose de sa forme primitive et de ses dimensions régulières. La jeune fille ignora toujours que des faïences et poteries informes ou ébréchées étaient sur la table ; que le découragement et la tristesse étaient dans la maison ; que les cheveux rares de Caleb grisonnaient de plus en plus devant ses yeux privés de la vue. La jeune aveugle ignora toujours qu'ils avaient un maître au cœur froid, dur, exigeant, odieux ; bref, elle ignora toujours que Tackleton était Tackleton ; mais elle vécut dans la croyance qu'un original se plaisait à jouer le bourru bienfaisant, et, remplissant à leur égard le rôle d'un ange gardien, dédaignait d'entendre une seule parole de reconnaissance. Toute cette fiction était l'œuvre de Caleb, l'œuvre de ce père naïf ! Lui aussi, il avait un Cricri dans sa cheminée ! Pendant qu'il écoutait mélancoliquement sa musique, alors que l'orpheline aveugle était encore un enfant, cet Esprit lui avait inspiré la pensée que même son infirmité cruelle pouvait se changer presque en bienfait du ciel, et qu'il dépendait de lui de rendre sa fille heureuse par ces petits artifices ; car les Cricris sont une famille d'Esprits puissants, quoique ceux qui vivent avec eux l'ignorent (ce qui est fréquemment le cas). Il n'est pas,

dans le monde invisible, des voix plus douces et plus vraies, des voix sur lesquelles on puisse compter plus sûrement, ou qui donnent des conseils plus tendres que les voix empruntées par les Esprits du foyer et du coin du feu pour s'adresser aux hommes.

Caleb et sa fille travaillaient donc ensemble, dans leur atelier ordinaire, qui était aussi la pièce où ils se tenaient tous les jours, — et c'était une pièce étrange. Il y avait là des maisons finies et non finies, pour les poupées de tous les rangs, dans la hiérarchie sociale; des maisons du faubourg pour les poupées d'une fortune médiocre; des cuisines et des appartements à une seule pièce pour les poupées des classes inférieures; de belles maisons de ville pour les poupées du grand monde. Quelques-unes de ces résidences étaient déjà meublées dans le style convenable aux poupées qui devaient les habiter, meublées pour un ménage avec de petits revenus, ou d'autres qui pouvaient l'être sur un simple avis, et en un moment, avec luxe, car il n'y avait pas loin à aller pour trouver des planches toutes garnies de chaises et de tables, de sofas, de lits, et de tout ce que nous fournit le tapissier. Les personnages de la noblesse, de la bourgeoisie et du peuple, à qui ces habitations étaient destinées, restaient couchés çà et là dans des corbeilles, les yeux fixés sur le plafond; mais en marquant leur rang social, et en les mettant chacun à leur place (ce que l'expérience nous démontre être si difficile dans la

vie réelle), les créateurs de ces poupées avaient été plus habiles que la nature qui est souvent si maladroite ou si perverse ; au lieu de se contenter de distinctions aussi arbitraires que le sont des costumes de satin, de calicot et de haillons, ils avaient ajouté à chacune des différences personnelles, qui rendaient toute méprise impossible. Ainsi, la poupée, dame du grand monde, avait des jambes et des bras de cire d'une symétrie parfaite, et qui n'étaient accordés qu'à elle et à ses égales ; le second rang dans l'échelle sociale ayant des jambes et des bras de peaux, et le troisième rang des jambes et des bras en loques ou en toile grossière. Quant aux gens du commun, ils n'avaient tout juste que des bras et des jambes d'allumettes ; ils se trouvaient relégués dans leur sphère, sans la possibilité d'en sortir.

On voyait dans l'atelier de Caleb Plummer bien d'autres preuves de son talent que ces diverses poupées. Il y avait des arches de Noé, où les bêtes et les oiseaux étaient entassés, je vous assure, de manière à tenir le moins de place possible, et à supporter impunément toutes les secousses. Par une licence poétique, la plupart de ces arches de Noé avaient des marteaux sur la porte, appendices peu naturels peut-être, en ce qu'ils rappelaient l'importunité des visites matinales, y compris celles du facteur de la poste, mais qui ajoutaient un ornement gracieux à l'extérieur de l'édifice. Il y avait par vingtaines de tristes petites voitures, qui, dès que

leurs roues tournaient, vous faisaient entendre une musique plaintive ; il y avait de petits violons, de petits tambours et autres intruments de torture, tout un arsenal de canons, de fusils, de boucliers, d'épées, de sabres et de lances. Il y avait de petits saltimbanques en culottes cramoisies, qui franchissaient incessamment des obstacles en ficelle rouge, et redescendaient de l'autre côté, la tête en bas. Il y avait d'innombrables barbons, à l'aspect respectable, pour ne pas dire vénérable, qui sautaient continuellement comme des fous par-dessus des barrières horizontales, ajustées exprès pour cela dans la porte de leur maison. Il y avait des animaux de toute espèce, et des chevaux, en particulier, depuis le chevalet tacheté sur quatre chevilles droites avec une petite touffe de crins pour crinière, jusqu'au coursier pur-sang prêt à gagner le prix du roi. Il serait difficile d'énumérer ce qu'il y avait là de figures grotesques, toujours empressées à faire toutes les absurdités possibles, pourvu qu'on tournât une simple manivelle, et plus difficile encore serait-il de mentionner toutes les folies humaines, tous les vices, toutes les infirmités qui avaient leur type complet ou incomplet dans l'atelier de Caleb Plummer ; — tout cela, sans aucune exagération, car il faut de bien petites manivelles pour faire faire à l'homme et à la femme des tours non moins étranges que ceux qu'exécutent n'importe quels jouets d'enfants.

Au milieu de tous ces objets travaillaient Caleb et sa

fille; la jeune aveugle occupée à habiller une poupée; Caleb peignant et vernissant la façade d'une charmante maison.

L'expression soucieuse qui ridait le visage de Caleb, son air rêveur et distrait, qui aurait parfaitement convenu à la physionomie d'un alchimiste ou d'un philosophe studieux, faisaient à première vue un singulier contraste avec son occupation et les trivialités dont il était entouré. Mais les choses triviales, qu'on invente ou qu'on exécute pour avoir du pain, deviennent des choses matériellement très-sérieuses... En dehors de cette considération, je ne suis nullement préparé moi-même à dire que si Caleb avait été un lord chambellan, ou un membre de la chambre des communes, ou un avocat, ou même un grand spéculateur, il n'aurait pas passé son temps à faire des bagatelles moins bizarres; ce dont je doute, c'est que ces bagatelles eussent été aussi innocentes que les autres.

« Ainsi vous avez été à la pluie hier au soir, mon père, avec votre belle redingote neuve, disait la fille de Caleb.

— Avec ma belle redingote neuve, répondait Caleb en regardant une corde à linge sur laquelle était soigneusement étendue, pour sécher, la souquenille de toile d'emballage que nous avons déjà décrite.

— Combien je suis aise que vous l'ayez achetée, mon père!

— Et chez un pareil tailleur, reprit Caleb; un tailleur tout-à-fait fashionable. C'est trop beau pour moi. »

La jeune aveugle interrompit son ouvrage et sourit avec délices :

« Trop beau; mon père ! qu'est-ce qui peut être trop beau pour vous ?

— Cependant je suis presque honteux de la porter, dit Caleb, cherchant à deviner l'effet de ses paroles sur le visage épanoui de sa fille; sur mon honneur, vrai ! quand j'entends les gens et les enfants qui disent derrière moi : Oh ! voilà un élégant ! je ne sais où tourner les yeux, et hier au soir ce mendiant qui ne voulait pas s'en aller, lorsque je lui disais que j'étais un homme du commun, comme il sut bien me répondre : Non, non, Votre Honneur ! que Votre Honneur ne me dise pas cela ! Dans ma confusion il me semblait que je n'avais pas le droit de porter un si bel habit. »

Heureuse aveugle ! quelle joie, quel triomphe pour son cœur !

« Je vous vois, mon père, dit-elle en frappant des mains — je vous vois comme si j'avais ces yeux que je ne regrette jamais quand vous êtes avec moi... Un drap bleu !

— D'un beau bleu !

— Oui, oui, d'un beau bleu d'azur ! s'écria la jeune aveugle en relevant sa tête animée, la couleur que je me souviens avoir vue au ciel. Vous m'avez déjà dit que

c'était du drap bleu — une belle redingote bleue...

— Faite aisée à la taille! dit Caleb.

— Oui, aisée à la taille, s'écria la jeune aveugle riant de bon cœur; je vous vois paré ainsi, cher père, avec votre œil gai, votre figure souriante, votre pas leste, vos cheveux noirs, l'air jeune et fier...

— Assez, assez, dit Caleb; vous allez me rendre vain.

— Je crois que vous l'êtes déjà, s'écria la jeune aveugle toute joyeuse, en dirigeant vers lui son doigt indicateur. Je vous connais, mon père..... Ah! ah! je vous ai deviné, voyez-vous. »

Quelle différence entre le Caleb peint dans son imagination et le Caleb qui était là assis, l'observant! Elle avait parlé de son pas leste, elle ne se trompait pas en cela. Depuis des années, jamais Caleb n'avait franchi le seuil de la porte avec son pas traînant; il entrait toujours en sautillant pour abuser son oreille..... Jamais, alors que son cœur était le plus accablé, il n'avait oublié ce pas léger qui devait inspirer la gaîté et le courage au cœur de sa fille.

Dieu le sait! mais je crois que l'air vague et égaré de Caleb provenait en grande partie de cette confusion que, pour l'amour de sa fille aveugle, il avait créée autour de lui. Comment le pauvre homme aurait-il pu ne pas avoir un peu d'égarement après avoir pendant si

longtemps tout fait pour détruire sa propre identité et celle de tous les objets qui s'y rattachaient!

Caleb reprit son travail : « Allons, dit-il en reculant d'un pas ou deux pour mieux juger la perspective ; nous voici aussi près de la réalité que six fois deux liards sont près de six sous! Quel dommage que la maison vous présente tout d'abord sa façade! S'il y avait seulement un escalier et des portes régulières pour entrer dans les chambres! Mais c'est là le pire côté de mon métier. Je suis toujours à me tromper et à m'abuser moi-même.

— Vous parlez bien bas, seriez-vous fatigué, mon père?

— Fatigué! s'écria Caleb avec un élan d'animation. Qu'est-ce qui me fatiguerait, Berthe? je ne fus jamais fatigué. Qu'est-ce que cela signifie ?

Caleb s'était laissé surprendre à imiter involontairement deux bonshommes qui bâillaient et tendaient les bras sur la tablette de la cheminée, deux vrais types d'une lassitude éternelle par leurs gestes et leur attitude ; — pour donner plus d'emphase à ses paroles, il se mit à fredonner un couplet de chanson. C'était une chanson bachique, un refrain sur le rouge-bord, et qu'il entonna avec une affectation de bon vivant qui donna aux traits de son visage une expression mille fois plus maigre et plus soucieuse.

« Eh donc! vous chantez, je crois! dit M. Tackleton,

qui survint et avança la tête à la porte. Chantez, chantez, je ne chante pas, moi! »

Personne ne l'en eût soupçonné, certes! il n'avait pas ce qu'on appelle généralement une figure chantante.

« Non, je ne saurais chanter, poursuivit-il; je suis charmé que vous le puissiez, vous. J'espère que vous pouvez travailler aussi. J'aurais cru que vous n'aviez pas trop de temps pour faire l'un et l'autre.

— Si vous pouviez le voir, Berthe! quel air goguenard il a en me regardant! dit tout bas Caleb à sa fille. Quel homme pour plaisanter! Vous croiriez, n'est-ce pas, qu'il parle sérieusement, s'il ne vous était bien connu? »

La jeune aveugle sourit en faisant un signe de tête affirmatif.

« On dit, reprit Tackleton en grommelant, qu'il faut faire chanter l'oiseau qui sait chanter et qui ne chante pas; mais que faire au hibou qui ne sait pas chanter, qui ne doit pas chanter et qui veut chanter?

— Oh! dit encore Caleb à sa fille de sa voix la plus basse, oh! si vous le voyiez! quels yeux il nous fait! Ah! grâce du ciel!

— Toujours gai et plaisant avec nous! s'écria Berthe, qui souriait de cette scène.

— Ah! vous voilà, vous? répondit Tackleton... Pauvre idiote! »

Il croyait réellement que c'était une idiote, et sur quoi se fondait-il pour le croire? sur ce qu'elle avait pour lui une si vive affection. Mais je ne saurais dire s'il avait bien la conscience de son raisonnement.

« Eh donc! puisque vous êtes là..... comment allez-vous? dit Tackleton avec son ton brusque.

— Oh! bien, tout-à-fait bien, et aussi heureuse que vous pouvez le désirer..... aussi heureuse que vous voudriez que tout le monde le fût si cela dépendait de vous. »

— Pauvre idiote! murmura Tackleton; pas une lueur de raison, pas une lueur! »

La jeune aveugle lui prit la main et la baisa; elle la pressa un moment entre les siennes et y appuya tendrement une de ses joues avant de la quitter. Il y avait dans cet acte une affection si vraie, une gratitude si fervente, que Tackleton lui-même se sentit touché, jusqu'à dire avec un grognement un peu moins brutal :

« De quoi s'agit-il maintenant?

—Je l'ai placé près de mon oreiller en allant me coucher hier au soir, dit Berthe, et je m'en suis souvenue dans mes rêves : puis quand le jour a lui, quand s'est levé le beau soleil *rouge*, le soleil *rouge*, mon père!

— Rouge le matin et rouge le soir, Berthe, dit le pauvre Caleb en tournant un regard triste sur le marchand.

— Quand il s'est levé, quand j'ai senti entrer dans la chambre cette brillante lumière contre laquelle j'ai presque peur d'aller me heurter en marchant, j'ai tourné vers elle la petite plante, et j'ai béni le ciel qui nous a fait des choses si précieuses, et je vous ai béni, vous, qui me les envoyez pour me faire plaisir. »

— Folle comme une échappée de Bedlam ! dit à demi-voix Tackleton ; nous en serons bientôt aux menottes et gilets de force. Cela va vite ! »

En l'écoutant, Caleb, les mains lâchement accrochées l'une dans l'autre, roulait des yeux égarés, comme s'il eût presque pensé lui-même que Tackleton avait fait quelque chose pour mériter ces tendres remercîments. Si Caleb eût été libre en ce moment d'agir à sa volonté, et si, sous peine de mort, il lui eût fallu choisir entre chasser le marchand de joujoux à coups de pied ou tomber à ses genoux, je crois que dans son trouble il eût été fort indécis. Cependant Caleb savait bien que c'était lui-même qui avait apporté à Berthe le petit rosier, et que c'était lui qui avait forgé l'innocente déception qui empêchait sa fille de soupçonner toutes les privations qu'il s'imposait tous les jours, afin de la rendre moins malheureuse.

« Berthe ! dit Tackleton, affectant, pour la première fois, un peu de cordialité, venez ici.

— Ah ! répondit-elle, je puis aller droit à vous. Vous n'avez pas besoin de me guider.

— Vous dirai-je un secret, Berthe?

— Si vous voulez, » répondit-elle avec empressement.

Comme il s'anima ce visage privé de la vue, comme elle devint radieuse cette tête dans une attitude attentive!

« C'est aujourd'hui, dit Tackleton, que cette petite... comment l'appelez-vous? cet enfant gâté, la femme de Peerybingle vient vous faire sa visite de quinzaine, — c'est ce soir qu'elle fait ici son pique-nique, n'est-ce pas? ajouta-t-il avec une vive expression de répugnance pour la chose.

— Oui, répondit Berthe, c'est aujourd'hui.

— Je le savais, dit Tackleton. Je voudrais être de la partie.

— Entendez-vous cela, mon père? s'écria la jeune aveugle avec transport.

— Oui, oui, je l'entends, murmura Caleb avec le regard fixe d'un somnambule, mais je ne le crois pas; c'est un de mes mensonges, sans doute.

— C'est que, voyez-vous, je voudrais rapprocher de plus en plus les Peerybingle de May Fielding, dit Tackleton... Je vais me marier avec May.

— Vous marier! s'écria la jeune aveugle, qui tressaillit en reculant.

— Cette fille est si complètement idiote, murmura Tackleton, que je croyais qu'elle ne me comprendrait

jamais... Oui, Berthe, ajouta-t-il plus haut, me marier, avec l'église, le prêtre, le clerc, le bedeau, le carrosse à glaces, les cloches, le déjeuner, le gâteau de mariage, les rubans, le chapeau chinois, le triangle, les cymbales et toutes les autres drôleries d'une noce..... une noce, vous savez, une noce... Ne savez-vous pas ce que c'est qu'une noce?

— Je le sais, reprit la jeune aveugle d'une voix timide; je comprends.

— Vrai! dit Tackleton; vous comprenez mieux que je ne pensais. Eh bien! c'est pour cela que je veux être de votre pique-nique, et y amener May avec sa mère. Je vous enverrai avant ce soir quelque petite chose, un gigot de mouton froid ou quelque friandise du même genre... Vous m'attendrez.

— Oui, » répondit-elle.

Elle avait laissé retomber sa tête sur sa poitrine, et s'étant retournée d'un autre côté, les mains jointes, elle restait immobile et rêveuse.

« M'attendrez-vous réellement? j'en doute, dit Tackleton en la regardant, car vous semblez déjà avoir tout oublié... Caleb!

— J'oserai dire que je suis ici, je suppose, pensa Caleb... monsieur!

— Prenez garde qu'elle n'oublie ce que je lui ai dit!

— *Elle* n'oublie jamais, reprit Caleb ; c'est une de ses qualités.

— Chacun croit que ses oies sont des cygnes, remarqua le marchand de joujoux avec un mouvement d'épaules. Pauvre diable ! »

S'étant débarrassé de cette réflexion proverbiale avec un ineffable dédain, le vieux Gruff et Tackleton se retira.

Berthe resta où il l'avait laissée, perdue dans ses méditations. La gaîté avait disparu de son visage baissé, et elle était bien triste. Trois ou quatre fois, elle branla la tête comme si elle déplorait quelque souvenir ou quelque perte ; mais ses pensées mélancoliques ne trouvèrent aucun mot pour se révéler.

Caleb avait été occupé à atteler une paire de chevaux à un wagon par le procédé simplifié de clouer le harnais dans les parties vives de leurs corps. Tout-à-coup, elle s'approcha de son siége, et s'asseyant près de lui :

— Mon père, dit-elle, je suis seule dans les ténèbres, j'ai besoin de *mes* yeux, de mes yeux patients et complaisants.

— Les voici, dit Caleb, toujours prêts ; ils sont plus vôtres que miens, Berthe, n'importe à quelle heure des vingt-quatre. Que feront vos yeux pour vous, ma chère fille ?

— Regardez autour de la chambre, mon père.

— C'est fait, répondit Caleb; aussitôt fait que dit, Berthe.

— Que voyez-vous?

— Tout est comme à l'ordinaire, dit Caleb; tout est simple, mais très-confortable. Les murailles ont toujours leurs teintes gaies; les fleurs s'épanouissent sur les plats et les assiettes; le bois a son lustre et son poli partout où il y a des panneaux et des solives visibles. Tout est si agréable à l'œil, tout est si gai, que la maison est vraiment jolie. »

Elle était agréable et gaie partout où les mains de Berthe pouvaient atteindre; mais partout ailleurs il était impossible de trouver rien d'agréable et de gai dans la vieille masure crevassée, si bien transformée par l'imagination de Caleb.

Berthe toucha son père.

« Vous avez sur vous votre habit de travail, et n'êtes pas si brave que lorsque vous portez le bel habit, lui dit-elle.

— Pas si brave, sans doute, répondit Caleb; mais assez bien cependant.

— Mon père, dit la jeune aveugle, se rapprochant de plus en plus de lui, et lui passant un bras autour du cou, parlez-moi de May.... Elle était très-jolie, n'est-ce pas?

— Oui, certes, » répondit Caleb; et elle était jolie

en effet. Caleb pouvait bien cette fois répondre ainsi sans avoir recours à son génie inventif.

« Elle a des cheveux noirs, dit Berthe d'un ton pensif, plus noirs que les miens; sa voix est douce et mélodieuse, je le sais : j'ai aimé souvent à l'écouter. Sa taille...

— Il n'y a pas une poupée ici qui en ait une aussi fine, dit Caleb; et ses yeux... »

Il s'arrêta, car Berthe s'était suspendue tout-à-fait à son cou, et son bras l'entourait d'une étreinte qu'il ne comprit que trop bien.

Il toussa un moment, il bégaya un moment, et puis se remit à entonner la chanson à boire, son infatigable ressource dans des embarras pareils.

« Notre ami, notre bienfaiteur, je ne me lasse jamais, vous le savez, mon père, d'entendre parler de lui. M'en suis-je jamais lassée? répéta-t-elle avec une certaine précipitation.

— Non, assurément, répondit Caleb; non, et avec raison.

— Ah! avec combien de raison! » s'écria la jeune aveugle; et son accent fut si pénétrant que Caleb, quoique ses motifs fussent si purs, n'osa pas la regarder ; il baissa les yeux comme si sa fille elle-même avait pu y lire son innocent mensonge.

« Eh bien! donc, parlez-m'en encore, père chéri, dit Berthe; reparlez-m'en souvent. Redites-moi que sa

physionomie est bienveillante, bonne et tendre... franche et honnête aussi, j'en suis certaine. Ce cœur généreux, qui cherche à dissimuler tous ses bienfaits sous une apparence de rudesse et de brusquerie, se trahit dans tous ses regards, n'est-ce pas?

— Et lui donne l'air noble, » ajouta Caleb dans son calme désespoir.

— Et lui donne l'air noble ! s'écria la jeune aveugle. Il est plus âgé que May, mon père ?

— Oui, répondit Caleb, comme malgré lui ; il est un peu plus âgé que May... Qu'est-ce que cela fait?

— O mon père! oui! Être sa compagne patiente pendant les infirmités de la vieillesse, être sa garde assidue dans la maladie et son amie constante dans ses heures de souffrance et de chagrin ; ne jamais se sentir fatiguée de travailler pour lui ; veiller sur sa santé, lui prodiguer mille soins, s'asseoir près de son lit, lui parler dans la veille, prier pour lui dans son sommeil ; quels privilèges ! quelles occasions de lui prouver sa fidélité et son dévoûment!... Ferait-elle tout cela, cher père?

— Sans aucun doute, dit Caleb.

— J'aime May, mon père ; je puis l'aimer du fond de mon âme! » s'écria la jeune aveugle. Et en parlant ainsi elle appuya son pauvre front sur l'épaule de Caleb, en pleurant, en pleurant si abondamment, que Caleb se reprocha presque de lui avoir causé ce bonheur si plein de larmes.

Cependant il y avait eu une assez vive commotion chez John Peerybingle, car naturellement la petite Mrs. Peerybingle ne pouvait penser à aller n'importe où sans le poupon, et mettre le poupon en état de voyager prenait du temps ; non que le poupon pesât beaucoup ou tînt beaucoup de place, mais les préparatifs n'en finissaient pas, et il fallait y aviser sans trop se presser. Par exemple, lorsque le poupon fut habillé jusqu'à un certain point, lorsque vous auriez pu raisonnablement supposer qu'il ne manquait plus que quelques couches à sa toilette pour en faire un poupon parfaitement équipé et qu'on pouvait présenter à tout le monde, il fut tout-à-coup coiffé d'un bonnet de flanelle et porté dans son berceau, où il sommeilla entre deux couvertures pendant à peu près une heure. De cet état d'inaction, il fut ramené frais comme une rose et rugissant pour faire..... ce que vous me permettrez d'appeler — un léger repas. Après quoi, il alla dormir encore. Mrs. Peerybingle profita de cet intervalle pour se faire aussi pimpante qu'une jeune femme peut l'être, et pendant la même trève accordée à ses fonctions, miss Slowboy s'insinua dans un spencer d'une forme si surprenante et si ingénieuse, qu'il ne semblait avoir été fait ni pour elle ni pour personne au monde, véritable spencer fantastique destiné à ne servir jamais de vêtement à un corps mortel. Mais déjà le poupon réveillé était paré à son tour, grâce aux efforts combinés de

Mrs. Peerybingle et de miss Slowboy, d'un manteau blanc de lait pour son corps et d'une espèce de bonnet nankin. Ce fut alors seulement que tous les trois descendirent sur la porte, où le vieux cheval avait depuis une heure creusé et dégradé la route sous ses autographes impatients, pour la valeur du péage qu'il faudrait payer à la barrière. Le non moins fougueux Boxer était déjà parti : on l'apercevait dans une perspective lointaine qui s'arrêtait, et, se tournant vers son compagnon, le sollicitait à venir le rejoindre sans ordre.

Quant à une chaise ou toute autre espèce de montoir pour aider Mrs. Peerybingle à entrer dans la voiture, vous connaissez hien peu John , si vous croyez qu'il en eût besoin. D'un tour de bras il enleva sa petite femme, et, au même instant, elle était en place, fraîche et vermeille, qui lui disait : « John, comment pouvez-vous penser à Tilly ? »

Si je pouvais me permettre de mentionner, n'importe pour quel motif, les jambes d'une jeune personne, je dirais de celles de miss Slowboy qu'une fatalité singulière les exposait sans cesse à être écorchées : impossible à elle d'effectuer aucune montée ni aucune descente sans en avoir la marque imprimée sur ses tibias, pendant véritable de ce calendrier de bois sur lequel Robinson Crusoé inscrivait chaque jour de son exil dans son île. Mais de peur de paraître impoli aux dames, je garde pour moi ce que j'en pense.

« John, avez-vous pris le panier qui contient le pâté au jambon et au veau, les autres *choses* et les bouteilles de bière? demanda Dot. Si vous l'avez oublié, il faut retourner tout de suite.

— Vous êtes une jolie petite femme, reprit le voiturier, de me dire de retourner après m'avoir fait perdre un bon quart-d'heure à vous attendre.

— J'en suis fâchée, John, dit Dot toute troublée; mais je ne saurais penser à aller chez Berthe, non, John, je n'irai à aucun prix, sans le pâté au veau et au jambon, les autres *choses* et les bouteilles de bière..... Way! »

Ce dernier monosyllabe s'adressait au cheval, qui n'y faisait pas la moindre attention.

« Ah! arrêtez Way, John, dit Mrs. Peerybingle : je vous en prie.

— Il sera temps de l'arrêter, reprit John, lorsque j'aurai laissé quelque chose. Le panier est ici en sûreté, j'espère.

— Monstre que vous êtes! cœur de rocher, de ne pas me l'avoir dit tout de suite, John, pour m'épargner cette inquiétude! Je déclare que pour rien au monde je n'irais chez Berthe sans le pâté au veau et au jambon, les autres *choses* et les bouteilles de bière. Régulièrement tous les quinze jours, depuis notre mariage, John, nous avons fait là notre petit pique-nique. Si quelque

chose allait de travers dans cette partie, je croirais qu'il n'y a plus de bonheur pour nous.

— Allons, c'était une bonne pensée qui vous a fait parler, dit John ; et je vous honore pour cela, petite femme.

— Mon cher John, reprit Dot en rougissant, ne parlez pas de m'honorer... Bonté divine!

— A propos! remarqua le voiturier, ce vieux monsieur... »

Dot parut embarrassée.

» C'est un étrange original, poursuivit John en regardant devant lui sur la route; je ne puis savoir qui c'est; mais je ne puis croire que ce soit un méchant homme.

— Oh! nullement; je suis sûre, très-sûre du contraire. »

L'accent ému de Dot attira naturellement les regards de son mari sur elle.

« Oui, dit-il; je suis charmé que vous en soyez si convaincue, parce que cela fortifie ma propre conviction. Mais n'est-ce pas curieux qu'il se soit mis dans la tête de nous demander à loger chez nous? Il y a des choses si étranges!

— Si étranges! répéta Dot d'un son de voix à peine intelligible.

— Cependant c'est un vieux gentleman qui paraît bon diable, dit John, qui paie en gentleman, et à la pa-

role de qui on peut se fier comme à la parole d'un gentleman. J'ai eu une longue conversation avec lui ce matin; il m'entend déjà mieux, dit-il, à ce qu'il assure, en devenant plus accoutumé à ma voix. Il m'a beaucoup parlé de lui-même, et je lui ai parlé de moi. Que de questions il m'a faites! Je lui ai appris comme quoi j'avais deux chemins, vous savez, à servir avec ma voiture; un jour allant par celui de droite et retour, un autre par celui de gauche, et il a voulu savoir les noms des endroits où je passe, ce qui l'a amusé, étant étranger. « Ainsi donc, m'a-t-il dit, je retournerai ce soir par » le même chemin que vous, lorsque je croyais que » vous reviendriez par le chemin exactement contraire. » C'est excellent! Je vous prierai encore une fois peut-» être de vous charger de moi; mais je vous promets de » ne plus m'endormir si profondément.» C'est qu'il était en effet profondément endormi. — Dot, à quoi pensez-vous?

— Je vous écoute... A quoi je pense, John? Je...

—Ah! très-bien, dit l'honnête voiturier. A l'air distrait de votre figure, j'avais peur d'avoir parlé si longuement que vous n'étiez plus à la conversation. »

Dot ne répondit plus, et ils continuèrent, pendant quelque temps à faire route en silence. Mais il n'était pas aisé de rester longtemps muet dans la voiture de John Peerybingle; car on ne rencontrait personne qui n'eût quelque chose à dire, ne fût-ce que « comment allez-

vous? » Et en vérité, le plus souvent ce n'était pas davantage ; mais encore fallait-il y répondre avec un véritable esprit de cordialité, non-seulement par un salut de tête et un sourire, mais par l'action des poumons, comme s'il s'agissait d'une lutte parlementaire. Quelquefois des passants à pied ou à cheval venaient marcher ou chevaucher un petit bout de chemin derrière la voiture, pour faire un peu de causerie, et alors il y avait beaucoup de paroles échangées de part et d'autre.

Ensuite, Boxer, à lui seul, valait six chrétiens, pour faire reconnaître un ami au voiturier, ou le voiturier à un ami. Boxer était connu de tout le monde, sur la route, surtout par les poules et les pourceaux, qui ne le voyaient pas plutôt s'approcher le corps oblique, les oreilles dressées avec un air curieux, et son tronçon de queue en mouvement, qu'ils se réfugiaient dans leurs retranchements les plus éloignés, sans attendre l'honneur d'une plus intime connaissance. Boxer avait affaire partout; il furetait dans tous les sentiers, regardait dans tous les puits, visitait toutes les chaumières, faisait irruption au milieu de toutes les écoles d'enfants, effrayait tous les pigeons, faisait relever la queue à tous les chats, et entrait dans tous les cabarets comme une pratique habituelle. Partout où il paraissait, quelqu'un s'écriait: « Holà! voici Boxer, » et ce quelqu'un sortait aussitôt, accompagné par deux ou trois autres, pour souhaiter le bonjour à John Peerybingle et à sa jolie femme.

Les gros paquets et les petits paquets, les uns à remettre, les autres à recevoir, forçaient encore le voiturier à faire de nombreuses haltes, qui n'étaient pas d'ailleurs le moindre des agréments du voyage.

Il y avait des gens si impatients de recevoir un paquet et d'autres si étonnés ! Il y en avait qui étaient si diffus quand ils recommandaient celui qu'ils confiaient à John, et John lui-même prenait un intérêt si vif à tous, que c'était une suite de scènes dramatiques. Enfin, il y avait des articles dont il était impossible de se charger, sans avoir au préalable une conférence et une discussion avec ceux qui en faisaient l'envoi. C'étaient alors des conciliabules auxquels Boxer assistait ordinairement, tantôt avec un accès d'attention immobile, tantôt en courant avec pétulance autour des discoureurs, et aboyant à s'enrouer. Ces petits incidents avaient Dot pour spectatrice, qui, les yeux ouverts, s'amusait de tout sans quitter son siége dans la voiture, charmant portrait, admirablement encadré par la toile de la bâche; aussi, les jeunes gens qui l'apercevaient ne manquaient pas de se toucher du coude, de se regarder, de se parler bas, et d'exprimer, d'une manière ou d'autre, l'envie que leur inspirait l'heureux John. L'heureux John était ravi, il était fier de voir admirer sa petite femme, sachant bien qu'elle n'y faisait guère attention..... quoiqu'elle aussi, peut-être, n'en fût pas fâchée non plus.

Ce voyage avait lieu par un jour de brume, par un

froid piquant, car on était en janvier ; mais qui s'inquiétait de ces bagatelles? Ce n'était pas Dot, assurément; ce n'était pas Tilly Slowboy, qui estimait que voyager en voiture était le suprême plaisir sur terre, le comble des félicités humaines ; ce n'était pas le poupon, je le jure, car il n'exista jamais une nature de poupon plus heureuse que celle de ce petit Peerybingle, il n'en exista jamais pour avoir toujours chaud, et pour bien dormir en voiture comme dans son berceau.

Vous ne pouvez voir bien loin à travers le brouillard, nécessairement ; mais vous pouvez voir beaucoup encore, oh ! oui, beaucoup. Pour peu que vous vouliez bien regarder, combien de choses vous apparaissent dans un brouillard plus épais que celui de ce jour-là! C'était déjà un charmant spectacle que de voir dans les champs ces cercles de gazon qu'on appelle les traces de la ronde des fées, et ces vestiges de la dernière neige ou de la dernière gelée, qui blanchissaient les places où l'ombre retarde le dégel près des haies et des arbres ; sans parler des formes bizarres que présentaient tout-à-coup les arbres eux-mêmes au milieu de la brume. Les haies, toutes dépouillées de leurs feuilles, abandonnaient au vent une multitude de guirlandes flétries ; mais cette vue n'avait rien de décourageant : elle vous rappelait agréablement que vous possédiez un bon coin du feu pour l'hiver, et le printemps vous apparaissait plus vert dans votre espérance. La rivière avait un air de froi-

dure, mais elle était libre encore et courait plus rapidement, ce qui était l'essentiel ; le canal restait lent et frappé de torpeur, il faut en convenir ; mais qu'importe? il serait plus tôt pris lorsque la gelée viendrait tout de bon, et alors quelle belle carrière ouverte aux patineurs! Déjà les grosses barques avaient prudemment cherché un abri près du quai où elles allaient faire fumer tout le jour leurs longs tuyaux rouillés, et attendre oisivement la liberté des eaux.

Un énorme tas de ronces ou de chaume brûlait dans un champ : autre spectacle que cette flamme si blanche, en plein jour, au milieu du brouillard, et jetant par moment quelques éclairs plus rouges, jusqu'à ce que Miss Slowboy se plaignît que la fumée lui pinçait le nez et l'étouffait ; — sur quoi, comme c'était son usage à la moindre provocation, elle réveilla le poupon qui ne voulut plus se rendormir. Mais Boxer, qui était en avant d'un quart de mille, à peu près, avait déjà franchi les limites de la ville, et atteint le coin de la rue où vivaient Caleb et la jeune aveugle. Longtemps avant que Peerybingle et sa femme fussent arrivés, le père et la fille étaient sur leur porte pour les recevoir.

Boxer, vous dirai-je en passant, lorsqu'il communiquait avec Berthe, faisait à sa manière certaines distinctions délicates qui me persuadent qu'il savait qu'elle était aveugle. Il ne cherchait jamais à attirer son attention en la regardant, comme il faisait mainte fois en s'a-

dressant aux autres personnes ; il la touchait. Je ne puis vous dire s'il avait fréquenté des chiens aveugles ; il n'avait jamais vécu avec un maître aveugle; ni M. Boxer le père, ni Mrs. Boxer la mère, ni aucun des membres de cette respectable famille n'avaient, que je sache, été aveugles. Peut-être Boxer avait-il trouvé cela tout seul, mais il l'avait trouvé. Il s'empara donc de Berthe, en saisissant avec ses dents le bas de sa robe, et ne lâcha prise que lorsque Mrs. Peerybingle et l'enfant, Tilly Slowboy et le panier furent tous en sûreté dans la maison.

May Fielding était déjà arrivée, et sa mère avec elle — petite vieille grondeuse, à l'air boudeur, qui, sous prétexte qu'elle avait conservé une taille mince comme une colonne de lit, était supposée avoir une taille transcendante, et qui prétendait aussi être très-comme il faut et prenait des airs protecteurs, sous cet autre prétexte qu'elle avait autrefois été dans un meilleur état de fortune ou qu'elle aurait pu l'être, si quelque chose avait eu lieu, laquelle chose n'avait pas eu lieu, et ne paraissait pas devoir jamais avoir lieu... Mais n'importe. Gruff et Tackleton était là aussi, faisant l'agréable, avec la figure d'un homme qui se sentait à son aise, et dans son élément naturel... autant que le serait un jeune saumon sur le faîte de la grande pyramide.

« May, ma chère et ancienne amie, s'écria Dot en courant à elle. Quel bonheur de vous voir ! »

Son ancienne amie était certainement aussi cordiale-

ment ravie qu'elle, et croyez-moi, ce fut une scène charmante de les voir s'embrasser. Tackleton était un homme de goût, incontestablement. May était très-jolie.

Lorsqu'une jolie figure à laquelle vous êtes accoutumé se met en contact avec une autre jolie figure, vous savez que quelquefois la comparaison la fait paraître moins fraîche et moins jolie, ne méritant guère la haute opinion que vous en aviez. Ce n'était nullement le cas, ni avec Dot ni avec May, car la figure de May faisait ressortir celle de Dot, et la figure de Dot celle de May, si naturellement et si agréablement qu'elles auraient dû naître sœurs — comme John Peerybingle *fut sur le point de le dire* lorsqu'il entra: c'était vraiment tout ce qui manquait à l'assortiment de ces deux jolies figures.

Tackleton avait apporté son gigot de mouton, et merveille à raconter, une tarte encore... Nous ne regrettons pas un peu de profusion lorsqu'il s'agit de nos fiancées; on ne se marie pas tous les jours. A ces friandises venaient s'ajouter le pâté au veau et au jambon, et les autres *choses* — comme Mrs. Peerybingle les appelait — c'est-à-dire des noix, des oranges et des petits gâteaux. Lorsque le repas fut servi sur la table, flanqué de l'écot de Caleb, qui était un grand plat en bois de pommes de terre fumantes, (seul écot que, par un contrat solennel, il eût le droit de fournir), Tackleton offrit le bras à sa future belle-mère, pour la faire asseoir à la place d'honneur. Afin de mieux orner cette place d'honneur, la ma-

jestueuse personne s'était parée d'un bonnet monté, qui, dans ses calculs, devait inspirer aux plus étourdis des sentiments de vénération. Elle portait aussi des gants. Il faut être à la mode ou mourir. Caleb s'assit à côté de sa fille, Dot et son ancienne amie d'enfance s'assirent à côté l'une de l'autre ; le bon voiturier s'empara du bout de la table.

Miss Slowboy avait été isolée de tout autre meuble que la chaise où elle était assise, afin de ne rien avoir à sa portée pour heurter la tête du poupon. Elle regardait les poupées et les bonshommes, qui la regardaient elle aussi, ainsi que la compagnie. Les vieux bonshommes occupés à faire leur culbute (tous en activité) prenaient surtout un véritable intérêt au pique-nique, s'arrêtant parfois avant de sauter, comme s'ils écoutaient la conversation, et puis, faisant leur extravagant plongeon plusieurs fois de suite, sans se donner le temps de respirer — comme exaltés par une folle joie.

Certainement, si ces vieux bonshommes avaient eu la moindre envie de goûter une joie maligne en contemplant la déconvenue de Tackleton, ils pouvaient largement se satisfaire. Tackleton ne pouvait parvenir à se mettre en belle humeur ; plus sa future devenait gaie dans la société de Dot, moins il était content, quoiqu'il les eût réunies dans un but d'amusement. C'était un vrai chien dans la mangeoire que Tackleton : lorsqu'on

riait et qu'il ne pouvait rire, il se persuadait aussitôt qu'on riait de lui !

« Ah ! May, dit Dot, chère amie, quels changements! Comme à parler de ces joyeux tours de l'école, on se sent rajeunir !

— Mais, observa Tackleton, vous n'êtes pas encore si vieille, il me semble.

— Voyez mon sage et laborieux mari, répliqua Dot, il ajoute au moins vingt années à mon âge ; n'est-il pas vrai, John ?

— Quarante, répondit John.

— Combien en ajouterez-*vous* à l'âge de May, vous, monsieur Tackleton ? Je ne sais pas trop, dit Dot en riant, mais elle risque bien, au prochain anniversaire de sa naissance, d'avoir près de cent ans.

— Eh ! eh ! s'écria Tackleton, s'efforçant de rire ; mais il riait jaune, et à l'air avec lequel il regarda Dot, on eût pu croire qu'il l'aurait étranglée volontiers.

— Chérie, continua Dot, vous souvenez-vous comme nous parlions, à l'école, des maris que nous choisirions un jour? Je ne sais plus combien le mien devait être jeune, beau, gai, aimable, et quant au vôtre, May... ah! chérie, je ne sais si je dois rire ou pleurer quand je pense quelles folles nous étions ! »

Ne pas savoir si elle devait rire ou pleurer !... May parut fort bien le savoir, elle, car le sang lui monta au visage et les larmes lui vinrent aux yeux.

« Et ceux qui — les jeunes gens — ceux qui fixaient quelquefois notre attention! continua Dot, ah! que nous nous doutions peu du cours que prendraient les choses! Je ne pensais guère à John, j'en suis bien sûre... et vous, May, si je vous avais dit que vous épouseriez un jour M. Tackleton, comme vous m'auriez souffletée, n'est-ce pas? »

Quoique May ne répondit pas *oui*, certainement elle ne dit pas non, et n'exprima pas la moindre envie de le dire. Tackleton rit d'un rire bruyant. John Peerybingle rit aussi de son rire de bonne humeur et d'homme heureux; mais son rire était un rire à voix basse auprès de celui de Tackleton.

« Malgré tout cela, vous n'avez pu ni vous échapper ni nous résister, dit ce dernier. Nous voici, nous voici; où sont vos jeunes et joyeux fiancés à présent?

— Quelques-uns sont morts, dit Dot, quelques-uns oubliés. D'autres, s'ils pouvaient tout-à-coup se trouver avec nous en ce moment, ne pourraient croire que nous soyons les mêmes créatures. Ils ne croiraient ni leurs yeux, ni leurs oreilles en nous voyant et en nous écoutant; ils ne croiraient pas que nous puissions les oublier. Non, ils n'en croiraient rien.

— Holà! Dot, s'écria le voiturier. Petite femme!... »

Elle avait parlé avec tant d'émotion et de chaleur, qu'elle avait besoin sans doute que quelqu'un la rappelât à elle-même. L'intervention de son mari n'avait rien

d'amer, car il pensait n'intervenir que pour défendre le vieux Tackleton... Cette douce réprimande suffit et Dot se tut ; mais il y eut une émotion extraordinaire même dans son silence, et elle fut remarquée par l'astucieux Tackleton, qui avait fixé sur elle son œil à demi-fermé. Il s'en souvint aussi dans l'occasion, comme vous le verrez.

May ne prononça pas une parole, ni en bien ni en mal, mais elle restait immobile, baissant les yeux, comme si elle n'éprouvait aucun intérêt à ce qui s'était passé. La bonne dame, sa mère, intervint aussi à son tour, faisant observer d'abord que les jeunes filles étaient des jeunes filles, et que le temps passé était le temps passé : « Tant que la jeunesse est jeune et étourdie, dit-elle, elle se conduit avec l'étourderie de la jeunesse. » Après avoir avancé deux ou trois autres propositions tout aussi incontestables, elle ajouta, avec une pensée dévote, qu'elle remerciait le ciel d'avoir toujours eu dans sa fille May une fille sage et soumise. Elle ne s'en attribuait aucunement le mérite, quoiqu'elle eût mille raisons de penser que cela lui était dû exclusivement. Relativement à M. Tackleton, au point de vue de la morale, c'était un homme sur lequel on ne tarissait pas d'éloges, et, au point de vue du mariage, il faudrait être fou pour refuser un pareil gendre. Cette dernière phrase fut débitée avec emphase. Relativement à la famille dans laquelle il allait entrer, après avoir sollicité la

main de May, elle pensait que M. Tackleton savait que malgré la mauvaise fortune, elle avait des prétentions à la noblesse, et que, si certaines circonstances, dépendant du commerce de l'indigo, dirait-elle encore, sans s'expliquer davantage, s'étaient passées différemment, elle serait peut-être très-riche. Mais pourquoi faire allusion au passé ? Aussi ne rappellerait-elle pas que sa fille avait d'abord rejeté l'offre de M. Tackleton et supprimerait-elle maintes autres choses... qu'elle raconta cependant. En résumé, son expérience et son observation lui avaient démontré que les mariages où il y avait le moins de ce qu'on appelle follement et romanesquement de l'amour étaient toujours les plus heureux. Elle espérait donc du mariage prochain de sa fille le plus de bonheur possible pour elle — non pas un bonheur exalté — mais l'article solide et durable. Elle conclut en informant la compagnie qu'elle avait surtout vécu dans l'attente du jour qui devait luire le lendemain, et qu'une fois ce jour passé, elle ne désirerait plus rien que d'être expédiée à n'importe quel agréable cimetière.

Comme ces remarques étaient tout-à-fait sans réplique, heureuse propriété de toute remarque générale et hors de propos, elles changèrent le cours de la conversation et ramenèrent l'attention au pâté de jambon et de veau, au gigot froid, aux pommes de terre et à la tarte. De peur que la bière en bouteille ne fût négligée,

John Peerybingle proposa de boire à l'heureux mariage du lendemain avant de poursuivre son voyage.

Car il faut savoir que John Peerybingle ne faisait qu'une halte là où il était, une halte pour faire manger et boire son cheval. Il lui fallait aller quatre ou cinq milles plus loin ; quand il retournait le soir, il ramenait Dot dans sa voiture, après avoir fait une autre halte avant de rentrer chez lui. C'était l'ordre du jour dans tous les pique-nique, et il n'y en avait pas eu d'autre depuis leur fondation.

Deux personnes présentes, outre la fiancée et le fiancé, firent peu d'honneur à ce toast. Une d'elles était Dot, trop troublée et agitée pour se prêter davantage aux incidents de la fête, et l'autre était Berthe, qui se leva de table précipitamment avant tout le monde.

« Bonjour, dit le robuste Peerybingle en jetant sur ses épaules son épaisse redingote de voyage, je serai de retour à l'heure accoutumée. Bonjour à tous.

— Bonjour, » répondit Caleb.

On eût dit que ce bonjour de Caleb était prononcé par lui machinalement, et il fit de la main aussi un vrai geste d'automate, car toute son attention était absorbée par Berthe, qu'il suivait de son regard inquiet dont rien n'altérait l'expression.

« Bonjour, jeune fripon, dit le joyeux voiturier, se penchant pour baiser l'enfant que Tilly Slowboy, occupée avec son couteau et sa fourchette, venait de déposer

endormi (et, chose étrange! sans accident) dans une petite cabane garnie par Berthe; bonjour; le temps viendra, j'espère, mon garçon, où vous irez braver le froid et laisserez votre vieux père avec sa pipe et ses rhumatismes au coin de la cheminée. Eh! où est Dot?

— Me voici, John, dit-elle en tressaillant.

— Allons, allons, reprit John en frappant l'une contre l'autre ses mains retentissantes, la pipe?

— J'avais tout-à-fait oublié la pipe, John. »

— Oublié la pipe!... a-t-on idée d'une chose pareille?... elle avait oublié la pipe!...

« Je vais la garnir tout de suite. C'est bientôt fait. »

Mais ce ne fut pas sitôt fait non plus. La pipe était à sa place ordinaire, dans la poche de la redingote du voiturier, avec la petite blague, l'ouvrage de Dot, où elle prenait le tabac; mais sa main était si tremblante qu'elle s'y embarrassa (cette petite main qui y entrait et en sortait si aisément). Méprises sur méprises! elle s'acquitta très-maladroitement de ces petites fonctions pour lesquelles je vous ai tant vanté son adresse. Aussi, pendant qu'elle remplissait la pipe et l'allumait, Tackleton la regardait malicieusement avec son œil à demi-fermé, qui augmentait encore sa confusion chaque fois qu'il rencontrait les siens, c'est-à-dire qu'il la surprenait obliquement de sa fascination sinistre.

« Eh! mon Dieu, Dot, quelle maladroite vous êtes,

cet après-midi ! lui dit John, je crois vraiment que j'aurais mieux fait tout cela moi-même. »

Après cette remarque sans malice, John sortit, et bientôt on entendit dans la rue la vive musique de Boxer, du vieux cheval et de la voiture. Caleb seul n'entendit rien, toujours immobile, toujours rêveur et regardant sa fille avec la même expression.

« Berthe, dit-il enfin avec douceur, qu'est-il arrivé ? Combien vous êtes changée en quelques heures, ma chère fille ! Depuis ce matin, vous avez été silencieuse et triste... toute la journée... qu'y a-t-il ? dites-moi.

— O mon père ! mon père ! s'écria la jeune aveugle fondant en larmes, ô mon sort ! mon cruel sort ! »

Caleb s'essuya les yeux avec la main avant de lui répondre.

« Mais songez combien vous étiez heureuse et gaie, Berthe ! combien vous étiez bonne, combien vous étiez aimée, et par plusieurs personnes.

— C'est ce qui me fend le cœur, cher père, si prévenant et si attentif pour moi, si bienveillant pour moi. »

Caleb tremblait de la comprendre.

« Être..... être aveugle, Berthe, ma pauvre fille..... c'est, ajouta-t-il en bégayant, une grande affliction, mais...

— Je ne l'ai jamais ressentie, s'écria la jeune fille, jamais complètement, du moins, jamais. J'ai quelquefois

désiré de vous voir ou de le voir, lui... vous voir une fois, mon père, seulement, rien qu'une minute, afin de connaître ce que je renferme ici comme un trésor, (elle mit la main sur son cœur); pour être sûre que je ne m'abusais pas, car quelquefois (mais j'étais enfant alors) j'ai pleuré, dans mes prières, la nuit, en pensant que vos chères images pourraient bien ne pas ressembler à celles qui montent sans cesse de mon cœur au ciel. Mais je n'ai pas conservé longtemps cette inquiétude, elle s'est évanouie... je me sens contente et calme.

— Et vous le serez encore, dit Caleb.

— Mais, mon père, ô mon bon et tendre père, soyez indulgent pour moi si je suis coupable, dit la jeune aveugle, ce n'est pas le chagrin qui m'accable ainsi. »

Son père ne put retenir le flot de ses larmes... il y avait dans sa voix un accent si touchant! Mais il ne la comprenait pas encore.

« Amenez-la-moi, dit Berthe, je ne puis garder ce secret en moi-même... amenez-la-moi, mon père. »

Elle sentit que son père restait hésitant et indécis.

« C'est May, dit-elle, amenez-moi May. »

May, entendant son nom, vint à elle et lui toucha le bras. La jeune aveugle se retourna aussitôt et lui saisit les deux mains.

« Regardez mon visage, chère amie, bonne et tendre amie, dit Berthe, lisez-y avec vos beaux yeux et dites-moi si la vérité y est écrite.

— Chère Berthe, oui. »

La jeune aveugle, roulant ses yeux éteints d'où s'échappaient un torrent de larmes, lui dit :

« Il n'est pas dans mon âme un vœu ou une pensée qui ne soit pour votre bonheur, belle May ; il n'est pas dans mon âme un souvenir plus profond et plus reconnaissant que celui de vos attentions pour l'aveugle Berthe, vous qui pouvez être si fière de vos yeux et de votre beauté ; mais vous fûtes toujours la même pour moi, alors que nous étions deux enfants, s'il y a une enfance aussi pour l'aveugle Berthe. J'appelle toutes les bénédictions sur votre tête — que le bonheur guide tous vos pas. Je ne le souhaite pas moins ardemment, ma bien chère, parce qu'aujourd'hui mon cœur a été presque brisé quand j'ai appris que vous alliez être sa femme. Mon père, May, et vous, Marie, ah ! pardonnez-moi à cause de tout ce qu'il a fait pour distraire les ennuis de la pauvre aveugle, pardonnez-moi à cause de votre confiance en moi, lorsque j'appelle le ciel à témoin que je ne pouvais lui désirer une femme plus digne de sa bonté. »

En parlant, elle avait quitté les mains de May pour s'attacher à ses vêtements dans une attitude de plus en plus suppliante, jusqu'à ce qu'en achevant son étrange confession, elle se laissa tomber enfin aux pieds de son amie et cacha dans les plis de sa robe sa tête aveugle.

« Grand Dieu ! s'écria son père, éclairé tout-à-coup

sur la vérité, ne l'ai-je trompée depuis le berceau que pour finir par lui briser le cœur! »

Il fut heureux pour tous que Dot, cette jolie Dot, cette diligente et active petite Dot — car elle l'était, quelles que fussent ses imperfections — quelque sentiment de haine que vous deviez éprouver pour elle quand vous saurez tout; il fut heureux pour tous, dis-je, qu'elle fût là; sans elle, il serait difficile de dire comment cela aurait fini. Mais Dot, recouvrant sa présence d'esprit, intervint avant que May eût répondu ou que Caleb eût prononcé un mot de plus.

« Venez, venez, chère Berthe, venez avec moi! donnez-moi le bras, May. C'est bien. — Voyez comme elle est déjà plus calme, et que c'est aimable à elle de penser à nous, dit la gracieuse petite femme en baisant Berthe au front. — Venez, chère Berthe, venez. Et voici son excellent père qui vient avec nous. Vous venez, Caleb, n'est-ce pas?... »

Bien! fort bien! C'était une noble petite femme dans ces occasions, et il aurait fallu avoir le cœur bien dur pour résister à son influence. Quand elle eut conduit hors de l'atelier Caleb et sa fille, afin qu'ils pussent se consoler l'un l'autre, sachant bien qu'ils ne pouvaient se consoler qu'ainsi, elle revint d'un pas léger, et aussi fraîche, comme on dit, qu'une marguerite. Je dirais plus fraîche, moi. Elle revint pour monter la garde auprès de ce petit personnage en gants et en bonnet, cette chère

créature, toute pleine de son importance de matrone, à qui il était essentiel de ne laisser rien découvrir.

« Apportez-moi notre poupon chéri, Tilly, dit-elle en plaçant une chaise près du feu ; pendant que je le tiendrai sur mes genoux, voici Mrs. Fielding, Tilly, qui m'apprendra à soigner les enfants, et me renseignera sur une vingtaine de choses que j'ignore complètement. Le voulez-vous bien, Mrs. Fielding ? »

Vous souvenez-vous du géant gallois dont l'intelligence était si lourde — selon la légende populaire — que dans sa stupide émulation il n'hésita pas à exécuter sur lui-même une fatale opération chirurgicale, en croyant imiter le tour de jongleur que faisait devant lui son ennemi mortel, à l'heure du déjeuner ? Eh bien ! ce géant lui-même ne se laissa pas prendre plus facilement au piége que la vieille dame à l'adroite ruse de Dot. Il était temps. Tackleton était allé faire un tour dehors ; deux ou trois personnes de la société avaient causé entre elles dans un coin, abandonnant Mrs. Fielding pendant deux minutes à ses propres ressources. C'en était assez pour provoquer toute sa dignité et lui faire encore déplorer pendant vingt-quatre heures cette mystérieuse révolution dans le commerce de l'indigo qui avait influé si fatalement sur sa fortune. Mais une déférence si flatteuse pour son expérience, de la part de la jeune mère, fut si irrésistible, qu'elle commença à l'instruire de la meilleure grâce du monde : elle vint s'asseoir devant la mé-

chante Dot, et là, pendant une demi-heure, elle débita plus de recettes infaillibles qu'il n'en eût fallu (si on les eût suivies) pour tuer le jeune Peerybingle, eût-il été un autre Samson au maillot.

Pour changer de thème, Dot se mit à coudre... Elle portait toujours dans la poche le contenu d'une boîte à ouvrage; je ne sais comment cela se faisait... Puis elle donna le sein à son nourrisson, puis encore un peu de couture; et lorsque la vieille dame sommeilla, Dot causa à voix basse avec May : tous petits moyens d'abréger l'après-midi qui lui réussirent merveilleusement. Enfin, quand le jour baissa, comme c'était une règle établie dans ces pique-nique qu'elle se chargeait de remplacer Berthe dans tous les soins du ménage, elle attisa le feu, nettoya le foyer, prépara la table à thé, tira le rideau de la fenêtre et alluma une chandelle. Cela fait, elle joua un air ou deux sur une espèce de harpe grossière que Caleb avait imaginée pour Berthe, et les joua fort bien, car la nature lui avait donné une oreille délicate, aussi bien faite pour la musique qu'elle l'eût été pour porter des bijoux, si elle en avait eu. L'heure de servir le thé sonna. Tackleton revint pour en prendre et passer la soirée.

Caleb et Berthe l'avaient devancé. Caleb s'était assis pour travailler; mais il ne put parvenir à faire sa tâche de l'après-midi, le pauvre homme, tant il était inquiet, tant il avait de remords en pensant à sa fille. C'était

tout-à-fait touchant de le voir oisif sur son tabouret de travail, regardant Berthe avec anxiété et se répétant à lui-même : Ne l'ai-je trompée depuis le berceau que pour lui briser le cœur !

La nuit vint, le thé était pris ; Dot avait fini de laver les tasses et les soucoupes ; ce fut alors... car il faut bien en arriver là, et à quoi servirait de ne pas le dire encore ?... Ce fut alors que, voyant approcher l'heure où un bruit lointain de roues allait bientôt lui annoncer le retour de son mari, Dot changea encore de manière d'être, rougit et pâlit alternativement ; bref, parut très-agitée... non comme le sont les bonnes et honnêtes femmes qui attendent leurs maris ; non, non, non ; c'était une autre agitation.

Mais voici le bruit des roues, le bruit des pas d'un cheval, les aboiements d'un chien, et enfin tous les bruits bien connus de l'oreille de Dot. On gratte à la porte : c'est Boxer.

« Quel est ce pas ? s'écria Berthe en tressaillant.

— Le pas de qui, si ce n'est le mien ? répondit le voiturier apparaissant sur le seuil, avec sa bonne figure rougie par le froid piquant de la nuit.

— L'autre pas, répéta Berthe, celui de l'homme qui vous suit ?

— Il n'y a pas moyen de la tromper, remarqua le voiturier en riant. Entrez, monsieur ; vous serez le bienvenu ; n'ayez pas peur. »

Il parlait d'une voix haute à celui qui entrait avec lui; c'était le vieux monsieur sourd.

« C'est l'étranger que vous avez déjà vu une fois, Caleb, dit le voiturier; vous voudrez bien le recevoir ici jusqu'à ce que nous partions.

— Oh! oui, sûrement, John, et c'est me faire honneur.

— Il est la meilleure compagnie qu'on puisse avoir quand on a des secrets à se communiquer, poursuivit John : je crois posséder d'assez bons poumons; mais je puis dire qu'il les a mis à l'épreuve. Asseyez-vous, monsieur; vous êtes avec des amis ici — tous enchantés de vous voir. »

Après avoir introduit ainsi l'étranger avec un son de voix qui confirmait ce qu'il avait avancé sur ses poumons, il ajouta de sa voix naturelle : « Une chaise dans le coin de la cheminée, et qu'on le laisse tranquillement assis et occupé à regarder autour de lui; c'est tout ce qu'il demande; on le contente à peu de frais. »

Berthe avait écouté attentivement. Elle appela Caleb auprès d'elle quand il eut placé une chaise pour l'étranger, et lui demanda tout bas de lui décrire leur visiteur. Quand Caleb l'eut fait, sans fiction cette fois, avec une fidélité scrupuleuse, elle fit un mouvement, soupira et sembla ne plus éprouver le moindre intérêt pour le nouveau-venu. Le voiturier était en verve, ce bon garçon de John! Il était plus enchanté que jamais de sa pe-

tite femme, qu'il alla rejoindre dans le coin où elle était seule. « Quelle gauche petite femme elle est ce soir! dit-il, entourant de son rude bras sa taille fine, et cependant je l'aime encore comme cela. Regardez, Dot. Quelle gauche petite femme! »

Il lui montrait du doigt le vieux monsieur. Elle baissa les yeux. Je crois qu'elle trembla. « Ah! ah! ah! il est plein d'admiration pour vous! dit le voiturier; il ne m'a parlé que de vous en venant ici. Ah! c'est un bon vieux garçon, et il m'a fait plaisir.

— Je voudrais qu'il eût choisi un plus digne sujet, John, répondit-elle avec un regard inquiet promené autour de la chambre, mais qui s'adressait surtout à Tackleton.

— Un plus digne sujet! s'écria le jovial John; en existe-t-il un? Allons, à bas la grosse redingote, à bas l'épais fichu qui m'entoure le cou, à bas toutes les couvertures d'hiver, et passons une agréable demi-heure près du feu. Votre très-humble serviteur, Mrs. Fielding! Faisons une partie de cartes, vous et moi! Oui, voilà qui est aimable. Les cartes et la table, Dot; un verre de bière aussi, petite femme, s'il en reste. »

Sa proposition d'une partie fut acceptée par la vieille Mrs. Fielding avec un gracieux empressement, et ils commencèrent bientôt. D'abord le voiturier regardait autour de lui avec un sourire, et de temps en temps il appelait Dot pour qu'elle vînt, par-dessus son épaule,

examiner son jeu et le conseiller sur quelque point difficile. Mais son adversaire étant une joueuse rigide et sujette à la faiblesse de marquer quelques points de trop, exigeait de sa part une telle vigilance, qu'il eut besoin que rien ne vînt distraire ses yeux ni son oreille. Les cartes finirent ainsi par absorder toute son attention; il ne pensa plus qu'à son jeu jusqu'à ce qu'une main s'appuyât sur son épaule et lui rappelât qu'il y avait un Tackleton au monde.

« Je suis fâché de vous déranger; mais un mot tout de suite.

— C'est moi qui vais donner, répondit John — c'est le moment critique.

— Oui, le moment critique, reprit Tackleton; venez, mon cher... »

Il y avait dans l'expression de ce pâle visage quelque chose qui força le voiturier de se lever immédiatement, et de demander avec inquiétude de quoi il s'agissait.

« Chut! John Peerybingle, dit Tackleton, j'en suis bien fâché — oui, bien fâché. — J'en avais peur — c'était ce que je soupçonnais depuis le commencement.

— Qu'est-ce? demanda encore le voiturier, l'effroi sur la figure.

— Chut! je vais vous le montrer, si vous venez avec moi. »

Le voiturier le suivit sans prononcer un mot de plus. Ils traversèrent une cour où les étoiles brillaient sur

leurs têtes, et par une porte de derrière ils passèrent dans le comptoir de Tackleton, où il y avait une fenêtre vitrée qui commandait le magasin, lequel était fermé pour la nuit. Aucune lumière n'éclairait le comptoir, mais deux lampes allumées dans la longue et étroite boutique en forme de galerie réflétaient leur clarté jusque sur la fenêtre.

« Un moment, dit Tackleton. Aurez-vous le courage de regarder à travers ce vitrage? pensez-vous le pouvoir ?

— Pourquoi pas? répondit le voiturier.

— Un moment encore, dit Tackleton ; pas de violence, cela ne servirait à rien et pourrait être dangereux. Vous êtes un homme robuste, et vous pourriez commettre un meurtre avant de vous en douter. »

Le voiturier le regarda en face et recula d'un pas comme s'il eût reçu un coup, puis il s'élança vers la fenêtre et il vit...

Ah ! quelle ombre funeste sur le foyer ! ô Cricri fidèle ! ô femme perfide !

Il la vit avec le vieux monsieur — lequel n'était plus un vieux monsieur, mais un beau jeune homme, portant à la main la fausse perruque blanche sous laquelle il s'était introduit dans sa maison misérable et désolée ; il la vit qui écoutait ce qu'il lui disait en se penchant à son oreille ; il la vit qui souffrait qu'il lui passât le bras autour de la taille lorsqu'ils se dirigèrent lentement vers

la porte par laquelle ils étaient entrés dans la longue boutique. Il la vit s'arrêter, il la vit se retourner ! — ah! revoir ainsi ce visage bien-aimé ! — il la vit ajuster de ses mains les cheveux menteurs sur la tête de l'inconnu, et rire en l'ajustant, rire sans doute de sa crédule confiance.

La forte main se ferma convulsivement, et il eût assommé un lion d'un coup de poing; mais il la rouvrit aussitôt et la déploya devant les yeux de Tackleton (car il aimait encore, il aimait même en ce moment), et se retirant dans un coin, il tomba sur un comptoir... pleurant comme un enfant.

Lorsque Dot rentra dans l'atelier de Caleb, prête à partir, John avait sa redingote boutonnée jusqu'au menton, ne s'occupant que de son cheval et de ses paquets.

« Allons, John, mon cher ami; bonsoir, May, bonsoir, Berthe !

Put-elle bien les embrasser? put-elle paraître si gaie en leur disant adieu? put-elle sans rougir leur montrer son visage? — Oui, Tackleton la surveillait de près et il en fut témoin.

Tilly endormait l'enfant, et elle passa deux ou trois fois devant Tackleton en répétant d'une voix monotone:

« Savoir qu'elle serait sa femme brisait donc son cœurs ! Son pères ne la trompait-elle depuis le berceau que pour finir par briser son cœurs !

— Allons, Tilly, donnez-moi le marmot. Bonsoir, monsieur Tackleton. Où est John, bonté du ciel ?

— Il veut marcher à la tête du cheval, répondit Tackleton, qui l'aida à prendre sa place.

— Mon cher John, marcher? la nuit ? »

John, qu'on eût pris pour un mannequin affublé, ne répondit que par un signe de tête affirmatif. Le perfide étranger et la petite bonne étant dans la voiture, le vieux cheval leva le pas. Boxer, Boxer qui ne savait rien, courut en avant ; puis rebroussant chemin, il courut en arrière. Il courut à droite, il courut à gauche, traçant un cercle autour de la voiture, toujours jappant, toujours gai et triomphant.

Lorsque Tackleton fut parti, lui aussi, pour escorter Mrs. Fielding et May sa fille jusque chez elles, le pauvre Caleb s'assit près du feu à côté de Berthe, déchiré d'inquiétudes et de remords, ne cessant de répéter en la regardant tristement : « Ne l'ai-je trompée depuis le berceau que pour lui briser enfin le cœur ! »

Les bonshommes qui avaient été mis en mouvement pour amuser le poupon étaient tous depuis longtemps rentrés dans leur repos. Au milieu de la faible lumière qui les éclairait, au milieu de ce sombre silence, on aurait bien pu croire que c'était une stupeur fantastique qui avait tout-à-coup rendu immobiles ces imperturbables poupées, si agiles naguère ; ces chevaux de bois aux yeux fixes, aux naseaux ouverts ; ces vieux barbons

suspendus en l'air, les uns pliés en deux, les autres debout, les autres agenouillés..... devant la porte où ils avaient tant de fois fait la bascule ; les casse-noisettes grimaçants et ces animaux qui se dirigeaient par couples vers l'arche de Noé, comme des écoliers en promenade : — ils pouvaient bien être frappés de stupeur, en effet, s'ils croyaient Dot perfide et Tackleton aimé.

TROISIÈME CRI.

Deux heures sonnaient à l'horloge de Hollande, lorsque le voiturier s'assit au coin de son feu, si troublé, si triste qu'il semblait avoir fait peur au coucou, qui, exhalant à la hâte ses dix notes mélodieuses, se replongea dans le palais mauresque et ferma sur lui la porte à trappe, comme si ce spectacle inaccoutumé éprouvait trop sa sensibilité.

Si le petit faucheur avait été armé de la mieux aiguisée des faux et en avait dirigé les coups répétés sur le cœur de John, il n'aurait pu le blesser plus cruellement que n'avait fait Dot.

Ce cœur était si plein d'amour pour elle, si bien enlacé des mille liens que formaient autour de lui ses plus doux souvenirs et tant de qualités charmantes ; ce cœur s'était transformé pour Dot en un autel si dévoué à son culte ; ce cœur, si naïf et si sincère dans son adoration, était un tel mélange de force et de faiblesse, qu'il re-

poussa d'abord toute pensée de colère et de vengeance, tenant toujours à conserver l'image brisée de son idole.

Mais peu à peu, progressivement, devant ce foyer devenu pour lui froid et sombre, John sentit naître d'autres pensées plus farouches, comme un vent d'orage s'élève tout-à-coup avec la nuit. L'étranger était sous son toit déshonoré. Trois pas le conduiraient à la porte de sa chambre ; un coup enfoncerait cette porte. « Vous pourriez commettre un meurtre avant de le savoir, » avait dit Tackleton. Comment pourrait-ce être un meurtre, s'il donnait au traître le temps de lutter avec lui? N'était-il pas le plus jeune des deux?

C'était une pensée funeste, qui venait mal à propos dans ce moment de sombres méditations. C'était une pensée de rage, le poussant à quelque acte de vengeance qui pourrait faire de son heureuse maison une de ces maisons maudites où les voyageurs solitaires redoutent de passer la nuit, — où les imaginations timides voient des ombres s'adresser de farouches regards à la lueur d'une lune nuageuse, — où ils entendent des bruits étranges, quand la tempête gronde.

L'étranger était le plus jeune! oui, oui; quelque amant qui avait séduit ce cœur que *lui* il n'avait jamais touché; quelque amant choisi autrefois, à qui elle avait toujours rêvé, et pour qui elle avait langui et soupiré

lorsqu'il se la figurait heureuse à son côté. Oh! angoisse, rien que d'y penser!

Dot était montée au premier étage avec l'enfant pour le coucher. Pendant que John se livrait ainsi à son humeur noire auprès du feu, elle revint à son insu... Car, dans le tumulte de ses réflexions, dans les tortures qui le déchiraient, il avait perdu la perception des sons. — Elle revint et plaça son petit tabouret à ses pieds. Il ne s'en aperçut que lorsqu'il sentit sa main sur la sienne et la vit qui le regardait en face.

Avec étonnement? Non. Il le crut, dans sa première impression, et il la regarda lui-même pour voir s'il se trompait. Non, sans aucun étonnement; avec un air d'intérêt empressé, mais non d'étonnement; ce fut ensuite un air d'alarme, puis un sourire étrange, triste, effrayant, comme si elle devinait ses pensées; enfin, il la vit qui portait les mains à son front et qui baissait la tête, ses cheveux dénoués.

Aurait-il eu à sa disposition en ce moment la toute-puissance de Dieu, il avait aussi dans le cœur un autre attribut plus divin encore, la miséricorde! jamais il n'eût pu lever contre elle le petit doigt de la main. Mais il ne put supporter de la voir affaissée sur le petit siége où il avait souvent admiré avec amour et orgueil son innocente gaîté : quand elle se leva et s'en alla en sanglotant, ce lui fut un soulagement de voir sa place vide. En ce moment sa présence si longtemps chérie était le

plus amer de ses tourments : elle lui rappelait trop qu'il n'y avait plus pour lui de bonheur et que le lien qui l'attachait à la vie était fatalement brisé.

Il lui semblait qu'il eût été moins douloureux pour son cœur de la voir frappée d'une mort prématurée et étendue là, devant lui, avec leur petit enfant sur sa poitrine.. Nouvelle réflexion qui excita aussi de plus en plus sa fureur contre son ennemi. Il regarda autour de lui pour chercher une arme.

Un fusil pendait à la muraille. Il l'en détacha et fit deux ou trois pas vers la porte de la chambre du perfide étranger. Il savait que le fusil était chargé. N'était-ce pas justice de tuer cet homme comme une bête fauve? Cette idée, d'abord confuse, s'empara de lui comme une inspiration infernale à l'exclusion de toutes ses pensées plus tendres qui l'abandonnèrent.

Je dis mal : ses pensées les plus tendres ne l'abandonnèrent pas, mais se transformèrent pour stimuler sa vengeance ; changeant l'eau en sang, l'amour en haine, la bonté en férocité aveugle. L'image de Dot, affligée, humiliée, en appelant à sa tendresse et à son pardon, était toujours là ; mais cette image même finit par le pousser vers la porte, lui mettant l'arme à la hauteur de l'épaule avec le doigt sur la détente, et lui criant : « Tue-le! dans son lit! »

Il renversa le fusil, pour frapper la porte avec la crosse ; il le tenait déjà levé en l'air : « Sauvez-vous,

pour l'amour de Dieu, par la fenêtre, » allait-il crier, par un dernier retour de générosité...

Soudain le feu illumina toute la cheminée d'une lumière flambante et le Cricri du foyer se mit à gresillonner !

Aucun des sons qui pouvaient frapper son oreille, aucune voix humaine, pas même celle de Dot, ne l'aurait ému et calmé comme celle du Cricri. Il crut l'entendre de nouveau répéter qu'elle aimait le Cricri ; il crut la revoir, il reconnut sa démarche, sa joie naïve, son accent si doux... Oh ! quelle voix que la sienne, pour charmer mieux qu'aucune musique le foyer d'un honnête homme ! Déjà ses meilleures pensées reprenaient le dessus et bannissaient le démon qui s'était emparé de lui.

Il recula de la porte qu'il allait enfoncer, tel qu'un somnambule réveillé tout-à-coup au milieu d'un rêve effrayant; il débarrassa ses mains du fusil et s'assit encore près du feu où il trouva le soulagement des larmes.

Alors le Cricri quitta le foyer et apparut sous la forme d'une fée.

« Je l'aime, dit une voix féerique, répétant ces simples paroles qu'il se rappelait si bien. Je l'aime, parce que je l'ai tant de fois entendu chanter et à cause des pensées que m'a inspirées son innocente musique.

— Ce sont ses paroles, dit John : oui !

— Cette maison a été une heureuse maison pour moi, John, et j'aime le Cricri à cause d'elle.

— Heureuse, en effet, Dieu le sait, reprit John..... Heureuse par elle, toujours... jusqu'à présent.

— Elle si douce, si gracieuse, si joyeuse dans son ménage, si charmée de ses occupations et si contente... dit la voix.

— Autrement, je ne l'eusse jamais aimée comme je l'aimais, dit John.

— Comme *tu l'aimes*, dit la voix en le reprenant.

— Comme *je l'aimais*, » répéta John, mais d'un accent plus faible qui le trahissait malgré lui et exprimait la vérité qu'il cherchait en vain à se dissimuler.

L'apparition fantastique, dans une attitude d'invocation, leva la main et dit :

« Par ton foyer !...

— Le foyer qu'elle a désolé, dit John en interrompant.

— Par le foyer qu'elle a — si souvent — sanctifié et embelli, dit le Cricri ou la fée, — par le foyer qui sans elle ne serait qu'un amas de pierres avec quelques briques et une grille rouillée; mais, qui, grâce à elle, est devenu l'autel de ta maison, — l'autel où tu as chaque jour sacrifié quelque petite passion, d'égoïstes instincts ou de lâches préoccupations, en leur substituant un esprit calme, une nature confiante et la générosité du cœur; par ton foyer, dont la fumée s'est convertie ainsi

en un riche encens, préférable au plus odorant parfum brûlé dans les plus magnifiques temples de ce monde! Par ton foyer... c'est dans ce paisible sanctuaire, c'est entouré par le charme de sa douce influence et de tes souvenirs, qu'il faut l'entendre elle, qu'il faut m'entendre moi, ainsi que tout ce qui parle le langage du foyer et du toit domestique.

— Tout ce qui plaide pour elle? demanda John.

— Tout ce qui parle le langage de ton foyer et de ton toit domestique *doit* en effet plaider pour elle, poursuivit le Cricri... parce que c'est le langage de la vérité. »

John, la tête appuyée sur ses mains, rêvait; à côté de lui, se tenait l'apparition, lui suggérant ses pensées et leur donnant un corps visible, comme dans un miroir ou un tableau. Ce n'était donc pas une apparition solitaire : une multitude de fées sortirent de l'âtre du foyer, de la cheminée, de la pendule, de la pipe, de la Bouilloire et du berceau; des planches, des murailles, du plafond et des escaliers; de la voiture dehors, du buffet dedans et de tous les ustensiles de ménage; de tous les meubles, de tous les objets, de tous les lieux avec lesquels Dot avait toujours été familière et auxquels se rattachait un souvenir d'elle dans l'esprit de son malheureux mari; — multitude innombrable, qui ne venait pas comme le Cricri se tenir immobile à côté de sa chaise, mais qui s'agitait avec une incessante activité;

toutes ces fées saluant l'image de Dot, le tirant par les basques de son habit et la lui montrant du doigt quand elle paraissait, se groupant autour d'elle, l'embrassant, jetant des fleurs sous ses pas, essayant de couronner sa tête avec leurs petites mains ; exprimant combien elles l'aimaient et l'adoraient, parce qu'elles la connaissaient : défiant toute créature laide, méchante ou accusatrice de la connaître comme elles.

La pensée de John ne pouvait donc s'éloigner de son image. Elle était toujours là.

Elle vint s'asseoir devant le feu, pour coudre en chantant... Industrieuse, diligente et laborieuse petite Dot ! Les petites figures de fées se tournant tout-à-coup vers John, toutes ensemble, et l'accablant de leur regard interrogateur, semblaient lui dire : Est-ce là cette femme légère que tu pleures ?

Il survint du dehors des sons joyeux, un bruit d'instruments de musique, de langues babillardes et d'éclats de rire. Une foule de jeunes filles en train de se divertir envahit la maison ; parmi elles était May Fielding avec une vingtaine d'autres presque aussi jolies. Dot était la plus jolie de toutes, comme elle était la plus jeune. Elles venaient l'inviter à leur partie. C'était un bal. Si jamais petit pied fut fait pour la danse, c'était le sien assurément. Mais elle sourit et hocha la tête en montrant son souper sur le feu et la table déjà servie, avec un air de défi et de triomphe qui la rendait deux

fois plus ravissante. Elle les congédia donc gaîment, l'une après l'autre, avec une indifférence comique qui devait les désespérer, si elles étaient ses admiratrices, — et elles l'étaient toutes, plus ou moins, comment eût-ce été autrement? — L'indifférence n'était cependant pas son caractère... oh ! non ! car l'instant d'après il se présenta à la porte un certain voiturier, et quel accueil il reçut d'elle, — l'heureux mortel !

Les fées fixèrent encore sur John leurs yeux étonnés, semblant lui dire : « Est-ce là cette femme qui t'a abandonné ? »

Une ombre passa sur le miroir ou sur le tableau, — appelez-le comme il vous plaira, — l'ombre grandie de l'étranger, tel qu'il se présenta la première fois sous le toit du voiturier, une ombre qui en couvrait toute la surface et effaçait les autres objets. Mais les actives fées travaillèrent comme des abeilles pour enlever cette ombre funeste, et Dot reparut, toujours vermeille et belle!

Elle endormait son petit enfant dans son berceau; elle fredonnait un refrain de nourrice et appuyait la tête sur une épaule qui avait sa contre-partie dans la figure rêveuse près de laquelle se tenait le Cricri-fée.

La nuit — je veux dire la nuit réelle, la nuit qui ne se mesure pas aux horloges des fées, — la nuit suivait son cours, et dans cette phase des pensées de John, la lune se montra et brilla dans les cieux. Peut-être quelque

calme et douce lumière s'était aussi levée dans son cœur, et il put réfléchir avec plus de sang-froid à ce qui s'était passé.

Quoique l'ombre de l'étranger passât de temps en temps sur le miroir, elle était déjà moins sombre, quoique toujours grande et distincte. Chaque fois qu'elle reparaissait, les fées actives et diligentes poussaient toutes ensemble un cri de consternation et s'évertuaient avec leurs petits bras et leurs petites jambes pour l'effacer. Puis, quand c'était Dot qui s'y dessinait de nouveau, elles la lui montraient brillante et belle en poussant des cris de triomphe.

Elles ne la lui montraient jamais que brillante et belle; car elles étaient de ces génies domestiques pour qui la fausseté serait la mort. Dot, pour elles, ne pouvait être que l'active, belle et charmante petite femme qui avait été le soleil et la lumière de la maison de John le voiturier.

Les fées redoublaient d'enthousiasme lorsqu'elles la montraient avec son nourrisson, caquetant au milieu d'un groupe de sages matrones, affectant des airs de sage matrone elle-même, s'appuyant avec une assurance digne sur le bras de son mari, tentant de leur persuader, — elle ! petite femme, vraie fleur à peine sortie du bouton, — qu'elle avait abjuré les vanités du monde en général et prétendant être tout-à-fait au courant du rôle de mère. Cependant au même moment les fées la mon-

traient encore riant de la gaucherie du voiturier, remontant son col de chemise pour faire de lui un élégant, et sautant avec une gaie minauderie dans la chambre pour lui apprendre à danser.

Les fées recommencèrent de plus belle leurs démonstrations lorsqu'elles lui firent voir Dot avec la jeune aveugle; car si elle portait partout avec elle son animation et sa gaîté, c'était surtout dans la maison de Caleb Plummer. Les fées applaudissaient à l'affection de la pauvre Berthe pour elle, à la gratitude, à la confiance qu'elle lui inspirait; elles aimaient sa manière délicate d'écarter les remercîments de la jeune aveugle; son activité pétulante, son adresse à employer tous les moments de sa visite à faire quelque chose d'utile dans la maison, où réellement elle travaillait beaucoup en feignant de s'amuser: sa généreuse prévoyance d'apporter le pâté au jambon et les bouteilles de bière; sa figure radieuse lorsqu'elle arrivait et lorsqu'elle prenait congé; cette merveilleuse expression enfin qui faisait qu'elle était partout la bienvenue, partout à sa place, partout nécessaire. Les fées adressaient alors à John un regard irrésistible comme pour lui dire:—Est-ce là cette femme qui a trahi ta confiance? — pendant que quelques-unes plus caressantes se nichaient tendrement dans les plis de sa robe.

A plusieurs reprises, dans cette longue nuit, les fées lui montrèrent Dot assise sur son tabouret favori, la tête baissée, les mains croisées sur son front, les cheveux

dénoués comme il l'avait vue avant qu'elle se retirât dans sa chambre. Quand elles la trouvaient dans cette attitude, elles ne se tournaient plus vers lui et ne le regardaient plus, mais se pressant à l'envi autour d'elle, la consolaient, l'embrassaient, lui prodiguaient les témoignages de leur sympathie et de leur tendresse, oubliant John complètement.

Ainsi se passa la nuit. La lune descendit à l'horizon, les astres pâlirent, le soleil se leva, le jour froid parut — et le voiturier était encore assis la tête dans ses mains. Toute la nuit le fidèle Cricri avait gresi... gresi... gresillonné sur le foyer. Toute la nuit John avait écouté sa voix. Toute la nuit les fées domestiques avaient été actives autour de sa chaise ; toute la nuit Dot avait été belle, et sans reproche dans le miroir, excepté quand survenait une certaine ombre.

John se leva dès qu'il fut grand jour et il s'habilla. Il ne pouvait vaquer à ses occupations ordinaires; il n'en avait pas le courage; d'ailleurs, à cause de la noce de Tackleton il s'était arrangé pour se faire remplacer ce jour-là dans ses rondes. Il avait formé le projet d'aller gaîment à l'église avec Dot ; mais c'en était fait de ce projet-là. Quoi! le jour anniversaire de son propre mariage !..... Ah! qu'il avait peu prévu qu'une année si heureuse se terminerait ainsi !

Le voiturier s'attendait à une visite matinale de Tackleton et il ne se trompait pas. A peine se promenait-il depuis quelques minutes devant sa porte, qu'il vit le

marchand de joujoux arriver dans sa carriole. Tackleton était paré élégamment pour son mariage, et il avait décoré de rubans et de faveurs la tête de son cheval.

Le cheval avait plus que le maître un air de fiancé, car l'œil demi-fermé de Tackleton était plus désagréablement expressif que jamais. Mais le voiturier y fit peu d'attention, il pensait à autre chose.

« John Peerybingle, dit Tackleton avec un air de condoléance, mon brave garçon, comment vous trouvez-vous ce matin ?

— J'ai passé une triste nuit, M. Tackleton, répondit le voiturier en secouant la tête ; car j'avais l'esprit bien troublé ; mais c'est fini à présent. Pouvez-vous m'accorder une demi-heure pour causer ensemble ?

— Je venais exprès pour cela, dit Tackleton descendant de voiture..... Ne faites pas attention au cheval, il restera tranquille avec les rênes jetées par-dessus ce poteau, si vous voulez lui donner une poignée de foin. »

Le voiturier alla chercher du foin dans son écurie, le mit devant le cheval et se dirigea vers la maison.

« Vous ne devez vous marier que vers midi, je crois, dit John.

— Oui, répondit Tackleton ; nous avons du temps, nous avons du temps. »

Au moment où ils entraient dans la cuisine, Tilly Slowboy frappait à la porte de l'étranger. Un de ses yeux rouges — (car Tilly avait pleuré toute la nuit en

voyant pleurer sa maîtresse) fut appliqué au trou de la serrure ; puis elle frappa plus fort et elle paraissait effrayée.

« S'il vous plaît, dit Tilly, regardant autour d'elle, je ne puis me faire entendre de personne. J'espère que personne ne s'en est allé, que personne n'est mort, s'il vous plaît ! »

A ce souhait philanthropique, miss Slowboy ajoutait la pantomime emphatique de ses gestes, frappant à la porte des pieds et des mains..... mais sans aucun résultat.

« Irai-je ? dit Tackleton, c'est curieux. »

Le voiturier, qui avait détourné le visage de la porte, lui fit signe d'aller s'il voulait.

Tackleton alla donc au secours de Tilly Slowboy, frappant lui aussi avec le poing et le pied ; mais lui aussi n'obtenant aucune réponse ; alors il eut l'idée de mettre la main sur le bouton de la porte, et comme il n'était pas difficile de l'ouvrir, il donna un coup-d'œil dans la chambre, y entra, et revint en courant.

« John Peerybingle, dit tout bas Tackleton, j'espère qu'il n'y a rien eu — rien d'imprudent cette nuit. »

Le voiturier se retourna vivement.

« C'est qu'il est parti, poursuivit Tackleton, et que la fenêtre est ouverte. Je n'ai aperçu aucune trace... la chambre est de niveau avec le jardin... mais j'avais peur... de quelque bataille... Eh !... »

Il ferma presque tout-à-fait son œil expressif... dont le

regard inquisiteur ne quittait plus John : on eût dit qu'il donnait à cet œil, à son visage et à toute sa personne un tour de vis, comme s'il eût voulu arracher la vérité au voiturier.

« Tranquillisez-vous, répondit John ; il est entré la nuit dernière dans cette chambre, sans recevoir de moi le moindre mal ni la moindre injure ; et personne n'y est entré depuis. Il est parti de sa propre volonté. Je sortirais moi-même bien volontiers de la maison pour aller de porte en porte mendier mon pain le reste de ma vie, si je pouvais faire à ce prix qu'il ne fût jamais entré ici. Mais il est venu et il est parti. J'ai fini avec cet homme.

— C'est très-bien, je vois qu'il s'en est allé à bon marché, » dit Tackleton, prenant une chaise.

La moqueuse grimace dont il accompagna ces paroles ne fut pas aperçue de John, qui s'assit aussi et se couvrit le visage avec les mains avant de continuer l'entretien.

« Vous m'avez montré hier au soir, dit-il enfin, ma femme, ma femme bien chère — qui secrètement.,.

— Et tendrement, insinua Tackleton.

— Aidait cet homme à se déguiser et lui donnait des occasions de la voir seule. Il n'est rien que je n'eusse préféré voir plutôt que pareille chose, et je ne crois pas qu'il soit un homme au monde que je n'eusse préféré à vous pour me la montrer.

— J'avoue que j'ai toujours eu mes soupçons, dit

Tackleton, et c'était ce qui me faisait si mal accueillir ici.

— Mais, continua John sans l'écouter, comme c'est vous qui me l'avez montrée et comme vous l'avez vue... ma femme, ma femme que j'aime... » Sa voix, son regard, sa main retrouvaient leur assurance à mesure qu'il répétait ces paroles, exprimant de sa part un projet bien arrêté par lui, — « comme vous l'avez vue à son désavantage, il est juste que vous la voyiez avec mes yeux, que vous pénétriez dans mon cœur et connaissiez ma résolution ; car j'en ai pris une, dit John en le regardant attentivement, et rien ne pourra l'ébranler. »

Tackleton murmura quelques paroles générales d'assentiment sur la nécessité de justifier une chose ou une autre ; mais il se sentit dominé par le ton ferme de son interlocuteur. Quelque simples et brusques que fussent ses manières, elles avaient une noblesse et une dignité naturelles qui ne pouvaient provenir que d'une âme inspirée par le véritable honneur.

« Je suis un homme simple et grossier, poursuivit John, n'ayant que peu de choses qui me recommandent à une femme ; je ne suis pas un homme spirituel ; je ne suis pas un jeune homme ; j'aimais ma petite Dot parce que je l'avais vue grandir depuis son enfance dans la maison de son père ; parce que je sais tout ce qu'il y avait en elle de qualités précieuses ; parce qu'elle avait été ma vie depuis des années. Il est bien des hommes à

qui je ne saurais me comparer, qui n'auraient jamais du moins aimé ma petite Dot autant que moi ! »

Il fit une pause et frappa doucement les planches avec son pied avant de reprendre :

« J'avais souvent pensé que si je ne méritais pas une femme comme elle, je serais du moins un bon mari, et peut-être que je connaîtrais sa valeur mieux qu'un autre. Ce fut ainsi que je me justifiai à moi-même, que j'en vins à croire que je pouvais l'épouser, et à la fin nous devînmes mari et femme.

— Ah ! dit Tackleton avec un hochement de tête significatif.

— Je m'étais étudié, j'avais eu l'expérience de moi-même ; je savais comme je l'aimais, et combien je serais heureux ; mais pour son malheur, je n'avais pas, je le sens à présent..... assez réfléchi relativement à elle.

— Assurément, dit Tackleton, la légèreté, la frivolité, l'étourderie, le plaisir d'être admirée ; vous n'aviez pas réfléchi... vous aviez perdu de vue ! ah !

— Vous feriez mieux de ne pas m'interrompre, dit John d'un ton sec, jusqu'à ce que vous m'ayez compris. Hier, j'aurais assommé l'homme qui aurait soufflé un mot contre elle ; aujourd'hui, je lui écraserais la face avec le pied à cet homme, fût-il mon frère. »

Le marchand de joujoux le regarda avec surprise, et John continua d'un ton radouci.

« Avais-je réfléchi que je l'enlevais jeune et belle à

ses jeunes compagnes et à sa vie heureuse de jeune fille, pour n'avoir plus d'autre compagnon qu'un ennuyeux comme moi ? Avant d'emprisonner dans ma monotone maison cette brillante étoile, avais-je réfléchi combien j'étais peu fait pour m'associer à sa vivacité piquante, à sa naïve gaîté ? avais-je réfléchi que ce n'était pas un mérite pour moi, un titre pour moi de l'aimer... celle que devaient aimer tous ceux qui la connaissaient ? Jamais. Je profitai de son caractère confiant, de sa foi et de son espérance dans l'avenir pour l'épouser. Je voudrais ne l'avoir jamais connue... je le dis pour elle, non pour moi. »

Le marchand de joujoux le regarda sans cligner de l'œil... Son œil à demi-fermé lui-même s'ouvrit...

« Dieu la bénisse, dit John, pour sa généreuse persévérance à écarter de moi la réflexion que je fais aujourd'hui. Comment l'aurais-je faite, bonté du ciel, avec ma lourde intelligence ! Pauvre enfant, pauvre Dot ! il faut être moi pour ne pas avoir tout deviné en voyant ses yeux se remplir de larmes dès qu'on parlait de mariages semblables au nôtre ; cent fois j'ai vu ce secret trembler sur ses lèvres et je n'ai rien soupçonné jusqu'à la nuit d'hier. Pauvre fille ! avoir pu espérer qu'elle serait amoureuse de moi ! avoir pu croire qu'elle l'était !

— Elle cherchait tellement à le faire croire, dit Tackleton, qu'à vous avouer la vérité, cette affectation a été la source de mes soupçons. »

Et ici il fit valoir la supériorité de May Fielding, qui certainement n'affectait nullement d'être amoureuse de *lui*.

« Elle a fait tous ses efforts... dit le pauvre John avec une émotion croissante. Je commence seulement à connaître combien ces efforts ont dû lui coûter... pour être ma fidèle et tendre femme... Comme elle a été bonne! quel courage! quelle force de cœur! J'en atteste le bonheur que j'ai goûté sous ce toit! Ce sera un souvenir consolant pour moi lorsque je resterai seul ici.

— Seul ici? dit Tackleton. Oh! alors, vous n'avez pas l'intention de ne pas donner suite à ce qui s'est passé...

— J'ai l'intention, reprit John, de lui témoigner tout ce qu'il y a de bonté en moi, et de lui faire toute la réparation qui est en mon pouvoir. Je puis l'affranchir des tourments quotidiens d'un mariage mal assorti et de ses efforts pour me les cacher. Elle aura autant de liberté que je puis lui en rendre.

— Lui faire une réparation! s'écria Tackleton se tordant les oreilles avec les deux mains... J'ai mal entendu, vous n'avez pas dit cela? »

Le voiturier saisit Tackleton par le collet et le secoua comme un roseau.

« Écoutez-moi, dit-il, et prenez garde de bien m'entendre. Écoûtez-moi, parlé-je clairement?

— Très-clairement.

— J'explique clairement ma pensée?

— On ne peut pas davantage.

— Je suis resté toute cette nuit devant ce foyer, s'écria le voiturier..... à la place même où elle s'est si souvent assise, à côté de moi, en me regardant avec sa douce figure. J'ai passé en revue sa vie entière, jour par jour, sans oublier un seul incident, et, sur mon âme! elle est innocente, s'il y a un Dieu pour juger les innocents et les coupables! »

Brave Cricri du foyer! fidèles fées domestiques!

« La colère et la défiance m'ont quitté, il ne me reste que mon chagrin. Dans une heure de malheur, quelque ancien amoureux, mieux assorti que moi à ses goûts et son âge, abandonné pour moi peut-être, contre sa volonté, est revenu. Dans une heure de malheur, surprise, et avant de réfléchir à ce qu'elle faisait, elle s'est rendue complice de cette trahison en me la dissimulant. Elle l'a revu la nuit dernière, et a eu avec lui cet entretien dont nous avons été témoins, entretien coupable: mais, sauf ces torts, elle est innocente, s'il est une vérité sur la terre!

— Si c'est là votre opinion... commençait à dire le marchand de joujoux.

— Qu'elle parte donc, qu'elle parte avec ma bénédiction pour prix des heures de bonheur qu'elle m'a procurées, avec mon pardon pour toutes les angoisses qu'elle m'a fait ressentir... Qu'elle parte avec la paix du cœur que je lui souhaite!... Elle ne me haïra jamais; elle apprendra à m'aimer davantage lorsque j'aurai

brisé ou du moins rendu plus légère la chaîne que j'ai rivée sur elle. Il y a un an à pareil jour que je l'ai enlevée au toit maternel, sans m'être assez demandé si elle serait heureuse ; elle y retournera aujourd'hui, et je ne l'importunerai plus de ma présence. Son père et sa mère seront ici ce matin ; nous avions fait le projet de fêter ce jour tous ensemble, et ils la ramèneront chez eux. J'aurai confiance en elle là et partout. Elle me quitte sans tache, et elle vivra sans tache, j'en suis sûr... Si je mourais ! — je puis mourir pendant qu'elle est jeune encore... j'ai perdu beaucoup de mon courage en quelques heures... Si je mourais, elle verra que je me suis souvenu d'elle, que je l'ai aimée jusqu'au dernier moment... Voilà la conclusion de ce que vous m'avez montré... Maintenant, c'est fini !

— Oh ! non, John, ce n'est pas fini ; ne dites pas encore que c'est fini... pas encore. J'ai entendu vos nobles paroles ; je ne pourrais m'éloigner en faisant semblant d'ignorer ce qui m'a pénétrée d'une si profonde gratitude. Ne dites pas que c'est fini avant que l'horloge ait sonné de nouveau. »

Dot était entrée peu de temps après Tackleton, et était restée là. Elle ne regarda pas Tackleton, mais les yeux fixés sur son mari, elle se tenait à l'écart, laissant entre elle et lui une distance, sans chercher à la franchir, quoiqu'elle parlât avec un accent passionné ! Quelle différence entre cette réserve et ses manières d'autrefois !

« Il n'est pas d'horloge qui puisse sonner encore pour moi les heures qui sont écoulées, dit John avec un faible sourire... Mais comme vous voudrez, ma chère, l'heure sonnera bientôt... peu importe ce que nous disons. Je voudrais trouver quelque chose de plus difficile pour vous être agréable.

— Fort bien ! murmura Tackleton... Mais moi je m'en vais, car lorsque l'heure sonnera il faudra que je sois en route pour l'église... Bonsoir, John Peerybingle, je suis fâché d'être privé du plaisir de votre compagnie, très-fâché aussi de la cause qui m'en privera.

— J'ai parlé clairement? lui répéta le voiturier en l'accompagnant jusqu'à la porte.

— Oh ! très-clairement !

— Et vous vous souviendrez de ce que j'ai dit.

— Puisque vous me forcez d'en faire la remarque, répondit Tackleton après avoir eu la précaution de monter dans sa voiture, je dois vous dire que ç'a été pour moi quelque chose de si inattendu, que je ne saurais guère l'oublier.

— Tant mieux pour nous deux, repartit John. Adieu; beaucoup de plaisir.

— Je ne puis vous faire le même souhait à vous, John, dit Tackleton; mais merci. Entre nous (comme je vous l'ai dit) je ne saurais être moins heureux après le mariage, parce que May n'a pas été pour moi ni trop gracieuse ni trop démonstrative auparavant. Adieu ; ayez soin de vous. »

John le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il n'aperçût plus dans la distance les fleurs et les faveurs de son cheval ; puis, après avoir poussé un profond soupir, il s'en alla désolé, accablé, errer sous des ormeaux du voisinage, ne voulant rentrer chez lui que lorsque l'horloge serait au moment de sonner l'heure.

La petite femme laissée seule sanglota amèrement, mais en s'essuyant souvent les yeux et se disant combien il était bon, combien il était excellent; et une fois ou deux elle rit de si bon cœur, avec un accent de triomphe et tant d'incohérence (sans cesser de pleurer), que Tilly en fut toute épouvantée.

« Ouh! ouh! s'il vous plaît, n'en faites rien, disait Tilly ; ce serait assez pour tuer et enterrer le poupon, s'il vous plaît.

— L'apporterez-vous quelquefois à son père, Tilly, quand je ne pourrai plus vivre ici et serai retournée à mon ancienne maison ? lui demanda sa maîtresse en essuyant ses larmes.

— Ouh! ouh! s'il vous plaît, n'en faites rien, s'écria Tilly, renversant sa tête et faisant entendre une sorte de hurlement qui lui donnait une singulière ressemblance avec Boxer. Ouh! ouh! n'en faites rien! Ouh! qu'est-il donc arrivé à tout le monde, que tout le monde s'en va et quitte tout le monde, laissant tout le monde désolé?... Ouh! ouh!... »

La sensible Slowboy allait faire éclater enfin un gémissement déplorable, un gémissement longtemps con-

tenu, un gémissement d'autant plus épouvantable qu'il eût infailliblement éveillé l'enfant, et peut-être lui eût causé des convulsions ou tout autre symptôme sérieux, si tout-à-coup elle n'avait aperçu Caleb Plummer conduisant sa fille. A leur approche elle fut rendue au sentiment des convenances, resta quelques minutes muette, la bouche ouverte, puis courant au lit sur lequel dormait le poupon, elle dansa sur le plancher un pas fantastique, ou danse de Saint-Vit, et par intervalles bouleversa toutes les couvertures avec sa tête : mouvements extraordinaires, qui étaient probablement un grand soulagement pour ses nerfs.

« Marie, demanda Berthe, quoi ! vous n'êtes pas au mariage ? »

A cette exclamation de Berthe, Caleb ajouta en se penchant à l'oreille de Dot : « Je lui ai dit, madame Peerybingle, que vous n'y seriez pas. J'ai entendu bien des choses, hier au soir. Mais Dieu vous bénisse, ajouta le petit homme en pressant tendrement les mains de Mrs. Peerybingle ; je ne me soucie guère de ce qu'ils disent, je ne les crois pas. Je ne suis que peu de chose, mais ce peu de chose se ferait hacher en morceaux plutôt que de croire un seul mot contre vous. »

Il l'attira dans ses bras, et l'y serra comme un enfant eût embrassé une de ses poupées.

« Berthe ne pouvait rester à la maison, ce matin, dit Caleb ; elle avait peur, je le sais, d'entendre sonner les cloches, et elle ne pouvait prendre sur elle de se sentir

si près des nouveaux mariés. Nous sommes donc partis de bonne heure et nous voici... J'ai réfléchi à ce que j'ai fait, ajouta-t-il après quelques instants de silence. Je me suis reproché, à en perdre l'esprit, le chagrin que je lui ai causé, et je suis arrivé à cette conclusion, que je ferais mieux, si vous voulez, madame, rester avec moi pendant ce temps-là, de lui dire la vérité. Vous resterez avec moi, n'est-ce pas? répéta-t-il, tremblant des pieds à la tête. Je ne sais quel effet cela peut avoir sur elle; je ne sais ce qu'elle pensera de moi; je ne sais si elle aimera encore son pauvre père après cela; mais il vaut mieux pour elle qu'elle soit désabusée, et j'en supporterai les conséquences comme je le mérite.

— Marie, dit Berthe, où est votre main? Ah! la voici, la voici — et elle la porta à ses lèvres en souriant, puis l'attira sur son cœur. Je les ai entendus chuchoter entre eux la nuit dernière de quelque action blâmable dont on vous accuse... Ils avaient tort. »

Dot restait muette. Ce fut Caleb qui répondit pour elle :

« Ils avaient tort.

— Je le savais! s'écria Berthe fièrement; je le leur ai dit. J'ai méprisé toutes leurs paroles... Jeter le blâme sur elle, non!... je ne suis pas si aveugle, » ajouta-t-elle en serrant sa main dans ses mains et approchant sa joue de la sienne.

Son père se plaça à sa droite, tandis que Dot restait à sa gauche, lui prenant à son tour la main.

« Je vous connais tous, dit Berthe, mieux que vous ne pensez : mais personne aussi bien qu'elle, pas même vous, mon père. Il n'y a autour de moi rien qui soit aussi vrai qu'elle. Si je pouvais recouvrer la vue en ce moment, je la reconnaîtrais dans une foule sans qu'elle eût besoin de dire un mot... Ma sœur !

— Berthe ! ma chère, dit Caleb, j'ai quelque chose sur le cœur et qu'il faut que je vous révèle pendant que nous sommes ici seuls tous les trois. Écoutez-moi avec votre bonté ; j'ai une confession à vous faire, ma chérie.

— Une confession, mon père?

— Je me suis écarté de la vérité et je me suis égaré, perdu, ma fille, dit Caleb avec une expression lamentable dans la voix et le regard..... Je me suis écarté de la vérité avec l'intention d'adoucir votre sort, et j'ai été cruel.

— Cruel ! répéta-t-elle en tournant de son côté son visage étonné.

— Il s'accuse trop, Berthe, dit Dot; vous verrez qu'il exagère... vous serez la première à le lui dire.

— Lui, cruel pour moi ! s'écria Berthe avec un sourire d'incrédulité.

— Sans intention, ma fille, dit Caleb ; mais je l'ai été, quoique je ne m'en sois douté qu'hier. Ma chère fille aveugle, écoutez-moi et pardonnez-moi. Le monde dans lequel vous vivez, enfant de mon cœur, n'existe pas tel

que je vous l'ai représenté ; les yeux auxquels vous vous êtes fiée ont été des yeux menteurs ! »

Elle se retourna encore de son côté ; mais en reculant et se rapprochant de son amie.

« Votre sentier dans la vie était rude, ma pauvre enfant, poursuivit Caleb, et je voulais l'adoucir pour vous. J'ai altéré les objets, changé les caractères, inventé bien des choses qui n'ont jamais existé. Pour vous rendre plus heureuse, je vous ai caché la vérité... Dieu me le pardonne, et je vous ai entourée de fictions.

— Mais les personnes vivantes ne sont pas des fictions, dit-elle avec trouble, pâlissant et se retirant de lui... Vous ne pouvez les changer.

— Je l'ai fait, Berthe, dit Caleb. Il est quelqu'un que vous connaissez, ma colombe...

— Ah ! mon père, pourquoi dites-vous que je connais? reprit-elle avec un accent de reproche... Qui et quoi puis-je connaître, moi qui n'ai pas de guide, moi si misérablement aveugle ? »

Dans l'angoisse de son cœur, elle étendit les mains comme si elle cherchait sa route à tâtons, puis les ramena sur son visage avec un geste de désespoir.

« Celui qui se marie aujourd'hui, dit Caleb, est un homme dur, sordide et tyrannique ; il est depuis des années pour vous et pour moi, ma chère, un maître exigeant, moins laid de visage que de caractère, toujours froid et insensible, l'opposé du portrait que je vous en

faisais, l'opposé en toutes choses, mon enfant... en toutes choses.

— Oh ! pourquoi, s'écria la jeune aveugle avec l'expression d'une indicible torture, pourquoi avez-vous pu faire cela ? Pourquoi avoir rempli vous-même mon cœur des objets de mon affection, et puis venir comme la Mort les en arracher ? O ciel ! combien je suis aveugle, abandonnée et seule !... »

Son père désolé pencha la tête, et ne répondit que par un soupir de douleur et de remords.

Elle subissait encore cette torture d'un moment, lorsque le Cricri du foyer, entendu d'elle seule, se mit à gresillonner, non pas gaîment, mais d'un ton bas, faible et mélancolique, si mélancolique, qu'elle commença à pleurer ; et lorsque la même vision qu'avait eue John la nuit précédente lui apparut aussi en lui montrant son père, ses larmes tombèrent plus abondantes.

Elle entendit plus clairement aussi la voix du Cricri, et eut dans sa cécité la révélation intime que la vision apparaissait à son père comme à elle.

— Marie, dit la jeune aveugle, dites-moi ce qu'est notre demeure, ce qu'elle est réellement ?

— C'est une pauvre demeure, Berthe, très-pauvre et très-triste, en vérité. La maison résistera difficilement un hiver de plus au vent et à la pluie ! Hélas ! continua Dot d'une voix tendre, mais claire ; elle est, Berthe, aussi mal protégée contre la saison que votre père dans son vêtement de grosse toile. »

La jeune aveugle se leva très-agitée et entraîna à part la petite femme de John.

« Ces présents dont je prenais tant de soin, demanda-t-elle toute tremblante, ces présents qui répondaient si vite à mon premier désir, ces présents qui étaient si bienvenus, d'où venaient-ils? est-ce par vous qu'ils m'étaient envoyés?

— Non.

— Par qui donc? »

Dot vit qu'elle le savait déjà et garda le silence. La jeune aveugle passa encore les deux mains sur son visage, mais avec une autre expression.

« Chère Marie! un moment, un seul moment! Venez par ici; parlez-moi tout bas. Vous êtes vraie, je le sais; vous ne voudriez pas me tromper, maintenant, n'est-ce pas?

— Non, Berthe, oh! non!

— Non! j'en étais sûre..... vous avez trop pitié de moi!... Marie, regardez l'endroit où nous étions tout-à-l'heure, où mon père est resté... mon père, si tendre et si bon pour moi, et dites-moi ce que vous voyez.

— Je vois, dit Dot qui la comprenait bien, un vieillard assis sur une chaise, penché en arrière, avec une main sur son front, comme s'il avait besoin de sa fille pour le consoler, Berthe.

— Oui, oui, elle le consolera; continuez.

— C'est un vieillard à cheveux blancs, usé par le travail et les peines de la vie; il est maigre, abattu, sou-

cieux ; je le vois accablé, désolé, qui lutte contre ses vagues réflexions. Mais, Berthe, je l'ai vu mainte fois auparavant, réunissant tous ses efforts pour un but grave et sacré! Aussi j'honore sa tête blanche et je le bénis! »

La jeune aveugle quitta Dot tout-à-coup, et allant se jeter à genoux devant Caleb, prit sa tête blanche sur son sein.

« Ma vue est recouvrée! s'écria-t-elle, j'ai recouvré la vue! J'ai été aveugle, et maintenant mes yeux sont ouverts... Je ne l'ai jamais connu! Penser que j'aurais pu mourir et ne jamais voir tel qu'il était le père qui fut si tendre pour moi! »

Il n'y avait pas de mots pour l'émotion de Caleb.

« Il n'est pas sur cette terre de noble et belle tête, s'écria la jeune aveugle en embrassant toujours Caleb, il n'en est pas que je pourrais aimer avec autant de tendresse, avec autant de dévoûment que celle-ci ; d'autant plus chère qu'elle est plus grise et plus fatiguée! O mon père! qu'on ne dise plus que je suis aveugle! Il n'est pas une ride sur ce visage, il n'est pas un cheveu sur cette tête qui puissent être oubliés dans les prières que ma reconnaissance adressera au ciel! »

Caleb essaya d'articuler le nom de sa fille :

« Ma Berthe!

— Et dans ma cécité, dit Berthe, qui pleurait d'amour et de bonheur, — et dans ma cécité je le croyais si dif-

férent ! L'avoir eu près de moi, tous les jours, si plein de soins pour moi, sans jamais me douter de cela !

— Berthe, dit le pauvre Caleb, ce père si élégant, avec son bel habit bleu ! il est parti !

— Rien n'est parti, répondit-elle, père bien-aimé, non ! tout est ici, en vous ! Le père que j'ai tant chéri ; le père que je ne chérissais pas assez encore, et que je ne connaissais pas ; le bienfaiteur que j'ai tant révéré et puis aimé, parce qu'il avait pour moi une sympathie si tendre ; tout est ici, en vous ; rien n'est mort pour moi ; l'âme de tout ce qui m'était le plus cher est ici... avec ce visage ridé, cette tête blanche ! Je ne suis plus aveugle, mon père, NON, je ne le suis plus ! »

Pendant que Berthe parlait, Dot avait concentré toute son attention sur le père et la fille ; mais ayant levé les yeux vers le petit faucheur, dans la prairie moresque, elle vit que l'heure allait sonner, et elle éprouva aussitôt une agitation nerveuse.

« Mon père, Marie... dit Berthe en hésitant.

— Oui, ma chère, répondit Caleb, elle est là.

— Il n'y a aucun changement en *elle*. Vous ne m'avez jamais rien dit d'*elle* qui ne fût vrai.

— Je l'aurais fait, ma chère, j'en ai peur, si j'avais pu la peindre meilleure qu'elle n'était. Mais je n'aurais pu la changer qu'à son désavantage, si je l'avais changée le moins du monde. Elle est parfaite, Berthe. »

Avec quelque confiance que la jeune aveugle attendît la réponse à sa question, il était charmant de voir

son plaisir et son orgueil quand elle embrassa encore Dot.

« Ma chère Berthe, lui dit celle-ci, il peut arriver plus de changement que vous ne pensez; mais pour le mieux, j'entends; des changements qui apporteront une grande joie à quelques-uns d'entre nous. S'il en était qui pussent vous affecter, vous ne devriez pas vous laisser aller à une trop vive émotion. N'entends-je pas des roues sur le chemin? Vous avez l'oreille si fine, Berthe, sont-ce des roues?

— Oui, et qui viennent vite.

— Je sais, je sais que vous avez l'oreille fine, dit Dot, qui posa une main sur son cœur, et qui évidemment parlait aussi vite qu'elle pouvait pour cacher son émotion; — je le sais, parce que je l'ai remarqué souvent, et surtout la nuit dernière, où vous avez si vite deviné le pas de l'étranger. Je ne sais vraiement comment vous avez pu y faire plus d'attention qu'à un autre pas, ni pourquoi vous avez demandé, Berthe, quel était ce pas? Mais, comme je vous le disais tout-à-l'heure, il arrive d'étranges changements en ce monde; de grands changements, et nous ne pouvons faire mieux que de nous préparer à n'être surpris de rien. »

Caleb ne pouvait s'imaginer ce qu'elle voulait dire, s'apercevant qu'elle s'adressait à lui aussi bien qu'à sa fille. Il la voyait avec étonnement si agitée, si tourmentée, qu'elle avait peine à respirer, et se cramponnait à une chaise pour s'empêcher de tomber;

« Oui, en effet, ce sont des roues, s'écria-t-elle, des roues qui viennent, qui approchent, qui arrivent, et les voilà qui s'arrêtent, entendez-vous? à la porte du jardin... et ce pas de l'autre côté de la porte, l'entendez-vous aussi? le même pas que hier, Berthe; ne le reconnaissez-vous pas? Et maintenant... »

Dot n'acheva pas, mais poussa un cri de joie, un de ces cris dont rien ne pourrait contenir l'explosion, et courant à Caleb, elle lui mit la main sur les yeux, au moment où un jeune homme entrait précipitamment dans la chambre et faisait voler son chapeau en l'air.

« Est-ce fini? lui cria Dot.

— Oui.

— Heureusement fini?

— Oui!

— Reconnaissez-vous cette voix, cher Caleb? Avez-vous jamais entendu une voix semblable?

— Si mon garçon des Amériques du Sud, des Amériques d'or, vivait encore... dit Caleb tremblant.

— Il vit, s'écria Dot, lui découvrant les yeux, et battant des mains avec enthousiasme : — regardez-le; voyez-le devant vous, bien portant et fort, votre fils chéri : votre cher et tendre frère, Berthe! »

Honneur à la petite femme et à ses transports! Honneur à ses larmes et à son rire joyeux, lorsque le père et ses deux enfants se tinrent embrassés! honneur à la franche cordialité avec laquelle Dot alla au-devant du matelot basané, avec ses noirs cheveux flottants, sans

détourner sa petite bouche vermeille, lorsqu'il lui appliqua un bon baiser sur les lèvres, et la pressa sur son cœur ému.

Mais honneur au coucou aussi... oui, honneur à lui, car il s'élança comme un voleur, faisant effraction à travers la porte-trappe du palais moresque, et salua douze fois de son hoquet tous ceux qui étaient présents, comme s'il était ivre de joie !

John entra, recula en tressaillant... et il pouvait bien tressaillir... de se trouver en si bonne compagnie.

« Regardez, John, dit Caleb avec transport, regardez par ici... mon fils des Amériques d'or, mon fils ! celui que vous aviez équipé et embarqué vous-même, celui pour qui vous avez toujours été un si bon ami. »

John s'avança pour lui donner la main, mais il recula encore, en reconnaissant dans son visage des traits qui lui rappelaient le sourd de la voiture.

« Édouard, était-ce vous?

— Maintenant dites-lui tout, s'écria Dot; dites-lui tout, Édouard, et ne m'épargnez pas, car je ne m'épargnerai pas moi-même, non, pour rien au monde.

— C'était moi, dit Édouard.

— Et vous avez pu vous introduire déguisé dans la maison de votre vieil ami, reprit le voiturier. Il exista autrefois un loyal garçon... Combien d'années y a-t-il, Caleb, qu'on nous apprit qu'il était mort, et que nous crûmes en avoir la preuve?... un loyal garçon qui n'eût jamais fait cela.

— Il existait autrefois un généreux ami, dit Édouard, un ami qui était plutôt un père pour moi, et qui n'eût jamais jugé ni moi ni personne sans l'entendre. Cet ami, c'était vous. Je suis donc certain que vous m'entendrez maintenant. »

Le voiturier, dont le regard troublé aperçut Dot qui se tenait encore à l'écart, loin de lui, reprit : « Eh bien, c'est juste, je vous écoute.

— Vous saurez donc, dit Édouard, que lorsque je partis d'ici encore bien jeune, j'étais amoureux — et l'on me payait de retour. Celle que j'aimais était une bien jeune fille, qui, peut-être (me direz-vous), ne connaissait pas son propre cœur ; — mais je connaissais le mien, et j'avais une passion pour elle.

— Vous ! s'écria le voiturier, vous !

— Oui, en vérité, reprit l'autre ; je l'aimais et elle me le rendait ; je l'ai toujours cru depuis, et maintenant j'en suis sûr.

— Dieu me soit en aide ! dit John ; voici qui est pire que tout le reste.

— Toujours constant, dit Édouard. et revenu plein d'espérance, après bien des souffrances et des périls, pour racheter le gage de notre ancien contrat, j'apprends, à vingt milles d'ici, qu'elle m'était infidèle ; qu'elle m'avait oublié et s'était donnée à un autre plus riche que moi. Je n'avais aucune intention de lui faire un reproche, mais je désirais la voir et acquérir la preuve incontestable de la vérité. J'espérais qu'elle aurait pu ne

céder qu'à la contrainte, n'agir que contre son gré et les vœux de son cœur. Ce serait une faible consolation, me disais-je, mais c'en serait une — et je suis venu. Afin de savoir la vérité, la vérité vraie, voulant tout voir librement par moi-même, tout voir par moi-même, sans qu'on m'opposât d'obstacle, sans que ma présence fût un embarras pour elle, s'il me restait quelque influence... je me métamorphosai de mon mieux, par le costume. Vous savez comment j'attendis sur la route; vous savez où; vous n'eûtes aucun soupçon ni elle... (montrant Dot), jusqu'à ce que je lui eus glissé un mot dans l'oreille, près de ce foyer où elle faillit me trahir.

— Mais lorsqu'*elle* sut qu'Édouard était vivant et de retour, dit Dot, parlant alors pour elle-même, comme elle avait brûlé de le faire pendant tout ce récit, — et lorsqu'elle connut son dessein, elle lui conseilla de garder soigneusement son secret, parce que son vieil ami John Peerybingle était d'un caractère trop ouvert et trop gauche en fait d'artifices, était un trop gauche, en général, ajouta Dot, moitié riant, moitié pleurant..... pour qu'on pût le mettre du complot sans risquer de le faire découvrir. Et lorsqu'*elle* — *elle*, c'est moi, John, dit en sanglotant la petite femme — lorsqu'*elle* lui eut tout appris, qu'il sut que son amoureux l'avait cru mort, avant de se laisser persuader de faire un mariage que sa chère folle mère appelait avantageux; puis, lorsqu'*elle* — encore moi, John — lui eut dit qu'ils n'étaient pas mariés encore (quoiqu'à la veille de l'être),

et que ce serait un vrai sacrifice si le mariage avait lieu, attendu qu'elle ne l'aimait pas..... ce qui le rendit presque fou de joie..... *elle* — toujours moi — offrit d'intervenir, comme elle avait souvent fait jadis, et d'aller sonder son amoureux, pour s'assurer qu'*elle* — moi encore, John — n'avait rien dit que d'exact. Et tout était exact, John; et ils furent mis en rapport, John! et ils se sont mariés, John, il y a une heure, et voici la mariée : et Gruff et Tackleton peut mourir célibataire, et je suis une heureuse petite femme, May, Dieu vous bénisse! »

C'était une petite femme irrésistible — mais jamais elle ne l'avait été si complètement que dans ce moment. Jamais félicitations ne furent aussi tendres et aussi délicieuses que celles qu'elle prodigua, soit à la mariée, soit à elle-même.

L'honnête John était resté confus au milieu du tumulte de ses émotions. Il fit un pas enfin pour aller à Dot; mais elle étendit la main pour l'arrêter, et battit en retraite encore une fois.

« Non, John, non. Écoutez tout : vous ne devez pas encore m'aimer de nouveau, que vous n'ayez entendu tout ce que j'ai à vous dire. J'ai eu tort d'avoir un secret pour vous, John, et j'en suis bien fâchée. Je ne croyais pas avoir fait mal, jusqu'au moment où je vins m'asseoir près de vous, sur le petit tabouret, la nuit dernière; mais lorsque je compris à votre visage que vous m'aviez vue dans la galerie des joujoux, avec

Édouard ; lorsque je devinai votre pensée, je sentis combien j'avais été étourdie et coupable. Mais vous aussi, John, comment avez-vous pu, oui, comment avez-vous pu avoir une pareille pensée? »

Gentille petite femme, comme elle se remit à sangloter ! John Peerybingle aurait voulu la prendre dans ses bras ; mais non, elle ne voulut pas le laisser faire.

« Ne m'aimez pas encore, s'il vous plaît, John, pas de longtemps encore ! Lorsque j'étais triste de ce prochain mariage, cher John, c'était parce que je me rappelais ces amoureux que j'avais vus si jeunes... Édouard et May — parce que je savais que le cœur de May était bien loin d'appartenir à Tackleton. Vous croyez cela à présent, n'est-ce pas, John ? »

John allait tenter de nouveau une embrassade ; mais elle l'arrêta encore.

« Non, restez là, s'il vous plaît, John. Quand je ris de vous, comme cela m'arrive quelquefois, John ; lorsque je vous appelle balourd et mon cher oison, ou que je vous donne tout autre nom du même genre, c'est parce que je vous aime, John, parce que je vous aime beaucoup, que je prends plaisir à vos façons, et que je ne voudrais pas vous voir changé en rien, devriez-vous devenir un roi.

— Ho ! ho ! ho !..... s'écria Caleb avec une vigueur inaccoutumée ; mon opinion !

— Et lorsque je parle de ces gens qui sont d'un âge mûr, et qui prétendent que nous faisons un drôle de

couple, John, trottant chacun à son pas, c'est seulement parce que je suis une si folle petite créature, John, que j'aime encore quelquefois à jouer avec le bambin, et... »

Elle vit qu'il s'approchait d'elle, et l'arrêta encore, quoiqu'elle faillît être prise.

« Non, s'il vous plaît, John, encore une ou deux minutes avant de m'aimer; j'ai gardé pour la fin ce que je désire surtout vous dire. Mon cher, mon bon, mon généreux John, quand nous parlions du Cricri l'autre soir, j'allais vous avouer — je l'avais sur les lèvres — que d'abord je ne vous aimai pas aussi tendrement que je vous aime à présent; qu'en venant ici pour la première fois j'avais presque peur de ne pas parvenir à vous aimer autant que je l'espérais et le demandais dans mes prières — j'étais si jeune, John! Mais, cher John, de jour en jour et d'heure en heure, je vous ai aimé davantage. Si je pouvais vous aimer plus que je vous aime, les nobles paroles que je vous ai entendu prononcer ce matin augmenteraient mon affection. Mais je vous ai donné toute l'affection que j'avais en moi (c'est-à-dire, beaucoup, John); vous l'avez, et vous l'avez comme vous la méritez; depuis longtemps, bien longtemps il ne m'en reste plus. Maintenant, mon cher mari, reprenez-moi sur votre cœur! Voici ma maison, John, et ne songez jamais à m'envoyer dans une autre. »

Jamais vous ne verrez le spectacle d'une noble petite

femme, dans les bras de son mari, avec autant de plaisir que vous en auriez eu à voir Dot se jetant elle-même au-devant de John. Ce fut une petite scène complète, une scène qui charmait le cœur, tant il y avait de sincérité dans cette réconciliation conjugale.

Vous pouvez être sûr que John était dans le ravissement; vous pouvez être sûr que Dot n'était pas moins ravie; vous pouvez être sûr que tout le monde l'était, en comptant miss Slowboy, qui pleurait de joie, et qui voulant que le petit bambin confié à ses soins jouât son rôle dans cet échange général de félicitations, le présenta à chacun successivement comme elle eût présenté quelque chose à boire.

Mais un nouveau bruit de roues se fit entendre, et quelqu'un s'écria que Gruff et Tackleton revenait. Bientôt en effet parut ce digne personnage, un peu échauffé et agité.

« Quel diable est ceci, John Peerybingle? dit-il en entrant; il y a quelque méprise. J'ai donné rendez-vous à Mrs. Tackleton dans l'église, et je jurerais que nous nous sommes croisés il y a une heure comme si elle venait ici. Oh! la voilà!..... Je vous demande pardon, monsieur; je n'ai pas le plaisir de vous connaître; mais si vous pouvez m'accorder la faveur de laisser cette jeune dame : elle a ce matin un engagement particulier.

— Mais je ne puis la laisser, répondit Édouard; je n'y saurais songer.

— Que voulez-vous dire, vagabond ?

— Je veux dire, répondit l'autre avec un sourire, que je dois excuser votre vexation ; je suis donc aussi sourd ce matin à de dures paroles, qu'hier au soir je l'étais à toute espèce de discours.

Quel regard lui lança Tackleton, et comme il tressaillit !

« Je suis fâché, monsieur, dit Édouard, en pressant la main gauche de May, et surtout le troisième doigt de cette main — je suis fâché que la jeune dame ne puisse vous accompagner à l'église ; mais comme elle y a déjà été une fois ce matin, peut-être l'excuserez-vous. »

Tackleton regarda de travers le troisième doigt de May Fielding, et tira de la poche de son gilet un petit morceau de papier, qui contenait sans doute un anneau.

« Miss Slowboy, dit-il, voulez-vous avoir la complaisance de jeter ceci au feu ?... Merci !

— C'est un engagement antérieur — un engagement de vieille date qui a empêché ma femme de se trouver à votre rendez-vous, je vous assure, dit Édouard.

— Monsieur Tackleton me rendra cette justice de reconnaître, dit May en rougissant, que je ne lui ai pas fait mystère de cet engagement et que je lui ai dit maintes fois que je ne pourrais jamais l'oublier.

— Oh ! certainement, dit Tackleton. Oh ! c'est sûr —

oh ! c'est bien — c'est correct. Monsieur Édouard Plummer, je pense.

— C'est son nom ! répondit le marié.

— Je n'aurais pas dû vous connaître, monsieur, dit Tackleton, l'examinant avec un regard inquisiteur et lui adressant un profond salut. Je vous fais mon compliment, monsieur.

— Merci.

— Mistress Peerybingle, poursuivit Tackleton, se tournant tout-à-coup vers elle et son mari, je suis fâché ; vous n'avez pas été très-bienveillante pour moi, mais, sur mon âme, je suis fâché. Vous valez mieux que je ne pensais. John Peerybingle, je suis fâché ! Vous me comprenez, c'est assez. Tout est correct, mesdames, et messieurs, tout est parfaitement satisfaisant. Bonjour.

A ces mots, il partit, ne s'arrêtant plus qu'à la porte pour enlever les rubans et les faveurs de son cheval, auquel il administra aussi un coup de pied dans les côtes pour lui apprendre qu'il était survenu un dérangement dans ses plans.

Naturellement ce devint alors un devoir sérieux de célébrer un pareil jour, de manière à ce que le souvenir de la fête et du banquet ne se perdît pas dans le calendrier Peerybingle. En conséquence, Dot alla s'occuper des apprêts d'un festin qui pût réfléchir un éternel honneur sur la maison et toute la famille. Au bout de quelques minutes, elle était dans la farine jusqu'aux fossettes de

ses coudes, saupoudrant l'habit de son mari, car chaque fois qu'il passait près d'elle, elle l'arrêtait, pour lui donner un baiser. Ce brave garçon lava les légumes, ratissa les navets, brisa les assiettes, renversa des marmites pleines d'eau froide sur le feu et se rendit utile de toutes les façons. Deux aides cuisinières, recrutées à la hâte dans le voisinage, comme s'il s'agissait de la vie et de la mort, couraient l'une contre l'autre, se heurtant sur chaque seuil de porte et dans tous les coins. Tout le monde enfin rencontrait partout Tilly Slowboy et le poupon. Jamais Tilly n'avait déployé tant d'activité. Son ubiquité était le texte de l'admiration générale. Elle était dans le corridor à deux heures vingt-cinq minutes, dans la cuisine à deux heures précises, dans le grenier à deux heures trente-cinq, s'exposant à être prise tour-à-tour pour une grosse pierre, une trappe et un trébuchet. Dans ses bras la tête du poupon se trouva en contact avec toutes sortes de matières, animales, végétales et minérales. Il n'y eut rien de ce qui servit ce jour-là à l'usage de la maison qui ne fît connaissance avec cette pierre de touche.

Puis on mit sur pied une grande expédition pour aller chercher Mrs. Fielding, exprimer de touchants regrets à cette excellente dame et la ramener par force, s'il le fallait, pour la rendre heureuse et clémente. Quand l'expédition la découvrit, elle ne voulait d'abord rien entendre, mais elle répéta, je ne sais combien de fois, qu'elle aurait voulu ne pas vivre pour voir un pa-

reil jour, et que tout qu'elle avait à dire, c'était « qu'on me porte maintenant à ma tombe ; » phrase absurde ou qui parut telle, attendu qu'elle n'était pas morte ni n'avait l'air de l'être. Au bout de quelques minutes, elle tomba dans un état de calme effrayant, et observa que lorsque cette suite de malheurs était survenue dans le commerce de l'indigo, elle avait bien prévu qu'elle serait exposée toute sa vie à toute espèce d'injures et d'affronts ; prévision qui se réalisait. Aussi suppliait-elle qu'on ne s'occupât plus d'elle — car qu'était-elle — Seigneur ! rien. On devait donc oublier qu'une semblable créature vivait et se passer d'elle. Après cet accès d'humeur ironique, elle eut un paroxysme d'irritation et de colère, pendant lequel elle fit entendre cette expression remarquable : que le ver se retourne quand on le foule au pied ; ensuite elle céda à un tendre regret, disant que si on avait eu confiance en elle, elle aurait pu suggérer bien des choses. Profitant de cette crise dans ses sentiments, l'Expédition l'embrassa, et bientôt la vieille dame ayant mis ses gants, était en route pour la maison de Peerybingle, dans un état de douceur parfaite, avec une feuille de papier à sa ceinture, qui contenait un bonnet d'apparat presque aussi haut et aussi raide qu'une mître d'évêque.

Le père et la mère de Dot devaient venir dans une petite carriole, et ils se firent attendre : on eut des inquiétudes, on tourna souvent les yeux du côté de la route, et Mrs. Fielding s'obstinant toujours à regarder

dans la mauvaise direction, dans une direction moralement impossible, on le lui fit observer, et elle répondit qu'elle espérait bien pouvoir regarder où elle voulait. Enfin ils arrivèrent, un bon petit couple tout rond, avec cet air confortable qui appartenait à la famille de Dot, et c'était curieux de voir Dot assise à côté de sa mère, tant elles se ressemblaient.

Alors la mère de Dot eut à renouveler connaissance avec la mère de May, et la mère de May affectait toujours la dignité de son rang, et la mère de Dot ne semblait se prévaloir que de l'activité de ses petits pieds, et le vieux Dot... si je pouvais appeler ainsi le père de Dot; j'ai oublié son vrai nom, mais n'importe — le vieux Dot prit des libertés avec Mrs. Fielding, lui secoua les mains à première vue, parut penser qu'un bonnet n'était qu'un échafaudage de mousseline empesée, et ne s'apitoya pas du tout sur le commerce de l'indigo, disant que c'était un mal sans remède; bref, d'après la définition de Mrs. Fielding, « c'était une bonne pâte d'homme.... mais grossier, ma chère ! »

Je ne voudrais pas pour un trésor oublier Dot faisant les honneurs dans sa robe de noces : bénie soit sa jolie figure! Non, ni le bon voiturier si jovial et si rubicond au bout de la table, ni le brun et frais matelot avec sa jolie mariée, ni aucun des convives. Omettre le dîner eût été omettre un des plus substantiels et joyeux festins de noces; omettre les verres pleins dans lesquels

on but à l'heureux jour du mariage, eût été la pire de toutes les omissions.

Après le repas, Caleb entonna sa chanson du rouge-bord. Sur ma vie ! et j'espère bien vivre encore un an ou deux, il la chanta jusqu'au dernier couplet.

Ici, il faut raconter un incident très-inattendu qui surprit les convives, juste au moment où Caleb terminait son refrain bachique.

On frappa à la porte : un homme entra, sans dire avec votre permission ou sauf votre permission ; — un homme entra avec quelque chose de lourd sur la tête, qu'il déposa au milieu de la table, sans déranger la symétrie, au centre des noix et des pommes :

« Monsieur Tackleton, dit-il, vous envoie ses compliments, et comme il n'a que faire lui-même du gâteau, peut-être le mangerez-vous. »

Et à ces mots, il partit.

Il y eut un moment de surprise dans la compagnie, comme vous pourrez vous l'imaginer. Mrs. Fielding, personne d'un discernement infini, suggéra que le gâteau était empoisonné et raconta l'histoire d'un gâteau qui avait fait venir toutes bleues les demoiselles d'un pensionnat. Mais on la refuta par acclamation ; le gâteau fut découpé par May, en grande cérémonie et au milieu de la joie générale.

Je ne crois pas que personne en eût encore goûté, lorsqu'on frappa encore à la porte, et le même homme

reparut portant sous le bras un vaste paquet couvert de papier brun.

« Monsieur Tackleton envoie ses compliments et quelques joujoux pour le poupon. Ils ne sont pas laids. »

Ces paroles prononcées, l'homme se retira encore.

Les convives auraient eu de la peine à trouver des mots pour exprimer leur étonnement, s'ils avaient eu le temps d'en chercher. Mais non ; à peine le messager avait fermé la porte derrière lui, qu'on frappa encore à la porte, et Tackleton entra en personne.

« Mistress Peerybingle, dit le marchand de joujoux, le chapeau à la main, je suis fâché, plus fâché que je n'étais ce matin. J'ai eu le loisir d'y penser. John Peerybingle, je suis d'une humeur naturellement âcre, mais il est impossible que je ne m'adoucisse pas si je me mets en contact avec un homme tel que vous. Caleb, cette ignorante petite bonne m'a donné hier au soir une espèce d'énigme dont j'ai trouvé le mot. Je rougis de penser combien il m'eût été facile de vous attacher à moi, votre fille et vous. Que j'ai été idiot en la prenant, elle, pour une idiote ! Amis, vous tous ici ; ma maison est bien solitaire ce soir ; je n'ai pas même un Cricri dans mon foyer. La peur les a tous fait fuir. Soyez indulgents pour moi, et laissez-moi me joindre à cette heureuse compagnie. »

En cinq minutes, il fut à son aise. Jamais vous ne vîtes un pareil homme. Qu'avait-il donc fait toute sa vie

pour ignorer toujours la faculté qu'il avait d'être jovial, ou comment s'y étaient prises les fées pour opérer un tel changement ?

« John, vous ne voudriez pas me renvoyer chez mes parents ce soir, n'est-ce pas ? » dit Dot à l'oreille de son mari.

Il avait cependant été *sur le point* de le faire.

Il ne manquait qu'un personnage vivant pour rendre la partie complète, et en un clin-d'œil, il arriva, très-altéré d'avoir tant couru et faisant de vains efforts pour introduire sa tête dans une cruche étroite. Il avait suivi la voiture jusqu'au terme du voyage, très-contrarié de l'absence de son maître et prodigieusement rebelle à son remplaçant. Après être resté aux environs de l'écurie pendant quelque temps et avoir en vain excité le vieux cheval à retourner seul, par un acte de véritable mutinerie, — il s'était réfugié dans le cabaret pour s'y étendre devant le feu. Mais tout-à-coup convaincu que le suppléant de son maître était un mystificateur et devait être abandonné, il s'était remis sur ses jambes, avait tourné la queue et était revenu au logis.

Il y eut bal dans la soirée. Je me contenterais de mentionner en termes généraux ce divertissement, si je n'avais quelque raison de supposer que l'on dansa d'une manière originale et avec des figures extraordinaires. Voici comment la chose se fit :

Édouard le marin, brave garçon, sans façons et ai-

mant à rire, leur avait raconté diverses merveilles sur les perroquets, les mines, les Mexicains, la poudre d'or, etc., lorsque tout-à-coup il lui passa par la tête de quitter sa chaise et de proposer une danse ; car la harpe de Berthe était là, et elle en pinçait admirablement. Dot, (la petite femme avait, quand elle le voulait, ses artificieuses minauderies) prétendait que ses jours de danse étaient passés ; je crois que c'était parce que John fumait sa pipe, et qu'elle préférait rester assise à côté de lui. Mrs. Fielding pouvait-elle ne pas prétendre, comme Dot, que ses jours de danse étaient passés à elle aussi ? Chacun fit la même phrase, excepté May— May était prête.

Édouard et May se mettent en place, au bruit des applaudissements, pour danser seuls : Berthe joue son air le plus vif.

Eh bien, vous me croirez si vous voulez, il n'y avait pas cinq minutes qu'ils dansaient lorsque John rejette sa pipe, saisit Dot par la taille, s'élance au milieu de la cuisine et saute avec elle merveilleusement. Tackleton, à cette vue, va droit à Mrs. Fielding, la saisit par la taille et de sauter aussi. Le vieux Dot à son tour, tout émoustillé, se tourne vers Mrs. Dot, l'entraîne et cabriole au premier rang. Caleb prend Tilly Slowboy par les deux mains, et les voilà partis, miss Slowboy très-persuadée que tout l'art de la danse consiste à plonger vivement au milieu des autres couples et à effectuer n'importe quel nombre de violentes secousses.

Écoutez, comme le Cricri mêle son chant à la musique, écoutez comme il gresillonne, gresillonne, gresillonne, et comme la Bouilloire fait la basse...

Mais qu'est-ce?..... pendant que je les écoute avec bonheur et me retourne vers Dot, pour voir une dernière fois cette petite femme qui me plaît tant, Dot et les autres s'évanouissent dans les airs..... on me laisse seul..... un Cricri chante dans le foyer..... un joujou d'enfant est là brisé par terre..... il ne reste rien de plus.

FIN.

COULOMMIERS, — IMPRIMERIE DE A. MOUSSIN.

LES

CARILLONS

EN VENTE.

Du même Auteur.

LES APPARITIONS DE NOËL. 1 vol. . . . . 1 fr.

LE CRICRI DU FOYER. 1 vol. . . . . 1 »

LES CONTES DE CHARLES DICKENS. 1re série contenant LES APPARITIONS DE NOEL, LE CRICRI DU FOYER, LES CARILLONS, et précédés d'une notice sur l'auteur, par M. *Amédée Pichot*. 1 vol. in-18 jésus. . . . 3 »

SOUS PRESSE.

LES CONTES DE CHARLES DICKENS, 2e série, 1 vol. in-18 jésus. . . . . 3 »

Imprimerie CLAYE, TAILLEFER et Ce, 7 rue Saint-Benoit.

LES

CARILLONS

(The Chimes)

HISTOIRE MERVEILLEUSE

POUR TERMINER UNE ANNÉE ET EN COMMENCER UNE AUTRE

PAR

CHARLES DICKENS

Traduit de l'anglais sur la dernière Édition

PAR

AMEDÉE PICHOT

PARIS

LIBRAIRIE D'AMYOT, ÉDITEUR

6 RUE DE LA PAIX

1847

LES CARILLONS,

HISTOIRE MERVEILLEUSE

POUR

TERMINER UNE ANNÉE ET EN COMMENCER UNE AUTRE.

(THE CHIMES).

LES CARILLONS,

HISTOIRE MERVEILLEUSE

POUR

TERMINER UNE ANNÉE ET EN COMMENCER UNE AUTRE.

(THE CHIMES).

PREMIER QUART.

Il est peu de personnes. — Et d'abord, comme il est désirable qu'un conteur et son lecteur se comprennent et se mettent d'accord aussitôt que possible, je prie de remarquer que je ne limite cette observation ni aux grandes personnes ni aux petites, mais que je l'étends à toutes les classes de personnes, petites et grandes, jeunes et vieilles; à celles qui sont encore dans l'âge de la croissance, comme à celles qui sont dans l'âge de la décroissance; — il est donc, dis-je, peu de personnes qui se soucieraient beaucoup de dormir dans une église. Je ne parle pas de l'heure du sermon, pendant l'été (car cela s'est vu une fois ou deux), mais la nuit, mais seul!

Je sais que cette supposition de dormir dans l'église, en plein jour, étonnerait prodigieusement une multitude de personnes ; mais elle ne s'applique qu'à la nuit ; il ne s'agit que de la nuit, et c'est ce que je me charge de maintenir victorieusement contre tout contradicteur qui voudra venir argumenter avec moi par une nuit orageuse d'hiver, dans un vieux cimetière, devant la porte d'une vieille église, après m'avoir préalablement autorisé à l'y enfermer jusqu'au lendemain matin, si cela est nécessaire pour sa complète satisfaction.

En effet, le vent de la nuit a une façon lugubre d'errer autour d'une vieille église, de gémir, d'ébranler avec sa main invisible les croisées et les portes, de chercher quelque fente pour s'y introduire ; et, quand il est entré, comme quelqu'un qui ne trouve pas ce qu'il cherche, il crie et hurle pour sortir, se jette à travers les nefs, glisse autour des piliers, escalade l'orgue, s'élance aux voûtes et s'efforce de briser les solives : puis tout-à-coup se précipite en désespéré sur les dalles, et pénètre en murmurant sous les caveaux ;... mais le voilà revenu en tapinois, le voilà qui rampe le long des murailles, où l'on croirait qu'il lit à voix basse les inscriptions consacrées aux morts ; aux unes il semble siffler et rire, aux autres gémir et se lamenter. C'est encore avec des sons lugubres qu'il s'agite dans l'enceinte de l'autel, comme s'il entonnait une triste complainte sur les profanations du lieu saint, sur les sacriléges, les meurtres,

l'adoration des faux dieux et la violation des tables de la loi, ces tables qui paraissent si propres et si polies, mais qui ont été tant de fois souillées et brisées. — Ah ! Dieu nous bénisse ! je le déclare du coin de mon feu où je suis commodément assis : c'est une voix pleine de terreurs que celle du vent quand il chante à minuit dans une église.

Mais le vent monte-t-il dans le cocher... c'est là-haut qu'il siffle et rugit ; dans le clocher où il peut si librement entrer et sortir à travers mainte arcade aérienne, et par les orifices plus étroits des meurtrières, tournoyant dans l'escalier, secouant le coq de la girouette criarde, et faisant trembler toutes les pierres de la tour ; — dans le clocher où se trouve le beffroi, où la rouille ronge de sa lèpre les grilles en fer, où les lames de plomb et de cuivre, ridées par les variations de l'atmosphère, craquent sous les pieds qui les foulent ; où les oiseaux garnissent misérablement leurs nids entre les vieilles poutres de chêne ; où une grise poussière s'accumule depuis des siècles ; où des araignées tachetées, qui se sont engraissées dans leur sécurité indolente, se balancent paresseusement en suivant la vibration des cloches, ne quittant jamais leurs châteaux aériens, ignorant ces alarmes qui forcent les araignées moins heureuses de grimper rapidement le long de leur fil comme le mousse aux cordages, ou de se laisser tomber à terre pour y sauver leur vie par la fuite. Oui, c'est dans le clocher d'une an-

tique église, bien au-dessus des lumières et des bruits, sous les ombres des nuages qui la couvrent de leur dais flottant, que la nuit a des heures étranges et terribles !... Or, c'est dans le clocher d'une antique église qu'étaient les cloches dont je raconte l'histoire.

Ces cloches étaient bien vieilles, croyez-moi. Il y avait des siècles que ces cloches avaient été baptisées par de saints évêques, un si grand nombre de siècles, que le registre de leur baptême était perdu depuis longtemps... avant mémoire d'homme : aussi personne ne savait leurs noms ; elles avaient eu cependant leurs parrains et leurs marraines, ces cloches (pour ma part, j'aimerais mieux risquer la responsabilité d'être le parrain d'une cloche que d'un enfant), et elles avaient eu sans doute aussi leurs coupes d'argent. Mais le temps avait passé avec sa faux sur leurs parrains, Henri VIII avait fondu les coupes d'argent de leur baptême, et elles restaient suspendues sans coupes et sans noms dans la tour de l'église *.

Ce n'étaient pas des cloches muettes, malgré tout;

* « Autrefois on baptisait les cloches avec une grande solennité ! Lorsqu'on baptise les enfants, en Angleterre, c'est l'usage que les parrains et les marraines leur donnent des *mugs* (petits pots, gobelets ou petites coupes) d'argent. Appliquant aux cloches l'idée complète du baptême, je dis que Henri VIII fit fondre leurs *mugs*, parce que le monarque dépouilla les églises de leurs ornements, de leur or et de leur argent. » Note envoyée au traducteur par M. Charles Dickens, février 1846.

bien au contraire : elles avaient des voix claires, fortes, vibrantes et retentissantes qu'on pouvait entendre de loin avec l'aide du vent ; mais cloches trop énergiques pour dépendre des caprices du vent, toutefois, elles luttaient bravement contre lui, et triomphant de son souffle contraire, allaient royalement et joyeusement frapper l'oreille attentive, quand elles voulaient être entendues dans les nuits d'orage par quelque pauvre mère qui veillait son enfant malade, ou par quelque femme solitaire dont le mari était en mer : si bien que leurs carillons avaient quelquefois battu les bouffées d'une bourrasque. Ainsi le prétendait Toby Veck ; car, quoiqu'on l'appelât Trotty Veck, son nom était Toby, et, sans un acte spécial du parlement, il n'était permis à personne de changer son nom de Toby ou Tobias, puisqu'il avait été aussi légalement baptisé dans son temps que les cloches dans le leur, avec moins de solennité, toutefois, et moins de réjouissances publiques.

Quant à moi, je me déclare de l'opinion de Toby Veck, car je suis sûr qu'il avait assez d'occasions de s'en former une correcte ; et tout ce que disait Toby Veck, je le dis, me rangeant à côté de Toby Veck, quoiqu'il restât debout tout le long du jour (station fatigante) sous la porte extérieure de l'église. Dans le fait il était commissionnaire, Toby Veck, et il restait là en attendant qu'on lui confiât quelque commission.

Oui, c'était là une station pénible, en hiver surtout,

par une de ces froides bises qui donnent la chair de poule, bleuissent le nez, bordent les yeux d'un cercle rouge, font claquer les dents, et convertissent les pieds en glaçons. Toby Veck le savait bien, exposé sans cesse comme il l'était à l'attaque personnelle du vent qui tournait tout-à-coup le coin de la place, surtout le vent d'est avec son souffle déchirant qui semble arriver des confins de la terre, d'autant plus que souvent ce vent perfide s'amusait à le surprendre, à lui courir sus à l'improviste, et à l'envelopper d'un tourbillon comme s'il se fût dit : « Ah ! le voilà. » Vainement Toby se couvrait la tête de son petit tablier de toile, comme fait un enfant maussade ; vainement il essayait de s'armer de sa faible et inutile canne pour ce duel inégal ; il sentait bientôt trembler violemment ses jambes, penchait le corps dans une attitude oblique, tantôt à droite, tantôt à gauche, frappait du pied, et résistait si mal aux secousses de la tourmente, qu'à tout moment il semblait sur le point d'être enlevé dans les airs comme un limaçon ou une grenouille, pour aller retomber, sous sa forme de commissionnaire, dans quelque région sauvage, dont les habitants se seraient émerveillés de cette pluie phénoménale.

Eh bien, un jour de vent, malgré toutes ses rigueurs, était encore comparativement un beau jour pour Toby : c'est un fait. Il semblait à Toby qu'avec le vent la pièce de six pence ne s'était pas fait attendre si longtemps ; sa

lutte forcée avec l'élément tempêtueux servait à le distraire et le restaurait lorsqu'il sentait venir la faim et le découragement. La gelée aussi ou la neige étaient des événements qui semblaient lui faire du bien, n'importe comment, car il aurait eu de la peine à le dire, le pauvre Toby ! Ainsi, les jours de vent, de gelée et de neige, peut-être aussi les jours de grêle, étaient les jours heureux de Toby.

Ses plus mauvais jours étaient les jours de pluie, alors qu'une humidité froide l'enveloppait comme un manteau mouillé, la seule espèce de manteau que possédât Toby, le seul dont il se fût passé volontiers : jours d'épreuve pour lui que ces jours de pluie, quand les nuages distillaient une eau lente, épaisse, opiniâtre : quand le brouillard emplissait la gorge de la rue comme la sienne, quand les parapluies fumants passaient et repassaient, s'entrechoquaient et pirouettaient sur le trottoir, versant leur petite ondée particulière ; quand les gouttières vomissaient leurs bruyantes cascades ; quand de larges gouttes rejaillissaient en ricochets torrentiels des saillies en pierre de l'église jusque sur Toby, et détrempaient en paille boueuse la litière sur laquelle il se tenait debout. Oh ! alors, vous auriez vu Toby tendre le cou et regarder d'un air inquiet ou désolé en dehors de l'angle du mur d'église qui lui servait d'abri : pauvre abri, qui, par un soleil d'été, jetait à peine une ligne d'ombre sur le trottoir. Mais une minute après Toby sortait de sa

niche pour se réchauffer par l'exercice, montait et descendait une douzaine de fois, puis rentrait plus vaillant que jamais.

On l'appelait Trotty à cause de son pas qui affectait les mouvements de la vitesse, s'il ne les réalisait pas ; il aurait pu marcher plus vite peut-être ; oui, il le pouvait, mais si vous lui aviez ôté son trot, Trotty se serait mis au lit et serait mort. Ce trot le crottait jusqu'à l'échine en hiver ; ce trot lui causait une véritable fatigue; Trotty aurait pu adopter une allure infiniment plus aisée, mais c'était une des raisons qui le faisaient y tenir si obstinément. Ce vieillard si faible, si petit, si malingre, c'était un Hercule de bonnes intentions ; il aimait à bien gagner son argent ; il se faisait un plaisir de croire, — Toby était très-pauvre et n'avait aucun plaisir dont il pût volontiers se passer — il se faisait un plaisir de croire qu'il avait sa valeur. Avec une commission ou un petit paquet à la main qui devait lui rapporter un shelling ou un shelling et demi, son courage toujours grand, grandissait encore. Lorsqu'il trottait, il criait aux facteurs qui couraient devant lui : « écartez-vous de mon chemin, » — croyant fermement que, dans le cours naturel des choses, il devait inévitablement les atteindre et les devancer à son tour, comme il avait la confiance parfaite, confiance rarement mise à l'épreuve, de pouvoir porter tout ce qu'un homme a la force de soulever.

Ainsi donc, alors même qu'il sortait de sa niche pour se réchauffer un jour de pluie, Toby trottait, traçant avec ses souliers troués une ligne en zigzag d'empreintes gâcheuses dans la boue, et soufflant sur ses mains glacées en les frottant l'une contre l'autre, car elles étaient pauvrement protégées contre l'air glacial par des mitaines en fil de coton où le pouce avait seul son compartiment, laissant les autres doigts dans une poche commune. Toby trottait, les genoux ployés, sa canne sous le bras, et se détournant de sa route pour regarder le beffroi quand les cloches faisaient retentir leur carillon.

Toby recommençait cette dernière excursion plusieurs fois le jour, car les cloches étaient une société pour lui, et lorsqu'il entendait leur voix, il regardait avec intérêt leur loge aérienne, pensant à l'impulsion qui les mettait en branle et aux marteaux qui frappaient sur leur métal sonore. Peut-être était-il d'autant plus curieux de tout ce qui concernait ces cloches, qu'il y avait certains points de ressemblance entre elles et lui : elles étaient là suspendues par tous les temps, exposées au vent et à la pluie, n'apercevant que le dehors de toutes les maisons, ne s'approchant jamais de la flamme du foyer qui se reflétait sur les carreaux de fenêtres ou s'échappait par les tuyaux de cheminées, exclues de toute participation aux plats savoureux qui passaient sans cesse par les portes des rôtisseurs à celles des cui-

sines domestiques. A ces fenêtres, se montraient souvent de frais visages, des visages jeunes, des visages gracieux, quelquefois des visages laids, vieux et boudeurs ; mais Toby avait beau réfléchir à ces bagatelles dans l'oisiveté de sa faction continuelle, il n'en savait pas davantage, ni d'où ces visages venaient, ni où ils allaient, ni, lorsque leurs lèvres remuaient, s'il se disait un seul mot bienveillant pour lui dans toute l'année. Non, il n'en savait pas là-dessus plus que les cloches.

Toby n'était pas un casuiste ; il savait cela du moins : non que je veuille dire que lorsqu'il commença à s'attacher aux cloches, faisant peu à peu avec elles une connaissance plus intime, il eût passé par toutes ces réflexions une à une, ou qu'il les eût récapitulées toutes solennellement ; ce que je veux dire et ce que je dis se borne à ceci : de même que les fonctions du corps de Toby, ses organes digestifs, par exemple, parvenaient à accomplir par leur propre mécanisme une suite d'opérations dont il ignorait complètement le but et dont le connaissance l'aurait bien étonné, de même ses facultés mentales, sans qu'il en eût conscience, avaient fait jouer tous leurs rouages et tous leurs secrets ressorts pour produire son amour des cloches. Et si je dis son amour, c'est que je ne trouve pas d'autre terme pour rendre la complication de ses sentiments ; car homme simple comme il était, Toby prêtait un caractère étrange

et solennel à ces cloches mystérieuses entendues si souvent sans jamais être vues, placées si haut, si loin, et douées d'une voix si sonore, qu'il les regardait avec une espèce de vénération. Quelquefois, lorsqu'il levait les yeux vers les sombres arceaux de la tour, il s'attendait presque à être appelé par quelque chose qui ne serait pas une cloche, mais qui personnifierait cependant un carillon mélodieux. Aussi Toby repoussait-il avec indignation une rumeur sourde qui accusait les cloches d'être hantées, ce qui aurait pu faire supposer qu'il y avait quelque rapport entre elles et l'esprit du mal. Bref, ces cloches qui charmaient si souvent son oreille et occupaient sa pensée lui inspiraient aussi une estime superstitieuse. Plus d'une fois, à force de lever la tête et de les contempler bouche béante dans leur clocher, il s'était donné un torticolis qu'il ne guérissait qu'au moyen d'une ou deux trottes extraordinaires.

C'était justement ce qu'il était en train de faire par une journée froide, lorsque le dernier coup de midi vint à sonner, semblable au bourdonnement d'une abeille monstrueuse qui aurait parcouru le clocher.

« L'heure du dîner, eh! dit Toby en trottant toujours devant l'église. Ah! »

Le nez de Toby était rouge; très-rouges encore étaient ses paupières; ses yeux clignotaient sans cesse, ses épaules remontaient jusqu'à ses oreilles, ses jambes

avaient la raideur de deux baguettes de tambour : évidemment il éprouvait toutes les angoisses du froid.

« L'heure du dîner, eh ! » répéta Toby se servant de sa mitaine de la main droite, comme eût fait un enfant d'un petit gant de boxeur pour punir son estomac de s'être aussi laissé refroidir. « Ah ! »

Après quoi il se mit à trotter pendant une minute ou deux silencieusement.

« Ce n'est rien, » dit Toby se parlant encore à lui-même ; mais ici il s'arrêta tout court dans son trot et son soliloque, se tâtant le nez avec un air de vive préoccupation et d'alarme, ce qui fut bientôt fait, vu l'exiguité de l'organe. « Ma foi, je le croyais parti, dit-il en se remettant à trotter ; allons, tout va bien. Dieu merci ; mais je ne saurais trop que dire s'il partait réellement. Son service n'est pas des plus agréables par cette saison rigoureuse. Et que lui revient-il ? pas grand'chose, — puisque je ne prends pas de tabac ; et par les meilleurs temps, c'est encore une créature bien éprouvée que mon pauvre nez, car lorsqu'il lui arrive par hasard d'aspirer quelque fumet, c'est généralement celui du dîner d'autrui, revenant du four du boulanger. »

Cette réflexion lui rappela l'autre qu'il avait interrompue.

« Il n'y a rien, dit Toby, qui revienne plus regulièrement que l'heure du dîner, et rien de moins régulier que le dîner lui-même ; c'est la grande différence qu'il y

a entre les deux. Il m'a fallu assez longtemps pour trouver cela, et je ne sais trop si cette observation savante vaudrait la peine d'être achetée pour être insérée dans les journaux ou soumise au Parlement. »

Toby ne voulait faire qu'une plaisanterie, et il secoua bientôt la tête en observateur découragé. « Eh! mon Dieu, oui, dit-il; les observations abondent dans les journaux, et le Parlement en a plus qu'il n'en veut. Voici le journal de la semaine dernière. (Ici Toby tira de sa poche une feuille bien sale qu'il ouvrit à la longueur de son bras.) Il est plein d'observations, oui, plein d'observations! J'aime à savoir les nouvelles comme tout le monde, poursuivit Toby plus lentement, à mesure qu'il repliait le journal pour le remettre dans sa poche; mais quoi de plus triste maintenant que de lire un journal! cela m'effraie : je ne sais où nous en sommes, nous autres pauvres gens. Dieu fasse que cela aille un peu mieux pour nous l'année qui vient!

— Eh! père, père! » dit une douce voix.

Mais Toby, ne l'entendant pas, allait et venait, toujours trottant, toujours rêvant, toujours se parlant à lui-même.

« Il semble que nous ne puissions bien faire ni être ramenés au bien, disait Toby. Je n'ai pas été beaucoup à l'école dans ma jeunesse, et je ne saurais décider si nous avons grand'chose à faire sur la face de la terre. Quelquefois je pense que nous devrions avoir notre pe-

tite part, et quelquefois je pense que nous ne sommes que des intrus ; quelquefois enfin je m'embrouille tellement, que je ne saurais dire si nous sommes nés avec quelques bonnes qualités ou tout-à-fait méchants. Nous semblons faire de terribles choses ; nous semblons causer bien de l'inquiétude ; on se plaint toujours de nous; on se met sans cesse en garde contre nous ; d'une manière ou d'une autre , nous remplissons les papiers publics. Qu'on vienne me parler du nouvel an ! ajouta Toby mélancoliquement. J'en puis endurer autant qu'un autre, et la plupart du temps, beaucoup plus que bien d'autres, car je suis aussi fort qu'un lion , et tous les hommes ne le sont pas. Mais supposer que nous n'avons réellement aucun droit au nouvel an, — supposer que nous sommes réellement des intrus !...

— Eh ! père, père ! » répéta la voix douce.

Toby l'entendit cette fois, tressaillit, s'arrêta, et, raccourcissant son rayon visuel qui se dirigeait au loin dans l'année prochaine, comme pour y chercher quelque encouragement, il se trouva face à face avec sa propre fille, dont ses yeux rencontrèrent les yeux.

Et c'étaient de beaux yeux.... de ces yeux qui disent tant de choses à la pensée ; des yeux noirs qui réfléchissaient les yeux qui voulaient les sonder ; non de ces yeux qui vous éblouissent par leur éclair, mais de ceux qui brillent d'un éclat calme et clair, pur et doux, émanation de la lumière née dans le ciel ; des yeux qui

étaient beaux et vrais ; des yeux radieux d'espérance, d'une espérance jeune et fraîche, vive et ardente, malgré les vingt années de travail et de pauvreté dont ils avaient vu les épreuves. Toby Veck, accoutumé à lire dans ces yeux, comprit tout de suite qu'il y avait quelque chose de nouveau ; il baisa les lèvres qui appartenaient au même visage, et pressa deux joues vermeilles entre ses mains.

« Eh bien, mignonne, dit-il, qu'y a-t-il ? je ne vous attendais pas aujourd'hui, Meg !

— Et moi, je ne m'attendais pas à venir, père, répondit sa fille, hochant la tête et souriant ; mais me voilà, et pas seule, pas seule !

— Qu'entendez-vous donc par là ? remarqua Trotty en regardant curieusement un panier à couvercle qu'elle portait à la main.

— Flairez-le, cher père, dit Meg, flairez-le seulement. »

Trotty allait lever le couvercle ; mais elle opposa gaîment sa main à cette impatience.

« Non, non, dit Meg avec le rire malicieux de l'enfant : pas si vite ; laissez-moi seulement soulever un coin... rien que ce petit, tout petit coin du couvercle, ajouta-t-elle en joignant le geste à la parole, avec la plus charmante douceur et à demi-voix, comme si elle avait eu peur d'être entendue de quelque chose dans le panier... « Là, à présent, qu'est-ce que c'est ? »

Toby renifla aussi vivement que possible en posant le nez sur le coin du panier, et il s'écria avec transport :

« Ah ! c'est chaud !

— Oui, très-chaud, père ! ah ! ah ! ah ! c'est brûlant !

— Ah ! ah ! ah ! s'écria Toby en sautant sur un seul pied : c'est brûlant !

— Mais qu'est-ce que c'est, père ? allons, vous ne l'avez pas deviné ? Il faut deviner : je ne tire rien du panier que vous n'ayez dit ce que c'est. Ne vous pressez pas ; attendez un moment : tenez, je soulève encore un peu le couvercle ; devinez-vous maintenant ? »

Meg avait réellement peur qu'il ne devinât trop tôt : elle reculait tout en lui tendant le panier, soulevant un peu ses gracieuses épaules, se mettant une main sur l'oreille comme si elle pouvait arrêter ainsi le mot de l'énigme sur les lèvres de Toby, et continuant à sourire tout le temps.

Cependant Toby, couvrant ses genoux de ses deux mains, inclinait le nez, respirait l'émanation qui s'échappait du panier entr'ouvert, et épanouissait sa figure ridée comme s'il eût reniflé le gaz exhilarant.

« Ah ! dit-il, c'est quelque chose de bien bon ! ce n'est pas... non, ce n'est pas du boudin.

— Non ! non ! non ! cria Meg ravie, rien qui y ressemble.

— Non, dit Toby, après un autre reniflement ; c'est plus moelleux que du boudin : c'est quelque chose de bien bon ! Mais ce n'est pas des pieds de mouton, n'est-ce pas ?

Meg était dans l'extase : Ce n'était pas plus des pieds de mouton que du boudin.

— Du foie ? dit Toby avec un air réfléchi. — Non, c'est plus délicat que du foie. — Des pieds de cochon de lait ? — Non. — Des crêtes de coq ? — Pas davantage. — Ce n'est pas non plus de la saucisse, j'en suis sûr. Ah ! j'y suis : c'est de l'andouillette ! — Non, vous n'y êtes pas encore ; non, s'écria Meg, de plus en plus enchantée.

— A quoi pensais-je, dit enfin Toby, prenant soudain une attitude aussi près que possible de la perpendiculaire : j'oublierai quelque jour mon propre nom : c'est de la tripe ! »

Il avait deviné : c'était de la tripe, et Meg lui dit dans sa joie qu'il pouvait ajouter que c'était la meilleur tripe qu'il eût jamais mangée.

« Maintenant, père, je vais vous mettre la nappe, dit Meg, s'empressant d'ouvrir le panier, car j'ai apporté la tripe dans un plat, et j'ai enveloppé le plat dans un mouchoir de poche : or, je veux faire la fière, moi, étendre le mouchoir comme une nappe, et dire que c'est une nappe. Il n'y a pas de loi qui me le défende, n'est-ce pas, mon père ?

— Non pas que je sache, ma chère amie, répondit Toby, quoiqu'on soit toujours à fabriquer quelque loi nouvelle.

— Et d'après ce que je vous lisais l'autre jour dans le journal, mon père, vous vous souvenez de ce que disait le juge : Nous autres pauvres gens, nous sommes sensés connaître toutes les lois. Ah! ah! quelle bonne histoire! Bon Dieu! bon Dieu! comme ils nous croient savants!

— Oui, ma chère, s'écria Trotty, ils feraient fête à celui d'entre nous qui les connaîtrait en effet toutes. Comme il s'engraisserait au travail, cet homme-là! comme il serait choyé des riches bourgeois, ses voisins! Oh! oui!

— Et il mangerait son dîner de bon appétit, cet homme-là aussi, n'est-ce pas? si son dîner avait la bonne odeur de celui-ci, poursuivit Meg gaiement. Allons, dépêchez-vous, car il y a aussi dans le panier une pomme de terre toute chaude et une demi-bouteille de bière.

— Où voulez-vous dîner, père? sur la borne ou sur le perron de cette maison. Ah! vraiment, comme nous sommes grandement : deux salles à manger à choisir.

— Le perron, aujourd'hui, ma petite, dit Trotty, — le perron quand il fait sec; la borne quand il pleut. Le perron est le plus commode en tout temps, parce qu'on peut s'asseoir sur les marches; mais on y attrape des rhumatismes quand il fait humide.

— En ce cas ici, dit Meg, frappant des mains après un moment de remue-ménage, ici ; tout est prêt : vous êtes servi à point. Venez, père, venez. »

Depuis qu'il avait deviné ce que contenait le panier, Trotty était resté debout à contempler sa fille, avec un air rêveur qui dénotait que quoiqu'elle fût l'objet unique de sa pensée, à l'exclusion même des tripes, il ne la voyait plus telle qu'elle était en ce moment; mais il avait devant lui quelque tableau imaginaire du drame futur de sa vie. Réveillé enfin par sa joyeuse interpellation, il branla la tête en homme qui chasse de son esprit une idée triste, et trotta vers elle. Au moment où il se baissait pour s'asseoir, les cloches sonnèrent.

« *Amen !* dit Trotty ôtant son chapeau et levant les yeux vers le clocher.

— *Amen* aux cloches, père ? lui demanda Meg.

— Elles ont sonné comme pour dire le *Benedicite*, ma chère, dit Trotty en s'asseyant, et elles en diraient un bon, j'en suis sûr, si elles le pouvaient. Que de choses bienveillantes elles me disent !

— Les cloches, père ? répliqua Meg, qui se prit à rire en plaçant sur le plat un couteau et une fourchette.

— Oui, les cloches ; je me l'imagine du moins, ma petite, répondit Trotty en avalant de bon appétit. Et où est la différence ? si je les entends, qu'importe qu'elles parlent ou non ? Oui, ma chère, continua-t-il en montrant la tour avec sa fourchette, et s'animant de plus en

plus sous l'influence du dîner. Que de fois j'ai entendu ces cloches bourdonner : Toby Veck! Toby Veck! bon courage, Toby! bon courage! Toby Veck; Toby! bon courage, mon ami : un million de fois?... et plus même.

— Eh bien, moi, jamais, » s'écria Meg.

Elle avait tort de répondre jamais; elle avait, elle aussi, mainte fois entendu parler les cloches, car c'était un sujet sur lequel Toby revenait sans cesse.

« Quand les affaires vont mal, poursuivit Toby, très-mal, veux-je dire, aussi mal que possible, alors, c'est : « Toby Veck! Toby Veck! une commission viendra bientôt; Toby Veck! Toby Veck! une commission viendra bientôt, Toby! » comme cela, tiens!

— Et en effet une commission arrive... à la fin, père, dit Meg avec un accent de tristesse dans sa douce voix.

— Toujours! répondit Toby, sans remarquer cet accent et sans trop réfléchir, toujours! ça ne manque jamais. »

Pendant ce dialogue, Trotty découpait et mangeait, buvant et mâchant, allant de la pomme de terre aux tripes savoureuses, et des tripes à la pomme de terre, sans pouvoir se rassasier; mais comme de temps en temps il promenait ses regards dans la rue pour voir si personne ne demandait un commissionnaire, il finit par remarquer Meg, qui, assise en face de lui, les bras croisés, contemplait silencieusement son opération gastronomique avec un sourire de bonheur : — Ah! Dieu me

pardonne, dit Trotty, laissant tomber son couteau et sa fourchette : ma colombe, Meg, pourquoi ne m'avez-vous pas averti ? quelle bête brute je suis !

— Père !

— Quoi ! continua Trotty expliquant son remords, je suis là à me bourrer, à me gorger, et je vous laisse devant moi sans vous demander seulement si vous avez dîné...

— Mais j'ai dîné, père, et bien dîné aussi, répondit sa fille toujours riante.

— Allons donc, reprit Trotty, deux dîners en un jour! impossible ; autant vaudrait me dire que nous aurons deux jours de l'an à la fois ou que j'ai gardé toute ma vie une pièce d'or sans la changer.

— J'ai dîné, mon père, vous dis-je, répéta Meg en se rapprochant de lui, et pendant que vous continuerez à dîner vous-même, je vous raconterai comment et où... je vous apprendrai comment j'ai pu vous apporter votre propre repas, et... je vous dirai quelque chose encore. »

Toby paraissait toujours incrédule ; mais elle le regarda avec ses yeux limpides, et appuyant la main sur son épaule, lui fit signe de manger pendant que le dîner était encore chaud. Trotty reprit donc son couteau et sa fourchette, puis se remit à l'œuvre, mais moins vite qu'auparavant, et en hochant la tête comme s'il n'était pas content de lui.

« J'ai dîné, mon père, dit Meg après un peu d'hésitation, avec... avec Richard ; il avait avancé son heure, et comme il avait apporté son dîner en venant me voir... nous l'avons partagé ensemble, mon père ! »

Trotty avala quelques gorgées de bière, passa la langue sur ses lèvres, et voyant que sa fille attendait, il fit seulement entendre cette courte exclamation : « Ah !

— Et Richard dit, père... reprit Meg sans achever.

— Que dit Richard, Meg ?

— Richard dit, père... Nouvelle pause.

— Richard est bien longtemps à dire cela....

— Il dit donc, père, poursuivit Meg, osant enfin lever les yeux et parler clairement, quoique en tremblant un peu... Il dit qu'une autre année est bien près de finir... et à quoi bon attendre d'année en année lorsqu'il n'est guère probable que nous devenions jamais plus riches ? Il dit que nous sommes pauvres aujourd'hui et que nous le serons encore demain ; mais que nous sommes jeunes à présent, et que les années nous auront vieillis avant que nous nous en apercevions. Il dit que si nous attendons... pauvres gens que nous sommes... de voir plus clair devant nous, c'est dans le chemin commun, le plus étroit de tous, que nous finirons par nous perdre, — celui du cimetière. »

Il aurait fallu être plus hardi que Trotty Veck pour oser nier une vérité si évidente..... Trotty ne souffla mot.

« Et quels regrets, mon père, de se laisser devenir vieux et de mourir sans nous être entr'aidés et consolés l'un l'autre ! Quel malheur de s'aimer toute la vie et de se chagriner chacun à part tout en vieillissant ! Et quand bien même je prendrais le dessus et j'oublierais Richard (ce qui est impossible), ah ! mon bon père, n'est-il pas dur d'avoir le cœur plein comme je l'ai maintenant et de le laisser se dessécher goutte à goutte, sans avoir le souvenir d'un seul moment de bonheur, pour me consoler et me rendre meilleure ? »

Trotty gardait encore le silence. Meg essuya ses larmes et ajouta d'un ton plus gai, c'est-à-dire en mêlant le sourire aux soupirs : « Ainsi donc, Richard dit, mon père, qu'ayant eu hier de l'ouvrage assuré pour quelque temps et sachant que je l'aime depuis trois années (et depuis plus longtemps même, s'il le savait...) il faut que je l'épouse le jour de l'an, le plus heureux jour, dit-il, de toute l'année, un jour qui porte bonheur presque toujours. C'est vous prévenir bien peu de temps à l'avance, père, n'est-ce pas? Mais je n'ai pas de dot à régler, ni de robes de noces à faire faire comme les grandes dames, n'est-ce pas vrai ? Voilà ce qu'a dit Richard et ce qu'il a dit à sa façon, mais si sérieusement, si tendrement, que j'ai promis de venir en causer avec vous, mon père. Or comme on m'a payé ce matin mon ouvrage de l'autre semaine, et comme vous n'avez pas fait très-bonne chère ces temps-ci, j'ai voulu que ce jour fût une sorte de

jour de fête pour vous comme c'est un jour de bonheur pour moi, mon père ; je vous ai donc préparé ce petit régal et je vous l'ai apporté afin de vous surprendre.

— Et voyez comme il le laisse refroidir sur les marches, » dit ici une autre voix. C'était la voix de ce même Richard survenu sans être observé, se montrant tout-à-coup devant le père et la fille, qu'il regardait avec un visage aussi rouge que le fer sur lequel il frappait journellement son marteau de forgeron. C'était un jeune homme, beau, bien fait, robuste, avec des yeux qui brillaient comme des étincelles échappées de la fournaise, avec des cheveux noirs qui frisaient autour de ses tempes et avec un sourire... un sourire qui exprimait le plaisir que lui faisait l'éloge de son style de conversation dans la bouche de Meg. — Voyez comme il le laisse refroidir sur les marches, dit Richard ; Meg ne sait donc pas ce qu'il aime, elle, sa fille !

Trotty, tout action et enthousiasme, tendit immédiatement la main à Richard, et il allait lui répondre vivement, lorsque s'ouvrit tout-à-coup la porte du perron où il se trouvait, et sans crier gare, un laquais faillit mettre le pied dans le plat :

« Éloignez-vous donc d'ici. Eh ! serez-vous toujours assis sur nos marches, dites donc ? ne pouvez-vous aller faire une petite station aux portes des voisins ? Voyons, voulez-vous vider la place, oui ou non ? »

A parler vrai, la dernière question était de trop, car la place était déjà vide.

« Qu'est-ce que c'est, qu'est-ce que c'est? » demanda le monsieur pour qui la porte avait été ouverte, et qui sortait de ce pas à la fois leste et pesant, ce juste milieu entre la marche et le petit trot, que doit prendre, pour sortir de sa maison, tout bourgeois qui, déjà sur le retour, porte des bottes neuves, une chaîne de montre et du linge blanc. Celui-ci avait non-seulement le calme de sa dignité personnelle, mais encore l'expression que donnent des relations riches et importantes. « Qu'est-ce que c'est? répétait-il.

— Il faudra donc toujours vous prier, vous supplier, vous conjurer à genoux de vous retirer de nos marches, dit le laquais à Trotty Veck, avec beaucoup d'emphase. Pourquoi ne pas stationner ailleurs? ne pouvez-vous stationner ailleurs?

—Là, là! c'est bien! c'est bien! dit le monsieur. Holà! eh! commissionnaire!... faisant un signe de tête à Trotty Veck : venez ici. Qu'est-ce que c'est que cela? votre dîner?

— Oui, monsieur, répondit Trotty en laissant le plat dans un coin, derrière lui.

— Ne le laissez pas là, s'écria le monsieur; apportez-le ici, ici. Bien; c'est votre dîner, hé?

— Oui, monsieur, » répéta Trotty, regardant d'un œil fixe et les lèvres humides, le morceau de tripes qu'il

avait réservé pour la bonne bouche, et que le monsieur était occupé à retourner avec les dents de la fourchette.

Deux autres messieurs étaient sortis avec lui de la maison. L'un était un homme de moyen âge, à l'air abattu, triste, au costume peu étoffé et mal brossé, qui tenait les mains plongées dans les larges goussets rabattus d'un étroit pantalon gris. L'autre était un monsieur mieux *conditionné,* plus mince, mais de bonne mine, avec un habit bleu à boutons de métal et une cravate blanche. Ce monsieur avait le teint ardent, comme si le sang se portait à sa tête dans des proportions inégales, ce qui expliquait peut-être aussi pourquoi il paraissait avoir froid à la région du cœur.

Celui qui tenait la fourchette appela le premier des deux autres du nom de Filer, et ils s'approchèrent tous les deux. M. Filer étant myope fut obligé de mettre le nez sur le reste du dîner de Toby avant de pouvoir reconnaître ce que c'était: Toby trembla, son cœur bondit; mais M. Filer ne mangea pas.

« C'est un mets de chair animale, alderman, dit Filer en piquant le morceau de tripe avec un porte-crayon, un mets connu de la classe ouvrière de ce pays, sous le nom de tripes. »

L'alderman sourit et cligna de l'œil, car c'était un homme très-gai, l'alderman Cute. Oui, et un homme sagace, un homme habile, au courant de tout, qu'on ne

trompait pas, qui savait lire dans le cœur des gens et qui connaissait son monde, certes...

« Mais qui mange de la tripe ? poursuivit Filer, promenant son regard autour de lui. La tripe est sans contredit le moins économique de tous les articles de consommation que puissent produire les marchés de ce pays, celui qui donne le plus de déchet. La perte sur une livre de tripes qu'on fait bouillir, s'est trouvée être des sept huitièmes d'un cinquième plus considérable que la perte que fait supporter toute autre substance animale. La tripe est plus dispendieuse, proportionnellement, que l'ananas de serre chaude. Si on tient compte du nombre d'animaux abattus annuellement, et si on estime au plus bas la quantité de tripes que donneraient les carcasses de ces animaux expédiés raisonnablement par la boucherie, on trouve que le déchet sur cette quantité de tripes soumises à la cuisson, approvisionnerait une garnison de cinq cents hommes pendant cinq mois de trente et un jours, plus le mois de février. Quelle perte ! quelle perte ! »

A ces mots, Trotty, l'air effaré, chancelant sur ses jambes, avait l'air d'un homme qui aurait de sa propre main affamé une garnison de cinq cents hommes.

« Qui mange des tripes ? répéta M. Filer avec chaleur, qui mange des tripes ? »

Trotty salua avec une mine misérable.

« C'est vous ! vous ? dit M. Filer. Alors je vous ap-

prendrai quelque chose. Vous arrachez votre plat de tripes, mon ami, de la bouche des veuves et des orphelins.

— J'espère que non, monsieur, dit Trotty d'un ton dolent; j'aimerais mieux mourir de faim.

— Divisez le montant de tripes ci-dessus, alderman, continua M. Filer, par le chiffre moyen des veuves et des orphelins existants : le résultat sera un sou de tripes pour chacun ; il n'en restera pas un seul atome pour cet homme : par conséquent cet homme est un voleur.»

Trotty fut si ému qu'il vit sans regret l'alderman achever la tripe lui-même : ce lui était une consolation d'en être débarrassé, n'importe comment.

« Et que dites-vous? demanda l'alderman avec son air joyeux, en s'adoucissant, au monsieur qui avait la figure rouge et l'habit bleu. Vous avez entendu Filer; que dites-vous?

— Que peut-on dire, répondit l'autre; que peut-on dire? qui peut prendre intérêt à un homme comme celui-là (désignant Trotty), dans des temps dégénérés comme le nôtre? Regardez-le, quel objet! Ah! le bon vieux temps, le grand vieux temps, le noble vieux temps! C'était là le temps pour une robuste race des paysans... le temps pour tout. Oui, c'était le temps pour toute espèce de choses ; dans le fait, il n'y a plus rien aujourd'hui. Ah! s'écria-t-il en soupirant, le bon vieux temps, le bon vieux temps! »

Le monsieur ne spécifia pas à quel siècle particulier il faisait allusion ; ne disant pas non plus si en faisant tant d'objections contre le siècle présent, il parlait avec la conscience désintéressée d'un homme qui reconnaissait que ce siècle n'avait rien fait de remarquable en le produisant lui-même.

« Le bon vieux temps, le bon vieux temps, répéta le monsieur, quel temps c'était ! c'était le vrai temps, le seul. A quoi sert de parler d'un autre temps ou de discuter ce qu'est le peuple dans ce temps-ci ? Ce n'est pas un temps que le nôtre. Qu'en dites-vous ? je dis non, moi. Regardez le recueil des *costumes anglais* de Strutt, et voyez ce qu'était un commissionnaire sous le règne de n'importe quel roi du bon vieux temps. Le plus heureux...

— Il n'avait pas, répondit M. Filer, non, il n'avait pas une chemise sur le dos ni un bas aux pieds ; aucun légume ne sortait de terre pour lui qu'il pût mettre sous la dent. Je puis le prouver par des tableaux statistiques. »

Malgré cette réplique, le monsieur à la figure rouge continua de vanter le bon vieux temps, le grand, le noble vieux temps. Sans s'inquiéter de ce qu'on pouvait dire, il allait toujours tournant et retournant dans un cercle de phrases, comme le pauvre écureuil tourne et retourne dans sa cage : l'animal ayant sur le mécanisme

de sa roue mobile des perceptions tout aussi distinctes que le monsieur sur son âge d'or défunt.

Il est possible que le pauvre Trotty eût encore un reste de foi dans le vague vieux temps, car il se sentit dans le vague en ce moment. Une chose lui paraissait claire au milieu de sa détresse, à savoir, que, quel que fût le désaccord de ces messieurs dans les détails, ses propres pressentiments de ce matin n'étaient que trop bien fondés : » Non, non, nous ne pouvons aller droit, ni faire bien, pensait Trotty avec désespoir ! Il n'y a rien de bon en nous : nous sommes nés méchants. »

Mais Trotty avait un cœur de père qui protestait secrètement contre cette sentence, et il lui faisait peine d'exposer Meg, encore sous la douce impression de son court bonheur, à s'entendre prédire son avenir par ces sages messieurs. « Dieu la préserve, pensait le pauvre Toby : elle le connaîtra bien assez tôt. »

Il fit donc signe au jeune forgeron d'emmener Meg. Mais Richard était si absorbé par le plaisir de son tête-à-tête que le signe de l'inquiet Toby ne lui parvint qu'en parvenant à l'alderman Cute. Or, l'alderman n'avait pas encore eu son tour, et il était philosophe aussi *lui*, philosophe pratique de plus ; oh ! oui, très-pratique : et comme il n'entendait nullement perdre un seul auditeur, il s'écria : « Arrêtez ! »

« Vous savez, dit l'alderman, s'adressant à ses deux amis avec ce sourire de contentement qui lui était ha-

bituel, vous savez que je suis un homme tout rond et un homme pratique, que j'agis en homme tout rond et en homme pratique. C'est ma manière. Il n'y a rien de plus simple et de plus facile que d'avoir affaire à ces gens-ci, et vous les comprenez bien si vous leur parlez leur propre langue. Vous allez voir: Commissionnaire, n'allez pas nous dire, ni à moi ni à personne, que vous n'avez pas toujours de quoi manger et de ce qu'il y a de meilleur, parce que je le sais mieux que vous. J'ai goûté de votre tripe, vous le savez, et vous ne pouvez me *flouer*. Vous comprenez ce que *flouer* veut dire. Eh! c'est le mot, n'est-ce pas? Ah! ah! ah! Dieu merci, ajouta l'alderman en se retournant vers ses amis, c'est la chose la plus aisée du monde d'avoir affaire à ces gens-là si vous les comprenez. »

Fameux homme pour le peuple que l'aldermann Cute! Jamais de mauvaise humeur avec le peuple! Homme affable, plaisant et perspicace!

« Vous voyez, mon ami, poursuivit l'alderman, on dit beaucoup de niaiseries à propos de la misère. « Manger » de la vache enragée! » c'est le mot, n'est-ce pas? Ah! ah! ah! je prétends supprimer la misère, moi. On a mis en circulation un certain nombre de phrases hypocrites sur la faim, et je veux supprimer la faim aussi, moi. Voilà tout. Dieu vous bénisse! continua l'alderman, se tournant encore vers ses amis; vous pouvez supprimer

tout ce que vous voudrez parmi ces gens-là, si vous savez seulement vous y prendre. »

Trotty saisit la main de Meg et la passa sous son bras, en ayant l'air de ne pas trop savoir ce qu'il faisait.

« C'est votre fille, hé ! dit l'alderman en lui donnant une petite tape familière sous le menton.

Toujours affable avec la classe ouvrière, l'alderman Cute, et connaissant ce qui lui faisait plaisir. Pas fier du tout !

« Où est sa mère ?

— Morte, répondit Toby. Sa mère était ouvrière en linge, et elle fut rappelée au ciel lorsqu'elle la mit au monde.

— Elle n'est plus ouvrière en linge là-haut, je suppose, » remarqua plaisamment l'alderman.

Je ne sais si Toby en voyant sa femme dans le ciel voyait toujours en elle la pauvre ouvrière. Mais une question : si Mrs Cute, l'honorable épouse de l'alderman, était allée au ciel, M. l'alderman Cute l'y aurait-il représentée comme exerçant un état ou y tenant un rang quelconque ?

« Et vous êtes son amoureux, n'est-ce pas ? demanda Cute au jeune forgeron.

— Oui, répondit Richard, surpris par cet interrogatoire, et nous allons nous marier le jour de l'an.

— Que voulez-vous dire ? s'écria Filer d'un ton aigre, vous marier !

— Oui, sans doute, nous y pensons, monsieur, dit Richard; nous nous pressons, voyez-vous, de peur que l'on supprime aussi le mariage.

— Ah! reprit Filer avec un gros soupir. Supprimez *cela*, en effet, alderman, et vous ferez quelque chose de bien. Se marier! se marier! L'ignorance des premiers principes de l'économie politique chez ces gens-là, leur imprévoyance, leur immoralité, suffiraient, par le ciel, pour... Mais regardez donc ce couple, regardez-le! »

Ma foi, Richard et Meg valaient bien la peine qu'on les regardât, en effet! et jamais couple ne fut mieux assorti pour le mariage.

« Un homme vivrait jusqu'à l'âge de Mathusalem, dit M. Filer, il travaillerait toute sa vie pour le bien-être de ces gens-là, il entasserait faits sur chiffres et chiffres sur faits, il en entasserait des montagnes, qu'il lui faudrait encore désespérer de leur persuader qu'ils n'avaient que faire de naître et venir au monde. C'est cependant une vérité: il y a longtemps que nous l'avons réduite à une certitude mathématique. »

L'alderman Cute s'amusait extrêmement, et posant l'index de sa main droite sur une de ses narines, il sembla dire à ses deux amis: Observez-moi maintenant, ayez l'œil sur l'homme-pratique; puis appelant Meg:

« Approchez ici, ma fille, » dit l'alderman Cute.

Depuis quelques minutes, le sang de Richard lui montait à la tête; s'il eût osé, il eût dit à Meg : N'approchez pas ; mais il se contint et se contenta de se placer près d'elle. Trotty pressait encore la main de sa fille sous son bras ; mais, à l'égarement de ses yeux, on eût dit qu'il faisait un rêve.

« Maintenant, je vais vous donner un mot ou deux de bon conseil, dit l'alderman avec son ton d'aisance affable ; c'est mon métier de conseiller, vous savez, parce que je suis juge de paix. Vous savez que je suis juge de paix, n'est-ce pas ?

— Oui, » répondit Meg timidement. Mais tout le monde savait que l'alderman Cute était juge de paix. Un actif juge de paix comme lui ! il était impossible qu'il échappât à l'attention du public, lui, l'astre de cette brillante constellation.

« Vous allez vous marier, dites-vous, poursuivit l'alderman; c'est chose très-inconvenante et indélicate de la part d'une personne de votre sexe. Mais n'importe. Après que vous serez mariée, vous vous querellerez avec votre mari, et deviendrez malheureuse. Vous pouvez penser le contraire : mais cela sera, puisque je vous le dis. Or, je vous avertis charitablement que j'ai résolu de supprimer les femmes malheureuses. Arrangez-vous pour ne pas être amenée devant moi. Vous aurez des enfants... des garçons. Ces enfants deviendront de mauvais sujets tout naturellement, et ils iront courir les rues

souliers et sans bas. Écoutez bien, ma jeune amie! Je les condamnerai sommairement tous, sans exception, parce que je suis déterminé à supprimer les petits garçons sans souliers et sans bas. Peut-être votre mari mourra jeune (très-probablement), et vous laissera avec un petit orphelin; vous serez alors mise à la porte de votre grenier, et vous irez vagabonder dans les rues. Ne venez pas errer devant ma maison, ma chère, car je suis résolu à supprimer toutes les mères vagabondes, et de plus toutes les jeunes mères de toute sorte, voyez-vous. Ne songez pas à m'opposer la maladie ou de petits orphelins pour excuse; cela ne vous réussira pas avec moi, car je suis déterminé, vous dis-je, à supprimer toutes les femmes malades et tous les petits orphelins (vous connaissez le texte des offices de l'Église, ou plutôt vous l'ignorez, j'en ai peur), et si vous essayez, frauduleusement, par désespoir, par ingratitude, par impiété, à vous noyer ou à vous pendre, je n'aurai aucune pitié de vous, car j'ai résolu de supprimer toute espèce de suicides. S'il est une chose, répéta l'alderman avec son sourire de satisfaction intime, s'il est une chose sur laquelle j'ai pris une résolution bien arrêtée, c'est de supprimer le suicide. N'essayez donc pas de vous y frotter... c'est le mot, n'est-ce pas? Ah! ah! maintenant, nous nous comprenons bien. »

Toby ne savait pas s'il devait s'attrister ou se réjouir

en voyant que Meg avait pâli et quitté la main de son fiancé.

« Quant à vous, jeune bouledogue, dit l'alderman en se tournant avec gaîté et urbanité vers le forgeron, à quoi pensez-vous de vous marier? qu'avez-vous besoin de vous marier, pauvre fou? Si j'étais un beau et robuste garçon comme vous, je serais honteux d'être assez soupe au lait pour m'attacher aux cordons du tablier d'une femme. Eh! elle sera une vieille femme avant que vous ayez trente ans, et vous ferez une jolie figure quand vous traînerez partout à vos trousses une femme épuisée et une peuplade d'enfants criards. »

Ah! il savait goguenarder les pauvres gens, le digne alderman Cute!

« Allons, partez, et repentez-vous, continua-t-il; ne soyez pas assez imbécile pour vous marier le jour de l'an. Vous aurez une toute autre idée de la chose longtemps avant Noël prochain. Un joli garçon comme vous que toutes les filles appellent de l'œil..... allez, allez, mon garçon. »

Ils s'en allèrent, non plus en se donnant le bras ni en se prenant la main, ou échangeant de brillants regards, mais elle tout en larmes, lui sombre et la tête basse. Étaient-ce bien là ces deux cœurs qui avaient fait tressaillir de bonheur celui de Toby? non, non. L'alderman (béni soit-il!) les avait *supprimés*. « Puisque vous êtes là, dit l'alderman à Toby, vous me porterez une lettre,

Allez-vous lestement? vous êtes vieux! » Toby qui, d'un air stupide, regardait Meg s'en aller, essaya de murmurer qu'il était très-leste et très-fort.

« Quel âge avez-vous? demanda l'alderman.

— Un peu plus de soixante ans, répondit Toby.

— Ah! cet homme a passé de beaucoup la moyenne de la vie, s'écria M. Filer, qui éclatait comme un homme prêt à mettre sa patience à une nouvelle épreuve; mais réellement c'était un peu trop fort.

— Je sens que je suis un *intrus*, monsieur, dit Toby... j'en doutais encore ce matin, ah! mon Dieu! »

L'alderman l'interrompit en lui remettant la lettre, et il allait lui donner aussi un shelling; mais M. Filer lui démontrant qu'il ferait tort à un certain nombre de personnes de dix-huit pence et demie, Toby n'eut que six pence au lieu de douze, et il se crut bien heureux encore de les avoir.

Alors l'alderman prit ses deux amis sous le bras et s'éloigna d'un air triomphant; mais tout-à-coup revenant sur ses pas, comme s'il avait oublié quelque chose: « Commissionnaire! s'écria-t-il.

— Monsieur! dit Toby.

— Ayez l'œil sur votre fille; elle est beaucoup trop jolie.

— Allons, pensa Toby en regardant le demi-shelling dans sa main et pensant à la tripe : je parie que sa bonne mine aura été volée à quelqu'un et qu'elle fait

tort à cinq cents dames de je ne sais quelle part de fraîcheur... c'est terrible!

— Elle est beaucoup trop jolie, mon brave homme, répéta l'alderman ; toutes les chances sont contre sa sagesse. Retenez bien ce que je dis, ayez l'œil sur elle, ou elle finira mal. » Cela dit, l'alderman s'éloigna tout-à-coup.

« Rien de bon, bon à rien! s'écria Toby en joignant les mains. Né mauvais, je n'avais que faire ici-bas. »

Les cloches carillonnèrent sur sa tête comme il prononçait ces mots; elles carillonnèrent à pleines volées, mais sans qu'il entendît aucun encouragement dans leur voix sonore, — aucun.

« L'air n'est plus le même, s'écria le pauvre Toby en écoutant. Pas un mot de consolation. — Non, et pourquoi en effet m'en adresseraient-elles? qu'y a-t-il pour moi dans l'année qui finit et dans celle qui commence? Je ferais mieux de mourir. »

Cependant les cloches continuaient de carillonner et semblaient dire : « Supprimez-les, supprimez-les! le bon vieux temps, le bon vieux temps! faits et chiffres, faits et chiffres! supprimez-les, supprimez-les! » Voilà ce qu'elles disaient ou rien : aussi Toby en eut le vertige. Il pressa sa tête entre ses mains comme pour l'empêcher d'éclater. Geste bien opportun, car, trouvant la

lettre entre ses doigts, et rappelé ainsi au souvenir de sa commission, il se mit en marche mécaniquement et trotta selon sa coutume.

SECOND QUART.

La lettre que Toby avait reçue de l'alderman Cute était adressée à un grand personnage, dans le grand quartier de la ville, le plus grand quartier de la ville. Ce devait être le plus grand quartier de la ville, puisqu'il est communément appelé le Monde par ses habitants.

La lettre parut positivement plus lourde qu'une autre à Toby ; non parce que l'alderman l'avait scellée d'un large cachet armorié avec une cire sans fin, mais à cause du nom imposant de la suscription, et du montant énorme d'or et d'argent qu'il semblait exprimer.

« Quelle différence avec nous ! pensa Toby dans sa simplicité, en contemplant l'adresse. Divisez les tortues destinées aux dîners des riches par le nombre de ceux qui peuvent les acheter, aucun des acheteurs ne dérobe la part de personne ! Ce n'est pas un riche qui arracherait les tripes de la bouche des autres. Oh ! non ! »

Par suite de l'hommage involontaire dû à un si haut personnage, Toby introduisit un coin de son tablier entre la lettre et ses doigts.

« Ses enfants, continua Toby avec une larme dans l'œil; ses filles..... de beaux messieurs peuvent séduire leurs cœurs et les épouser; elles peuvent être heureuses femmes, heureuses mères; elles peuvent être jolies comme ma bien-aimée M—e—. »

Il ne put finir son nom, la lettre finale lui resta dans la gorge, plus grosse que tout l'alphabet.

« N'importe, pensa Trotty, je sais ce que je veux dire, cela me suffit à moi..... » et avec cette réflexion consolante, il continua à trotter.

Il faisait un froid très-sévère; l'air était piquant, âpre; le soleil de l'hiver, quoique sans chaleur, brillait sur la glace, trop faible pour la fondre, et ses reflets étaient radieux. En d'autres temps, Trotty aurait pu apprendre du soleil d'hiver la leçon du pauvre, mais ce n'était pas le moment.

L'année était vieille ce jour-là. La patiente année avait traversé les reproches et les calomnies, achevant fidèlement sa carrière. Elle avait traversé le printemps, l'été, l'automne et l'hiver. Contente d'avoir fait le tour du cercle, elle courbait sa tête fatiguée pour mourir. Sans espoir, sans impulsion vive, sans bonheur actif pour elle-même, mais messagère de maintes fêtes pour les autres, elle ne demandait qu'un souvenir à son dé-

clin et se résignait à mourir en paix. Trotty aurait pu lire l'allégorie du pauvre dans l'année mourante, mais ce n'était pas le moment.

Et, était-il le seul ? ou serait-il vrai que son histoire serait celle de tout Anglais de la classe ouvrière depuis soixante-dix ans?

Les rues étaient pleines de mouvement, et les boutiques élégamment décorées. Le nouvel an , comme l'héritier enfant de l'univers, était attendu avec des sourires, des présents et des réjouissances. Il y avait des livres et des joujoux pour le nouvel an, des parures pour le nouvel an, des joyaux étincelants pour le nouvel an, des plans de fortune pour le nouvel an, et toutes sortes d'inventions nouvelles pour l'amuser. Son existence était découpée en almanachs et en portefeuilles; l'époque de ses lunes, de ses astres, de ses marées, était connue d'avance ; toutes les vicissitudes de ses saisons, pendant la nuit et le jour, étaient calculées avec autant de précision que les chiffres statistiques de M. Filer.

Le nouvel an, le nouvel an, partout le nouvel an ! La vieille année était déjà regardée comme morte, et ses effets se vendaient à bas prix, comme ceux d'un matelot noyé. Ses modes étaient celles de l'année *dernière*, et l'on s'en défaisait au rabais avant qu'elle fût expirée. Ses trésors n'étaient plus que de la boue à côté des richesses de son successeur encore à naître.

Trotty n'avait aucune part à réclamer, selon lui, dans le nouvel an ni dans la vieille année.

« Supprimez, supprimez ! — faits et chiffres, faits et chiffres ! — le bon vieux temps, le bon vieux temps ! — supprimez, supprimez !... » C'était sur cet air qu'il mesurait son trot, sans pouvoir en trouver d'autres.

Mais enfin ce trot-là, même sur cet air mélancolique, le conduisit au terme de sa course — à la maison de sir Joseph Bowley, membre du Parlement.

La porte fut ouverte par un concierge. Quel concierge! Non pas de la classe de Toby. C'était là un concierge ! Pauvre Toby !

Ce concierge eut besoin de reprendre haleine avant de pouvoir parler, s'étant essoufflé à quitter son fauteuil étourdiment pour aller ouvrir, au lieu de se donner le temps d'y penser. Lorsqu'il eut retrouvé la parole, — ce qui lui coûta quelques minutes, car elle était descendue au fond de son estomac depuis son dîner, — il demanda à demi-voix : « De la part de qui? »

Toby le lui dit.

« Vous devez remettre la lettre vous-même, dit le concierge, lui montrant du doigt une porte à l'extrémité d'un long corridor. Tout le monde entre directement ce jour de l'année ; vous n'êtes pas arrivé trop tôt ; la voiture est devant la maison, et on est venu exprès en ville pour une couple d'heures. »

Toby essuya avec soin ses pieds (qui étaient déjà

secs), et prit le corridor indiqué, remarquant, chemin faisant, qu'il était dans une très-grande maison, mais avec tous les meubles couverts comme si les maîtres habitaient la campagne. Il frappa à la porte : « Entrez ! » lui cria-t-on du dedans, et, étant entré, il se trouva dans une vaste bibliothèque, où, à une table jonchée de papiers, était assise une imposante dame, en chapeau, avec un monsieur en noir, moins imposant, qui écrivait sous sa dictée, tandis qu'un autre, plus vieux et plus imposant, dont le chapeau et la canne étaient déposés sur la table, se promenait de long en large, une main dans son gilet, regardant de temps en temps avec complaisance son portrait, — son portrait en pied, — suspendu au-dessus de la cheminée.

— Qu'est-ce que c'est ? dit ce dernier monsieur ; voudriez-vous, monsieur Fish, avoir la bonté de faire attention ?

M. Fish demanda pardon, et prenant la lettre des mains de Toby la présenta lui-même avec beaucoup de respect : « C'est de l'alderman Cute, sir Joseph.

— Est-ce tout ? avez-vous un autre message, commissionnaire ? »

Toby répondit à sir Joseph négativement.

« Vous n'avez aucun billet, aucun mandat sur moi, poursuivit sir Joseph. Mon nom est Bowley, sir Joseph Bowley !..... aucun effet au nom de personne. Si vous avez quelque chose de ce genre, présentez-le. Il y a là

un registre à côté de monsieur Fisch. Je ne souffre pas qu'on transporte aucun compte d'une année à l'autre : toute espèce de mémoire se règle dans cette maison à la fin de chaque année, de sorte que si la mort devait... devait...

— Couper, souffla M. Fish.

— Trancher — reprit sir Joseph avec beaucoup de raideur — le fil de mon existence, mes affaires se trouveraient, j'espère, en ordre.

— Mon cher sir Joseph, s'écria la dame, qui était beaucoup plus jeune que le monsieur..... quelle triste supposition !

— Milady Bowley, répondit sir Joseph, bégayant de temps en temps comme un homme qui se perd dans la profondeur de ses observations, à cette époque de l'année, nous devons nous occuper de... nous-mêmes, nous devons examiner nos... nos comptes. Nous devons nous dire que chaque retour d'une période aussi importante dans le cours des transactions humaines appelle un réglement sérieux entre nous et... notre banquier. »

Sir Joseph prononça ces paroles comme s'il comprenait toute la moralité de ce qu'il disait, jaloux que Trotty lui-même eût l'occasion de faire son profit d'un pareil entretien. Peut-être était-ce son but en ne se pressant pas d'ouvrir la lettre et en disant à Trotty d'attendre une minute.

« Vous aviez prié M. Fish de dire, milady... remarqua sir Joseph.

— M. Fish l'a dit, je crois, reprit milady Bowley en jetant un coup-d'œil sur la lettre : mais sur mon âme, sir Joseph, je ne pense pas pouvoir le faire; après tout, c'est trop cher.

— Qu'est-ce qui est cher? demanda sir Joseph.

— Cette institution de charité, mon ami; on n'accorde que deux votes pour une souscription de cinq livres sterling. C'est réellement monstrueux.

— Milady Bowley, reprit sir Joseph, vous m'étonnez. Le bonheur de la sensibilité est-il en proportion du nombre de votes? ou, pour un esprit bien fait, en proportion du nombre des nécessiteux? N'est-ce donc pas pas une jouissance des plus pures que d'avoir à disposer de deux votes parmi cinquante personnes?

— Pas pour moi, j'en conviens, répondit la dame; c'est un ennui. D'ailleurs on ne peut obliger ses connaissances. Mais vous êtes l'ami du pauvre, vous savez, sir Joseph, et vous pensez autrement.

— Je suis l'ami du pauvre! répéta sir Joseph en regardant le pauvre homme là présent. Je puis être tympanisé en cette qualité. Je l'ai été, mais je ne veux pas d'autre titre.

— Ah! voilà un noble monsieur, pensa Trotty.

— Je ne suis pas d'accord, par exemple, avec Cute, continua sir Joseph en montrant la lettre : je ne suis pas

d'accord avec Filer et sa coterie. Je ne suis d'accord avec aucune coterie. Mon ami le Pauvre n'a rien à faire avec toutes ces choses, et aucune de ces choses n'a rien à faire avec lui. Mon ami le Pauvre, dans mon quartier, est mon affaire à moi. Aucun homme ni aucune société d'hommes n'ont le droit d'intervenir entre mon ami et moi. C'est sur ce terrain que je me place. Je prends un... un rôle paternel à l'égard de mon ami. Je lui dis : Mon ami, je vous traiterai paternellement. »

Toby écoutait sérieusement et commençait à se sentir plus heureux.

« Votre unique affaire, mon brave homme, reprit sir Joseph, regardant Toby comme le représentant de son abstraction, vous n'avez plus dans la vie à faire qu'à moi. Vous n'avez besoin de penser à rien. Je penserai pour vous ; je sais ce qu'il vous faut ; je suis votre père perpétuel. Tel est le décret de la sagesse providentielle. Or, le but de votre création est celui-ci : non pas de vous goinfrer, de chercher des jouissances brutales dans la gourmandise (Toby se souvint des tripes avec remords), mais de comprendre la dignité du TRAVAIL ; allez, la tête haute, respirer l'air vivifiant du matin et... arrêtez-vous là ! travaillez et soyez sobre, soyez respectueux, exercez-vous à l'abnégation, élevez votre famille avec peu de chose, payez votre loyer, ayez la régularité d'une horloge, soyez ponctuel dans vos affaires (je vous donne un bon exemple ; vous trouverez toujours M. Fish,

mon secrétaire intime, avec une caisse pleine devant lui), et vous pouvez compter sur moi pour être votre ami et votre père.

— Charmants enfants, en vérité, sir Joseph, dit la dame avec une grimace de dégoût... des enfants qui ont des rhumatismes, des fièvres, des jambes torses, des asthmes et toutes sortes d'horreurs.

— Milady, répliqua sir Joseph d'un ton solennel, je n'en serai pas moins l'ami et le père du Pauvre. Il n'en recevra pas moins mes encouragements. Tous les trimestres il n'en sera pas moins mis en communication avec M. Fish. A chaque nouvel an, moi et mes amis nous boirons à sa santé. Une fois tous les ans mes amis et moi nous lui ferons une bienveillante exhortation. Une fois dans sa vie il pourra même recevoir publiquement, en présence de la classe aisée, une bagatelle d'un ami, et lorsque n'étant plus soutenu par ces stimulants ni par la dignité du travail, il descendra dans son confortable cercueil, alors, milady (ici sir Joseph se moucha) je serai un ami et un père, aux mêmes conditions, pour ses enfants. »

Toby était vivement ému.

« Oh! vous avez une famille reconnaissante, sir Joseph! s'écria lady Bowley.

— Milady, répliqua sir Joseph avec une véritable majesté, on sait que l'ingratitude est le vice de cette classe. Je n'espère pas d'autre retour.

— Ah ! nés mauvais, pensa Toby, rien ne peut nous rendre meilleurs.

— Ce qu'un homme peut faire je le fais, poursuivit Joseph. Je fais mon devoir comme ami et père du pauvre. Je m'efforce d'élever son âme en lui inculquant dans toutes les occasions l'unique grande leçon morale que cette classe exige, c'est-à-dire la nécessité de dépendre de moi. Le Pauvre n'a que faire de s'occuper de lui-même. Si des malveillants lui disent le contraire, et s'il devient impatient, mécontent, insubordonné, ingrat, ce qui arrive toujours, je demeure son ami et son père. C'est ordonné ainsi ; c'est dans la nature des choses. »

Après cette noble déclaration de sentiments, sir Joseph ouvrit la lettre de l'alderman et la lut :

« Très-poli et très-aimable, certainement, s'écria sir Joseph. Milady, l'alderman a l'obligeance de me rappeler qu'il a eu *l'honneur distingué* (il est bien bon) de me rencontrer chez notre ami commun Deadles, le banquier, et il me fait la faveur de me demander s'il me sera agréable de *supprimer* Will Fern.

— *Très*-agréable, répondit Milady Bowley. « Le pire de tous ces gens-là ! » Il aura commis quelque vol, j'espère ?

— Non, dit sir Joseph s'en référant à la lettre, pas tout-à-fait, mais presque... pas tout-à-fait. Il paraît qu'il est venu à Londres pour chercher de l'emploi (pour améliorer son sort... c'est son dire). On l'a trouvé en-

dormi sous un hangar, on l'a arrêté et amené le lendemain matin devant l'alderman. L'alderman fait observer (très-convenablement) qu'il est déterminé à supprimer ces sortes de choses, et que s'il m'est agréable de supprimer Will Fern, il sera très-heureux de commencer par lui.

— Qu'on en fasse un exemple, de toute manière, reprit la dame. L'hiver dernier j'introduisis, vous savez, la coutume de faire des ourlets et des œillets parmi les hommes et les jeunes garçons du village, pour les occuper le jour, et je fis mettre en musique, d'après le nouveau système, ces vers :

Aimons nos occupations.	Oh let us love our occupations *.
Vivent le Squire et ses relations ;	Bless the Squire and his relations ;
Ne vivons que sur nos rations,	Live upon our daily rations,
Et conservons nos positions.	And always know our proper stations.

Eh bien ! ce même Fern — je crois le voir encore — porta la main à son chapeau et dit : Je vous demande humblement pardon, milady, mais ne différé-je pas un peu d'une grande fille ? Je m'y attendais bien ; peut-on attendre autre chose que l'insolence et l'ingratitude de cette classe ? Il ne s'agit pas de cela cependant. Sir Joseph, faites un exemple de Will Fern.

* Aimons nos occupations ; bénis soient le squire et sa famille ; vivons de nos rations journalières et tenons-nous toujours à notre place.

— Hem ! dit sir Joseph. Monsieur Fish, si vous voulez bien faire attention. »

M. Fish prit immédiatement sa plume et écrivit sous la dictée de sir Joseph :

Particulière : « — Mon cher monsieur, je vous suis »très-obligé de votre courtoisie relativement à ce Wil»liam Fern, sur qui, je regrette de l'ajouter, je ne sau»rais rien dire de favorable. Je me suis constamment »considéré comme son ami et son père, mais je n'en ai »recueilli (chose trop commune, j'ai la douleur de le »dire) qu'ingratitude et continuelle opposition à mes »plans. C'est un caractère turbulent et indocile. Tous »les renseignements sur son compte ne feraient que le »compromettre. Rien ne peut le persuader d'être heu»reux quand il le pourrait. En l'état des circonstances, »il me semble, je l'avoue, que lorsqu'il comparaîtra de »nouveau devant vous (ce qu'il doit faire demain, m'ap»prenez-vous, et puis qu'il l'a promis on peut jusque-là »croire qu'il le fera pour satisfaire à votre enquête), ce »serait rendre service à la société que de le faire enfer»mer pendant quelque temps comme vagabond. Un tel »exemple serait salutaire dans un pays où... dans l'inté»rêt de ceux qui, quoiqu'on en dise en bien ou en mal, »sont les amis et les pères du pauvre, aussi bien que »dans l'intérêt même d'une classe égarée... des exem»ples sont grandement nécessaires. Je suis, etc. »

On dirait, remarqua sir Joseph, quand il eut signé cette lettre, et pendant que M. Fish la cachetait, on dirait vraiment que ceci était ordonné providentiellement. A la fin de l'année je balance mes comptes, même avec William Fern.

Trotty, qui était retombé depuis longtemps dans son découragement, s'avança d'un air piteux pour prendre la lettre.

« Remettez-la avec mes compliments et mes remercîments, dit sir Joseph. Attendez.

— Attendez, répéta M. Fish.

— Vous avez entendu peut-être, dit sir Joseph, certaines remarques auxquelles j'ai été conduit par les circonstances graves du temps où nous vivons et par le devoir qui nous est imposé de régler nos affaires et préparer nos comptes. Vous avez dû observer que je ne me prévaux pas de mon rang supérieur dans la société, mais que M. Fish, ce monsieur, a un registre à côté de lui, et qu'il n'est ici dans le fait que pour m'aider à commencer la nouvelle année sur un feuillet parfaitement net. Or, mon ami, pouvez-vous mettre la main sur votre cœur et dire que vous vous êtes, vous aussi, préparé pour une nouvelle année?

— J'ai peur, monsieur, bégaya Trotty d'un air humble, d'être un... un peu en arrière avec le monde.

— En arrière avec le monde ! répéta sir Joseph Bowley avec une expression terrible.

— J'ai peur, monsieur, dit Trotty, de devoir quelque chose, comme dix ou douze shellings à Mrs Chickenstalker.

— A Mrs Chickenstalker ! répéta sir Joseph, toujours sur le même ton.

— Elle tient une boutique d'épicier, monsieur, s'écria Trotty. Je dois aussi... quelque argent pour mon loyer, très-peu de chose, monsieur. J'ai tort de devoir, je le sais ; mais nous avons eu des temps bien durs! vrai ! »

Sir Joseph promena deux fois son regard autour de lui, le fixant tour à tour sur milady, sur M. Fish et sur Trotty ; puis il fit un geste de désespoir, un geste des deux mains, comme s'il abandonnait tout-à-fait la chose :

« Comment un homme, même dans cette classe imprévoyante et incorrigible, un vieillard, un homme en cheveux blancs, peut-il regarder une nouvelle année en face, avec ses affaires dans cet état? Comment peut-il se coucher le soir et se lever le matin et... Là, dit-il en tournant le dos à Trotty : prenez la lettre, prenez la lettre.

— Je désirerais de tout mon cœur qu'il en fût autrement, monsieur, dit Trotty, jaloux de s'excuser. Nous avons passé par des temps bien durs. »

Sir Joseph ne cessant de répéter : « Prenez la lettre! prenez la lettre! » et M. Fish, non-seulement disant la même chose, mais encore ajoutant plus de force à cette injonction, en lui montrant la porte, Trotty n'avait plus qu'à tirer sa révérence et à sortir. Une fois dans la rue,

le pauvre Trotty enfonça son vieux chapeau usé sur son front, comme pour cacher le chagrin qu'il éprouvait de ne prévoir aucune bonne chance pour le nouvel an.

En passant près de la vieille église il ne leva même pas les yeux pour regarder le vieux clocher. Il ne s'arrêta là qu'un moment par habitude, et comprit par instinct plutôt que par réflexion, qu'il se faisait nuit, et que les cloches, suspendues dans le crépuscule, allaient bientôt sonner. Il se souvint qu'à cette heure surtout elles parlaient à son imagination, comme des voix dans les nuages ; mais il n'en trotta que plus vite pour aller remettre la lettre à l'alderman ; il avait peur de les entendre ; il craignait qu'elles ne lui chantassent sur le dernier air : *Amis et frères, amis et pères.*

Trotty se hâta donc de remplir sa commission et de rentrer chez lui ; mais en trottant avec son pas embarrassé et son chapeau sur les yeux, il ne tarda pas à aller se heurter contre une personne qui venait à lui de l'extrémité opposée de la rue et qui faillit le renverser.

« Je vous demande bien pardon, dit Trotty, ôtant son chapeau d'un air confus, mais sans se découvrir, car sa tête resta comme dans une espèce de ruche entre la forme et la coiffe déchirée de son couvre-chef ; pardon; j'espère que je ne vous ai pas fait mal. »

Toby n'était pas un Samson si terrible qu'il pût faire mal à quelqu'un, sans se faire encore plus mal à lui-même, et en effet, il avait rebondi comme un volant sur

la chaussée ; mais telle était son opinion de sa force, qu'il était réellement inquiet pour son antagoniste, et il répéta : « J'espère que je ne vous ai pas fait mal. »

L'homme contre lequel il avait couru était un campagnard brûlé du soleil, aux cheveux hérissés et aux traits rudes, qui le regarda un moment comme s'il le soupçonnait de plaisanter; mais, convaincu de sa bonne foi, il répondit : « Non, mon ami, vous ne m'avez pas fait mal.

— Ni à l'enfant, j'espère ? dit Trotty.

— Ni à l'enfant, reprit l'autre : je vous remercie de bon cœur ! »

Et en disant cela, il regardait une petite fille qu'il portait endormie dans ses bras ; puis, lui couvrant le visage avec un des coins du mouchoir déchiré qu'il portait autour du cou, il s'éloigna lentement.

Le ton avec lequel il avait dit : « Je vous remercie de bon cœur, » avait pénétré le cœur de Trotty : cet homme était si fatigué, si couvert de poussière, il paraissait si malheureux et si isolé, qu'il trouvait évidemment une consolation à pouvoir remercier quelqu'un même pour si peu. Toby le suivait des yeux pendant qu'il s'en allait péniblement avec l'enfant dans ses bras. Aveugle à tout ce qui se passait dans la rue, il ne voyait que cet homme avec les souliers usés, véritables ombres de souliers, avec des guêtres en cuir grossier, une blouse commune et un chapeau à bords rabattus.

Avant de disparaître dans l'ombre toujours crois-

sante, ce malheureux s'arrêta, tourna la tête, et reconnaissant Toby immobile et debout, il parut indécis, ne sachant s'il devait continuer sa marche ou revenir sur ses pas ; il prit enfin ce dernier parti, et Toby fit la moitié du chemin de son côté.

« Vous pourrez peut-être, dit cet homme avec un sourire triste ; si vous le pouvez, vous le ferez, j'en suis sûr, et j'aime mieux le demander à vous qu'à d'autres. Vous pourrez peut-être m'indiquer où demeure l'alderman Cute.

— Ici tout proche, répondit Toby ; je vous montrerai la maison avec plaisir.

— Je devais aller le trouver demain dans un autre endroit, dit l'homme en suivant Toby ; mais je n'aime pas à me sentir en suspicion, j'ai besoin de me faire connaître et d'aller librement chercher mon pain..... je ne sais où... peut-être bien qu'il me pardonnera d'aller ce soir chez lui.

— Serait-il possible, s'écria Toby en tressaillant, que vous vous nommiez Fern ?

— Eh ! s'écria l'autre tout étonné.

— Fern, Will Fern ? dit Trotty.

— C'est mon nom.

— En ce cas, s'écria Toby en le saisissant par le bras et regardant autour de lui d'un air inquiet, pour l'amour du ciel ! n'allez pas chez lui, n'y allez pas, il vous supprimera, aussi vrai que vous êtes Will Fern.

Par ici, venez dans cette ruelle, et je vous dirai pourquoi. N'allez pas chez *lui*. »

Sa nouvelle connaissance le regarda comme si elle l'eût cru fou ; mais elle ne laissa pas de le suivre. Lorsqu'ils furent à l'écart, Trotty lui apprit ce qu'il savait, quelle réputation on lui avait faite et le reste.

Will Fern l'écouta avec un calme qui le surprit, ne le contredisant ni l'interrompant, et hochant la tête de temps en temps, plutôt, à ce qu'il semblait, pour confirmer une vieille histoire que pour la refuter. Seulement une fois ou deux il releva son chapeau et passa sa main calleuse sur son front dont toutes les rides retraçaient en miniature les sillons que sa charrue avait creusés : mais rien de plus.

« C'est assez vrai sur le tout, dit-il. Je pense bien avoir un peu trop parlé et contrarié ses plans. Oui, ma foi, et je le ferais encore demain. Quant à ma réputation, ces messieurs n'ont qu'à fouiller, je les défie d'y trouver une tache. Je leur souhaite de ne pas perdre aussi facilement que nous autres, pauvres gens, la bonne opinion qu'on a d'eux. Quant à moi, jamais cette main, voyez-vous, n'a rien pris qui ne fût à moi, et jamais elle n'a refusé l'ouvrage quelque dur ou mal payé qu'il pût être. A qui pourra le nier, je permets de la couper. Mais quand le travail ne me fait plus vivre comme une créature humaine, quand telle est ma nourriture, que je souffre de la faim dehors et dedans,

quand je ne vois aucune meilleure chance pour demain, alors je dis aux riches : Écartez-vous de moi, laissez ma chaumière ; ma porte est assez noire sans que votre ombre l'obscurcisse encore. Ne comptez pas sur moi pour aller dans votre parc grossir votre cortége lorsqu'il y a une fête, un beau discours ou n'importe quoi. Faites vos jeux et vos parades sans moi, et amusez-vous ; nous n'avons rien à faire ensemble : j'aime mieux qu'on me laisse tranquille. »

Voyant que la jeune fille qu'il portait dans ses bras avait ouvert les yeux et regardait autour d'elle toute surprise, il s'interrompit pour lui dire deux ou trois mots de badinage enfantin à l'oreille et la posa par terre à côté de lui ; puis, roulant une de ses longues boucles de cheveux autour d'un de ses doigts, comme un anneau, pendant qu'elle s'appuyait contre sa jambe poudreuse, il dit à Trotty :

« Je ne suis pas de ma nature un esprit chagrin, je crois : il n'en faut pas tant pour me contenter, assurément ; je n'en veux à aucun de ces gens-là ; tout ce que je demande, c'est de vivre comme une des créatures du bon Dieu, mais c'est ce qu'on me refuse, et voilà pourquoi il y a un abîme creusé entre moi et ceux par qui je suis repoussé ; il y en a d'autres comme moi, vous les compteriez plutôt par centaines et par milliers qu'un à un. »

Trotty savait qu'il disait vrai., et il secoua la tête en signe d'assentiment.

« Je me suis fait un mauvais renom de cette manière, dit Fern, et je ne pense pas que j'en puisse obtenir nn meilleur. Je passe pour un mécontent, et cependant Dieu sait que j'aimerais mieux avoir l'humeur gaie si je le pouvais. Fort bien. Cet alderman ne me ferait pas grand mal en m'envoyant à la prison ; mais il ne manquerait pas de m'y envoyer, parce qu'aucun ami ne placerait un mot en ma faveur, et vous voyez, ajouta-t-il en montrant la jeune fille du doigt...

— Elle a une bien jolie figure, dit Trotty.

— Oh ! oui, reprit Fern à demi-voix en lui tournant le visage du côté du sien ; c'est ce que j'ai pensé souvent; c'est ce que j'ai pensé lorsque mon foyer était bien froid et mon garde-manger bien vide ; c'est ce que je pensais hier au soir encore lorsque nous fûmes arrêtés comme deux voleurs ; mais il ne faudrait pas qu'on éprouvât trop souvent cette jolie figure... n'est-ce pas, Lilian ? »

En parlant ainsi, il baissa encore la voix et regarda la jeune fille avec un air si sévère et si étrange que Toby, pour le distraire de sa préoccupation, lui demanda si sa femme vivait encore.

« Je n'en ai jamais eu, reprit-il. Vous voyez la fille de mon frère, une orpheline ; elle a neuf ans, quoique vous ne les lui donneriez pas, tant elle est fatiguée et épuisée.

On l'aurait reçue dans la maison de refuge à vingt milles de l'endroit où nous habitons, entre quatre murs, là où l'on avait reçu aussi mon vieux père; mais j'ai préféré la prendre avec moi, et je l'ai gardée depuis qu'elle a perdu sa mère. Celle-ci avait autrefois une amie ici à Londres; nous sommes venus pour tâcher de la découvrir et aussi pour trouver de l'ouvrage : mais c'est une bien grande ville. N'importe : il n'y a que plus de place pour nous promener, Lilly! »

Il sourit à l'enfant avec un sourire qui toucha Toby plus que des larmes, et secouant cordialement la main de sa nouvelle connaissance : « Je ne sais même pas votre nom, dit-il, mais je vous ai ouvert mon cœur parce que je vous dois de la reconnaissance. Je profite de votre avis, et je me garderai de ce...

— Juge de paix, lui dit Toby.

— Ah! c'est son titre. Fort bien. Demain, j'irai voir s'il y a meilleure fortune pour moi quelque part aux environs de Londres. Bonsoir, une heureuse année.

— Arrêtez, s'écria Toby, lui prenant la main à son tour. Arrêtez; la nouvelle année ne saurait être heureuse pour moi si je voyais l'enfant et vous s'en aller errer, vous ne savez où, sans un abri pour vos têtes. Venez chez moi. Je suis un pauvre homme, vivant dans un pauvre logement, mais je puis vous y donner un gîte pour la nuit sans me gêner. Venez avec moi; par ici; je vais la porter, ajouta Toby en prenant l'enfant dans

ses bras. Jolie petite ! ah ! je porterais vingt fois son poids sans m'en apercevoir. Vais-je trop vite pour vous? J'ai l'habitude de marcher d'un pas très-leste : j'ai été toujours comme cela. » Et tout en parlant ainsi, Trotty faisait six pas de son petit trot pour une enjambée de son compagnon fatigué ; ses maigres jambes tremblaient sous son fardeau, qu'il ne cessait de déclarer plus léger qu'une plume, ne pouvant souffrir d'être remercié, trottant et parlant toujours. « Nous y voici ; c'est là, au détour de la rue, après la fontaine, à droite du passage, en face de la taverne ; par ici, oncle William, ici ; arrêtez-vous à cette porte noire où l'on lit T. Veck sur un écriteau... Nous y sommes, et nous venons vous surprendre, ma chère Meg. »

A ces mots, Trotty essoufflé déposait l'enfant devant sa fille sur le parquet. La petite Lilian regarda Meg, et, pleine de confiance dans cette nouvelle figure, elle se jeta dans ses bras.

« Nous y voici, s'écria encore Trotty, courant autour de la chambre en riant ; ici, oncle Will. Voilà du feu. Pourquoi ne vous approchez-vous pas du feu ? Nous y sommes. Meg, ma bien-aimée fille, où est la bouilloire ? La voici. L'eau sera bientôt bouillante. »

Trotty avait, en effet, trouvé la bouilloire quelque part en trottant dans son logement, et il la mit sur le feu, pendant que Meg, asseyant l'enfant au coin de la cheminée, s'agenouillait devant elle, lui ôtait ses souliers et

séchait ses pieds humides avec un linge. Oui, et elle souriait à Trotty si gaîment que Trotty l'aurait bénie volontiers, car il avait vu en entrant qu'elle était assise près du feu et qu'elle pleurait.

« Mais, mon père, dit Meg, vous perdez la tête ce soir, je pense. Je ne sais ce que les cloches diraient de cela. Pauvres petits pieds ! qu'ils sont froids !

— Oh ! ils sont plus chauds maintenant, s'écria l'enfant.

— Non, non, dit Meg; nous ne les avons pas assez frottés de moitié. Nous avons tant à faire ! et après nous brosserons ces cheveux mouillés aussi, et après nous rappellerons quelques couleurs sur ces joues pâles avec un peu d'eau fraîche, et après... nous serons si gais et si heureux ! » La petite Lilly, avec un sanglot, lui jeta ses bras autour du cou, la caressa avec la main, et ayant déjà appris son nom, s'écria : « O Meg ! chère Meg ! »

La bénédiction de Toby n'aurait pu faire davantage. Non, rien de plus.

« Eh bien, père ! s'écria Meg, après un moment de de silence.

— Me voici, me voilà, ma chère, répondit Trotty.

— Bonté du ciel, dit Meg, il perd la tête ; il a mis le chapeau de cette chère petite sur la bouilloire, et accroché le couvercle derrière la porte.

— C'est cependant vrai, Meg, ma chère Meg. » dit Trotty, réparant sa méprise.

Meg vit ensuite que son père s'était placé derrière la chaise de son hôte, où, avec maint geste mystérieux, il faisait danser dans ses doigts le demi-shelling qu'il avait gagné.

« Ma chère, dit-il enfin, j'ai vu, en montant, une demi-once de thé quelque part sur l'escalier, et je suis sûr qu'il y avait aussi une tranche de jambon. Comme je ne me rappelle pas exactement où c'était, je vais aller chercher moi-même. »

Grâce à cet artifice, Toby sortit pour aller acheter, argent comptant, le jambon et le thé chez Mrs Chickenstalker, et, en rentrant, il prétendit avoir eu quelque peine à trouver tout cela dans l'obscurité.

« Mais voici enfin le jambon et le thé, dit Trotty. Tout y est. J'étais sûr d'avoir bien vu. Meg, ma chérie, si vous vouliez faire le thé, tandis que votre indigne père fera des rôties avec le jambon : tout sera bientôt prêt. Curieuse circonstance, poursuivit-il en s'armant de la fourchette aux rôties, curieuse, mais bien connue des miens que je n'aime, quant à moi, ni le thé ni le jambon ; mais c'est mon plaisir d'en régaler les autres. »

Ayant parlé assez haut pour convaincre son hôte de cette circonstance curieuse, Trotty n'en reniflait pas moins le jambon comme s'il l'eût aimé, et lorsqu'il versa

l'eau bouillante dans la théière, il plongea un regard amoureux dans ses entrailles fumantes, et souffrit que les vapeurs du thé couronnassent sa tête d'un nuage odorant; mais il ne mangea ni ne but, excepté au commencement un morceau de rôtie pour la forme, et quoiqu'il parût le savourer en gourmet, il déclara que c'était chose tout à fait indifférente pour son palais.

Non; l'occupation de Trotty était de voir Will Fern et Lilian manger et boire. Ce fut aussi celle de Meg, et jamais spectateurs d'un dîner du lord Maire ou d'un banquet de cour n'éprouvèrent un plus vif plaisir à voir dîner ou souper fût-ce un pape ou un roi. Meg souriait à Trotty, Trotty souriait à Meg; Meg hochait la tête et faisait le geste d'applaudir Trotty; Trotty racontait à Meg, dans une pantomime intelligible, comment et où il avait rencontré ses hôtes: ils étaient heureux, très-heureux. Une pensée triste cependant restait à Trotty; il croyait voir dans les yeux de sa fille que le mariage était rompu.

« A propos, dit Trotty après le thé, cette petite couchera avec Meg.

Avec la bonne Meg, s'écria Lilian en la caressant. Avec Meg.

— Très-bien, continua Trotty, et je ne m'étonnerais pas si elle embrassait le père de Meg. N'est-ce pas? je suis le père de Meg. »

Ravi fut Trotty lorsque l'enfant alla timidement à lui, et, l'ayant embrassé, retourna à côté de Meg.

« Elle est aussi sage que Salomon, dit Trotty. Nous y voici : non n... non, non, je ne voulais pas dire cela. Que dirais-je, Meg, ma bonne fille ? »

Meg regardait leur hôte, qui, penché sur sa chaise et le visage tourné de l'autre côté, caressait la tête de la petite fille à moitié cachée sur ses genoux à elle.

« En vérité, dit Toby, en vérité je ne sais où j'en suis ce soir. Je divague, je crois. Will Fern, venez avec moi ; vous êtes mortellement fatigué, vous avez besoin de repos. Venez avec moi. »

Will Fern continuait à jouer avec les boucles de l'enfant, toujours penché sur la chaise de Meg, toujours les yeux détournés. Il ne parlait pas, mais dans le mouvement de ses doigts calleux, à travers les beaux cheveux de Lilian, il y avait une éloquence qui en disait assez.

« Oui, oui, dit Trotty en répondant à ce qu'il voyait exprimé dans la figure de sa fille : emmenez-la avec vous, Meg, couchez-la. C'est bien. A présent, Will, je vais vous montrer votre lit. Ce n'est pas un bel appartement : un grenier, pas davantage ; mais avoir un grenier, je le dis toujours, c'est un des grands avantages des personnes qui habitent dans une rue où il y a des écuries, et jusqu'à ce que cette maison trouve de meilleurs locataires que les cochers et les chevaux, nous y

vivrons à bon marché. Il y a là haut du foin en abondance, appartenant à un voisin, et le grenier est aussi propre que peut le rendre le balai de Meg. Courage! ne vous désolez pas : il faut toujours un nouveau cœur pour une année nouvelle. »

La main détachée des cheveux de l'enfant était tombée tremblante dans la main de Trotty. Ainsi, Trotty, toujours parlant, conduisit Will Fern aussi facilement que s'il eût été un enfant lui-même.

Étant revenu avant Meg, Trotty écouta un instant à la porte de sa petite chambre, et entendit l'enfant qui murmurait une simple prière avant de s'endormir, une prière dans laquelle fut introduit le nom de Meg et puis le sien.

Il se passa quelques minutes avant que le pauvre Trotty, tout ému, pût retrouver son sang-froid, et s'occuper du feu. Il rapprocha enfin sa chaise de l'âtre pour profiter de sa dernière chaleur, plaça la lumière sur une petite table, tira son journal de sa poche et se mit à lire avec distraction d'abord, sautant d'une colonne à l'autre, mais bientôt avec une sérieuse et triste attention, car ledit redoutable journal ramenait l'imagination de Trotty dans le même courant d'idées où l'avaient jeté les divers événements du jour. Sa sympathie pour l'oncle et la nièce l'avait heureusement distrait pendant quelque temps ; mais, seul et en lisant les crimes et les violences du peuple, il retomba dans sa triste préoccu-

pation. Il fut surtout frappé par le récit (ce n'était pas le premier de ce genre) que faisait le journal d'une femme qui avait, non-seulement porté ses mains désespérées sur elle-même, mais encore sur son propre enfant; — crime si horrible pour l'âme de ce pauvre père si rempli de l'amour de sa chère Meg, que ses doigts laissèrent échapper la feuille, et il se renversa sur le dos de sa chaise, tout épouvanté.

« Mère cruelle et dénaturée ! s'écria Toby, — cruelle et dénaturée ! de tels actes ne peuvent être commis que par des êtres essentiellement dépravés, nés méchants, qui n'avaient rien à faire sur la terre. On me l'a dit aujourd'hui encore, et ce n'est que trop vrai, trop évident : nous sommes mauvais. »

Les cloches tintèrent si soudainement pour lui répondre, d'une voix si claire et si sonore, qu'il en fut saisi. — Et que lui disaient-elles ?

« Toby Veck, Toby Veck, nous t'attendons ; Toby Veck, Toby Veck, nous t'attendons, ding dong ! Viens, Toby, viens à nous donc, ding, dong ! Qu'on nous l'amène, qu'on l'entraîne, réveillez-le, réveillez-le donc, ding, dong. Toby Veck, Toby Veck, la porte est ouverte ! grande ouverte. Toby Veck, viens donc, ding, dong ! » C'était un carillon impétueux, irrésistible, qui ébranlait le plâtre et les briques de la muraille.

Toby écoutait. Il écoutait de toutes ses oreilles et de toute son imagination. Était-ce le remords d'avoir dé-

tourné sa vue des cloches cette après-midi ? non, non ; ce n'était pas cela. Mais voilà que les cloches sonnent encore et qu'elles répètent : « Toby Veck, viens donc, ding, dong ! » à assoudir toute la ville.

« Meg, demanda Trotty à sa fille, après avoir frappé doucement à sa porte, entendez-vous quelque chose ?

— J'entends les cloches, mon père; elles font bien du bruit ce soir.

— Dort-elle ? demanda encore Toby, cherchant une excuse pour regarder chez Meg.

— Oui, mon père, si paisiblement, si heureusement, que je n'ose retirer ma main de ses petits doigts.

— Meg ! dit tout bas Toby, écoutez les cloches. »

Meg écouta en le regardant, mais sans altération dans ses traits. Elle ne comprenait pas les cloches.

Trotty se retira, reprit sa chaise près du feu, et resta quelque temps encore pour écouter tout seul.

L'appel était irrésistible et d'une énergie effrayante.

« Si la porte est réellement ouverte, dit Toby, ôtant à la hâte son tablier, mais sans songer à son chapeau, qui m'empêche de monter au clocher et de me satisfaire? Si la porte est fermée, je n'en demande pas davantage. Cela me suffit. »

Il était presque sûr, en se glissant tranquillement dans la rue, qu'il trouverait la porte de la tour fermée, car il connaissait bien cette porte et l'avait rarement vue ou-

verte, trois fois au plus. C'était une porte à cintre plat, en dehors de l'église, dans un coin, derrière un pilier, avec des gonds si larges et une serrure si monstrueuse, que le reste disparaissait presque sous ces accessoires en fer.

Quel fut l'étonnement de Toby lorsque, s'avançant vers l'église, la tête découverte, et étendant la main à tâtons, non sans un pressentiment qu'une autre main pouvait saisir la sienne tout-à-coup, il trouva la porte de la tour toute grande ouverte !

Il songea d'abord à revenir sur ses pas pour chercher une lumière ou un compagnon; mais son courage se raffermit soudain, et il se détermina à monter seul.

« Qu'ai-je à craindre? se dit Trotty. C'est une église. D'ailleurs, peut-être les sonneurs sont-ils là et ils ont oublié de fermer la porte. »

Il monta à tâtons, car il faisait nuit noire. Les cloches s'étaient tues; il était donc calme.

La poussière de la rue s'était accumulée sur les marches de manière à laisser comme un sable velouté sous l'impression des pieds, ce qui déjà procurait une sensation singulière. L'étroit escalier commençait si près de la porte, que Toby s'y heurta tout d'abord et repoussa involontairement la porte, qui se ferma sur lui lourdement sans qu'il pût la rouvrir. Mais c'était une raison de plus de monter. Trotty monta donc en tournant toujours dans cette espèce de spirale de pierre où sa main ren-

contrait continuellement quelque chose, et où sa vue parfois aussi croyait distinguer une figure d'homme ou de spectre qui s'effaçait pour passer elle-même invisible, et dont il ne pouvait atteindre les formes indécises sur le mur. Une fois ou deux, une porte ou une niche interrompit la monotonie de cette lente ascension, et alors le vide semblait s'agrandir de toute l'étendue du vaisseau de l'église. Trotty se croyait au bord d'un abîme où il risquait de tomber la tête en bas. Mais la muraille bientôt lui faisait de nouveau barrière, et il continua ainsi de tourner et de monter, de monter et de tourner.

L'air étouffant commença à fraîchir, puis à s'agiter comme l'haleine du vent, et enfin à souffler si fort, que Trotty pouvait à peine se tenir sur ses jambes ; mais il atteignit une des croisées en arceau de la tour, s'y cramponna, et là il put plonger son regard sur les toits des maisons, sur les cheminées fumantes, sur le cordon de lumière formé par les réverbères, le tout confondu dans un milieu de vapeurs à travers lequel il chercha à reconnaître la demeure où Meg s'étonnait peut-être de son absence, et élevait la voix pour l'appeler.

C'était le beffroi où montaient les sonneurs. Trotty avait saisi une des cordes pendantes qui descendaient par les ouvertures pratiquées dans un parquet de chêne. Il tressaillit d'abord et frémit à l'idée seule de réveiller la grosse cloche. Les cloches elles-mêmes étaient plus

haut. Trotty, entraîné par sa fascination, continua à grimper à tâtons, s'aidant d'une échelle aux barreaux minces et glissants. Mais il grimpait toujours et toujours plus haut, jusqu'à ce que, franchissant le plancher entr'ouvert, il se vit au milieu des cloches. Il était presque impossible de distinguer leurs contours immenses dans l'obscurité, mais elles étaient là, c'étaient bien elles, sombres et muettes.

Une sensation accablante de terreur et d'isolement pesa sur Toby, lorsqu'il se trouva dans ce nid aérien de pierre et de métal. Le vertige s'empara de son cerveau; il écouta et puis il poussa un cri: « Holà! »

— Holà! » répondirent les échos lugubres.

Étourdi, confondu, haletant, terrifié, Toby promena autour de lui des yeux hagards et tomba évanoui.

TROISIÈME QUART.

Tel qu'après un calme plat, réveillé soudain par la tempête, l'Océan rejette les morts précipités dans ses abîmes, telle aussi, à travers les vapeurs qui voilent l'horizon, la pensée, sortant d'une léthargie passagère, nous présente le tableau confus de ses spectres : monstres informes qui s'échappent d'une résurrection imparfaite et prématurée ; fragments divers, membres de différents corps que le hasard réunit pêle-mêle ; bizarres métamorphoses, mutilations extraordinaires, images qui tour-à-tour se séparent et se rejoignent, douées d'une vie merveilleuse. Qui nous dira comment s'opère le retour graduel et régulier de nos sens et de nos idées? Qui pourra expliquer le mystère de ce cahos et de cette création, mystère qui se passe cependant chaque jour dans nous-mêmes, type et symbole d'un mystère plus grand encore ?

Quand et comment la nuit qui enveloppait le noir clocher se changea-t-elle en une lumière resplendissante? Quand et comment la tour solitaire se peupla-t-elle de

myriades de figures? Quand et comment le murmure monotone qui bourdonnait à l'oreille de Trotty endormi ou évanoui devint-il une voix sonore? « Suivez-le et poursuivez-le, » soupirait tout-à-l'heure cette voix; « interrompez son sommeil, » criait-elle maintenant. Quand et comment, au lieu d'une sensation lente et confuse, Trotty commença-t-il à percevoir clairement tout ce qui frappait son ouïe et sa vue, à distinguer ce qui était réellement de ce qui n'était pas? les dates et les moyens d'investigation manquent pour le dire; mais réveillé et se relevant enfin sur le plancher où il était tombé, Trotty aperçut un spectacle surnaturel.

Il vit la tour, où un charme avait conduit ses pas, fourmiller de fantômes nains, créations fantastiques des cloches; il les vit incessamment sauter, voler, tomber par milliers des entrailles de l'airain; il les vit autour de lui sur le plancher, au-dessus de lui dans l'air, descendre et s'éloigner au moyen des cordes, le regarder du haut des solives massives ceintes de fer, le lorgner à travers les fentes et crevasses des murailles, et peu à peu l'entourer de leurs ronds multiples, semblables à ces cercles que déroule au loin sur la surface d'un lac la chute soudaine d'une lourde pierre. Il les vit sous toutes sortes d'aspects et de formes; il en vit de laids et de beaux, de difformes et de gracieux, de jeunes et de vieux, de bons et de cruels, de gais et de sombres. Il en vit qui dansaient; il en vit qui chantaient; il en vit qui

s'arrachaient les cheveux et il en vit qui poussaient des hurlements.

Leur multitude épaississait l'air ; Trotty les voyait aller et venir incessamment, monter et descendre, volant sur des coursiers aériens, déployant des ailes, mettant à la voile ; celui-ci disparaissant dans le lointain, celui-là se perchant à côté de lui, tous s'agitant dans une violente et perpétuelle activité. Pierres, briques, ardoises, tuiles, devenaient transparentes à ses regards comme aux leurs : il les voyait dans l'intérieur des maisons, occupés au chevet des hommes endormis ; il les voyait consoler ceux qui faisaient un rêve ou les battre avec un fouet, crier à l'oreille de l'un, soupirer la plus douce musique à l'oreille d'un autre ; ici gazouiller le chant des oiseaux et exhaler le parfum des fleurs, là faire apparaître soudain d'horribles visages dans la glace de leurs miroirs magiques.

Il vit ces enfants des cloches, non-seulement parmi les hommes endormis, mais encore parmi ceux qui étaient éveillés, remplissant les fonctions les plus inconciliables, prenant les formes les plus opposées. Il en vit un qui s'attachait des ailes innombrables pour augmenter la rapidité de sa fuite, et un autre qui se chargeait de chaînes et de contrepoids pour ralentir sa marche ; il en vit qui avançaient les aiguilles des pendules et d'autres qui les retardaient et cherchaient à les arrêter tout-à-fait ; il en vit qui, ici, représentaient une noce, là, des

funérailles; dans cette salle, une élection; dans celle-là, un bal; partout le mouvement et une incessante activité.

Étourdi par l'armée turbulente de ces extraordinaires figures autant que par le tintamarre des cloches qui sonnaient pendant tout ce temps-là, Trotty se cramponna à un pilier et tourna ses regards de tous côtés dans une stupéfaction muette.

Tout-à-coup les carillons s'arrêtent. Changement instantané! Cette innombrable foule s'évanouit; tous ces rêves bizarres s'effacent, la vie et le mouvement les abandonnent; ils cherchent à fuir, tombent, et en tombant meurent ou se fondent dans l'air. Un traînard se détache encore de la grosse cloche et met pied à terre à côté de Trotty; mais il était mort et avait disparu avant d'avoir pu faire un tour sur lui-même. Quelques-uns de ceux qui avaient gambadé dans le clocher, y restèrent un moment à essayer des pirouettes; mais de plus en plus faibles et de moins en moins nombreux à chaque pas, ils finirent par s'en aller comme le reste. Le dernier fut un petit bossu qui s'était réfugié dans un angle sonore où il bondit et fit la culbute tout seul, persévérant jusqu'à ce qu'il fût réduit à une de ses jambes et même à un de ses pieds; mais il finit par s'évanouir avec la voix du dernier écho. La tour demeura silencieuse.

Ce fut alors, seulement alors, que Trotty vit dans chaque cloche une figure barbue de la grosseur et de la

stature de la cloche — incompréhensible dualité! une figure de la cloche elle-même... géant grave et sombre qui le surveillait d'un regard inquiet pendant qu'il était là comme s'il avait pris racine sur le plancher.

Mystérieuses et imposantes figures! ne s'appuyant sur rien, suspendues dans l'atmosphère ténébreuse de la tour; leurs têtes drapées et encapuchonnées se dressant dans le cintre de la toiture; fantômes immobiles et sombres, quoique Trotty les vît par l'effet d'une lumière qui leur était propre — la seule qui éclairât ce lieu... Chacun d'eux tenait sa main gantée sur ses lèvres.

Vainement, dans sa terreur, Trotty aurait voulu plonger à travers l'ouverture du plancher; il avait perdu toute faculté de se mouvoir... Vainement il aurait voulu se précipiter la tête la première du haut du clocher plutôt que de subir la surveillance de ces yeux rivés sur les siens et qui semblaient décidés à le poursuivre de leurs regards quand bien même leurs orbites eussent été évidées et sans prunelles. Trotty éprouva un redoublement d'épouvante au milieu de cette solitude, au milieu de cette étrange et lugubre nuit, comme si une main de spectre s'était posée sur son épaule. Il était loin, bien loin de tout secours... séparé de la terre par le trajet de ce long et ténébreux sentier dont il se rappelait avoir franchi la spirale fantastique; à la hauteur où il se trouvait, à cette hauteur où il n'avait pu, dans le jour, suivre sans vertige le vol des oiseaux, il n'y

avait plus de communication possible entre lui et les braves gens de sa connaissance qui dormaient tranquillement dans leurs lits... réflexion pénible, ou plutôt sensation toute physique qui lui glaça le cœur. Pendant ce temps-là, cependant, ses yeux, sa pensée, sa terreur, se fixaient sur les figures qui le regardaient lui-même, — ne ressemblant à aucune figure de ce monde, par l'effet de la nuit qui les enveloppait aussi bien que par leurs formes extraordinaires, par leurs yeux immobiles et leur suspension surnaturelle au-dessus du plancher.... Trotty les voyait néanmoins aussi distinctement que les solives de chêne et les barres de fer qui composent ce qu'on appelle dans le clocher la cage des cloches, véritable échafaudage compliqué, enchevêtrement de charpentes entrecroisées parmi lesquelles les cloches se tenaient suspendues pour continuer leur inspection vigilante, comme parmi les branches d'un bois frappé de mort exprès pour servir de retraite à leur fantastique existence.

Un souffle d'air — froide rafale — vint gémir à travers le clocher; quand ce souffle expira, le Bourdon ou le spectre du Bourdon parla :

« Quel est celui qui vient nous voir? dit la voix, voix lente et sonore que Trotty crut entendre sortir aussi comme un écho multiple de l'intérieur des autres cloches.

— J'avais cru que les carillons m'appelaient par mon

nom, répondit Trotty, levant les mains dans une attitude suppliante. Je ne sais trop comment je suis ici, ni comment j'y suis venu. Voici bien des années que j'écoute les cloches qui m'ont souvent réjoui le cœur.

— Et les as-tu remerciées? demanda l'Esprit de la grosse cloche.

— Mille et mille fois! s'écria Trotty.

— Comment?

— Je ne suis qu'un pauvre homme, bégaya Trotty, et je ne pouvais les remercier qu'en paroles.

— Et l'as-tu toujours fait? ne nous as-tu jamais fait tort en paroles? demanda encore la grosse cloche.

— Non, s'écria Trotty vivement.

— Tu n'as jamais nui à notre bonne réputation par des paroles mensongères, injustes, malveillantes? »

Trotty allait répondre : « jamais! » lorsqu'il s'arrêta tout confus.

« La voix du Temps, dit le fantôme, crie à l'homme : « avance. » Le Temps lui fut donné pour son progrès et son perfectionnement; pour l'accroissement de son mérite, de son bonheur, de son bien-être dans la vie; pour sa marche en avant vers le but placé visiblement à sa portée, dans les limites auxquelles est bornée sa carrière, comme celle du Temps, la même pour tous deux depuis que le Temps et lui la commencèrent ensemble. Des siècles de ténèbres, d'injustice et de violence se sont succédé; des infortunés comptés par millions, ont

souffert, ont vécu, sont morts : — pour montrer à l'homme le chemin ouvert devant lui. Celui qui cherche à le ramener en arrière ou à l'arrêter dans sa course, entrave le mouvement d'une puissante machine qui frappera de mort l'imprudent, et ne fera que marcher plus rapide et plus terrible après sa suspension momentanée.

— Je n'ai jamais rien tenté de pareil que je sache, répondit Trotty. C'est tout-à-fait par hasard, sans le vouloir, si je l'ai fait. Je me garderais bien de le faire, très-certainement. »

Le fantôme du Bourdon répliqua :

« Celui qui met dans la bouche du Temps ou dans celle des ministres et interprètes du Temps un cri de lamentation sur des jours qui ont eu leurs épreuves, qui ont eu leurs fautes, et qui en ont laissé des traces, visibles même aux moins clairvoyants — un cri de lamentation qui ne profite au Présent, que parce qu'il montre à l'homme quel besoin il a encore de son courage et de ses efforts quand il se trouve des cœurs assez faibles pour écouter les regrets inspirés par un tel Passé—celui qui fait cela est coupable envers nous, et voilà le tort que tu nous as fait à nous — aux Cloches. »

Les premières terreurs de Trotty commençaient à se calmer. Mais nous avons vu quelle tendresse et quelle gratitude il éprouvait pour les Cloches, et lorsqu'il s'entendit accuser d'une offense si grave coutre elles, son cœur fut touché d'un douloureux repentir.

« Si vous saviez, répondit-il en joignant les mains, ou peut-être le savez-vous..... si vous saviez combien de fois vous m'avez tenu compagnie ; combien de fois vous m'avez consolé quand j'étais découragé, et comment vous étiez le joujou de ma petite Meg... presque le seul qu'elle eût... depuis le soir où sa mère mourut et nous laissa seuls, elle et moi... Non, vous ne me garderiez pas rancune pour un mot prononcé à la légère. »

La grosse Cloche lui dit:

« Supposer qu'une seule note de nos carillons exprime l'indifférence ou le mépris pour aucune des espérances ou des consolations de la classe malheureuse, pour aucune de ses peines ou pour aucun de ses plaisirs !... Interpréter notre voix comme une réponse approbative à tous ces systèmes, mesurant les passions et les affections humaines comme ils calculent le total des misérables provisions alimentaires qui servent à entretenir la vie pénible et languissante de l'humanité !... Supposer ainsi, interpréter ainsi... c'est nous faire injure, et c'est l'injure que tu nous as faite.

— Je le confesse, dit Trotty, oh ! pardonnez-moi.

— Oser faire de nous l'écho des vers rampants de la terre ! poursuivit le fantôme... oser nous confondre avec les gens toujours prêts à *supprimer* ces natures souffrantes destinées à s'élever un jour plus haut que ne sauraient le concevoir ces vers du Temps en s'agitant

dans leur fange! Celui qui a cette mauvaise pensée nous fait injure, et c'est l'injure que tu nous as faite.

— Oui, mais sans intention, dit Trotty — sans intention et par ignorance.

— Enfin, et ceci est pire encore, poursuivit la Cloche, celui qui tourne le dos aux êtres de son espèce tombés et disgraciés, les abandonne comme vils, et dédaigne de jeter un regard de compassion sur les précipices où ils ont perdu le sentier du bien, mais en saisissant dans leur chute quelques touffes d'herbe du sol où leur pied a glissé, et en les conservant encore au fond du gouffre où ils expirent tout saignants et brisés..... Celui-là surtout fait injure au Ciel et à l'Homme, au Temps et à l'Éternité. C'est ce que tu as fait.

— Épargnez-moi; grâce, pour l'amour du ciel, s'écria Trotty, tombant à genoux.

— Écoute, dit le fantôme de la grosse Cloche.

— Écoute! crièrent les autres fantômes.

— Écoute, dit une voix claire et enfantine, que Trotty crut reconnaître pour l'avoir déjà entendue. L'orgue résonna faiblement dans l'église, puis s'enflant par degrés, la mélodie monta jusqu'aux voûtes et remplit le chœur et la nef, montant toujours et s'étendant toujours, allant ébranler le chêne des charpentes et des lambris, agiter les flancs d'airain des cloches, la ferrure des portes, et la pierre des escaliers, jusqu'à ce que l'enceinte des murailles, ne pouvant plus la contenir, elles s'élan-

çât vers les cieux... Comment le sein d'un pauvre vieillard aurait-il pu contenir un son si vaste et si puissant? Il s'échappa donc de cette faible prison, en faisant couler un torrent de larmes, et Trotty se cacha le visage dans ses mains. »

« Écoute! dit le fantôme de la grosse Cloche.

— Écoute! crièrent les autres fantômes.

— Écoute! dit la voix enfantine. »

Un concert de voix solennelles éclata dans la tour de l'église... un chant lugubre et lent, un chant mortuaire, et Trotty, en écoutant, distingua sa fille parmi les chanteurs.

« Elle est morte! s'écria le vieillard. Meg est morte! son esprit m'appelle. Je l'entends.

— L'esprit de ta fille, répondit la Cloche, gémit sur ceux qui ne sont plus, se mêle avec ceux qui ne sont plus — avec les espérances, les désirs et les rêves de la jeunesse; — mais elle vit. Que sa vie soit pour toi une leçon, une vérité vivante. Apprends de la créature la plus chère à ton cœur jusqu'à quel point il est vrai que les méchants sont nés méchants. Vois arracher un à un tous les bourgeons et toutes les feuilles de la plus belle tige qui va se dépouiller et se flétrir à tes yeux. Suis-la... jusqu'à l'heure de son désespoir. »

Chacune des figures fantastiques étendit le bras droit et fit signe à Trotty de regarder au-dessous de lui.

« Le génie des carillons t'accompagnera, dit le fan-

tôme de la grosse Cloche. Va, il marche sur tes pas. »

Trotty tourna la tête, et que vit-il?... l'enfant — l'enfant que Will Fern portait dans la rue : l'enfant que Meg avait couchée dans son lit, et qui, à présent dormait d'un autre sommeil.

« Je l'ai portée moi-même ce soir, dit Trotty... dans mes bras.

— Qu'on lui montre ce qu'il appelle *lui-même* », dit le fantôme de la grosse Cloche, et les autres répétèrent la même phrase. La tour s'ouvrit aux pieds de Trotty. Il regarda et vit son propre corps étendu sur le sol... en dehors de l'église, écrasé et sans mouvement.

« J'ai cessé de vivre ! s'écria Trotty. Je suis mort !

— Mort ! répondirent tous les fantômes ensemble.

— Bonté du ciel ! et le nouvel an ?

— Passé ! disent les fantômes.

— Quoi ! s'écria-t-il en frissonnant... je me suis égaré en montant ici dans les ténèbres, et suis tombé au bas de la tour... Je suis tombé il y a un an !

— Il y a neuf ans, répliquèrent les fantômes ; et en répondant ainsi, ils cessèrent le geste de tendre la main ; puis là où étaient leurs spectres, Trotty ne vit plus que les cloches.

Et elles sonnèrent, leur heure étant revenue, et de nouveau d'immenses multitudes de fantômes apparurent ; de nouveau ils se mêlèrent confusément comme ils avaient fait auparavant : de nouveau ils s'évanouirent

dès que les cloches se turent, et ils s'évanouirent dans le néant.

« Qui sont ces figures ? demanda Trotty à son guide. Qui sont-elles ? ou suis-je fou ?

— Ce sont les Esprits des cloches ; la personnification de leurs sons aériens. Ils prennent toutes les formes, ils exercent toutes les fonctions que leur donnent les espérances et les pensées des mortels, d'après les souvenirs que ceux-ci ont recueillis dans le passé.

— Et vous, demanda Trotty avec un air égaré, qui êtes-vous ?

— Silence ! silence ! répondit le petit génie, regarde là, là. »

Le génie montrait une pauvre chambre. Trotty y reconnut Meg, sa fille chérie, travaillant à une broderie dont il l'avait souvent vue s'occuper. Il ne fit aucun effort pour lui donner un baiser de père ; il ne tenta pas de la presser sur son cœur ; il sentait que ces caresses n'existaient plus pour lui. Mais il retint sa respiration haletante ; il essuya les larmes qui voilaient ses yeux, afin de la regarder, afin de ne regarder qu'elle, elle seule !

Ah ! qu'elle était changée, oui, bien changée ! quel nuage avait terni la limpidité de ses beaux yeux ! comme les couleurs avaient disparu de ses joues ! belle encore, toujours aussi belle, mais l'Espérance, l'Espérance, l'Es-

pérance, ah! où était-elle, cette Espérance si fraîche qui avait parlé à ce pauvre père comme une voix?

Meg leva les yeux de dessus son ouvrage, cherchant une compagne assise auprès d'elle. Le vieillard suivit son regard et tressaillit.

Dans la femme faite il reconnut tout d'abord la jeune fille; dans ses longs cheveux soyeux il reconnut les mêmes boucles d'un âge plus tendre, et autour des lèvres l'expression enfantine; ses yeux se tournaient sur Meg avec le même intérêt qui les animait lorsque Trotty lui-même l'eut apportée autrefois toute petite à sa fille.

Oh! il ne se trompait pas. Vainement il eût voulu douter; il ne le pouvait. Malgré quelque chose qui lui paraissait noble et imposant dans cette figure, quelque chose d'indéfini et qui distingue la femme de l'enfant... c'était la même, la petite Lilian, la nièce de Will Fern.

Silence, elles parlent:

« Meg, disait Lilian avec hésitation, vos yeux abandonnent bien souvent votre ouvrage pour me regarder.

— Mes yeux sont-ils tellement changés qu'ils vous fassent peur? répondit Meg.

— Non, ma chère amie! non... vous souriez vous-même en le supposant... Pourquoi ne pas sourire en me regardant, Meg?

— Mais je souris, il me semble? répondit-elle, souriant en effet.

— Maintenant, oui, dit Lilian, mais ce n'est pas toujours ainsi. Lorsque vous me croyez occupée et ne vous voyant pas, vous semblez si inquiète et si soucieuse que j'ose à peine lever les yeux. Certes, il n'y a guère de motifs de sourire dans cette vie rude et pénible... Mais vous étiez autrefois si gaie!

— Ne le suis-je plus? s'écria Meg avec un accent d'alarme, et se levant de sa chaise pour aller l'embrasser. Est-ce que je rends plus lourd encore pour vous, Lilian, le fardeau de notre vie?

— Vous, vous seule vous faites que cette vie ne ressemble pas à la mort, répondit Lilian qui l'embrassa avec tendresse. Sans vous, Meg, je ne sais si je désirerais vivre. Un travail si continuel! tant d'heures, tant de jours, tant de longues et interminables nuits d'un travail qu'il faut recommencer éternellement, non avec l'espoir d'amasser des richesses, de vivre grandement ou dans l'aisance, que dis-je? avec l'espoir d'avoir seulement de quoi faire un repas frugal, mais pour gagner un morceau de pain, mais pour avoir seulement de quoi vivre, de quoi entretenir en nous la force de travailler encore, de souffrir encore et de conserver la conscience de notre dure destinée! Ah! Meg, Meg! comment le monde cruel peut-il avoir le courage d'être témoin d'existences si malheureuses!... Elle prononça cette

dernière phrase en élevant la voix et embrassant Meg avec l'expression d'une amère douleur.

« Lilly ! dit Meg avec une douce flatterie et en écartant les cheveux qui tombaient sur son visage mouillé de larmes, quoi ! Lilly, vous si jolie et si jeune ! »

Lillian l'interrompit, et lui adressant un regard suppliant : « Ah ! s'écria-t-elle, c'est là ce qui est pire encore ; oui, pire que tout ! Souhaitez plutôt que je devienne tout à coup vieille, Meg ! vieille, flétrie, ridée, mais délivrée des pensées affreuses qui me tentent dans ma jeunesse. »

Trotty se retourna pour regarder son guide... Le génie des carillons avait fui... il n'était plus là !

Trotty lui-même avait quitté la place. Un changement s'était fait autour de lui. Il était au château de Bowley ; une grande solennité se célébrait dans cette résidence de sir Joseph Bowley, l'ami, le père du pauvre, en l'honneur du jour de naissance de lady Bowley. Or, lady Bowley était née le premier jour de l'an (ce que les gazettes locales considéraient comme une indication précise de la Providence qui avait voulu que le chiffre I appartînt spécialement à lady Bowley dans l'ordre de la nature) ; c'était donc le premier jour de l'an qu'avait lieu cette grande fête.

Bowley-Hall était rempli de visiteurs. Il y avait le monsieur au visage rouge, il y avait M. Filer, il y avait l'alderman Cute... l'alderman Cute avait une sympathie

naturelle pour les gens titrés, et il s'était de plus en plus lié avec sir Joseph Bowley, reconnaissant de son aimable lettre... il était même devenu l'ami de la famille... Il y avait bien d'autres hôtes encore ; parmi eux errait le fantôme de Trotty, pauvre fantôme qui regardait tristement à droite et à gauche pour retrouver son guide.

Il devait y avoir un dîner d'apparat dans la grande salle du château. A ce dernier, sir Joseph Bowley, en sa qualité d'ami et de père des pauvres, devait prononcer son grand discours. Certains plum-poudings devaient être mangés par ses *amis* et *enfants* dans une autre salle. Au signal convenu, amis et enfants, venant se mêler parmi leurs amis et pères, devaient former une seule famille, et il n'y aurait aucun œil qui ne versât une larme d'émotion.

Mais il devait arriver plus encore... oh ! oui, beaucoup plus ; sir Joseph Bowley, baronnet et membre du parlement, devait jouer une partie aux quilles... (de vraies quilles...) avec ses tenanciers.

« Ce qui rappelle tout à fait, dit l'alderman Cute, le temps du vieux roi Hall, du gros roi Hall, du joyeux roi Hall. Oh ! beau caractère !

— Très-beau, dit M. Filer sèchement. Très-beau caractère pour épouser des femmes et les tuer. J'ajouterai en passant que ce roi Henri VIII dépassa de beaucoup la moyenne ordinaire des épouses qu'on peut avoir.

— Vous épouserez les belles dames et ne les tuerez pas, vous, eh ! mon gentil garçon ? dit l'alderman Cute à l'héritier de sir Joseph Bowley, âgé de douze ans. Nous verrons bientôt ce petit gentleman au Parlement, ajouta l'alderman en le prenant par les épaules et affectant un air aussi réfléchi que possible. Oui, bientôt nous entendrons parler de ses succès aux élections, de ses discours à la chambre, des ouvertures que lui feront les ministres, de ses brillantes promesses de toute sorte. Ah ! nous ferons nos petites harangues à son sujet dans le conseil de la cité, je le garantis... et cela avant que nous ayons le temps de tourner la tête.

— Ah ! quelle différence de souliers et de bas ! pensa Trotty : et cependant son cœur s'attendrit même en faveur de cet enfant du riche, pour l'amour de ces enfants sans souliers et sans bas prédestinés (par le décret de l'alderman) à tourner à mal et qui auraient pu être les enfants de la pauvre Meg.

— Richard ! soupira Trotty en errant parmi tout ce monde, où est-il ? je ne puis trouver Richard ! où est Richard ? »

Il n'était guère probable qu'il fût là, s'il vivait encore. Mais Trotty se sentait seul dans la foule joyeuse ; le chagrin le troublait : il s'en allait de côté et d'autre, cherchant son guide et disant : « Où est Richard ? montrez-moi Richard. »

Il errait ainsi, lorsqu'il rencontra M. Fish, le secré-

taire confidentiel de sir Joseph Bowley. M. Fish était dans une grande agitation. « Hélas! hélas! s'écriait M. Fish, où est l'alderman Cute? quelqu'un a-t-il vu l'alderman? »

Vu l'alderman? en vérité, qui pouvait ne pas avoir vu l'alderman? Un homme si considérable et si affable! un homme si empressé de répondre au désir naturel que tout le monde avait de le voir! S'il avait un défaut, c'était de se mettre constamment *en vue*, et partout où étaient les gens de rang et de fortune, les grands... attiré sans doute par la sympathie réciproque des grandes âmes, on était sûr de voir l'alderman Cute.

Plusieurs voix répondirent qu'il était dans le cercle qui se faisait autour de sir Joseph. M. Fish se fraya un passage jusque-là, le trouva et l'emmena avec mystère dans l'embrasure de la croisée la plus proche. Trotty les rejoignit... nullement de son gré... il sentait que ses pas l'entraînaient malgré lui dans cette direction.

« Mon cher alderman Cute, dit M. Fish, venez un peu plus par ici. Il est arrivé le plus épouvantable événement. Je reçois à l'instant même cette nouvelle; je pense qu'il vaudra mieux ne pas en informer sir Joseph avant la fin de la journée. Vous connaissez sir Joseph et me donnerez votre avis. Le plus épouvantable et le plus déplorable événement!

— Fish, répondit l'alderman, Fish, mon estimable ami, de quoi s'agit-il? Rien de révolutionnaire, j'espère.

Aucune tentative de contrainte dirigée contre les magistrats?

— Deadles, le banquier, reprit le secrétaire avec son air effaré, Deadles, Frères, qui devait être ici aujourd'hui... un des syndics de la compagnie des orfèvres...

— Il n'a pas suspendu ses payements? s'écria l'alderman... impossible!...

— Suicidé!

— Bonté de Dieu!

— Il s'est introduit un canon de pistolet dans la bouche et s'est fait sauter la cervelle, dit M. Fish. Sans motif... une fortune de prince...

— Un homme aussi haut placé! s'écria l'alderman, un homme si riche, un des hommes les plus considérables de la cité de Londres! Suicidé! M. Fish, tué de sa propre main?

— Ce matin même, répondit M. Fish.

— Oh! le cerveau! le cerveau! s'écria le pieux alderman levant les mains au ciel. Oh! les nerfs! les nerfs! oh! les mystères de cette machine appelée homme! qu'il faut peu de chose pour la détraquer! Pauvres créatures que nous sommes! peut-être un dîner, monsieur Fish. Peut-être la conduite de son fils, qui, m'a-t-on dit, se dérangeait chaque jour davantage, et prenait l'habitude de tirer des lettres de change sur lui sans le moindre avis. Un homme très-respectable! un des hommes les plus respectables que j'aie jamais con-

nus. Exemple lamentable, monsieur Fish! calamité publique. Je me ferai un point d'honneur de porter à son enterrement le deuil le plus sévère. Un homme très-respectable! Mais il y a QUELQU'UN là-haut! il faut nous soumettre, monsieur Fish, il faut nous soumettre.

— Quoi alderman! pas un mot de votre résolution de supprimer le suicide et le reste? Rappelez-vous, magistrat, l'orgueil de votre morale; allons, alderman, armez-vous de votre balance. Dans un des plateaux est votre banquier, dans l'autre, dans celui qui est vide, mettez-moi la détresse de quelque pauvre femme qui s'est suicidée, elle aussi, après avoir longtemps souffert les angoisses de la faim, après avoir tant pleuré que ses larmes se sont taries, que son cœur même s'est desséché. Pesez-les tous les deux, nouveau Daniel, votre jugement est attendu par l'audience; cette foule d'infortunés est attentive à la lugubre comédie que vous jouez devant elle. Ou supposons que vous perdiez aussi la raison, cette supposition n'est pas si invraisemblable, supposons que vous aussi vous vous coupiez la gorge pour apprendre à vos semblables (si vous avez un semblable) s'il est juste de comparer votre démence au milieu de toutes les aisances de la vie avec celle des cœurs éprouvés par des malheurs réels... Eh bien! que diriez-vous? »

Ces réflexions se présentèrent à l'esprit de Trotty, comme si les paroles qui les exprimèrent avaient été prononcées par une voix étrangère dans son propre

cœur. L'alderman Cute promit à M. Fish qu'il l'aiderait à annoncer prudemment la triste catastrophe à M. Joseph quand la journée serait terminée. Ils se séparèrent ensuite après que l'alderman eut presque démis le poignet de Fish en lui serrant la main dans l'amertume de son âme et en répétant: « Le plus respectable des hommes!... en vérité, je ne comprends pas comment le ciel permet de si fatales afflictions sur la terre. Vraiment, ajouta-t-il, si on ne réfléchissait aux secrets desseins de la Providence, on croirait qu'il existe de temps à autre de telles secousses de notre planète qu'elles affectent toute l'économie animale. Deadles, Frères!... »

La partie de quilles eut un immense succès. Sir Joseph y montra une grande adresse. Son fils, Master Bowley, fut digne de son père, et chacun de s'écrier que puisque un Baronnet et le Fils d'un Baronnet jouaient aux quilles, le pays ne pouvait que prospérer rapidement.

A l'heure convenable on servit le banquet. Trotty se rendit involontairement à la salle du festin comme les autres ; car il s'y sentait entraîné par une impulsion plus forte que son libre arbitre. Ce fut un spectacle d'une gaîté extrême. Les dames étaient très-belles, les convives de bonne humeur, ravis et joyeux. Lorsque les portes s'ouvrirent et que les gens de la campagne entrèrent en foule vêtus de leur costume rustique, ce fut la plus magnifique scène de la journée : mais Trotty ne cessait de murmurer : « Où est Richard? il serait venu

la consoler et lui prêter appui ! je ne vois pas Richard. »

On avait prononcé des discours ; on avait proposé la santé de lady Bowley ; sir Joseph Bowley avait remercié ; il avait fait sa grande harangue en démontrant jusqu'à l'évidence qu'il était l'Ami, le Père des Pauvres ; il avait proposé pour toast : « A ses amis et à ses enfants! à la dignité du travail !... » soudain un léger trouble se manifesta au bout de la table. L'attention de Trotty fut appelée de ce côté. Après un moment de confusion , de bruit et de résistance, un homme se fit faire place et s'avança seul.

Ce n'était pas Richard. Non ; mais quelqu'un à qui Trotty avait pensé aussi et qu'il avait cherché plus d'une fois des yeux. Dans une salle moins bien éclairée, il aurait pu douter de l'identité de cet homme si épuisé, si courbé , si vieilli ; mais avec le torrent de lumières qui rayonnait sur cette tête blanchie , sur ces traits ridés, Trotty reconnut tout d'abord Will Fern.

« Qu'est-ce donc ? s'écria sir Joseph en se levant. Qui a fait entrer cet homme ? c'est un criminel échappé de prison. Fish , monsieur Fish , voulez-vous avoir la bonté...

— Une minute, dit Will Fern , une minute ! Madame, vous êtes née à pareil jour , le jour du nouvel an. Je vous demande de m'obtenir une minute pour me faire entendre. »

Lady Bowley intercéda pour lui, et sir Joseph reprit son siége avec une dignité naturelle. L'homme en guenilles, car le nouveau-venu était misérablement vêtu, promena ses regards sur l'assemblée et la salua humblement.

« Gens riches, dit-il, vous avez bu à la santé du travailleur, regardez-moi !

— Sorti de prison... dit M. Fish.

— Sorti de prison ! répéta Will, et ce n'est ni la première, ni la seconde, ni la troisième, ni même la quatrième fois. »

M. Filer fit encore ici à part son éternelle observation, pour dire que quatre fois était plus que la *moyenne*, et que Will devait être bien honteux.

» Gens riches, dit Fern, regardez-moi; vous voyez que je ne puis tomber plus bas; vous ne pouvez plus rien pour venir à mon secours, car, ajouta-t-il en se frappant la poitrine et branlant la tête, le moment est passé où vos bonnes paroles et vos actes de charité auraient pu ME faire du bien... il est passé avec le parfum des fèves ou de la luzerne de l'année dernière. C'est pour ceux-ci (montrant du doigt les paysans), c'est pour eux que je veux vous parler, et puisque vous êtes tous réunis ensemble, écoutez la Vérité une fois dans votre vie.

— Il n'est personne ici, dit sir Joseph Bowley, qui voudrait le prendre pour son interprète.

— Vraisemblablement, sir Joseph ; je le crois. Ce que je vais vous dire n'en sera pas moins la vérité. Peut-être ce n'est pas sans preuves que je vais parler. Gens riches, j'ai vécu maintes années dans ce canton. Vous pouvez apercevoir ma chaumière là-bas par-dessus la palissade qui s'est affaissée. J'ai cent fois vu les dames la dessiner dans leurs albums. J'ai entendu dire qu'elle ferait très-bien dans une peinture. Mais il n'y a pas de mauvaise saison dans les peintures, et cette chaumière est meilleure pour figurer en tableau que pour servir d'abri à quelqu'un qui l'habite. Eh bien ! j'y ai vécu, moi... vécu d'une vie bien dure, bien amère, croyez-le, chaque jour de l'année, oui, chaque jour, vous pouvez en juger par vous-mêmes. »

Il parlait comme il avait parlé le soir que Trotty le rencontra dans la rue. Sa voix était plus sourde et plus rauque, avec un tremblement par intervalles ; mais la colère ne l'éleva jamais au-dessus de cette intonnation ; il conserva jusqu'au bout l'accent égal et ferme qui convenait au simple récit qu'il faisait.

« Il est plus difficile que vous ne pensez, gens riches, de s'élever honnêtement dans une pareille demeure. Que j'y sois devenu un homme et non pas une brute, c'est quelque chose, je vous assure..... quelque chose qui peut parler en ma faveur ; je veux parler de ce que j'étais. Ce que je suis, c'est autre chose ; il n'y a plus

rien à dire ni à faire pour moi : c'est une affaire finie. »

« Je suis enchanté que cet homme soit entré, remarqua sir Joseph en promenant autour de lui un regard serein. Ne l'interrompez pas. Il semble que la chose soit providentiellement ordonnée. Cet homme est un Exemple, un Exemple vivant. J'espère avec confiance que cet exemple ne sera pas perdu pour mes *amis* ici assemblés. »

« Je traînai ma vie comme je pus, continua Fern après un moment de silence, je ne sais trop quelle vie, et qui pourrait le savoir ? — mais une vie si pénible que je ne pouvais prendre un air gai, ni faire croire que je fusse autre chose que ce que j'étais. Or, messieurs, vous, messieurs, qui siégez aux assises, quand vous voyez un homme avec l'expression du mécontentement sur son visage, vous vous dites les uns aux autres : Cet homme m'est suspect. J'ai mes doutes, dites-vous, sur ce Will Fern. Surveillez-moi cet homme. Je ne dis pas, messieurs, que ce ne soit pas naturel. Tout ce que je dis, c'est que c'est ainsi, et, de ce moment, tout ce que fera Will Fern et tout ce qu'il ne fera pas — c'est tout un — tout tourne contre lui. »

L'alderman Cute accrocha ses pouces à ses goussets de gilet, et, se renversant sur sa chaise, regarda d'un air souriant un fabricant de chandelles, son voisin, comme pour lui dire : « Sans doute ! je vous le disais

bien ; la plainte commune..... Dieu nous bénisse ! nous sommes au courant de ces choses-là — moi et la nature humaine. »

« Maintenant, messieurs, reprit Will Fern en gesticulant et avec une rougeur momentanée sur son pâle visage, voici comment nous sommes traqués et poursuivis par vos lois quand nous en sommes réduits là : j'essaie d'aller vivre ailleurs, et je suis un vagabond..... en prison !... Je reviens ici. Je vais dans le bois cueillir quelques noisettes, et je casse, sans le vouloir, une petite branche ou deux... en prison !... Un de vos garde-chasse m'aperçoit en plein jour un fusil à la main, près de mon morceau de jardin... en prison !... Je me laisse aller naturellement à quelque expression de colère contre cet homme, lorsque je suis relâché... en prison !.... Je coupe un bâton... en prison !... Je ramasse et mange une pomme pourrie ou un navet... en prison !... Quand je sors, j'ai à faire une marche de vingt milles, j'ai faim et je tends la main à un passant sur la route..... en prison !.... Enfin, le constable, le garde-chasse, n'importe qui, me rencontre n'importe où, faisant n'importe quoi !..... en prison..... en prison !..... car c'est un vagabond, un gibier de prison, et la prison est sa seule demeure. »

L'alderman fit encore ici un hochement de tête significatif comme pour dire : « Une excellente demeure, certainement ! »

« Parlé-je ainsi pour plaider *ma* cause ? s'écria Fern. Qui peut me rendre ma liberté ? Qui peut me rendre ma bonne réputation ? Qui peut me rendre mon innocente nièce ? Ce ne sont ni les lords ni les ladies de l'Angleterre ; mais, messieurs, messieurs, en vous occupant de ceux qui sont comme moi, commencez par où il faut commencer. Que votre bienfaisance nous donne de meilleures demeures lorsque nous sommes dans nos berceaux, de meilleurs aliments lorsque nous travaillons pour vivre, des lois plus indulgentes pour nous ramener lorsque nous sortons du droit chemin, et ne mettez pas sans cesse une prison devant nous.... à chaque pas une prison. Vous ne pourrez alors avoir aucuns bons procédés pour le travailleur qu'il ne les accepte avec empressement et reconnaissance, car le travailleur a le cœur droit : il est patient et pacifique. Mais il faut d'abord diriger sa droiture naturelle ; car si vous attendez qu'il soit perdu et ruiné comme moi ou comme un de ceux qui sont ici, son cœur est déjà loin de vous. Ramenez-le, gens riches, ramenez-le ! Ramenez-le avant que, sa Bible même n'ayant plus le même sens pour son esprit aliéné, les mots lui disent le contraire de ce qu'ils vous disent à vous ; et c'est ainsi qu'en prison j'ai souvent cru lire : — Partout où tu iras, je *ne puis* aller ; partout où tu habiteras, je *n'*habiterai *pas ;* ton peuple *ne* sera *pas* mon peuple ; *ni* ton Dieu mon Dieu. »

Une agitation soudaine éclata dans la salle. Trotty

·rut d'abord que plusieurs des assistants s'étaient levés ›our chasser cet homme, et que de là provenait le hangement qui s'opérait à ses yeux ; mais, presque au nême moment, la salle et toute l'assemblée avaient lisparu à la fois, et il se retrouvait de nouveau près de a fille, assise encore pour continuer son ouvrage, dans n grenier plus pauvre et plus misérable, où Lilian n'é-ıit plus à côté d'elle.

Le métier auquel Lilian avait travaillé était mis de ôté sur une tablette et recouvert d'un linge. La chaise ur laquelle elle s'était assise avait été retournée contre ı muraille. Il y avait toute une histoire écrite dans es petites circonstances et aussi dans la tritesse u visage de Meg. Ah ! qui aurait pu ne pas la com-rendre !

Meg se fatigua les yeux sur son ouvrage jusqu'à ce u'il fît trop noir pour voir le fil que dirigeait ses doigts; uis, à la nuit close, elle alluma sa mince chandelle et ›ntinua de travailler. Son vieux père restait là toujours ıvisible, les regards fixés sur sa fille, plein d'amour ›ur elle..... de l'amour le plus tendre, et lui parlant vec sa voix la plus affectueuse du temps passé et de 's cloches chéries..... quoiqu'il sût bien, le pau-'e Trotty, quoiqu'il sût qu'elle ne pouvait l'en-ndre.

Une bonne partie de la soirée s'était écoulée ainsi rsqu'on frappa à la porte. Meg l'ouvrit. Un homme

était sur le seuil, une espèce de garnement à l'air grognon, un ivrogne usé par l'intempérance et le vice, les cheveux mal peignés, la barbe longue et sale, mais à qui il restait quelque chose qui indiquait un homme ayant eu santé, force et bonne mine dans sa jeunesse....

Il s'arrêta jusqu'à ce qu'elle lui permît d'entrer, et alors Meg, reculant à quelques pas de la porte ouverte, le regarda silencieusement et tristement. Trotty était enfin satisfait : il voyait Richard.

« Puis-je entrer, Marguerite?

— Oui, entrez, entrez. »

Heureusement que Trotty l'avait reconnu avant qu'il parlât; car, dans le doute, cette voix rauque et discordante lui aurait fait penser que ce n'était pas Richard, mais tout autre.

Il y avait deux chaises dans la chambre. Meg donna la sienne à Richard, et resta debout à une certaine distance, écoutant ce qu'il allait dire.

Il demeura quelque temps silencieux, baissant son œil distrait avec un sourire terne et stupide, offrant le spectacle d'une dégradation si profonde, d'un abattement si abject, d'une déchéance si misérable, que Meg se couvrit les yeux de ses deux mains et détourna la tête, de peur qu'il ne vît combien elle était émue.

Réveillé par le frôlement de sa robe ou tout autre

bruit insignifiant, il releva la tête et commença à parler comme s'il ne faisait que d'entrer.

« Toujours à l'ouvrage, Marguerite. Vous travaillez tard?

— Oui, généralement.

— Et de grand matin?

— Et de grand matin.

— C'est ce qu'*elle* m'a dit... Elle m'a dit que vous ne vous fatiguiez jamais, ou ne vouliez jamais convenir que vous fussiez fatiguée... et cela pendant tout le temps qu'elle a vécu avec vous..... pas même lorsque vous tombiez en faiblesse, autant par l'effet d'un jeûne prolongé que par l'excès du travail... Mais je vous l'ai déjà dit la dernière fois que je suis venu.

— Vous me l'avez dit, répondit-elle, et je vous ai supplié de ne plus le dire, et vous m'en fîtes la promesse solennelle, Richard.

— Une promesse solennelle, répéta-t-il avec un sourire hébété et un regard effaré; une promesse solennelle; certainement, une promesse solennelle!

On eût dit que Richard se réveillait une seconde fois, et, comme la première, il ajouta avec plus d'animation:

« Comment puis-je faire autrement, Marguerite? Que puis-je faire? elle est encore revenue me trouver.

— Encore! s'écria Meg joignant les mains. Ah!

pense-t-elle à moi si souvent? Est-elle vraiment revenue ?

— Vingt fois au moins, dit Richard. Marguerite, elle me harcèle, elle me suit dans la rue et me le jette dans la main. J'entends le bruit de son pas sur les cendres, lorsque je suis à la forge (ah! ah! ce n'est guère souvent), et avant que j'aie tourné la tête, sa voix me dit : « Richard, ne regardez pas. Prenez, pour l'amour du ciel, donnez-lui cela. » Elle me l'apporte où je demeure; elle me l'envoie dans des lettres; elle frappe à la fenêtre et le laisse sur le rebord. Que puis-je faire? le voilà! »

Il tendit la main et montra une petite bourse en faisant sonner l'argent qu'elle contenait.

« Cachez-le, dit Meg, cachez-le! Lorsqu'elle reviendra, dites-lui, Richard, que je l'aime du fond de mon âme; que je ne me couche jamais sans prier le ciel pour elle; que dans ma solitude, je ne cesse de penser à elle en travaillant; qu'elle est avec moi nuit et jour; que si je mourais demain, je me souviendrais d'elle en rendant le dernier soupir: mais que je ne puis regarder cet argent. »

Richard retira la main, et fermant les doigts sur la bourse, dit avec une sorte de réflexion apathique :

« Je le lui ai bien dit. Je le lui ai dit aussi clairement que possible. Plus de douze fois, j'ai reporté cette bourse au seuil de sa porte; mais lorsqu'elle est reve-

nue une dernière fois, et que je me suis trouvé face à face avec elle, que pouvais-je faire ?

— Vous l'avez vue ! s'écria Meg ; vous l'avez vue ! Ah ! Lilian, ma chère fille ! ah ! Lilian ! Lilian !

— Je l'ai vue, continua Richard, plutôt en suivant lentement le cours de sa propre réflexion que pour répondre à Meg. Elle était là, tremblante... Comment est-elle, Richard ? m'a-t-elle dit. Parle-t-elle toujours de moi ? Est-elle maigrie ? Mon ancienne place à table ?..... qu'y a-t-il à mon ancienne place ? et le métier sur lequel elle m'apprit à broder.... l'a-t-elle brûlé, Richard ? Voilà ce qu'elle m'a dit. Elle était là ! »

Meg étouffa ses soupirs, et, les yeux inondés de larmes, se pencha pour écouter sans perdre une parole.

Richard resta accoudé sur ses genoux et penché en avant de sa chaise, comme si ce qu'il disait eût été écrit en caractères à peine lisibles sur le parquet, hésitant même quelquefois comme s'il avait quelque embarras à les déchiffrer. Il continua :

« Je suis tombée bien bas, Richard, m'a-t-elle dit, et vous devez comprendre combien j'ai souffert en me voyant renvoyer cette bourse, puisque je me décide à vous la rapporter encore moi-même. Mais vous l'avez aimée autrefois — beaucoup aimée, si j'ai bonne mémoire. On s'est interposé entre elle et vous..... des craintes, des jalousies, des doutes, des piqûres d'a-

mour-propre vous ont séparé d'elle..... mais vous l'aimez, si j'ai bonne mémoire..... Et c'est vrai, ajouta Richard, qui reprit après un moment d'interruption :

— Eh bien ! Richard, si vous l'avez aimée..... si vous avez encore quelques égards pour celle qui fut bonne comme elle, portez-lui ceci une dernière fois. Dites-lui une dernière fois combien je vous ai prié et supplié, dites-lui que j'ai appuyé ma tête sur votre épaule... où aurait pu s'appuyer sa tête à elle ; dites-lui combien je me suis humiliée devant vous, Richard ; dites-lui que vous m'avez regardée, que la beauté qu'elle aimait à vanter a disparu de mon visage... disparu tout-à-fait, et qu'à la place de cette Lilian si jolie, vous n'avez plus vu qu'une pauvre fille dont l'aspect blême la ferait pleurer ; dites-lui tout — reportez-lui cela, et elle ne vous refusera plus — elle n'en aura pas le cœur... »

Ainsi parlait Richard, répétant ces dernières phrases en homme qui parle dans un rêve, jusqu'à ce que, se réveillant encore, il se leva et dit :

« Vous ne voulez pas la prendre, Marguerite ? »

Elle secoua la tête et fit un geste suppliant pour l'engager à partir.

« Bonsoir, Marguerite.

— Bonsoir. »

Richard se retourna pour la regarder ; il fut frappé soudain de l'expression de son chagrin, et peut-être de la pitié pour lui-même qu'indiquait le tremblement de

sa voix. Ce fut une émotion vive et rapide. Pendant un moment, un éclair de son ancien attachement sembla réchauffer ce cœur... mais le moment d'ensuite Richard s'en allait comme il était venu, et cet éclair faible d'une flamme éteinte ne put provoquer en lui la honte de sa dégradation.

Dans la situation où était Meg, il n'y a pas de chagrin, pas de torture de l'âme ou du corps qui dispense de travailler. Meg s'assit et se remit à son ouvrage. Minuit sonna, elle travaillait encore.

Meg avait un maigre feu; la nuit étant très-froide, elle se levait par intervalles pour le raviver. Au moment où les cloches sonnèrent minuit et demi, elle entendit frapper doucement à sa porte. Avant de pouvoir se demander qui ce pouvait être à une pareille heure, la porte s'ouvrit.

O Jeunesse et Beauté, vous que le bonheur devrait accompagner toujours, vous qui êtes heureuses, regardez! O Jeunesse et Beauté, vous qui charmez tout ce qui vous entoure, vous qui êtes une bénédiction du ciel, regardez!

Meg vit entrer une femme — elle prononça son nom avec un cri : Lilian! Au même instant, Lilian tombait à ses genoux, se cramponnait à sa robe.

« Relevez-vous, ô ma chère! relevez-vous, ma bien-aimée Lilian!

— Jamais, jamais plus, Meg! Non, ici, ici, près de

vous, attachée à vous, sentant votre souffle chéri sur mon visage.

— Ma Lilian! bien chérie Lilian! enfant de mon cœur. Aucun amour de mère ne saurait être plus tendre que le mien. Reposez votre tête sur mon sein.

— Jamais plus, Meg, jamais. La première fois que je vous vis, Meg, vous vous mîtes à genoux près de moi. C'est à genoux près de vous que je veux mourir. Ici, ici.

— Vous voilà revenu, mon trésor! nous vivrons ensemble, travaillerons ensemble, espèrerons ensemble, mourrons ensemble!

— Ah! un baiser sur ma bouche, Meg; vos bras autour de moi; serrez-moi sur votre cœur; regardez-moi de votre doux regard; mais ne me relevez pas. Que ce soit ici; laissez-moi à genoux pour voir une dernière fois votre visage chéri. »

O Jeunesse et Beauté, vous qui devriez être si heureuses, vous qui l'êtes, regardez! ô Jeunesse et Beauté, vous qui êtes une bénédiction du ciel, regardez.

« Pardonnez-moi, Meg, vous, ma bien chérie; pardonnez-moi. Je sais que vous me pardonnez, je le sais et je le vois — mais dites-le, Meg. »

Elle le dit en baisant le front de Lilian, et en serrant dans ses bras celle dont, hélas! elle sentait battre pour la dernière fois le cœur désolé!...

« Que la bénédiction de celui qui pardonne dans le

ciel soit avec vous, ma bien-aimée ! Encore un baiser, Meg. IL souffrit que la Chananéenne s'assît à ses pieds et les essuyât avec ses cheveux. O Meg ! quel trésor de miséricorde ! »

Lorsqu'elle fut morte, le génie des carillons revint, innocent et radieux, toucha le vieillard de sa petite main et lui fit signe de le suivre.

QUATRIÈME QUART.

Les figures fantastiques des cloches ont reparu, mais dans une réminiscence plus incertaine; les carillons ont sonné de nouveau, mais n'ont laissé qu'un écho plus vague; l'essaim des fantômes s'est reproduit, mais pour s'évanouir plus rapidement dans la confusion de leur multitude innombrable; une nouvelle série d'années s'est écoulée; Trotty le sait, sans pouvoir s'expliquer comment, et le voilà qui, escorté par le petit génie, assiste à une scène de la vie humaine.

Que d'embonpoint, quel teint vermeil, quel air confortable! quel admirable couple! car ils ne sont que deux, mais leurs visages ont des couleurs pour dix. Les voilà assis devant un feu brillant avec une petite table basse entre eux; un parfum de thé chaud et de ces petits pains beurrés qu'on appelle muffins, avertit Trotty que cette table était tout-à-l'heure servie; mais toutes

les tasses et toutes les soucoupes sont propres et rangées à leur place, sur les rayons du buffet; la fourchette aux rôties pend à son coin ordinaire, ouvrant ses quatre doigts oisifs comme une main tendue au gantier qui lui prend mesure. — Il ne restait plus d'autres indices visibles du petit régal qui venait d'avoir lieu que sur les moustaches du chat, qui imitait avec sa voix le bruit d'un rouet en se léchant encore, et dans le teint animé de son maître et de sa maîtresse, ce couple plus gras peut être que gracieux.

Ce bienheureux couple (mari et femme évidemment) avait fait un partage égal du feu et regardait les étincelles et les molécules ardentes qui tombaient dans la grille du foyer, tantôt s'oubliant dans un léger somme, tantôt se réveillant, lorsque quelque charbon plus gros se détachait de la masse et semblait menacer de la chute des autres.

Le feu n'était nullement en danger d'une extinction soudaine, car non-seulement il rayonnait dans la petite chambre, sur les panneaux de la porte vitrée et sur le rideau à demi tiré sur les carreaux, mais encore jusque dans la boutique au-delà, petite boutique tout-à-fait engorgée par l'abondance de ses denrées, vraie boutique vorace qu'on aurait pu comparer à ce gouffre vivant, l'estomac glouton du requin, pour qui tout est poisson. Tout passait par cette boutique : fromage, beurre, bûches, savons, cornichons, allumettes, lard, bière, cham-

pignons de garde-robe, confitures, cerfs-volants, graines de millet, jambon, balais de bouleau, pierres à foyer, sel, vinaigre, cirage, harengs saurs, papiers, sauces aux champignons, lacets de corset, pains, volants, œufs crayons d'ardoise. Il serait difficile d'énumérer tous les autres articles accumulés dans cet entrepôt, tels que ficelles, oignons, chandelles, paniers à salade et brosses qui pendaient au plafond comme des fruits extraordinaires, tandis que diverses corbeilles de formes étrangères, exhalant des senteurs aromatiques, attestaient l'exactitude de l'enseigne qui informait le public que le marchand établi dans cette boutique était débitant patenté de thé, de café, de poivre et de tabacs.

Trotty put jeter un coup-d'œil sur ceux de ces articles que rendait visibles le rayonnement de la flamme du foyer, plutôt que la clarté moins gaie de deux lampes fumeuses allumées dans la boutique elle-même, mais qu'on eût dit étouffées par l'air épais; puis, ramenant ses regards sur une des deux personnes assises près du feu, Trotty n'eut aucune peine à reconnaître son ancienne connaissance, la grosse Mrs. Chickenstalker, déjà très-disposée à la corpulence lorsqu'il avait eu affaire à elle dans son commerce d'épicière, cette Mrs. Chickenstalker à qui il devait un petit arriéré de compte.

Il lui fut plus difficile de se rappeler qui pouvait être son compagnon. Ce n'était pourtant pas la première

fois qu'il avait vu ce large et triple menton, ces yeux étonnés qui semblaient avoir peur de se perdre tout-à-fait dans la graisse molle du visage; ce nez affligé de l'infirmité d'un reniflement continu ; cette poitrine haletante, et les autres agréments naturels du personnage. En effet, l'associé de Mrs. Chickenstalker, son associé dans le commerce de l'épicerie, et son associé dans les accidents du mariage, fut à la fin reconnu pour l'ancien portier de sir Joseph Bowley, bienheureux apoplectique que l'imagination de Trotty avait assorti avec Mrs. Chickenstalker, depuis le jour qu'introduit par lui dans la maison de sir Joseph, il avait reçut une si grave semonce à propos de sa petite dette.

Trotty ne pouvait trouver un vif intérêt dans un pareil changement après tous ceux qu'il avait vus ; mais, par un irrésistible enchaînement de souvenirs et d'idées, il chercha involontairement derrière la porte du salon la planche noire où les comptes des pratiques étaient ordinairement inscrits à la craie. Il n'y aperçut pas son nom ; il y en avait d'autres, mais qui lui étaient étrangers et en plus petit nombre qu'autrefois, d'où il augura que le ci-devant concierge était partisan des affaires au comptant, et que sans doute il avait dû, en entrant dans le commerce, pourchasser activement les débiteurs de Mrs. Chickenstalker.

Le pauvre Trotty était si triste d'être seul, si triste surtout d'avoir vu périr toutes les espérances que lui

avait jadis données la jeunesse de sa fille, que ce fut pour lui une sensation amère de ne pas trouver son nom dans le *memorandum* de Mrs. Chickenstalker.

« Quel temps fait-il, Anne? demanda l'ex-portier de sir Joseph Bowley en étendant ses jambes devant le feu et les frictionnant là où pouvait atteindre son bras un peu court. — Quel temps fait-il?..... Ce qui eût signifié pour qui eût interprété l'expression de sa physionomie : — S'il fait mauvais temps, me voici près du feu, et s'il fait beau, je ne me soucie guère de sortir.

— Il fait un vent piquant, il grésille, répondit sa femme, et le ciel menace de la neige... il fait sombre et très-froid.

— Je suis charmé que nous ayons eu des muffins, reprit l'ex-portier du ton d'un homme qui a mis sa conscience en repos. C'est la soirée qu'il faut pour avoir des *muffins*... et des *crumpets* et des *sally-lunns* *. »

L'ex-portier énuméra successivement ces espèces de friandises, comme s'il eût fait d'un air rêveur l'addition de ses bonnes œuvres. Après quoi, il frictionna encore une fois ses grosses jambes, et, livrant au feu ses genoux, il se mit à rire comme par l'effet d'un invisible chatouillement.

« Vous êtes en belle humeur, Tugby, mon cher ami, » remarqua sa femme.

* Espèce de galettes et de gâteaux.

La signature commerciale était Tugby, ci-devant Chickenstalker.

« Non, dit Tugby ; non, rien de trop... je suis un peu animé... les muffins étaient parfaits. »

Et ce disant, il se mit à rire à en devenir pourpre et presque noir. Il crut étouffer, et, pour dissiper ce dangereux afflux du sang veineux à la face, il fit faire à ses grosses jambes les plus étranges cabrioles dans l'air, si bien que sa femme, pour le ramener à une attitude décente, fut forcée de le frapper violemment entre les deux épaules et de le secouer comme on fait d'une grosse bouteille.

« Merci du ciel ! et que Dieu vienne en aide au pauvre homme ! s'écria Mrs. Tugby, en grand émoi de terreur. Que fait-il donc ? »

M. Tugby s'essuya les yeux et répéta qu'il était un peu animé.

« Eh bien, ne recommencez plus, ma chère âme, dit Mrs. Tugby, si vous ne voulez me faire mourir de frayeur avec vos luttes contre vous-même.

— Non, non, ma chère, répondit M. Tugby, quoique toute ma vie soit une lutte. » En effet, à en juger par sa respiration de plus en plus haletante et par le pourpre de plus en plus foncé de son visage, cette continuelle lutte ne le fortifiait guère.

« Ainsi donc, il fait du vent, il grésille, il va tomber de la neige, il fait sombre et très-froid, n'est-ce pas,

ma chère? dit M. Tugby en regardant le feu et revenant à son accès d'animation.

— Oui, il fait un très-mauvais temps, répondit sa femme en hochant la tête.

— Oui, oui, reprit M. Tugby; les années, sous ce point de vue, sont comme les chrétiens, qui, les uns, ont une mort pénible, les autres une mort douce. Celle-ci n'a plus que quelques jour à courir et se débat avant d'expirer... je ne l'en aime que davantage... Voici une pratique, ma chère âme. »

Attentive au bruit de la porte, Mrs. Tugby s'était déjà levée.

« Eh bien! qu'y a-t-il? que veut-on? dit-elle en passant dans la petite boutique... Ah! monsieur, je vous demande pardon; je ne savais pas que ce fût vous. »

Cette excuse s'adressait à un monsieur en noir, qui, son chapeau négligemment retroussé d'un côté, ses revers de manches relevés et les mains dans ses poches, s'assit sur le baril contenant la bière et répondit avec un hochement de tête :

« Cela va mal là-haut, mistress Tugby. Cet homme n'a pas longtemps à vivre.

— Ce n'est pas du locataire de la mansarde que vous parlez? s'écria M. Tugby, qui vint dans la boutique se mêler à l'entretien.

— Le locataire de la mansarde, monsieur Tugby, dit

le monsieur en noir, descend rapidement et sera bientôt plus bas que le rez-de-chaussée. »

En s'exprimant ainsi, le monsieur regardait alternativement Tugby et sa femme, sondait le baril avec le dos de la main, et ayant trouvé le vide, il joua un air sur la douve.

« Le locataire de la mansarde s'en va, monsieur Tugby, reprit-il, voyant que Tugby écoutait dans une consternation silencieuse.

— Alors, dit Tugby, se tournant vers la femme, il faut qu'il *s'en aille* avant de *s'en aller.*

— Je ne pense pas que vous puissiez le faire transporter, dit le monsieur en noir, qui secoua la tête; je ne prendrais pas sur moi la responsabilité de dire qu'on peut le faire transporter. Il vaut mieux le laisser où il est. Il ne peut vivre longtemps.

— Ce locataire, dit Tugby, dont le poing fermé envoya le plateau de la balance au beurre frapper contre le comptoir, ce locataire est le seul sujet à propos duquel nous ayons jamais eu maille à partir ensemble, ma femme et moi, et voyez où cela finit. Il va mourir ici... il va mourir dans notre maison...

— Et où serait-il allé mourir, Tugby? s'écria Mrs. Tugby.

— Dans la maison de travail, reprit-il. Pourquoi sont faites les maisons de travail?

— Ce n'est pas pour cela, dit Mrs. Tugby avec énergie. Non, non. Ce n'est pas pour cela non plus que je

vous ai épousé. Ne le pensez pas, Tugby. Je ne saurais y consentir : je préfèrerais divorcer et ne plus vous revoir. Lorsque mon nom de veuve était seul sur cette porte... et il y est resté pendant de longues années, — cette maison appelée alors la maison de Mrs. Chickenstalker et citée partout pour son crédit et sa bonne renommée... lorsque mon nom de veuve était sur cette porte, Tugby, j'ai connu ce locataire comme un brave jeune homme, beau et plein de courage; je l'ai connue, elle, sa femme, comme la plus gracieuse et la plus douce fille qu'on ait jamais vue..... j'ai connu son père (pauvre vieillard! il se laissa tomber du clocher dans un accès de somnambulisme et se tua...) j'ai connu son père pour le plus simple, le plus innocent et le plus laborieux des hommes... avant que je les mette à la porte de ma maison, puissent les anges me fermer celle du ciel... ce qu'ils feraient!... et je le mériterais. »

Pendant qu'elle prononçait ces paroles, Mrs. Tugby redevenait l'ancienne Mrs. Chickenstalker, celle dont la face était si fraîche et si potelée avant que les rides des années y eussent pris la place des fossettes de l'embonpoint, et lorsqu'elle eut essuyé ses yeux, puis fait à Tugby avec la tête et son mouchoir un signe expressif de fermeté, d'une fermeté qui défiait toute résistance,— Trotty dit : Dieu la bénisse ! Dieu la bénisse ! — Il écouta ensuite, le cœur ému, pour savoir ce qui allait suivre, ne sachant rien encore, excepté qu'il s'agissait de Meg.

Si Tugby avait été un peu animé dans le petit salon, il balança grandement son compte en se montrant l'oreille basse dans la boutique, où il resta les yeux fixés sur sa femme sans même essayer de lui répondre, transférant, toutefois, soit par distraction, soit par précaution, tout l'argent du comptoir dans ses poches.

Le monsieur en noir, qui semblait être quelque membre inférieur de la faculté chargé spécialement de visiter les pauvres, était évidemment trop accoutumé à être témoin de petits différends entre mari et femme pour songer à intervenir par quelque observation en cette circonstance. Il resta assis sur le baril à bière, sifflotant un air et égouttant par terre la canelle, jusqu'à ce que le calme fût rétabli : alors il releva la tête et dit à Mrs. Tugby, ci-devant Mrs. Chickenstalker :

« La femme me semble intéressante ? comment l'a-t-elle épousé ?

— Oh ! cela, monsieur, répondit Mrs. Tugby prenant un siége près de son interlocuteur, oh ! cela n'est pas le moins cruel chapitre de son histoire. Ils s'étaient fréquentés, voyez-vous, plusieurs années auparavant, Richard et elle. Lorsqu'ils faisaient tous les deux un couple jeune et beau, tout avait été conclu et ils devaient se marier le premier jour de l'an. Mais je ne sais trop comment, Richard se mit dans la tête, d'après ce que certains messieurs lui dirent, qu'il ferait mieux de ne pas se marier et qu'elle n'était pas assez riche pour lui.

Les mêmes messieurs lui firent peur à elle-même, lui persuadant que Richard l'abandonnerait un jour ; qu'elle aurait des enfants qui seraient du gibier de potence; que c'était mal de se marier, et bien d'autres phrases encore. Bref, ils attendirent, attendirent, et perdirent toute confiance l'un dans l'autre, si bien qu'à la fin le mariage fut rompu. Mais tout le tort fut du côté de Richard ; car, monsieur, elle l'aurait épousé avec joie. J'ai vu mainte fois son cœur se gonfler lorsqu'il passait près d'elle en se donnant un air insouciant et fanfaron. Jamais femme ne fut plus sincèrement affligée qu'elle lorsque Richard tourna mal.

— Ah ! il tourna mal, dit le monsieur en noir retirant le tampon du baril à bière et essayant de regarder par l'ouverture.

— En vérité, monsieur, je ne sais trop s'il savait ce qu'il faisait. Je crois que son esprit s'était un peu troublé par suite de leur rupture, et que si ce n'eût été sa mauvaise honte devant ces messieurs, et peut-être aussi l'incertitude de la manière dont elle prendrait son retour à elle, il aurait passé par bien des peines et des épreuves pour avoir la promesse de Meg et son consentement à l'épouser. C'est mon idée. Il n'en dit rien : ce dont il faut le plaindre encore. Il s'adonna à la boisson, à la fainéantise, à la mauvaise compagnie. Tristes ressources pour s'étourdir et oublier quel heureux ménage il aurait pu avoir ! Il perdit sa bonne mine, sa bonne ré-

putation, sa bonne santé, ses forces, ses amis, son ouvrage... tout !

— Il ne perdit pas tout, mistress Trugby, dit le monsieur en noir, puisqu'il gagna une femme, et je voudrais savoir comment ?

— J'y viens, monsieur, j'y suis tout à l'heure. Cela dura plusieurs années ainsi; lui, tombant de plus en plus bas, elle, la pauvre créature, souffrant toutes les misères qui auraient dû user sa vie. Enfin il fut si mal noté que personne ne voulut plus l'employer ou faire attention à lui, et partout où il se présentait on lui fermait la porte. En errant de maison en maison, il s'adressa pour la centième fois à un monsieur qui l'avait souvent fait travailler (il était toujours un bon ouvrier). Ce monsieur, qui savait son histoire, lui dit : Je vous crois incorrigible. Il n'est qu'une personne au monde qui peut-être saurait vous ramener dans le bon chemin : qu'elle s'en charge et je me fierai encore à vous. Ce fut ce que ce monsieur lui dit, ou quelque chose comme cela, dans sa mauvaise humeur.

— Ah ! dit le monsieur en noir. Eh bien !

— Eh bien, monsieur, il alla trouver Meg, se jeta à ses genoux, lui raconta ce qui en était, la suppliant de le sauver.

— Et elle ?..... modérez votre émotion, mistress Tugby.

— Elle vint ce même soir à moi pour me demander

de loger ici. « Ce qu'il fut jadis pour moi, me dit-elle, n'existe plus. Il est dans le cercueil côte à côte avec ce que j'étais moi-même. Mais j'ai réfléchi et je ferai cette épreuve. Je la ferai dans l'espoir de le sauver ; pour l'amour de cette innocente Meg (vous vous la rappelez) qui devait l'épouser le premier jour de l'an, et pour l'amour de son Richard. Il est venu d'ailleurs, ajouta-t-elle, au nom de Lilian. Lilian a eu confiance en lui, je ne pourrai jamais oublier cela. » Ils se marièrent donc, et lorsqu'ils vinrent s'établir ici, je me dis en les voyant: J'espère que les prophéties qui les ont séparés dans leur jeunesse ne se réalisent pas toujours. Je ne voudrais pas être ceux qui font de ces prophéties... pour une mine d'or. »

Le monsieur en noir descendit du baril et dit en prenant une attitude nouvelle : « Je suppose qu'il la maltraita lorsqu'ils furent mariés.

— Je ne crois pas qu'il l'ait jamais maltraitée, dit mistress Tugby en secouant la tête et s'essuyant les yeux.. Il se rangea pendant quelque temps. Mais ses habitudes étaient trop enracinées... Il retomba bientôt dans ses vices, et les choses seraient allées de pire en pire lorsqu'il a été atteint de cette dangereuse maladie. Je crois qu'il a toujours aimé Meg... j'en suis sûre. Je l'ai vu dans ses accès de larmes et ses tremblements nerveux essayer de lui baiser la main. Je l'ai entendu appeler sa chère Meg et parler d'elle comme lorsqu'elle

avait dix-neuf ans. Voici des semaines et des mois qu'il est sur son lit de douleur. Partagée entre lui et son enfant, elle n'a pu travailler comme autrefois; en ne pouvant plus être exacte elle aurait perdu son ouvrage quand bien même elle aurait pu le faire. Je ne sais comment ils ont fait pour vivre.

— Je le sais, moi, » marmotta M. Tugby en regardant tour-à-tour le comptoir, la boutique et sa femme avec des roulements d'yeux significatifs « comme de vrais coqs de combat ! »

Il fut interrompu par un cri, un cri lamentable, qui venait de l'étage supérieur de la maison. Le monsieur en noir se précipita vers la porte.

« Ma chère dame, dit-il quand il eut écouté, vous n'avez pas besoin de discuter s'il peut être transporté ou non. Il vous en a épargné la peine, je crois. »

En parlant ainsi, il monta, suivi par Mrs. Tugby, tandis que M. Tugby suivait aussi, plus à loisir, soufflant et grognant, car il respirait moins facilement encore que de coutume, ayant à supporter le fardeau additionnel du contenu du comptoir, dans lequel s'était trouvée une incommode quantité de monnaie de cuivre. Trotty, avec le génie à son côté, s'élança dans l'escalier, aussi léger que l'air. « Suis-la, suis-la, suis-la. » Ces paroles articulées par les figures fantastiques des cloches, Trotty les entendit répéter en gravissant les marches, « suis-la

et instruis-toi par l'exemple de la créature la plus chère à ton cœur. »

C'en était fait ! c'en était fait ! — Quoi ! c'était là Meg, elle, l'orgueil et la joie de son père ! Elle, cette malheureuse aux yeux hagards qui pleurait près du lit, si l'on pouvait l'appeler un lit ; qui pressait un enfant sur son sein, qui se penchait la tête sur lui. Et quel enfant ! maigre, maladif..... O pauvre enfant ! mais elle l'aimait !

« Dieu soit loué ! s'écria Trotty en joignant les mains. Oh ! Dieu soit loué ! elle aime son enfant ! »

Le monsieur en noir n'était pas plus dur, pas plus indifférent que le sont ceux qui, comme lui, exposés à voir tous les jours de pareilles scènes, savent bien que ce ne sont que des chiffres insignifiants dans la statistique de M. Filer — un trait de plume dans ses calculs; — il posa la main sur le cœur qui ne battait plus, écouta pour s'assurer que le souffle était éteint, et dit : Il ne souffle plus, mieux vaut pour lui ! Mrs. Tugby essaya de consoler Meg avec d'affectueuses paroles, M. Tugby avec de la philosophie.

« Allons, allons ! dit-il, toujours les mains dans les poches : il ne faut pas vous désespérer, voyez-vous ! cela ne serait pas bien ; il faut lutter. Que serais-je devenu si j'avais cédé lorsque j'étais concierge ? Une nuit nous n'eûmes pas moins de six carrosses dont les chevaux s'emportèrent contre notre porte..... mais j'ap-

pelai à mon secours toute ma force d'âme, et je n'ouvris pas. »

Trotty entendit encore ici les voix répéter : « Suis-la. » — Il se tourna vers son guide, vit qu'il s'éloignait de lui et s'évanouissait dans les airs après lui avoir crié aussi : « Suis-la. »

Il s'attacha à la personne de sa fille ; il alla et vint autour d'elle, il s'assit à ses pieds, il chercha à découvrir dans son visage quelques-uns de ses traits d'un autre temps, dans sa voix quelques-uns de ces accents autrefois si doux. Il alla et vint aussi autour de l'enfant. — Cet enfant si malingre, si prématurément vieilli, si grave, si triste, si plaintif, et dont les petits cris étaient si déchirants à cause de leur faiblesse même ; Trotty éprouvait presque pour cet enfant une véritable adoration ; il voyait en lui l'unique sauvegarde de la mère, le dernier lien qui la retenait à la vie. Toute la confiance de cet infortuné père s'appuyait sur cette frêle créature. Il épiait tous les regards de Meg pendant qu'elle le tenaitdans ses bras. Et mille fois il répéta : « Elle l'aime! Dieu soit loué ! elle l'aime. »

Il vit Mrs. Tugby avoir soin de Meg pendant la nuit, la quitter un moment, mais pour revenir la trouver quand son mari grondeur fut endormi et que tout fut rentré dans le silence ; il la vit pleurer avec elle, l'encourager, lui servir des aliments. Trotty vit le jour renaître, puis la nuit encore... le cadavre emporté de la maison mor-

tuaire, Meg laissée seule dans la chambre avec son enfant. Il entendit l'enfant gémir et pleurer ; il le vit la tourmenter, l'excéder, et lorsqu'elle tombait dans un sommeil d'épuisement, la réveiller soudain, l'attirer à lui, et avec ses petites mains la torturer encore ; mais elle ne se lassait pas de lui prodiguer ses soins, ses caresses, sa patience. Sa patience! n'était-elle pas sa mère, sa tendre mère? n'était-il pas encore une partie d'elle-même, comme lorsqu'elle le portait dans son sein ?

Cependant elle était livrée à la misère, mourant de langueur, de souffrance et de privations. L'enfant dans ses bras, elle se mit à errer çà et là, demandant de l'ouvrage, sans quitter un moment le pâle nourrisson qui sommeillait sur ses genoux ou fixait ses yeux sur les siens ; elle acceptait toute espèce de travail pour la plus misérable somme, un jour et une nuit de travail pour autant de liards qu'il y a de chiffres sur le cadran. Quoi! jamais aucun reproche n'échappa à ses lèvres! jamais elle ne négligea son enfant, jamais elle ne lui adressa un regard de colère!... et si dans un instant de délire elle l'avait frappé!... non, non, jamais! Trotty se rassurait en voyant qu'elle l'aimait toujours.

Elle ne confiait à personne sa détresse, et s'en allait errer pendant le jour, de peur d'être questionnée par son unique amie, car tous les secours qu'elle recevait des mains de celle-ci provoquaient de nouvelles dis-

putes entre cette excellente femme et son mari. C'était donc un surcroît d'amertume pour elle d'être une cause journalière de discorde là où elle avait tant d'obligations.

Elle aimait toujours l'enfant ; elle l'aimait de plus en plus ; mais une nouvelle vicissitude survint dans son existence de mère malheureuse.

Un soir... elle chantait à demi-voix pour l'endormir, en se promenant dans sa chambre pour le bercer contre son cœur, lorsque la porte s'ouvrit, et un homme se montra.

« Pour la dernière fois ! dit-il.

— William Fern !

— Pour la dernière fois ! »

Il écouta comme un homme qui se sait poursuivi ; puis dit tout bas :

« Marguerite, je suis arrivé au terme. Je ne pouvais finir ma carrière sans vous dire adieu, sans vous apporter une parole de reconnaissance.

— Qu'avez-vous fait ? » demanda-t-elle en le regardant avec terreur.

Il la regarda à son tour, mais sans répondre.

Après un moment de silence, il fit un geste de la main, comme écartant sa question, une question qui lui faisait mal, et dit :

« Il s'est passé bien du temps depuis cette nuit. Marguerite ; mais elle est toujours restée présente à ma mé-

moire. Nous ne pensions guère alors, ajouta-t-il en promenant son regard autour de la chambre, nous ne pensions guère que nous nous retrouverions ainsi. Votre enfant, Marguerite? laissez-le-moi tenir dans mes bras ; laissez-moi tenir votre enfant. »

Il mit son chapeau par terre, prit l'enfant, et en le prenant trembla de la tête aux pieds.

« Est-ce une fille ?

— Oui. »

Il mit une main sur ce petit visage.

« Voyez combien je suis devenu faible, Marguerite, puisque je n'ai pas le courage de la regarder ; laissez-la-moi encore un moment, je ne lui ferai point mal. Voilà bien longtemps, mais... quel est son nom?

— Marguerite, répondit-elle vivement.

— Je suis charmé de cela, dit-il, j'en suis charmé. »

Il sembla respirer plus librement, et après un court intervalle retira sa main pour regarder la figure de l'enfant, mais pour la remettre aussitôt.

« Marguerite! dit-il, et en lui rendant l'enfant il ajouta : C'est la figure de Lilian.

— De Lilian !

— J'ai tenu la même créature dans mes bras le jour où la mère de Lilian mourut et la laissa orpheline.

— Lorsque la mère de Lilian mourut et la laissa!... répéta-t-elle avec une étrange émotion.

— Comme vous vous exprimez vivement ! pourquoi fixez-vous ainsi les yeux sur moi, Marguerite ? »

Elle se laissa tomber sur une chaise, pressa l'enfant sur son sein et pleura. Tantôt elle cessa de l'embrasser pour attacher sur son visage un regard inquiet, tantôt elle le pressait de nouveau sur son sein. Ce fut dans ce moment, pendant qu'elle regardait l'enfant, qu'il commença à se mêler quelque chose de farouche et de terrible à son amour. Ce fut alors que son vieux père frémit.

« Suis-la, reçois cette leçon de celle qui t'es si chère ! »

Ces paroles des cloches retentirent dans toute la maison.

« Marguerite, dit Fern en la baisant au front, je vous remercie pour la dernière fois. Bonsoir. — Adieu. Mettez votre main dans la mienne. Dites-moi que vous allez m'oublier et vous persuader que c'est ici, devant vous, que j'ai cessé de vivre.

— Qu'avez-vous fait ! lui demanda-t-elle encore.

— Il y aura un incendie ce soir, répondit-il en s'écartant d'elle. Il y aura des incendies tout cet hiver pour éclairer les nuits sombres, à l'est, à l'ouest, au nord, au midi. Quand vous verrez au loin le ciel devenir rouge, ce sera la flamme de l'incendie. Quand vous verrez au loin le ciel devenir rouge, ne pensez plus à moi, ou si vous y pensez, rappelez-vous quel enfer fut allumé

au dedans de moi, et figurez-vous que vous en voyez les feux se réfléchir dans les nuages. Bonsoir. — Adieu. »

Elle l'appela, mais il était parti. Elle s'assit toute stupéfaite, jusqu'à ce que son enfant lui fît de nouveau éprouver la triple sensation de la faim, du froid et des ténèbres. Elle passa la nuit, toute la nuit, à essayer de le calmer et l'endormir, répétant par intervalles : « Semblable à Lilian, lorsque sa mère mourut et la laissa !... » Oh ! pourquoi ce pas précipité, ce regard si étrange, cet amour de mère si farouche et si terrible, chaque fois qu'elle répétait ces mots ?

« Mais c'est de l'amour, se dit Trotty, c'èst de l'amour ; elle ne cessera jamais de l'aimer..... ma pauvre Meg ! »

Le lendemain matin elle habilla l'enfant avec un redoublement de soins. Ah ! soins bien inutiles avec de pareils langes ! et puis elle voulut encore aller chercher quelques moyens de subsister. C'était le dernier jour de la vieille année ; elle chercha jusqu'à la nuit... sans rien manger ; elle chercha et ne trouva rien.

Elle se mêla à une foule abjecte, qui attendait dans la neige qu'il plût à l'un des agents de la charité publique (la charité légale, non pas celle que Jésus prêcha sur la montagne) de faire entrer tous ces misérables pour les questionner, et dire à celui-ci : « Allez à tel endroit ; » à celui-là ; « Repassez, la semaine prochaine, » et faire

d'un troisième une sorte de balle qu'on se renvoie de l'un à l'autre, de main en main, de maison en maison, jusqu'à ce qu'il tombe et meure, ou se relève et commette un vol, ce qui est devenir un criminel d'un grade supérieur, dont les droits n'admettent aucun délai. Là encore Meg échoua : elle aimait son enfant, elle voulait le tenir pressé sur son cœur. Il n'en fallait pas davantage.

Il était nuit, nuit noire et froide ; embrassant étroitement l'enfant pour se réchauffer l'un par l'autre, elle arriva à la porte de la maison qu'elle appelait son *chez elle*. Elle était si faible et si étourdie, qu'elle ne s'aperçut pas qu'il y avait quelqu'un sur le seuil, et elle allait le franchir, lorsqu'elle reconnut le maître de la maison, qui s'était placé en travers, et de manière (chose facile avec sa corpulence) qu'il remplissait toute l'entrée.

« Ah ! dit-il doucement, vous voilà revenue. »

Elle regarda l'enfant et secoua la tête.

« Ne pensez-vous pas avoir vécu ici assez longtemps sans payer de loyer ? dit Tugby ; ne pensez-vous pas que n'ayant pas d'argent vous avez été assez longtemps une pratique assidue de cette boutique ? »

Elle répondit encore par le même regard muet.

« Supposons que vous alliez essayer de vous pourvoir ailleurs ; supposons que vous trouviez un autre logement..... allons, voyons, ne pensez-vous pas que vous pourriez y parvenir ? »

Elle répondit à voix basse qu'il était bien tard... demain...

« Maintenant je vois ce que vous voulez, dit Tugby, et je devine votre intention. Vous savez qu'il y a deux partis à votre sujet dans cette maison, et vous prenez plaisir à les mettre aux prises. Je ne veux pas de querelle, moi; je vous parle doucement pour éviter une querelle : mais si vous ne partez pas, je parlerai haut, et vous serez cause d'un tapage comme vous l'aimez; mais vous n'entrerez pas; à cela je suis bien déterminé. »

Elle rejeta en arrière les cheveux qui cachaient son front, et son regard chercha le ciel à l'horizon brumeux.

Sans s'occuper de ce qu'exprimait cet appel spontané à la Providence, Tugby, qui était en petit ce que sir Joseph Bowley était en grand, l'Ami et le Père des pauvre, — Tugby continua :

« Voici la dernière nuit de l'année; je ne veux pas transférer à l'année qui arrive l'humeur, les querelles et les discordes de celle qui s'en va. Je m'étonne que vous ne soyez pas honteuse vous-même de vouloir le faire; si vous n'avez pas dans ce monde d'autre mission que de provoquer toujours des disputes entre maris et femmes, vous feriez mieux d'en sortir. Partez donc... »

« Suis-la ! suis-la où le désespoir l'appelle ! »

Trotty entendit ces paroles articulées par les cloches, et levant les yeux, il vit leurs figures fantastiques planer dans les airs en lui indiquant du doigt la route que prenait Meg à travers les ténèbres de la rue.

« Elle l'aime ! s'écria-t-il dans son angoisse suppliante. Cloches ! elle l'aime toujours... »

« Suis-la ! » et à ces mots les ombres se précipitèrent sur les pas de Meg, comme les nuages qu'emporte l'ouragan.

Trotty suivit de près sa pauvre fille, cherchant à lire dans son visage ; il y vit la même expression, farouche et terrible, se mêler à celle de son amour et enflammer ses yeux. Il l'entendit qui disait : « Comme Lilian, pour changer comme Lilian... » et en parlant ainsi elle redoublait de vitesse.

Oh ! si quelque chose pouvait la réveiller ! quelque objet, quelque son, quelque douce image du passé, quelque parfum qui rappellerait un tendre souvenir dans ce cerveau en feu !

« J'étais son père ! j'étais son père ! s'écriait le vieillard en tendant les mains aux ombres qui volaient sur sa tête ; ayez pitié d'elle et pitié de moi. Où va-t-elle ? ramenez-la... j'étais son père ! »

Mais les sombres figures la montraient du doigt en suivant sa marche rapide, et répondaient : « Au désespoir... reçois cette leçon de celle qui te fut si chère ! »

Cent voix répétèrent cette phrase comme un écho.

Trotty crut respirer un air composé du souffle de ces voix ; il ne pouvait leur échapper : elles étaient partout. Et cependant Meg courait toujours, avec la même flamme dans les yeux, répétant les mêmes paroles : « Comme Lilian ! pour changer comme Lilian. »

Tout-à-coup elle s'arrêta.

« Maintenant, ramenez-la, s'écria le vieillard arrachant ses cheveux blancs. Ma fille ! Meg ! ramenez-la... Dieu du ciel, ramenez-la... »

De ses mains fiévreuses, elle caressa les petits membres de l'enfant, arrangea sa tête, et disposa de son mieux la toilette de ses misérables langes, puis l'enveloppant dans son châle usé, elle le serra dans ses bras amaigris comme si elle ne voulait plus le quitter, et ses lèvres arides lui donnèrent un dernier baiser, la caresse d'adieu de son amour et de son angoisse maternelle ; elle mit sa petite main sur son sein, et puis la porta à son cœur désolé, appuyant son front endormi sur sa bouche, et, dans cette attitude, elle courut à la rivière...

A la rivière rapide et noire, où la nuit d'hiver étendait ses ombres, semblables aux dernières pensées de ceux qui ont cherché sous ses flots un refuge contre le malheur, — à la rivière, où les fanaux épars sur les deux bords brillaient d'une lueur rougeâtre et lugubre comme des torches allumées là exprès pour montrer le chemin de la mort, — à la rivière, où les ténèbres étaient trop

épaisses et trop impénétrables pour réfléchir l'ombre d'aucune demeure de vivants.

A la rivière ! c'est vers cette porte de l'éternité qu'elle dirigeait ses pas désespérés avec une vitesse égale à celle des flots courant à la mer. Trotty essaya de la toucher lorsqu'elle le dépassa dans sa course ; mais rien ne pouvait plus arrêter cette infortunée, entraînée par le délire et le désespoir, cette mère qui n'écoutait plus que l'instinct farouche et terrible de son amour.

Il la suivit : elle s'arrêta un moment sur la rive avant de se précipiter. Trotty tomba à genoux, implorant avec un cri lamentable les esprits des cloches qui l'entouraient.

« Je l'ai reçue, cette leçon, disait-il, je l'ai reçue de l'être le plus cher à mon cœur..... Oh ! sauvez-la ! sauvez-la ! »

Il put enfin cramponner ses doigts à sa jupe et la retenir. En prononçant sa prière, il sentit renaître en lui le sens du toucher et la force de saisir sa fille.

Les spectres le regardaient d'un air sérieux.

« J'ai reçu la leçon, répéta le vieillard... ah ! ayez pitié de moi en ce moment ; pardonnez, si, dans mon amour pour elle, pour elle si jeune et si belle, j'ai outragé la Nature par ma condamnation des mères poussées au désespoir ! Ayez pitié de ma présomption, de mes pensées coupables, de mon ignorance..... et sauvez-la. »

Il sentit sa main faiblir : les fantômes se taisaient encore.

« Ayez pitié d'elle ! s'écria-t-il, car cet épouvantable crime lui fut inspiré par l'égarement de son amour même, et l'amour le plus fort et le plus profond que nous puissions connaître, créatures déchues que nous sommes... Songez à quel excès de misère elle a été réduite lorsque de pareilles semences portent de pareils fruits...Le ciel l'avait fait naître pour être bonne. Il n'est pas de tendre mère qui ne puisse être amenée là si elle avait souffert comme celle-ci.... Oh ! ayez pitié de ma fille, qui dans cet acte même croit se dévouer à son enfant, et risque en mourant le salut de son âme immortelle pour le sauver. »

Elle était dans ses bras ; Trotty l'y tenait embrassée ; il avait la vigueur d'un géant.

« Je vois le génie des carillons parmi vous, s'écria Trotty en désignant son guide et parlant avec l'accent d'une sorte d'inspiration qu'il puisait dans le regard que lui adressaient les fantômes ; je sais à présent que notre héritage est tenu en réserve pour nous dans les trésors du Temps... Je sais qu'un jour le Temps lui-même doit se lever comme une vaste mer, qui balaiera devant elle tous ceux qui nous outragent ou nous oppriment. J'aperçois de loin ses premiers flots ; je sais que nous devons avoir confiance et espoir, ne pas douter de nous-mêmes ni douter des bons sentiments de nos semblables. C'est

une leçon que j'ai reçue de la créature la plus chère à mon cœur... Je la serre de nouveau dans mes bras. Oh! esprits des cloches, bons et compatissants esprits, je tiens cette leçon avec ma fille sur mon cœur.... Esprits bons et compatissants, je suis plein de reconnaissance. »

Il en aurait dit davantage sans les cloches; mais les cloches, ses anciennes amies, ses amies chéries, constantes et fidèles, commencèrent à faire retentir leur carillon, annonçant la nouvelle année si énergiquement, si joyeusement, si heureusement, si gaîment, que Trotty se leva en sursaut, et il rompit le charme qui le liait....

« Et à l'avenir, mon père, dit Meg, vous ne mangerez plus de tripes avant d'avoir demandé à un docteur si elles conviennent à votre estomac... car, bonté du ciel, quel cauchemar vous avez eu! »

Elle était à la petite table près du feu, occupée à coudre, attachant des rubans à sa simple robe pour la noce, si calme, si heureuse, si brillante de fraîcheur et de santé, si belle des promesses de l'avenir, que Trotty poussa un cri comme s'il apercevait UN ANGE dans sa maison, et il courut à elle pour la serrer dans ses bras. Mais il s'embarrassa les pieds dans le journal qui était tombé sur le plancher, et quelqu'un entra qui se plaça entre le père et la fille.

« Non, cria ce *quelqu'un* d'une voix sonore et joyeuse,

pas même vous, pas même vous. Le premier baiser de Meg le jour de l'an, est à moi; à moi! Voilà une heure que, pour le réclamer, j'attends sur la porte le signal des cloches. Meg, ma chère fiancée, bonne année! une vie d'années heureuses, ma femme bien-aimée. »

Et Richard ne se contenta pas d'un seul baiser.

Jamais dans votre vie vous n'avez vu un homme plus ravi que Trotty : quand je dis dans votre vie, peu m'importe où vous avez vécu et ce que vous avez vu... jamais dans votre vie vous n'avez vu quelque chose qui en approchât. Il s'assit sur sa chaise, frappa des mains sur ses genoux et pleura. Il s'assit sur sa chaise, frappa des mains sur ses genoux et rit. Il s'assit sur sa chaise, frappa des mains sur ses genoux, rit et pleura à la fois. Il se leva et embrassa Meg; il se leva et embrassa Richard; il se leva et les embrassa tous les deux ensemble. Il courut à Meg, pressa ses joues fraîches entre ses mains et les baisa; se retirant ensuite à reculons pour ne pas la perdre de vue, et revenant à elle comme un personnage de lanterne magique, se levant et se s'asseyant tour-à-tour, sans pouvoir un moment rester en place; car Trotty, disons la vérité, était hors de lui par excès de joie.

« Et c'est demain votre jour de noces, ma mignonne, s'écria Trotty; votre vrai, votre heureux jour de noces.

— Aujourd'hui! répliqua Richard en échangeant avec

lui une poignée de mains, aujourd'hui ! les cloches sonnent la nouvelle année. Écoutez-les. »

Elles SONNAIENT en effet ! Bénies soient leurs poitrines de bronze. Elles SONNAIENT ! Nobles cloches, mélodieuses cloches, ce n'était pas d'un métal ordinaire qu'elles étaient faites, ce n'était pas un artiste ordinaire qui les avait fondues ! Quand avaient-elles jamais carillonné ainsi ?

« Mais, demanda Trotty, aujourd'hui, je veux dire hier, vous avez eu une petite querelle avec Richard ?

— C'est qu'il est si méchant, père, répondit Meg. N'est-ce pas, Richard, que vous l'êtes ? et bien entêté, bien violent ! Il ne se serait pas plus gêné pour dire sa façon de penser à ce grand alderman, et pour le *supprimer*, comme il disait, que pour...

— Que pour prendre encore un baiser à Meg, poursuivit Richard, et il le fit.

— Non. C'est assez comme cela ! dit Meg. Mais je ne l'ai pas voulu laisser faire, mon père ; à quoi bon ?

— Richard, mon garçon, s'écria Trotty, vous êtes né avec de l'*atout* dans votre jeu et vous en aurez jusqu'à ce que vous mouriez... Mais vous pleuriez hier au soir auprès du feu, ma mignonne, quand je suis rentré. Pourquoi pleuriez-vous ?

— Je pensais aux années que nous avons passées ensemble, mon père. Ce n'était que cela. Je pensais que vous alliez vous trouver seul... »

Trotty allait encore recommencer son manége avec cette chaise extraordinaire où il avait passé une nuit si étrange, lorsque la petite nièce de Will Fern, éveillée par le bruit, accourut à demi habillée.

« Ah! la voici, s'écria Trotty en s'emparant d'elle. Voici la petite Lilian. Ah! ah! ah! nous y sommes et c'est ici. — Oui, nous y voici et nous y sommes, et voilà aussi l'oncle William.... Bonjour, oncle Will; bonjour, mon ami. — Ah! oncle Will, quel rêve j'ai eu cette nuit pour vous avoir hébergé! Ah! oncle Will, quel service vous m'avez rendu en venant chez moi, mon brave ami! »

Avant que Will Fern eût pu faire la moindre réponse, une troupe de musiciens fit irruption dans la chambre, suivis d'une troupe de voisins qui criaient : Bonne et heureuse année, Meg; — heureux mariage! — accompagnée de plusieurs autres, — avec je ne sais combien de ces phrases incomplètes qui comprennent toutes sortes de bons souhaits. La grosse caisse, qui était un ami particulier de Trotty, s'avanca ensuite et prit la parole :

« Trotty Veck, mon garçon, on a dit dans le quartier que votre fille allait se marier demain. Il n'est personne qui vous connaissant, elle et vous, ne fasse des vœux pour vous et pour elle, des vœux de bonne année pour le père et la fille. Nous voici donc pour faire de la musique et danser. »

Cette proposition fut reçue avec une acclamation gé-

nérale. La grosse caisse avait bu un coup de trop, soit dit en passant, mais qu'importe ?

« Quel bonheur, s'écria Trotty, d'être ainsi estimé! Quels bons voisins vous faites !... Tout cela pour ma fille chérie... Ah ! elle le mérite bien. »

Tout le monde était prêt pour la danse (Meg et Richard en tête), la grosse caisse allait frapper rudement sur sa double peau d'âne, lorsqu'éclata au dehors une singulière combinaison de sons, et l'on vit entrer vivement une brave femme de cinquante ans environ, à la face gracieuse et réjouie. Elle était escortée d'un homme portant une cruche en grès d'une taille effrayante, et à sa suite venaient des clochettes... Non pas les cloches du clocher, mais ce carillon portatif appelé le chapeau chinois * !

« C'est Mrs Chickenstalker ! s'écria Trotty ; et s'asseyant sur sa chaise il se mit à frapper encore des mains sur ses genoux.

— Vous vous mariez et ne m'en dites rien, Meg ! dit la brave femme. Avez-vous pu croire que je laisserais passer le jour de l'an sans vous apporter mes souhaits ? Non, Meg, quand j'aurais été alitée. Me voici donc, et comme c'est le jour de l'an et le jour de votre mariage, ma chère, j'ai fait faire un petit punch que voici. »

* Note du Traducteur. D'après la gravure, cet instrument n'est pas précisément le chapeau chinois, mais une *rangée de cloches sur un cadre.*

Le *petit* punch de Mrs Chickenstalker faisait honneur à son caractère, car la cruche fumait comme un volcan, et l'homme qui l'apportait n'en pouvait plus.

« Mrs Tugby! dit Trotty qui avait trotté autour d'elle dans son extase... je veux dire Mrs Chickenstalker, Dieu bénisse votre bon cœur! Je vous souhaite une heureuse année accompagnée de plusieurs autres!... Mrs Tugby, dit encore Trotty, après l'avoir embrassée, je veux dire Mrs Chickenstalker... je vous présente William Fern et Lilian. »

A la grande surprise de Trotty, la bonne femme rougit et pâlit tour-à-tour.

« Serait-ce Lilian Fern dont la mère est morte dans le comté de Dorset? » demanda-t-elle.

L'oncle répondit : « Oui. » Et une explication rapide s'ensuivit, d'où il résulta que Mrs Chickenstalker lui secoua cordialement les deux mains, embrassa Trotty de son propre mouvement, et pressa l'enfant sur sa large poitrine.

« Will Fern! dit Trotty, serait-elle la parente, l'amie que vous espériez trouver à Londres?

— Oui, répondit Will, appuyant ses deux mains sur les épaules de Trotty, et qui promet d'être une aussi bonne amie, si c'est possible, que celui que j'ai trouvé avant elle.

— Ah! dit Trotty, musiciens, voulez-vous nous faire entendre un petit air... voulez-vous avoir cette bonté? »

Tout l'orchestre joua, le chapeau chinois, la clarinette, le fifre, la grosse caisse, tous, et pendant que les cloches continuaient de carillonner aussi dans le clocher, Trotty, prenant Mrs Chickenstalker pour partenaire, dansa une contredanse à quatre avec Richard et Meg, une contredanse sur une mesure inconnue jusqu'alors, et qui se fondait sur son trot particulier.

Trotty avait-il rêvé? est-ce un rêve que le récit de ses joies et de ses douleurs? les acteurs de ce récit, et Trotty lui-même, ne sont-ils que les personnages d'un rêve? le conteur n'a-t-il été, lui aussi, qu'un rêveur qui se réveille enfin?... Si cela est, vous qui l'avez écouté, vous qui lui êtes chers dans toutes ses visions, rappelez-vous les sévères réalités d'où lui sont venues ces ombres..... et, dans votre sphère — il n'en est aucune de trop grande, aucune de trop limitée pour cela, — efforcez-vous de les corriger, améliorer et adoucir. Puisse ainsi la nouvelle année être heureuse pour vous, heureuse pour tous ceux dont le bonheur dépend de vous! Puisse enfin chaque année être plus heureuse que la dernière! Que surtout le plus humble de nos frères ou la plus humble de nos sœurs ne puissent être privés de leur part légitime dans le bonheur que notre Père à tous leur a destiné en les créant!

LES

APPARITIONS

DE NOËL

EN VENTE.

Du même Auteur.

LES CARILLONS. 1 vol..... 1 fr.

LE CRICRI DU FOYER. 1 vol..... 1 »

LES CONTES DE CHARLES DICKENS. 1re série contenant LES APPARITIONS DE NOEL, LE CRICRI DU FOYER, LES CARILLONS, et précédés d'une notice sur l'auteur, par M. *Amédée Pichot*. 1 vol. in-18 jésus.... 3 »

SOUS PRESSE.

LES CONTES DE CHARLES DICKENS, 2e série, 1 vol. in-18 jésus..... 3 »

Imprimerie CLAYE, TAILLEFER et Ce, 7 rue Saint-Benoît.

LES

APPARITIONS

DE NOËL

(A Christmas Carol)

PAR

CHARLES DICKENS

Traduit de l'anglais sur la dernière Édition

PAR

AMÉDÉE PICHOT

PARIS

LIBRAIRIE D'AMYOT, ÉDITEUR

6 RUE DE LA PAIX

1847

LES

APPARITIONS DE NOËL.

(A CHRISTMAS CAROL.)

PRÉFACE.

J'ai voulu dans ce petit livre fantastique évoquer le fantôme d'une idée qui ne mettra mes lecteurs de mauvaise humeur ni avec eux-mêmes, ni les uns avec les autres, ni avec la saison ni avec moi. Puisse-t-elle hanter leurs maisons agréablement et que personne ne désire l'en exclure.

Leur fidèle serviteur et ami,

C. D.

Décembre 1843.

LES
APPARITIONS DE NOËL.

I

LE SPECTRE DE MARLEY.

Marley était mort : pour commencer par le commencement. Il n'y a là-dessus aucun doute ; le registre de son enterrement avait été signé par l'ecclésiastique, le sacristain, l'entrepreneur des funérailles et celui qui conduisait le deuil. Scrooge l'avait signé aussi, et le nom de Scrooge était une bonne signature à la Bourse sur tout papier où Scrooge l'apposait de sa main. Le vieux Marley était mort, bien mort !

Scrooge savait-il que Marley était mort ? sans doute ! Comment aurait-il pu ne pas le savoir ? Scrooge et Marley avaient été associés pendant de longues années. Scrooge était son seul exécuteur testamentaire, son seul curateur, son seul fidéicommissaire, son seul légataire au résidu, son seul ami, le seul qui eût porté son deuil. Et cependant Scrooge n'avait pas été si cruellement

frappé par le triste événement qu'il ne se montrât encore un habile homme d'affaires le jour même des obsèques : — il les solennisa par la conclusion d'un excellent marché.

Je répète donc que Marley était mort, et je le répète, parce que sans ce point de départ, bien compris de tous, il n'y aurait rien de merveilleux dans mon histoire. Si vous n'étiez parfaitement convaincu que le père d'Hamlet est mort quand la pièce commence, qu'y aurait-il de surprenant à voir le feu roi de Danemarck se promener le soir sur les remparts de sa capitale?

Scrooge n'effaça jamais le nom du vieux Marley de son enseigne. Ce nom était encore peint plusieurs années après au-dessus de la porte du magasin : SCROOGE ET MARLEY. La signature connue de la maison était Scrooge et Marley. Tantôt ceux qui traitaient avec Scrooge pour la première fois appelaient Scrooge, Scrooge, et tantôt ils l'appelaient Marley; mais il répondait aux deux noms : cela lui était égal.

Ah ! c'était un compère à la main serrée que Scrooge, cupide, avare, et sachant exprimer jusqu'à la dernière goutte d'une éponge ; un cœur dur comme caillou, un vieux pécheur madré, retors, discret, mystérieux, et renfermé en lui-même comme l'huître sur son rocher. On devinait toute la froideur de son âme à sa taille raide, à son nez effilé, à ses joues sèches, à ses yeux bordés d'un cercle rouge, à son menton pointu, à ses

lèvres minces et bleuâtres, au son aigre de sa voix. Il y avait sur sa physionomie, sur toute sa personne, autour de lui, tous les signes de cette atmosphère glaciale dans laquelle il vivait, et dont la température se faisait sentir à tous ceux qui l'approchaient.

Personne ne l'aborda jamais dans la rue pour lui dire d'un air gai : « Mon cher Scrooge, comment vous portez-vous? quand venez-vous me voir? »Aucun mendiant n'eût osé implorer de lui une menue monnaie, aucun enfant ne lui demandait l'heure, jamais passant, homme ou femme, ne le pria de vouloir bien lui indiquer son chemin. Les chiens d'aveugle semblaient eux-mêmes le connaître, et tiraient leurs maîtres à droite ou à gauche pour l'éviter, en remuant la queue, comme pour dire : « Mieux vaut ne pas y voir du tout, pauvre aveugle, que d'avoir le mauvais œil. »

Mais qu'importait à Scrooge? c'était au contraire ce qu'il voulait : écarter la foule du coude dans les sentiers populeux de la vie et tenir à distance toutes les sympathies humaines, c'était là le bonheur de Scrooge.

Un jour... de tous les bons jours de l'année, le meilleur, la veille de Noël.... le vieux Scrooge était assis et occupé dans son comptoir. Il faisait froid, un froid piquant avec du brouillard par-dessus le marché : Scrooge pouvait entendre dans la ruelle voisine les gens aller et venir, respirant avec bruit, se frappant la poitrine et piétinant sur le trottoir pour se réchauffer. Les horloges

de la cité n'avaient sonné que trois heures, et il était déjà presque nuit; il n'avait pas fait jour depuis le matin, et les chandelles allumées dans les boutiques voisines exhalaient contre les vitres leur lumignon rougeâtre. Le brouillard pénétrait intérieurement à travers toutes les fentes et tous les trous de serrure, brouillard si épais au dehors que, quoique la rue fût des plus étroites, les maisons de l'autre côté n'étaient plus que de vraies masses d'ombres.

La porte du comptoir de Scrooge restait ouverte, afin qu'il pût surveiller son commis, qui, dans une espèce de cellule sombre, faisait des copies de lettres. Scrooge avait un très-petit feu; mais le feu du commis était si petit qu'il ressemblait à un charbon unique : et comment aurait-il pu le regarnir? Scrooge gardant la boîte aux charbons dans la pièce où il se tenait lui-même. Chaque fois que le commis y entrait avec sa pelle pour en chercher, le maître de prédire qu'ils seraient forcés de se séparer. Aussi le commis s'enveloppait de son mieux et essayait de se réchauffer à la chandelle; malheureusement il n'avait pas assez d'imagination pour y réussir.

« Joyeuses fêtes de Noël, mon oncle! Dieu vous protége! s'écria une voix avec l'accent de la gaîté. Et c'était la voix du neveu de Scrooge, survenu si brusquement qu'il donnait le premier avis de son approche.

— Bah! répondit Scrooge, bêtise! »

Il était tellement échauffé dans sa marche rapide par un pareil temps de froid et de brouillard, ce neveu de Scrooge, qu'il en était tout rouge : d'autant plus qu'il avait naturellement le teint coloré; ses yeux étincelèrent, et sa respiration se soulagea par une bouffée de vapeur.

« Noël, une bêtise, mon oncle! s'écria le neveu de Scrooge. Vous ne voulez pas dire cela!

— Je le dis, répliqua Scrooge : un joyeux Noël! De quel droit seriez-vous joyeux? quelle raison avez-vous d'être joyeux? vous êtes assez pauvre comme cela!

— Allons, allons! dit le neveu avec bonne humeur. Mais alors de quel droit seriez-vous triste? quelle raison avez-vous d'être morose? vous êtes assez riche comme cela! »

Scrooge, faute d'une meilleure réponse pour le moment, répéta : « Bah! bah! et il ajouta encore : Bêtise!

» Ne soyez pas de mauvaise humeur, mon oncle, dit le neveu.

— Que serais-je donc, répliqua l'oncle, lorsque je vis dans un monde de fous tel que celui-ci? Vous êtes curieux avec vos joyeux Noëls : qu'est pour vous l'époque de Noël, sinon un temps d'échéance sans argent, un temps pour vous retrouver d'une année plus vieux et pas plus riche d'une heure, un temps pour balancer vos

livres et voir tourner contre vous douze mois encore écoulés sans profit ? Si j'étais le maître, ajouta Scrooge d'un accent indigné, tout imbécile qui vous arrive un joyeux Noël sur les lèvres, irait bouillir avec son propre pouding et se faire enterrer avec une branche de houx à travers le cœur... oui, vraiment !

— Mon oncle ! dit le neveu d'un air suppliant.

— Mon neveu, reprit l'oncle d'un air sévère, faites Noël comme il vous plaira, et laissez-moi le faire à ma manière.

— Le faire ! Mais vous ne le faites pas, mon oncle !

— Laissez-moi donc le défaire, dit Scrooge impatienté ; et grand bien Noël vous fasse. Il vous a toujours fait beaucoup de bien, n'est-ce pas ?

— Il est maintes choses dont j'aurais pu retirer quelque bien et dont je n'ai pas profité, je le confesse, répondit le neveu ; et Noël entre autres. Mais je suis sûr d'avoir au moins toujours regardé Noël, chaque fois qu'il est revenu, et à part le respect dû à son nom sacré comme à sa sainte origine, si on peut séparer ces choses de Noël... oui, j'ai toujours regardé Noël comme un heureux temps, un temps de bienveillance, de pardon, de charité, de bonnes relations ; le seul temps que je sache dans le long calendrier de l'année où hommes et femmes semblent, d'un consentement unanime, ouvrir leurs cœurs et penser aux pauvres gens placés au-

dessous d'eux, comme à des compagnons de voyage de cette vie à l'autre, ce qu'ils sont en effet, et non une autre race de créatures se rendant à un autre but. Et par ainsi, mon oncle, quoique Noël ne m'ait jamais mis une monnaie d'or ou d'argent dans la poche, je crois que Noël *m'a* fait du bien et me fera du bien. Je dis donc : Dieu bénisse Noël ! »

Le commis dans sa niche applaudit involontairement à cette conclusion; mais s'apercevant aussitôt qu'il venait de lui échapper une inconvenance, il voulut tisonner le feu et éteignit la dernière étincelle.

« Que j'entende une autre parole sortir de *votre bouche*, lui dit Scrooge, et vous ferez Noël en perdant votre place. — Vous êtes un éloquent orateur, monsieur mon neveu, ajouta-t-il en se retournant vers celui-ci; je suis étonné que vous n'entriez pas au Parlement.

— Allons, ne vous fâchez pas, mon oncle; venez demain dîner avec nous. »

Scrooge répondit qu'il le verrait plutôt..... oui, il le dit, il ne craignit pas de dire qu'il le verrait plutôt *au diable*...

« Mais pourquoi? s'écria le neveu de Scrooge, pourquoi ?

— Pourquoi vous êtes-vous marié ? demanda Scrooge.

— Parce que j'étais amoureux.

— Parce que vous étiez amoureux... oh ! oh ! grom-

mela Scrooge, comme s'il venait d'entendre dire une chose encore plus ridicule que *joyeux Noël!* Bonsoir, mon neveu!

— Mais, mon oncle, vous ne veniez jamais chez moi avant cela : pourquoi prétendre que c'est pour cette raison que vous ne venez pas à présent?

— Bonsoir, mon neveu!

— Je ne veux rien de vous, mon oncle; je ne vous demande rien. Pourquoi ne serions-nous pas amis?

— Bonsoir!

— Je suis fâché de vous trouver si absolu dans votre refus. Nous n'avions jamais eu de querelle, par ma faute du moins; mais j'ai voulu faire cette démarche par respect pour Noël, et je conserverai jusqu'à la fin ma bonne humeur de Noël : ainsi donc je vous souhaite une bonne fête de Noël, mon oncle!

— Bonsoir!

— Et une bonne année!

— Bonsoir! » répéta Scrooge.

Le neveu sortit sans le moindre mot de récrimination; il s'arrêta dans l'autre pièce pour faire ses souhaits de Noël et de bonne année au commis, qui, moins froid que Scrooge, malgré le feu éteint, les lui rendit cordialement.

« En voilà encore un autre! murmura Scrooge, qui les entendit. Mon commis avec quinze schellings par se-

maine, une femme et des enfants, parlant de joyeux Noël ! Je me retirerai à Bedlam. »

Ce commis, traité de fou, avait, en accompagnant le neveu de Scrooge à la porte, introduit deux autres personnes. C'étaient deux messieurs de bonne mine, agréables de physionomie, qui se tenaient la tête découverte dans le comptoir de Scrooge et avaient à la main des registres et des papiers.

« Scrooge et Marley, je pense? demanda un de ces deux messieurs en consultant sa liste, après avoir salué. Ai-je le plaisir de parler à monsieur Scrooge ou à monsieur Marley ?

— Il y a sept ans que monsieur Marley est mort, répondit Scrooge : oui, il y a ce soir juste sept ans qu'il est mort.

— Nous ne doutons pas que sa générosité ne soit bien représentée par l'associé qui lui survit, » dit le monsieur en montrant la liste d'une quête.

Oui, certainement, il avait raison, l'un valait l'autre : au mot significatif de GÉNÉROSITÉ, Scrooge fronça le sourcil et hocha la tête.

« Dans cette époque de fête annuelle, monsieur Scrooge, dit le monsieur à la liste en prenant une plume, il est bien juste que nous fassions la part des pauvres et des malheureux : ils souffrent beaucoup en ce moment. Il en est des milliers qui manquent des choses les plus néces-

saires, oui, monsieur, des centaines de milliers privés de tout.

— N'y a-t-il pas des prisons ? demanda Scrooge.

— Des prisons ; oh ! en grand nombre, dit le monsieur en laissant retomber la plume.

— Et les maisons de travail forcé, les *Unions*, comme on les appelle, fonctionnent-elles toujours ?

— Toujours, oui, toujours, reprit l'autre, et je voudrais répondre non.

— Le moulin à pied et la loi des pauvres sont donc en activité ?

— Oh ! en très-grande activité, monsieur.

— Tant mieux ; vous m'avez fait peur : en entendant vos premières paroles, j'avais craint, dit Scrooge, qu'il ne fût survenu quelque chose qui en suspendrait l'utile efficacité ; je suis charmé d'apprendre le contraire.

— Dans la persuasion que ces moyens ne suffiraient guère pour soulager chrétiennement les peines de la multitude, reprit le quêteur, quelques-uns d'entre nous s'efforcent de réaliser une collecte pour acheter aux pauvres quelques aliments et du combustible. Nous choisissons ce temps de l'année parce que c'est celui de tous où le besoin se fait le plus vivement sentir et celui où l'abondance se réjouit. Pour combien vous inscrirai-je ?

— Pour rien, reprit Scrooge.

— Vous voulez rester anonyme ?

— Je veux qu'on me laisse tranquille, dit Scrooge ; puisque vous me demandez ce que je veux, messieurs, telle est ma réponse. Je ne me réjouis pas à Noël et je ne puis fournir aux autres les moyens de se réjouir ; je contribue à l'entretien des établissements que j'ai mentionnés : ils coûtent assez cher, et ceux qui ne se trouvent pas bien n'y étant pas, n'ont qu'à y aller.

— Plusieurs ne le peuvent et plusieurs aimeraient mieux mourir.

— S'ils aiment mieux mourir, ils feraient bien de prendre ce parti et de diminuer le superflu de la population. D'ailleurs... excusez-moi... j'ignore cela.

— Vous pourriez le savoir.

— Ce ne sont pas mes affaires, répliqua Scrooge ; c'est assez pour un homme de connaître les siennes sans se mêler de celles des autres : les miennes m'occupent constamment. Bonsoir, messieurs. »

Voyant clairement qu'ils perdaient leurs paroles, ces messieurs s'éloignèrent. Scrooge reprit son travail, très-content de lui-même et se sentant même disposé à la facétie.

Cependant le brouillard et les ténèbres s'épaississaient tellement que des hommes parcouraient les rues avec des torches, offrant leurs services aux cochers pour précéder les chevaux et les guider jusque chez eux. L'antique tour d'une église gothique, que Scrooge apercevait par une ouverture de son comptoir, devint invisible, et

elle sonnait les heures, les demies et les quarts dans les nuages, avec une vibration tremblante qui eût pu faire croire que cette voix du temps s'échappait à travers une tête dont le froid faisait claquer les dents d'airain. Dans la principale rue du quartier, des ouvriers employés à réparer les tuyaux du gaz avaient allumé un grand brasier autour duquel se pressait une foule de pauvres et d'enfants déguenillés, se réchauffant les mains et clignant des yeux avec délices. La gouttière de la fontaine publique, obstruée par un glaçon, ne laissait plus tomber une goutte d'eau, et l'éclat lumineux des boutiques, où les feuilles de houx et de buis craquaient près des lampes, jetait des reflets rouges sur les pâles figures des passants. Les étalages des marchands de comestibles et des épiciers avaient une splendeur qui écartait toute idée prosaïque de vente et d'achat ; c'était une décoration de fête. Non-seulement le lord-maire, du fond de son hôtel municipal, donnait des ordres à ses cinquante cuisiniers et sommeliers pour solenniser Noël d'une manière digne de la table d'un lord-maire, mais aussi le petit tailleur, mis à l'amende de cinq schellings la semaine d'auparavant pour avoir été ramassé ivre dans la rue, songeait au pouding du lendemain, dans son galetas, et envoyait sa femme avec son marmot chez le boucher.

Le brouillard de croître; le froid de devenir de plus en plus vif, de plus en plus aigre et pénétrant. Si le bon Saint Dunstan avait pincé le nez du diable avec un froid aussi

mordant, au lieu de se servir de son élément familier, le diable aurait pu crier en conscience. Le propriétaire d'un jeune nez pointu s'arrêta en grelottant devant la porte de Scrooge pour le régaler d'une ballade de Noël; mais au premier vers d'introduction:

God bless you, merry gentleman !
— Dieu vous bénisse, joyeux monsieur !

Scrooge saisit la règle sur son pupître avec un geste si énergique, que le chanteur à demi congelé se mit à fuir avec terreur, abandonnant le trou de la serrure au brouillard et au froid.

Enfin l'heure de fermer le comptoir arriva. Avec un air mécontent, Scrooge descendit de son escabelle, et le commis, soufflant sa chandelle, mit son chapeau sur la tête, voyant que le maître consentait tacitement à son départ.

« Vous prendrez toute la journée de demain, je suppose ? lui demanda Scrooge.

— Si cela vous convient, monsieur.

— Cela me convient peu, et ce n'est nullement juste, dit Scrooge ; si je vous retenais une demi-couronne sur vos appointements pour ce jour-là, vous vous plaindriez, j'en suis certain ? »

Le commis sourit d'un demi-sourire.

« Et cependant, continua Scrooge, vous ne pensez pas que je doive me plaindre lorsque je vous paye un jour de salaire pour ne rien faire du tout. »

Le commis hasarda la remarque que cela n'arrivait qu'une fois l'an.

« Triste excuse pour mettre à contribution la poche d'un homme toutes les fois que revient le 25 décembre, dit Scrooge, boutonnant sa redingote jusqu'au menton ; mais je suppose qu'il vous faut tout le jour ; soyez du moins ici de meilleure heure après-demain matin. »

Le commis le promit, et Scrooge sortit non sans un grognement. Le comptoir fut fermé en un clin-d'œil, et le commis ayant croisé les deux bouts de son long cache-nez blanc, qui ondulèrent jusque sur son gilet (car il n'avait pas de redingote), se dirigea vers Cornhill, d'où il gagna en courant son domicile de Camden-Town.

Scrooge fit son triste dîner dans sa triste taverne d'usage. Ayant lu tous les journaux et abrégé le reste de la soirée en examinant son carnet d'échéances, il rentra chez lui pour se coucher. Il habitait un appartement où avait vécu jadis son associé défunt ; c'était une enfilade de sombres pièces dans un bâtiment solitaire qu'on eût dit oublié au fond d'une cour, vieille maison où personne ne couchait que Scrooge ; tous les autres appartements étaient des bureaux, des comptoirs ou des magasins. La cour était si obscure que Scrooge

lui-même, qui en connaissait tous les pavés, fut obligé de s'y diriger en tâtonnant. Le brouillard et les frimats enveloppaient tellement la porte principale, qu'il semblait que le génie de l'hiver lui-même méditait sur le seuil.

Or, le fait est qu'il n'y avait rien de particulier au marteau de la porte, excepté que c'était un très-gros marteau ; le fait est encore que Scrooge avait vu et revu, soir et matin, ce marteau depuis qu'il habitait la maison. Enfin Scrooge avait en lui aussi peu de cette faculté appelée imagination qu'aucun marchand de la cité de Londres, en y comprenant — ce qui est beaucoup dire — la corporation, les aldermen et les électeurs municipaux. Qu'on n'oublie pas que Scrooge n'avait pas pensé une seule fois à Marley depuis qu'il avait, dans l'après-midi, mentionné sa mort, arrivée depuis sept ans; et cependant, m'explique qui le pourra comment il se fit que Scrooge, en mettant la clé dans le trou de la serrure, vit dans le marteau, sans aucun procédé intermédiaire de transformation, non plus un marteau, mais le visage de Marley.

Le visage de Marley! ce n'était plus une ombre impénétrable, semblable aux autres objets dans la cour; il y avait autour de ce point sombre une lugubre lumière, comme en projetterait un homard furieux dans une noire cave. Rien qui annonçât la colère ou la férocité; mais ce visage regardait Scrooge comme Marley regar-

dait d'habitude, avec des lunettes de spectre sur son nez de spectre. Les cheveux étaient curieusement soulevés, comme par un souffle ou une chaude vapeur ; et quoique les yeux fussent ouverts, ils restaient complètement immobiles. Ce regard et sa couleur livide le rendaient horrible, mais d'une horreur qui semblait exister en dehors de la physionomie et malgré elle, plutôt que faire partie de son expression.

Lorsque Scrooge put regarder fixément ce phénomène, le marteau redevint marteau.

Dire que Scrooge ne tressaillit pas, ou que son sang n'eut pas la conscience d'une sensation terrible à laquelle il était étranger depuis l'enfance, ce serait trahir la vérité ; mais il remit la main sur la clé qu'il avait abandonnée d'abord, la tourna brusquement, ouvrit, entra et alluma sa chandelle.

Il fit halte avec une courte irrésolution avant de refermer la porte, regarda prudemment derrière lui, comme s'il se fût attendu à revoir dans le vestibule l'image de Marley ; mais il ne vit rien contre la porte, rien... excepté les écrous qui y attachaient le marteau ; il prononça donc l'exclamation : « Bah ! bah ! » et la repoussa violemment.

Le bruit retentit dans la maison comme l'écho d'un tonnerre ; chaque chambre au-dessus, chaque barrique au-dessous, dans la cave du marchand de vin, parurent douées d'un écho à part. Scrooge n'était pas homme à

se laisser effrayer par des échos ; il tira les verrous, franchit le vestibule et gravit l'escalier lentement et mouchant sa chandelle en chemin.

Dans l'escalier, assez large pour y laisser passer une voiture, il se crut précédé d'un corbillard ; mais cette nouvelle vision disparut bientôt, et Scrooge monta, sans broncher, toutes les marches. Avant de fermer la porte de sa chambre, il parcourut son appartement par un reste d'inquiétude après ce qu'il avait vu ou cru voir : tout était en règle, toutes les pièces en ordre ; rien sous la table, personne sous le sofa ni sous le lit, personne dans la robe de chambre suspendue avec une attitude suspecte contre la muraille. Un petit feu brûlait dans la grille de la chambre à coucher, avec un poêlon de gruau (Scrooge était enrhumé) sur le guéridon, la tasse et la cuillère. Satisfait en tous points, Scrooge s'enferma... à double tour, ce qui n'était pas sa coutume. Ainsi en sûreté contre une surprise, il ôta sa cravate, se mit en robe de chambre, en pantoufles et en bonnet de nuit, puis il s'assit devant le feu pour prendre sa tisane.

C'était un petit feu, en vérité, un bien petit feu pour une nuit si froide. Scrooge fut obligé de s'en rapprocher le plus possible, de le couver en quelque sorte avant d'en pouvoir extraire la moindre sensation de chaleur. Le foyer était un travail antique, foyer construit par quelque marchand hollandais, et incrusté tout autour de carreaux de faïence, espèce de mosaïque destinée à

reproduire des scènes de l'Écriture. On y admirait des Caïn et des Abel, des filles de Pharaon, des reines de Saba, des messagers angéliques descendant du ciel sur des nuages semblables à des lits de plume, des Balthazar, des Abraham, des apôtres s'embarquant dans des bateaux plats, des centaines de figures qui auraient dû occuper la pensée de Scrooge; et cependant le visage de Marley, mort depuis sept ans, vint comme la baguette du prophète, et dévora le tout: sur chaque carreau de porcelaine son imagination aurait pu réaliser une copie de ce visage du vieux Marley. « Bêtise! » dit Scrooge en se levant pour se promener dans la chambre.

Après avoir fait plusieurs tours, il s'assit de nouveau. En renversant la tête sur sa chaise, son regard s'arrêta sur une sonnette, une sonnette hors de service, qui communiquait pour quelque usage depuis longtemps oublié, avec une chambre de l'étage au-dessus. Ce fut avec un grand étonnement, avec une étrange et inexplicable terreur qu'il vit que cette sonnette commençait à se balancer: elle se balança d'abord si doucement qu'il en sortait à peine un son; mais peu à peu elle s'agita et retentit en réveillant toutes les sonnettes de la maison, qui lui répondirent.

Cela dura peut-être trente secondes, tout au plus une minute; mais cette minute lui parut une heure. Toutes les sonnettes se turent à la fois; à leur tintement succéda un cliquetis de ferraille qui partait d'en bas, comme

si quelqu'un traînait une chaîne sur les barriques de la cave du marchand de vin. Scrooge se souvint alors qu'il avait ouï dire que les revenants traînaient toujours des chaînes.

La porte de la cave s'ouvrit avec un retentissement éclatant, et Scrooge entendit le bruit sinistre de plus en plus fort; puis il reconnut que ce bruit montait et se dirigeait sur sa porte.

« Bêtise encore! dit Scrooge; je ne veux pas y croire. »

Il pâlit cependant, lorsque tout-à-coup la cause de tout ce bruit passa à travers la porte et se présenta à ses yeux. A cet aspect la flamme mourante jeta une bouffée hors de la cheminée et retomba, comme si le feu aussi reconnaissait le spectre de Marley.

Car c'était lui; c'était Marley lui-même, avec sa queue, son gilet habituel, ses pantalons collants, ses bottes à glands de soie, qui se hérissaient comme l'extrémité de sa queue, et comme les cheveux sur ses oreilles. La chaîne qu'il traînait lui entourait la ceinture; elle était longue et traçait des ondulations inégales comme les replis d'un serpent. Scrooge, en l'observant avec attention, vit que ses anneaux se composaient de petits coffres-forts, de clés, de cadenas, de registres et de bourses; le tout en fer. Le corps de Marley était transparent, si bien que Scrooge put apercevoir à travers son gilet les deux boutons de la taille de son habit.

Scrooge avait souvent ouï dire que Marley n'avait pas d'entrailles ; il ne l'avait jamais cru jusque-là.

Non, non, il ne le croyait pas même encore, quoique le fantôme fût là devant lui ; quoiqu'il sentît l'influence de ses yeux glacés par la mort ; quoiqu'il examinât jusqu'au tissu du mouchoir qui lui entourait la tête et le menton... Il était encore incrédule et doutait de ses sens.

« Eh bien, voyons ! dit Scrooge, caustique et indifférent comme toujours ; que désirez-vous de moi ?

— Beaucoup de choses. » C'était bien la voix de Marley.

« Qui êtes-vous ?

— Demandez-moi qui *j'étais*.

— Qui *étiez*-vous donc ? demanda Scrooge élevant la voix, puisque vous êtes si pointilleux.

— Dans ce monde, j'étais votre associé, Jacob Marley.

— Pouvez-vous... pouvez-vous vous asseoir ? poursuivit Scrooge avec un air de doute.

— Je le puis.

— Faites-le donc. »

Scrooge lui avait adressé cette question, parce qu'il ne savait pas si un fantôme si transparent pourrait se trouver en état de prendre une chaise, et il sentait que, dans la négative, il en résulterait la nécessité d'une explication embarrassante ; mais le fantôme s'assit de l'au-

tre côté de la cheminée, comme s'il faisait une chose à laquelle il était tout-à-fait habitué.

« Vous ne croyez pas en moi, remarqua le fantôme.

— Non, répondit Scrooge.

— Quel témoignage de ma réalité voudriez-vous plus fort que celui de vos sens?

— Je ne sais, dit Scrooge.

— Pourquoi doutez-vous de vos sens?

— Parce que, répondit Scrooge, peu de chose les affecte; une légère indisposition de l'estomac les rend trompeurs. Vous pouvez être le produit d'une tranche de bœuf indigérée, d'un grain de moutarde, d'un morceau de fromage, d'une pomme de terre mal cuite. »

Scrooge cherchait à faire le plaisant et l'esprit fort; c'était un double moyen de distraction; car la voix du sceptre l'avait troublé jusque dans la moelle de ses os.

Rester en silence en présence de ces yeux vitreux fixés sur les siens était une épreuve trop pénible. Il y avait aussi quelque chose de très-imposant dans cette atmosphère infernale que le spectre portait avec lui : Scrooge ne pouvait la sentir lui-même; mais l'effet en était évident, car, quoique le spectre fût parfaitement immobile sur son siége, sa chevelure, les pans de son habit et les glands de ses bottes étaient continuellement agités comme par la brûlante vapeur exhalée d'un four.

« Vous voyez ce cure-dents, continua Scrooge, cherchant un bon mot par la raison que nous en avons don-

née, et désirant aussi détourner, ne fût-ce qu'un moment, le regard de marbre fixé sur lui.

— Je le vois, répondit le spectre.

— Vous ne le regardez pas, répliqua Scrooge.

— Je le vois cependant, dit le spectre.

— Eh bien, reprit Scrooge, je n'ai qu'à l'avaler pour être persécuté pendant le reste de mes jours par une légion de revenants, tous de ma création. Bêtise, vous dis-je! bêtise! »

A ce mot, le spectre poussa un cri effrayant et secoua sa chaîne avec un bruit si lugubre et si terrible, que Scrooge se raidit et se cramponna à sa chaise, de peur de s'évanouir; mais combien augmenta son horreur, lorsque le spectre, ôtant le bandage de sa tête, comme si c'était une coiffure trop chaude dans une chambre, sa mâchoire eut l'air de se détacher, et retomba sur sa poitrine.

Scrooge s'agenouilla et joignit les mains sur ses yeux.

« Grâce! dit-il, épouvantable apparition; pourquoi me persécutez-vous?

— Homme à l'âme mondaine, répondit le spectre, crois-tu en moi, ou n'y crois-tu pas?

— J'y crois, il le faut bien. Mais pourquoi les esprits parcourent-ils la terre, et pourquoi viennent-ils à moi?

— Le ciel veut, répondit le spectre, que l'âme de tout homme se répande parmi ses semblables et dans le

cercle le plus étendu ; si l'âme ne le fait pas dans la vie, elle est condamnée à le faire après la mort. Il faut qu'elle erre sur la terre, — hélas ! hélas ! et qu'elle y voie trop tard tout ce dont elle aurait pu profiter pour son bonheur. »

Ici le spectre poussa encore un cri, secoua sa chaîne et tordit ses mains de spectre.

« Vous êtes enchaîné, dit Scrooge tout tremblant, apprenez-moi pourquoi.

— Je porte la chaîne que je me suis forgée dans la vie, répondit le spectre ; je me la suis forgée anneau par anneau et toise par toise ; je m'en suis entouré la ceinture de ma propre volonté, et je l'ai portée de mon plein gré. Est-ce que le modèle vous en *paraît* étrange ? »

Scrooge tremblait de plus en plus.

« Ou serait-ce, poursuivit le spectre, que vous voudriez savoir le poids et la longueur de celle que vous portez vous-même ? elle était aussi lourde et aussi longue que celle-ci, il y a sept Noëls aujourd'hui ; vous y avez travaillé depuis : c'est une fameuse chaîne ! »

Scrooge regarda autour de lui sur le plancher, s'attendant à se voir entouré de cinquante ou soixante toises au moins de câble de fer : il ne vit rien.

« Jacob, dit-il d'un ton suppliant, mon vieux Jacob Marley, parlez-moi, parlez-moi pour me consoler, Jacob !

— Je n'ai pas de consolation à vous donner, répliqua

le spectre ; la consolation vient d'une autre région, Ebenezer Scrooge, et elle est apportée par d'autres messagers à une autre espèce d'hommes. Je ne puis même vous dire tout ce que je voudrais ; il ne m'est permis que d'ajouter peu de chose : je ne puis demeurer, je ne puis m'arrêter ; je ne le puis nulle part. Écoutez-moi bien : pendant la vie, mon esprit ne sortit jamais des étroites limites de notre comptoir de banque, et j'ai devant moi de longs, de pénibles voyages. »

C'était une habitude de Scrooge, chaque fois qu'il devenait pensif, d'enfoncer ses mains dans les goussets de son pantalon : il le fit encore, en méditant ce que le spectre avait dit, mais sans lever les yeux, et en restant à genoux.

« Vous devez avoir marché bien lentement, Jacob, observa Scrooge d'un air d'un homme d'affaires, quoique avec déférence et humilité.

— Lentement ! répéta le spectre.

— Mort depuis sept ans, se dit Scrooge, et tout ce temps-là en route.

— Oui, tout ce temps ! dit le spectre, pas de repos, pas de paix, et l'incessante torture du remords.

— Vous voyagez vite ? demanda Scrooge.

— Sur les ailes du vent, répliqua le spectre.

— Vous devez avoir bien vu du pays en sept ans ? »

En entendant ces paroles de Scrooge, le spectre poussa un autre cri et secoua sa chaîne si horriblement dans

le silence de la nuit, que la police aurait pu avec raison lui faire un procès pour troubler la paix publique.

« Ah! être captif, enchaîné, chargé de fers, s'écria le fantôme, et ne pas savoir que des siècles se confondront avec l'éternité avant que le bien dont cette terre est susceptible soit entièrement développé; ne pas savoir que toute âme chrétienne, travaillant charitablement dans sa petite sphère quelle qu'elle soit, trouvera sa vie mortelle trop courte pour les vastes moyens d'utilité dont elle était dotée; ne pas savoir qu'aucun regret ne peut racheter les occasions perdues de la vie... Cependant voilà ce que j'étais; oui, j'étais ainsi!

— Mais vous fûtes toujours un homme habile en affaires, Jacob, bégaya Scrooge, qui commençait à s'appliquer cette dernière tirade.

— En affaires! s'écria le spectre, se tordant de nouveau les mains; je n'avais d'affaires que mon affaire d'homme. Le salut de l'humanité était mon affaire; la charité, la miséricorde, la tolérance et la bienveillance, c'était là mon affaire; les opérations de mon commerce n'étaient que la goutte d'eau dans l'immense océan de mon affaire. »

Le spectre releva sa chaîne à la hauteur de son bras, comme si c'était la cause de toute sa désolation, et puis il la rejeta lourdement à terre.

« A cette époque de l'année, continua le spectre, je souffre davantage. Ah!... pourquoi me promener à tra-

vers la foule de mes semblables avec les yeux baissés, au lieu de les relever vers cette étoile bénie qui conduisit les sages à une humble demeure? N'y avait-il donc pas de maison pauvre où sa lumière m'aurait conduit? »

Scrooge était très-affligé d'entendre le spectre se lamenter ainsi sur le passé, et il frémissait en l'écoutant.

« Écoutez-moi, lui cria le spectre, mon temps va expirer.

— J'écoute, dit Scrooge; mais ne soyez pas trop dur pour moi, Jacob : abrégez un peu, je vous prie.

— Comment il se fait que je parais devant vous sous cette forme visible, c'est ce que je ne puis dire : je me suis assis invisible à côté de vous mainte et mainte fois. »

Ce n'était pas une idée agréable. Scrooge frissonna et essuya la sueur froide de son front.

« Ce n'est pas la moindre amertume de ma pénitence, continua le spectre; je suis venu ici ce soir pour vous prévenir que vous avez encore une chance et un espoir d'échapper à ma destinée. C'est une chance et un espoir que vous me devrez, Ebenezer.

— Vous fûtes toujours un excellent ami; je vous remercie, Jacob.

— Vous verrez apparaître trois esprits, » dit le spectre.

Scrooge crut que sa mâchoire allait tomber aussi bas que celle du spectre.

« Est-ce là cette chance, cet espoir dont vous voulez parler, Jacob? demanda-t-il en bégayant.

— Oui.

— Je... je crois que je m'en passerais volontiers.

— Sans ces trois visites, dit le spectre, vous ne pouvez espérer d'éviter le chemin où je marche. Attendez la première demain matin quand l'horloge sonnera une heure.

— Ne pourrais-je les recevoir toutes les trois à la fois, et que tout fût fini, Jacob?

— Attendez la seconde la nuit d'après à la même heure, et la troisième l'autre nuit, quand le dernier coup de minuit aura cessé de vibrer. Vous ne me reverrez plus, moi, et ayez soin pour votre bien de ne pas oublier ce qui s'est passé entre nous. »

A ces derniers mots, le spectre prit son mouchoir sur la table et se banda la tête comme auparavant. Scrooge le comprit par le claquement des dents qui se rencontrèrent par l'effet du bandage. Il essaya de lever les yeux et trouva son visiteur surnaturel qui le regardait en face avec les anneaux de sa chaîne entortillés autour de son bras.

L'apparition s'éloigna à reculons, et à chaque pas qu'elle faisait, la fenêtre se relevait un peu, de manière que lorsque le spectre fut à côté, elle était toute grande

ouverte. Il fit signe à Scrooge d'approcher, ce qu'il fit. Dès qu'ils furent à deux pas l'un de l'autre, le spectre lui intima par un geste de ne pas venir plus loin. Scrooge s'arrêta.

Il s'arrêta... bien moins par obéissance que par surprise et peur; car, au moment où le spectre levait la main, il entendit des bruits confus dans l'air, des sons incohérents de lamentations et de regrets, des doléances plaintives, des voix qui s'accusaient. Le spectre au bout d'un moment d'attention se joignit à ce chœur de désolation et s'envola sur les vapeurs noires de la nuit.

Scrooge fit deux pas de plus vers la fenêtre, et, avec une curiosité désespérée, il regarda.

L'air était rempli de fantômes errants çà et là, avec l'inquiétude d'âmes en peine et se lamentant. Chacun traînait une chaîne comme le spectre de Marley. Quelques-uns (ce pouvait être un ministère coupable) étaient enchaînés ensemble; aucun n'était libre. Plusieurs avaient été pendant leur vie connus de Scrooge personnellement. Il avait été intime avec un vieux fantôme en gilet blanc, traînant un monstrueux ferrement de sûreté rivé à sa cheville et qui criait piteusement de ne pouvoir assister une malheureuse avec son enfant qu'il voyait au-dessous de lui sur le seuil d'une porte. Le tourment de tous ces spectres était de chercher à intervenir pour

faire le bien dans les affaires humaines et d'avoir perdu le pouvoir de le faire.

Soit que ces images s'évanouissent dans le brouillard, soit que le brouillard les enveloppât, ce dont Scrooge ne put se rendre raison, elles disparurent, et l'écho ne répéta plus leurs voix de spectre.

Scrooge ferma la croisée et examina la porte par laquelle le spectre était entré. Elle était toujours fermée à double tour, ainsi qu'il l'avait fermée lui-même. Les verrous étaient en place. Il fit un effort pour dire : « Bêtise ! » mais ne put articuler que la première syllabe. L'émotion qu'il avait subie, les fatigues de la journée, sa vision du monde invisible, la peu récréative conversation du spectre et l'heure avancée, tout lui faisait un besoin du repos. Il alla tout droit se coucher sans se déshabiller, et s'endormit à l'instant même.

II

LE PREMIER DES TROIS ESPRITS.

Lorsque Scrooge se réveilla, il faisait si noir, qu'en promenant ses yeux de furet hors de son lit, il pouvait à peine distinguer la fenêtre transparente des murs opaques de la chambre. Au milieu de ces ténèbres impénétrables, l'horloge d'une église voisine sonna les quatre avant-quart : Scrooge écouta pour savoir l'heure : à son grand étonnement, la cloche tinta une fois, deux, trois, quatre, et ainsi de suite régulièrement jusqu'à douze. Était-ce minuit ou midi ?... Il était plus de deux heures quand il s'était couché. L'horloge avait tort ; un glaçon devait s'être introduit dans la sonnerie.— Scrooge toucha le ressort de sa montre à répétition..... Un, deux, trois, quatre, etc., jusqu'à douze, comme l'horloge.

« Il n'est pas possible, se dit Scrooge, que j'aie dormi tout un jour et une partie d'une seconde nuit. Serait-il

arrivé quelque chose au soleil ? » Il courut à sa fenêtre, essuya la vapeur glacée des vitres ; mais tout ce qu'il put voir, c'est que le brouillard était toujours très-dense et très-froid... « Allons, il est minuit et le jour reviendra... car, sans lui, que ferais-je de mes lettres de change payables *à vue*..... autant vaudrait des mandats sur la banque des États-Unis. »

Scrooge retourna à son lit, et il reprit le cours de ses réflexions. Plus il pensait, plus il était embarrassé, et plus embarrassé il était, plus il pensait encore. Le spectre de Marley le troublait extraordinairement..... « N'était-ce qu'un rêve ?... oh ! oui, c'est un rêve !... » Et cependant il avait beau répéter ces mots, le problème se représentait à son esprit toujours le même et toujours insoluble.

Scrooge demeura dans cet état jusqu'à ce que l'horloge sonnât trois quarts, et il se ressouvint alors que le spectre l'avait prévenu d'une visite au coup d'une heure. Il résolut d'attendre, éveillé, que l'heure fût passée : que pouvait-il faire de plus sage, considérant qu'il lui était impossible de se rendormir ?

Les quinze minutes lui parurent si longues qu'il croyait être retombé dans un somme.... enfin l'horloge va sonner. — Ding, dong ! — C'est le quart, dit Scrooge en comptant. — Ding, dong ! — c'est la demi. — Ding, dong ! — les trois quarts. — Ding, dong ! — ah !

c'est l'heure, s'écria Scrooge ravi ; — c'est l'heure, et rien !

C'est ainsi qu'il triomphait pendant les sons d'avant-quart ; mais quand la cloche lui eut lancé la note profonde, sombre et mélancolique : UNE HEURE ! une lueur illumina au même instant la chambre, et les rideaux du lit s'ouvrirent.

Les rideaux du lit s'ouvrirent, vous dis-je, tirés par une autre main que la sienne, non pas les rideaux derrière lui, mais ceux du côté où il tournait la tête. Scrooge, tressaillant, s'assit contre le traversin, se trouvant face à face avec son visiteur surnaturel... face à face et aussi près que je le suis de vous, lecteur, moi qui me tiens debout, en esprit, à votre coude.

C'était une étrange figure... comme un enfant ; mais bien moins comme un enfant que comme un vieillard, aperçu au travers de quelque milieu surnaturel qui lui donnait l'air de s'être amoindri jusqu'aux proportions d'un enfant. Ses cheveux, qui flottaient autour de son cou et qui lui descendaient jusqu'au-dessous de la taille, semblaient blanchis par l'âge, et cependant son visage n'avait pas une ride et son teint était de la plus délicate fraîcheur. Ses bras, longs et musclés, armés de larges mains, annonçaient une force peu commune ; ses jambes et ses pieds, d'une forme parfaite, restaient nus comme ses bras et ses mains. Il portait une tunique de la blancheur la plus pure avec une ceinture d'un beau

vert lustré. Sa main tenait une branche de houx, et, en contradiction avec cet emblème hivernal, ses vêtements étaient décorés de fleurs d'été ; mais ce qu'il avait de plus étrange en lui, c'était que du sommet de sa tête jaillissait un brillant jet de lumière qui rendait visible tout ce que je viens de décrire ; — voilà ce qui sans doute explique pourquoi, dans ses moments sombres, il se servait pour chapeau d'un grand éteignoir qu'il avait sous le bras en entrant dans la chambre.

Eh bien ! quelque étrange que cela parût à Scrooge, il remarqua quelque chose de plus étrange encore : les reflets changeants de la ceinture de cet être singulier éclairaient alternativement une partie de son corps plus qu'une autre, de manière à rendre toute la figure plus ou moins distincte et plus ou moins complète en apparence : c'était tantôt un être avec un seul bras, tantôt un être avec une seule jambe, avec deux jambes sans tête, avec une tête sans corps, et les membres ainsi retranchés ne laissaient pas une trace visible dans les ténèbres où ils se fondaient ; puis, par un nouveau prodige, l'apparition redevenait elle-même, aussi complète et aussi distincte que jamais.

« Monsieur, êtes-vous l'Esprit dont la venue m'a été annoncée ? demanda Scrooge.

— Je le suis. »

La voix était douce et si basse qu'on aurait cru ne l'entendre que de loin.

« Qui êtes-vous et qu'êtes-vous ? demanda encore Scrooge.

— Je suis l'Esprit de Noël passé.

— Passé depuis longtemps? demanda Scrooge en remarquant sa stature de nain.

— Non... votre Noël de l'année dernière. »

Peut-être Scrooge n'aurait pas su expliquer pourquoi si on le lui eût demandé... mais il éprouvait un vif désir de voir l'Esprit coiffé de son chapeau, et il le pria de se couvrir.

« Quoi ! s'écria l'Esprit, voudriez-vous déjà éteindre par des mains mondaines la lumière que je donne? N'est-ce pas assez que vous soyez un de ceux dont les passions ont fait ce chapeau, sans vouloir me forcer à le porter sur mon front pendant des siècles ? »

Scrooge, avec un ton révérencieux, nia toute intention d'offenser son interlocuteur et déclara ignorer qu'il eût jamais coiffé l'Esprit à aucune époque de sa vie. Puis il recueillit son courage pour lui demander ce qui l'amenait.

« Votre *bien,* répondit l'Esprit.

— Très-obligé, » dit Scrooge, qui ne put s'empêcher de penser qu'il eût préféré une nuit de repos sans interruption ! L'Esprit l'avait sans doute entendu penser ; car il ajouta immédiatement : « C'est votre *conversion*

que je veux dire..... attention ! » Et en parlant ainsi, il le saisit doucement par le bras : « Levez-vous et venez avec moi ! »

Vainement Scrooge se serait excusé de cette promenade en objectant la saison et l'heure, la bonne chaleur de son lit, le thermomètre au-dessous de la glace, son costume, sa robe de chambre, son bonnet de nuit, ses pantoufles et son rhume de cerveau; il n'y avait pas moyen de résister à cette douce étreinte. Il se leva; mais voyant que l'Esprit se dirigeait vers la fenêtre, il prit une attitude suppliante :

« Je ne suis qu'un mortel, dit-il, et nullement assuré contre une chute.

— Il suffit que ma main vous ait touché le cœur, dit l'Esprit, qui joignit le geste à la parole, et vous n'aurez rien à craindre. » En effet, ils traversèrent ensemble la muraille et se trouvèrent au milieu d'une campagne, loin de la ville : le brouillard avait disparu ainsi que les ténèbres : c'était un beau jour d'hiver avec une neige récemment tombée.

« Bonté du ciel ! dit Scrooge en joignant les mains et regardant autour de lui : J'ai été élevé ici... J'y ai passé mon enfance. »

L'Esprit lui adressa un regard plein de douceur. Et le vieux Scrooge sentit encore sur son cœur l'impression vivifiante de cette main qui l'avait touché tout-à-l'heure ; il lui sembla respirer dans l'air une foule d'o-

deurs dont chacune était associée à un millier de pensées, d'espérances, de joies et de sentiments oubliés depuis longtemps, bien longtemps !

« Vous tremblez, dit l'Esprit.

— Conduisez-moi où vous voudrez, répondit Scrooge.

— Vous rappelez-vous le chemin ? demanda l'Esprit.

— Si je me le rappelle ? s'écria Scrooge avec sentiment... j'irais les yeux fermés...

— N'est-ce pas étrange que vous l'ayez oublié pendant tant d'années !... Marchons, dit l'Esprit. »

Ils marchèrent ; Scrooge reconnaissant toutes les portes, toutes les bornes, tous les arbres, jusqu'à ce qu'une petite ville leur apparût à distance avec son pont, son église et sa rivière au cours serpentant. Ils aperçurent quelques bidets aux longs crins trottant vers eux avec des enfants sur leur dos, qui appelaient d'autres enfants dans des carrioles champêtres, conduites par des fermiers. Tous ces enfants étaient de joyeuse humeur, échangeant entre eux des acclamations et remplissant l'air de la musique bruyante de leur voix.

« Ce ne sont là que les ombres de ce qui a existé, dit l'Esprit ; elles ne nous voient ni ne nous sentent. »

Les gais voyageurs s'approchaient, et Scrooge les reconnut tous en les nommant par leurs noms. Pourquoi leur vue lui causait-elle tant de joie ? pourquoi son œil étincelait-il ? pourquoi son cœur bondissait-il à leur aspect ? pourquoi fut-il si heureux quand il les entendit

se souhaiter de joyeux Noëls, quand ils se croisaient aux carrefours et aux chemins qui conduisaient à leurs diverses maisons ? Qu'était donc pour Scrooge un joyeux Noël ? Loin, loin de lui, le joyeux Noël ! quel bien lui avait-il donc jamais fait ?

« L'école n'est pas encore déserte, dit l'Esprit ; un enfant solitaire, négligé de sa famille, y est resté.

— Je le sais, » répondit Scrooge, et il soupira.

Ils quittèrent la grand'route, prirent un sentier bien connu et furent bientôt près d'une maison en briques avec un petit toit en coupole surmonté d'une girouette, sous lequel était une cloche. C'était une grande maison, mais une maison presque en ruines ou qui semblait abandonnée, avec des murailles humides et vertes de mousse, des croisées brisées, des portes délabrées. Des poules caquetaient dans les écuries ; l'herbe croissait dans les remises. L'intérieur répondait à cette désolation extérieure ; l'ameublement était pauvre, et il y avait dans les larges appartements cette odeur particulière qui annonçait que les habitants s'y levaient souvent à la lumière et n'y avaient pas grand'chose à manger.

L'Esprit et Scrooge allèrent frapper à une porte de derrière qui s'ouvrit et leur fit voir une longue et triste salle dont la nudité s'exagérait encore par des rangs de bancs et de pupîtres. A l'un de ces pupîtres, près d'un faible feu, un enfant lisait... Scrooge s'assit sur un banc et pleura en se reconnaissant lui-même comme il avait

été autrefois. — Il pleura et pleura encore, avec un véritable soulagement, il est vrai, parce qu'il n'y avait pas un écho dans cette salle (le bruissement des souris derrière les panneaux, la chute de l'eau à demi-gelée dans la cour voisine, le soupir du vent parmi les branches défeuillées d'un vieux peuplier, le battement d'une porte d'armoire vide), qui ne réveillât un souvenir dans son cœur.

L'Esprit lui toucha le bras et lui montra cet enfant, cet autre lui-même, attentif à sa lecture. Tout-à-coup un homme au costume étranger se montra en dehors de la fenêtre avec une cognée attachée à sa ceinture, et conduisant par le licou un âne chargé de bois : « Eh ! c'est Ali Baba, s'écria Scrooge avec extase, c'est le cher et brave Ali Baba ; oui, je le connais bien ! Un jour de Noël, lorsque cet enfant était là, seul, comme aujourd'hui, *il vint*. Pauvre enfant ! Et Valentin et Orson son frère, les voilà aussi. Et cet autre, quel est donc son nom ? celui qui fut transporté endormi à la porte de Damas ; ne le voyez-vous pas ? Et le palfrenier du sultan culbuté par les génies, le voilà les pieds en l'air ! C'est bien fait, j'en suis fort aise : qu'avait-il besoin d'épouser la princesse ?

Combien ceux qui voyaient tous les jours Scrooge à la Bourse et dans la Cité auraient été surpris de l'entendre se livrer si sérieusement à ce retour sur le passé, moitié riant, moitié pleurant devant toutes ces images

évoquées par lui! « Voilà le perroquet, continua-t-il, avec ses plumes vertes, sa queue jaune et cette touffe semblable à une laitue qui lui couronne la tête; oui, c'est lui', et il l'appela Robin Crusoé lorsque son maître revint au logis après avoir fait le tour de l'île. « Pauvre Robin Crusoé, où êtes-vous allé, Robin Crusoé? » Le voyageur crut rêver, mais non, il ne rêvait pas, c'était son perroquet. « Et voici Vendredi; comme il court! il y va de la vie, on le voit bien! Cours, cours, cours plus vite encore, Vendredi! » Puis Scrooge, avec une rapidité de transition qui était assez extraordinaire dans son caractère habituel, plaignant toujours celui qui lisait là toutes ces merveilles, dit encore une fois : « Pauvre enfant! » et il pleura.

« Je voudrais... balbutia Scrooge, en mettant la main dans sa poche et regardant autour de lui après s'être essuyé les yeux avec sa manche, je voudrais... mais il est trop tard.

— Qu'est-ce? demanda l'Esprit.

— Rien, répondit Scrooge, rien. Il y avait hier au soir un enfant qui venait chanter une ballade de Noël à ma porte. J'aurais voulu lui donner quelque chose, voilà tout.

L'Esprit sourit d'un air pensif et fit un geste de la main en disant : Voyons un autre Noël. A ces mots, Scrooge vit grandir son autre lui-même; la salle devint plus sombre et plus sale; les panneaux se fendirent, les

fenêtres craquèrent, des fragments de plâtre tombèrent du plafond et en firent voir les lattes à découvert. Scrooge ne se rendit pas raison de ce changement à vue, mais il reconnut que tout se passait comme dans la réalité, et qu'il était seul là comme jadis, tous les autres enfants étant allés dans leurs familles passer les saintes vacances. Cette fois il ne lisait plus, mais il se promenait en long et en large avec désespoir. Scrooge regarda l'Esprit, et puis avec un triste hochement de tête il regarda du côté de la porte. Elle s'ouvrit, et une jeune fille, beaucoup plus jeune que l'écolier, entra vivement, l'entoura de ses petits bras et après maint baiser, l'appela son frère, son cher frère. « Je viens vous chercher, mon cher frère, dit-elle, frappant des mains et s'interrompant pour rire; je viens vous chercher et vous conduire à la maison... à la maison!

— A la maison, petite Fanny! répéta l'enfant.

— Oui, répliqua la jeune fille toute radieuse; à la maison et pour tout de bon, pour toujours! Papa est si radouci maintenant que la maison est comme un paradis; il me parla si doucement un soir au moment où j'allais me coucher, que je lui demandai encore si vous reviendriez avec nous, et il répondit oui; puis le lendemain il m'a envoyée avec une voiture pour vous ramener. Vous allez être un homme, ajouta-t-elle, et vous ne retournerez plus ici; mais d'abord nous allons pas-

ser les fêtes de Noël tous ensemble et nous amuser... oui, nous bien amuser !

—Vous êtes devenue une femme, vous, petite Fanny ! » s'écria l'écolier. Elle frappa des mains et se mit à rire, puis elle leva le bras pour tâcher de lui toucher la tête; mais se trouvant trop petite, elle rit encore et se redressa sur la pointe des pieds pour l'embrasser. Enfin elle commença à l'entraîner vers la porte avec un empressement enfantin, et lui, il se laissait conduire, heureux de la suivre.

Une voix terrible cria dans la salle : « Descendez la malle du jeune M. Scrooge : » alors apparut le maître de pension lui-même, qui daigna regarder le jeune M. Scrooge avec une condescendance farouche, et le troubla en lui secouant la main. Ensuite il l'introduisit avec sa petite sœur dans la salle d'étude la plus froide du monde, où même les mappemondes contre la muraille et les globes terrestres dans l'embrasure des croisées avaient une température glaciale. Là s'étant fait apporter un flacon de vin clair et une grosse galette, il régala le frère et la sœur en les servant lui-même. « Allez, dit-il à un maigre domestique, allez offrir un verre de vin au postillon. » Le postillon fit répondre qu'il le remerciait, mais qu'il préférait ne pas boire si c'était le même vin qu'il avait déjà goûté une autre fois. Pendant ce temps-là on avait attaché la malle sur l'impériale de la chaise de poste : les enfants dirent adieu

au maître de pension et montèrent en voiture : ils traversèrent l'allée du jardin, les roues éparpillant les flocons de neige qui recouvraient les sombres feuilles d'une haie d'arbres verts.

« Délicate créature, qu'un souffle aurait flétrie ! dit l'Esprit ; mais quel cœur !

— Oh ! oui, quel cœur ! s'écria Scrooge ; vous avez raison, ce n'est pas moi qui dirai non !

— Elle mourut mère et laissa des enfants, je pense? dit l'Esprit.

— Un seul, répondit Scrooge.

— En effet, dit l'Esprit... votre neveu. »

Scrooge éprouva un embarras visible, et répondit brièvement : « Oui. »

Il n'y avait qu'un moment que l'Esprit et Scrooge avaient quitté le pensionnat, et ils se trouvaient déjà dans les rues populeuses d'une ville où des ombres de passants allaient et venaient, où des ombres de voitures se disputaient le pavé, où régnait enfin tout le tumulte d'une ville. Il était visible à l'étalage des boutiques que c'était encore Noël, mais c'était le soir, et les rues étaient éclairées.

L'Esprit s'arrêta à une porte de magasin et demanda à Scrooge s'il le reconnaissait.

« Je le crois bien, c'est ici que j'ai fait mon apprentissage. »

Ils entrèrent. A la vue d'un vieillard avec un toupet

frisé, assis derrière un grand pupître, Scrooge s'écria : « Eh ! c'est le vieux Fezziwig; Dieu le bénisse ! c'est Fezziwig ressuscité ! »

Le vieux Fezziwig déposa sa plume et regarda la pendule qui marquait sept heures; il se frotta les mains, rajusta son vaste gilet, rit d'un rire de satisfaction et de bienveillance, et cria d'une voix large et grave : « Oh ! oh ! Ebenezer, oh ! Dick ! »

L'autre *lui* de Scrooge, devenu un jeune homme, accourut accompagné de son camarade d'apprentissage.

« C'est Dick Wilkins, dit Scrooge à l'Esprit. Merci Dieu ! c'est lui ! il m'était très-attaché. Pauvre Dick ! cher ami, va !

— Eh ! mes braves garçons, dit Fezziwig en se frottant les mains, assez travaillé pour aujourd'hui. C'est la veille de Noël, Dick ! la veille de Noël, Ebenezer ! Allons, fermons le magasin. »

Les deux apprentis ne se le firent pas dire deux fois, et ils eurent bientôt mis en place les volets avec les barres de fer.

« Holà ! hé ! s'écria Fezziwig, descendant de son pupître avec une merveilleuse agilité ; enlevez-moi tout cela et faisons de la place. En avant, Dick ! soyons lestes, Ebenezer ! »

En quelques minutes ces nouveaux ordres furent exécutés. Il s'agissait de déménager les comptoirs, de convertir le magasin en salle de bal. Tout cela se fit, et la

salle improvisée fut bientôt magnifiquement éclairée. Vint alors un ménétrier qui s'empara du grand pupître, en fit un orchestre, s'y installa et se mit à racler. Au bruit de cette musique entra Mrs Fezziwig, toute épanouie par un sourire; entrèrent les trois miss Fezziwig, radieuses et adorables; entrèrent les six jeunes prétendants dont elles avaient brisé les cœurs; entrèrent tous les jeunes gens et toutes les jeunes filles employés au commerce de la maison; entra la servante avec son cousin le boulanger; entra la cuisinière avec l'ami intime de son frère, le marchand de lait; entrèrent enfin quelques déserteurs des maisons voisines, entre autres un apprenti soupçonné d'être mis souvent à la diète par son maître et qui se cachait derrière une servante à qui sa maîtresse avait tiré les oreilles. Ils entrèrent tous les uns après les autres : les uns d'un air honteux, les autres hardiment; ceux-ci avec grâce, ceux-là avec gaucherie, poussant ou poussés, n'importe, tous admirablement disposés à fêter la Noël, et chacun ayant bientôt trouvé à s'associer en couple avec sa chacune, la contredanse commença et ne fut interrompue que lorsque le vieux Fezziwig, frappant des mains, cria au ménétrier : « C'est bien, mon garçon, et rafraîchissez-vous. » Le ménétrier plongea sa face rouge dans un pot de porter, mais quand il la retira ce fut pour racler encore avec une nouvelle ardeur, et les danseurs de sauter de plus belle!

Après la danse, on joua aux gages touchés ; puis on dansa encore, et puis l'on servit un énorme biscuit, du negus, de grosses pièces du rôti froid, des pâtés au hachis et de la bierre en abondance. Mais la grande scène de la soirée fut lorsque après le rôti, le ménétrier (le drôle savait son rôle admirablement) fit entendre un air de menuet. Alors s'avança le vieux Fezziwig en personne, pour danser avec Mrs Fezziwig. Il fallait les voir! quelle vigueur de jarrêts, quelle grâce et quel aplomb ! Toutes les figures furent exécutées avec une précision qui excita l'admiration générale.

Quant l'horloge sonna onze heures, ce bal domestique se termina. M. et Mrs Fezziwig allèrent se poster de chaque côté de la porte, et secouant cordialement la main à chacun de leurs hôtes à mesure qu'il défilait, à chacun aussi ils souhaitèrent une bonne fête de Noël. Les deux apprentis reçurent à leur tour, c'est-à-dire les derniers, le souhait cordial, et ils allèrent se mettre dans leurs lits, qui étaient sous un comptoir de l'arrière-boutique.

Pendant tout ce temps, Scrooge avait été comme un homme qui avait perdu la tête. Son cœur et son âme avaient passé dans son autre lui-même : tout à la fête, il retrouvait le passé tout entier, se rappelait les moindres détails, jouissait de tout et subissait la plus singulière agitation. Ce ne fut que lorsque toutes ces figures si animées (la sienne comprise) eurent disparu, qu'il se

souvint de l'Esprit ; il s'aperçut que celui-ci avait les yeux fixés sur lui et que la lumière de sa tête brillait de plus en plus.

« Il faut peu de choses, dit l'Esprit, pour inspirer à ces folles gens tant de reconnaissance.

— Peu de chose ! » répéta Scrooge.

L'esprit lui fit signe d'écouter les deux apprentis qui se répandaient en éloges de Fezziwig, et ensuite il poursuivit son idée :

« Quoi donc ? qu'a-t-il dépensé ? quelques livres sterling de votre argent terrestre, trois ou quatre livres peut-être : cela vaut-il tant de louanges ?

— Ce n'est pas cela, répliqua Scrooge, excité par cette remarque, et parlant involontairement comme son autre lui-même, ce n'est pas cela, Esprit : Fezziwig a le don de nous rendre à son gré heureux ou malheureux, de nous faire paraître notre tâche lourde ou légère, agréable ou pénible. Si vous me dites que ce don consiste en paroles et en regards, en choses si insignifiantes qu'il est impossible de les additionner et de les compter: Eh bien ! qu'importe ? le bonheur qu'on lui doit est aussi grand que s'il coûtait un million. »

Scrooge sentit l'influence du regard de l'Esprit et s'arrêta.

« Qu'y a-t-il ? demanda l'Esprit.

— Rien de particulier, dit Scrooge.

— Quelque chose, cependant, n'est-ce pas ? poursuivit l'Esprit en insistant.

— Non, dit Scrooge, non. J'aimerais à pouvoir dire un mot à mon commis, voilà tout. »

Son autre lui-même éteignit les lampes au moment où il exprimait ce désir ; Scrooge et l'Esprit se retrouvèrent de nouveau tous les deux en plein air.

« Le temps presse, remarqua l'Esprit, vite. »

Ceci ne s'adressait pas à Scrooge ou à personne qu'il pût voir ; mais l'effet produit fut immédiat, car Scrooge se revit tout à coup lui-même. Il avait vieilli : il était un homme d'âge mûr : son visage n'avait pas les traits durs de son âge actuel, mais on y remarquait déjà quelques-unes des rides du souci et de l'avarice. Il y avait dans son regard un mouvement continuel, indice dénonciateur de la passion qui avait jeté en lui ses racines. Il n'était pas seul, mais assis à côté d'une belle jeune fille vêtue de deuil, dont l'œil était rempli de larmes qui brillaient à la lueur que projetait l'Esprit de Noël passé.

« Peu vous importe : oui, à vous très-peu vous importe, disait-elle ; une autre idole m'a remplacée, et si elle peut vous consoler un jour comme j'aurais essayé de le faire, je n'aurai pas de raison pour m'affliger.

— Quelle idole vous a remplacée ? répondait-il.

— Une idole d'or.

— Voilà bien le jugement du monde ! il n'est rien

qu'il traite plus mal que la pauvreté, et rien qu'il prétende blâmer plus sévèrement que la poursuite de la richesse.

— Vous craignez trop le monde, répliquait la jeune fille : toutes vos espérances se sont fondues dans celle d'échapper à ses reproches sordides ; j'ai vu vos plus nobles pensées s'évanouir une à une, jusqu'à ce que la passion dominante, la passion du lucre, vous ait absorbé. Ai-je tort ?

— Eh bien ! voyons, dit-il alors ; parce que je suis devenu plus sûr de moi-même et que j'ai acquis de l'expérience, ai-je changé à votre égard ? »

Elle secoua la tête.

« Répondez? dit-il.

—Notre engagement date de loin : il fut conclu lorsque nous étions, vous et moi, pauvres, mais contents de pouvoir espérer que nous le serions quelque jour un peu moins, grâce à notre patiente industrie. Vous êtes changé : vous n'êtes plus ce que vous étiez alors.

— J'étais un enfant, répondit-il avec impatience.

— Vous sentez vous-même que vous n'étiez pas ce que vous êtes à présent, et moi je suis la même. Ce qui nous promettait le bonheur quand nous n'avions qu'un cœur n'est qu'une source de peines depuis que nous en avons deux. Que de fois cette pensée m'est revenue ! pensée amère... mais je m'y suis faite et je puis vous rendre votre liberté.

— Vous l'ai-je demandée ?

— En paroles, non, jamais.

— Et comment donc ?

— Par le changement de votre nature, par le changement de votre esprit, par la nouvelle atmosphère où vous existez, par la nouvelle espérance qui est devenue votre but, et en oubliant tout ce qui donnait une valeur à mon amour. Si cet engagement n'existait pas, ajouta la jeune fille avec un air de doux reproche, dites-moi, me rechercheriez-vous aujourd'hui ? Oh ! non ! »

Il parut céder à la justesse de cette supposition malgré lui-même, mais il fit un effort pour lui répondre : « Vous ne le pensez pas !

— Je voudrais bien ne pas le penser, répliqua-t-elle ; le ciel le sait ! puisque j'ai acquis la preuve d'une vérité semblable, il faut qu'elle soit forte et irrésistible. Si vous étiez libre aujourd'hui, demain, je le répète, choisiriez-vous une fille sans dot, vous qui pesez tout aux balances de la fortune ? ou, supposons que vous la choisissiez ; si vous étiez un moment infidèle à votre principe, ne sais-je pas quels seraient vos regrets et votre repentir ? je vous rends donc votre liberté, et c'est de bon cœur, pour l'amour de celui que vous n'êtes plus. »

Il allait parler, mais en détournant les yeux elle continua : « Vous pouvez, la mémoire du passé m'en est presque un garant, vous pouvez éprouver du chagrin à l'accepter ; mais encore un peu de temps, très-peu de

temps, et vous chasserez ce souvenir importun comme un mauvais rêve... puissiez-vous êtes heureux dans la vie de votre choix ! »

A ces mots elle le quitta.

« Esprit ! dit Scrooge, ne me montrez rien de plus, ramenez-moi dans mon lit; quel plaisir avez-vous à me torturer ?

— Encore une ombre ! cria l'Esprit.

— Non, plus d'autres, dit Scrooge ; je ne veux plus rien voir... »

Mais l'inexorable Esprit le retint dans ses bras et le força de faire attention à ce qui allait arriver.

Ils se trouvèrent dans un autre lieu : dans une chambre ni large ni riche, mais confortable. Près d'un feu d'hiver était assise une belle jeune fille, si semblable à la dernière, que Scrooge crut que c'était la même jusqu'à ce qu'il remarquât celle-ci, mère à présent, assise près de sa fille. Le bruit qui se faisait dans cette chambre avait quelque chose de tumultueux; car il y avait là plus d'enfants que Scrooge n'en aurait pu compter dans le trouble de son âme, et chacun d'eux faisait le tapage de quatre. Mais toute cette tempête n'inquiétait personne ; au contraire, la mère et la fille en riaient de tout cœur, et la seconde, se mettant de la partie, fut bientôt assez mal traitée par les petits bandits. Que n'aurais-je pas donné pour être un d'entre eux! non que je me fusse conduit avant tant de rudesse : oh !

non, non, pour tous les trésors du monde, je n'aurais pas mêlé ces cheveux si bien bouclés ; au prix de ma vie, je n'aurais jamais dérobé le soulier de ce joli pied ; quant à mesurer sa taille, comme le firent ces audacieux, je n'aurais pas osé le faire non plus, de peur que mon bras ne fût châtié de ce sacrilége par quelque génie jaloux qui l'eût frappé de paralysie... Que n'aurais-je pas donné cependant pour toucher ses lèvres ! Quelle question n'aurais-je pas faite pour obtenir qu'elle les ouvrît en me répondant ! Oh ! que j'aurais aimé à pouvoir regarder ses yeux baissés sans exciter sa rougeur, et à dénouer sa chevelure dont une seule boucle m'eût semblé le plus précieux des gages d'amitié !... En un mot, j'aurais voulu, je le confesse, avoir auprès d'elle le privilége d'un enfant et être cependant assez homme pour comprendre mon bonheur.

Mais qui frappe à la porte ? comme ce groupe bruyant y court et entraîne la jeune fille avec lui !... Elle rit de paraître ainsi chiffonnée devant celui qui entre : c'est le père de ces turbulents marmots qui ont reconnu sa voix, et il vient accompagné d'un homme tout chargé de joujoux de Noël. Oh ! le commissionnaire, porteur de tous ces présents, qui le défendra ? Quel assaut contre sa personne ! l'un l'escalade à l'aide d'une chaise, l'autre fouille dans ses poches ; c'est à qui pillera ses paquets : heureusement chacun a bientôt le sien et le commissionnaire peut s'esquiver. Nouvelle scène, nouveau tumulte

de joie, de reconnaissance, de bonheur... jusqu'à ce que, l'heure étant venue, tous ces enfants montent dans leur chambre et le calme succède à ce joyeux désordre.

Scrooge put alors regarder avec plus d'attention cette scène d'intérieur : le maître de la maison, sur l'épaule duquel la fille s'appuie tendrement, s'assied entre elle et sa mère... Ah! de penser qu'une créature semblable, une fille aussi gracieuse et aussi belle, aurait pu l'appeler du nom de père et parer ses vieux jours des fleurs de son printemps... n'y avait-il pas de quoi sentir ses yeux obscurcis par les larmes?

« Arabelle, dit le mari, se tournant vers sa femme avec un sourire, j'ai rencontré un de vos anciens amis, ce soir.

— Qui donc?

— Devinez.

— Comment... Ah! j'y suis, ajouta-t-elle en souriant comme lui; c'est M. Scrooge.

— Lui-même. Je passais près de la fenêtre de son comptoir et je l'ai aperçu à travers les vitres. Sa femme se meurt, à ce qu'on assure. Il était seul, et il sera bientôt seul au monde.

— Esprit, dit Scrooge d'une voix tremblante, éloigne-moi d'ici.

— Je vous ai prévenu, répondit l'Esprit, que je vous

montrais les ombres de ce qui fut ; je ne puis faire qu'elles soient autre chose.

— Emmenez-moi, s'écria Scrooge, je ne puis le supporter davantage. »

Ce disant, Scrooge se tourna vers l'Esprit et vit qu'il le regardait avec un visage dans lequel, par un singulier prodige, il retrouvait des airs de tous les visages qu'il lui avait montrés.

« Laissez-moi, lui dit-il, ou ramenez-moi : assez, assez. »

Et lui-même il cherchait à entraîner l'Esprit sans pouvoir vaincre sa résistance, quoi qu'il ne semblât pas opposer le moindre effort dans cette espèce de lutte. Mais observant en même temps que la lumière de sa tête brillait de plus en plus, et lui attribuant l'influence que l'Esprit exerçait sur lui, il s'empara par un mouvement soudain de l'éteignoir et l'en couvrit.

L'esprit s'affaissa tellement sous ce chapeau fantastique, qu'il disparut presqu'en entier ; mais Scrooge eut beau enfoncer, il ne put étouffer toute la lumière qui rayonnait sur le sol.

Il éprouvait aussi un épuisement et une somnolence qui le privaient de ses propres forces. En même temps il eut la conscience d'être dans sa chambre à coucher. Après un dernier effort sur l'éteignoir, il n'eut que le temps de rouler sur son lit et s'y plongea dans un profond sommeil.

III

LE SECOND DES TROIS ESPRITS.

Réveillé au milieu d'un ronflement des plus sonores, s'asseyant sur son lit pour recueillir ses pensées, Scrooge n'eut pas besoin qu'on lui dît que l'horloge allait de nouveau sonner *une heure*. Il comprit qu'il retrouvait, juste au moment convenable, l'usage de ses sens pour se mettre en communication avec le second messager qui lui était envoyé par l'intervention de Jacob Marley. Il se sentit même la force d'ouvrir tous ses rideaux de sa propre main et d'attendre fièrement la nouvelle apparition.

Ainsi prêt à tout, il écouta l'horloge ; mais cette fois, autre surprise, personne ne se montra; seulement il se vit entouré d'une lumière qui lui causa un autre genre d'alarme, craignant d'être la victime d'un cas intéressant de combustion instantanée sans avoir la consolation de le savoir. Peu à peu, cependant, il se rassura

en s'apercevant que cette lumière partait de la chambre voisine. Il se leva à petit bruit et se glissa en pantoufles jusqu'à la porte. Au moment où il mettait la main sur la serrure : « Entrez, Scrooge ! » lui cria une voix inconnue. Il obéit.

Cette seconde pièce était bien le salon de son appartement, il n'y avait pas à en douter ; mais elle avait subi une transformation surprenante. Les murs et le plafond étaient si artistement décorés de feuillage qu'on eût dit un bosquet. De toutes ces touffes, de toutes ces guirlandes, pendaient des fruits brillants ; les feuilles lustrées des rameaux de buis, de gui, de laurier et de lierre, reflétaient la lumière comme autant de petits miroirs. Dans la cheminée flambait un large feu, tel que ce foyer malheureux n'en avait vu depuis bien des hivers, du temps de Marley et du temps de Scrooge ; sur le plancher une espèce de trône était formé par une accumulation de dindes et d'oies grasses, de poulardes et de chapons, de jambons et de roast-beefs froids, de gibier et de cochons de lait, de ronds de saucisses, de pâtés, de plumpoudings, de barils d'huîtres, de marrons rôtis, de pommes vermeilles, d'oranges dorées, de poires juteuses, d'immenses gâteaux et de bowls de punch qui parfumaient l'appartement de leur délicieuse vapeur. Mollement assis sur ce trophée gastronomique, était un joyeux géant, superbe à voir, armé d'une torche, assez semblable à une corne d'abondance,

qui illumina la face de Scrooge lorsqu'il entrebâilla la porte.

— Entrez ! s'écria l'Esprit ; entrez, mon cher, et faisons connaissance. »

Scrooge entra timidement et la tête basse : ce n'était plus ce Scrooge si rogue d'auparavant, et quoique les yeux de ce second Esprit fussent bienveillants, il n'osait les rencontrer.

« Je suis l'Esprit de Noël présent, dit l'Esprit ; regardez-moi donc ! »

Scrooge le regarda alors avec respect. Il était vêtu d'une tunique verte, bordée de fourrure blanche, et drapée si négligemment autour de son corps, qu'on découvrait sa large poitrine, comme dédaignant de se cacher par aucun artifice ; ses pieds sortaient nus des amples plis de cette robe, et sur sa tête il n'avait d'autre coiffure qu'une couronne de houx parsemée de quelques petits glaçons. Ses longs cheveux bruns flottaient librement : il y avait un air de liberté dans sa figure réjouie, ses yeux brillants, sa main tendue ouverte, sa voix joyeuse et toute sa personne. Autour de sa taille une ceinture attachait un fourreau antique, mais sans épée et rongé par la rouille.

« Vous n'avez jamais vu mon semblable, eh ! s'écria l'Esprit.

— Jamais, répondit Scrooge.

— Jamais vous n'êtes sorti avec les plus jeunes mem-

bres de ma famille ; je veux dire mes aînés de quelques hivers, car je suis très-jeune moi-même.

— Je ne pense pas.... j'ai peur que non... Avez-vous beaucoup de frères, Esprit?

— Plus de dix-huit cents.

— Famille terriblement nombreuse à nourrir! » murmura Scrooge.

L'Esprit de Noël présent se leva. « Esprit, dit Scrooge avec soumission, conduisez-moi où vous voudrez. Je fus conduit contre mon gré, la nuit dernière, et j'ai reçu une leçon dont je recueille le fruit. Cette nuit, si vous avez à m'apprendre quelque chose, je veux en profiter.

— Touchez ma robe. »

Scrooge obéit et s'y cramponna..... Houx, gui, baies rouges, lierre, oies, gibier, volailles, jambons, viandes rôties, marcassins, saucisses, huîtres, pâtés, poudings, fruits et punch... tout s'évanouit à l'instant. Scrooge vit disparaître aussi la chambre, le feu, la joyeuse clarté : à la nuit succédait le jour, et ils se trouvèrent dans les rues, le matin de Noël : le froid étant sévère, les gens faisaient une singulière musique en balayant la neige de l'entrée de leur maison et de leur toiture, pendant que les jeunes garçons imitaient à leur manière les tempêtes de frimas et les avalanches.

Les façades des maisons et les fenêtres paraissaient bien noires par le contraste de la belle couche de neige

qui couvrait les toits ; mais la neige des rues était déjà sillonnée par les roues des voitures qui y creusaient de sales ornières jaunâtres converties peu à peu en ruisseaux bourbeux ; le ciel restait sombre et un épais brouillard descendait en atomes de suie, comme si toutes les cheminées de la Grande-Bretagne avaient pris feu de concert et dégorgeaient leurs tuyaux. Rien de très-gai par conséquent dans la température ou l'aspect de la ville... et cependant il se répandait dans ces mêmes rues brumeuses un sentiment de gaîté que n'aurait pu leur donner le plus riche rayon de soleil ; car les hommes qui balayaient les toits se provoquaient par des propos plaisants, et de temps à autre échangeaient quelques balles de neige, innocents combats moins dangereux encore que ceux de la parole et qui excitaient également le rire par l'adresse et la maladresse des combattants. Les boutiques des marchands de volailles étaient encore à demi-ouvertes et celles des fruitiers étalaient toutes leurs richesses : gros sacs de marrons qui débordaient, ognons d'Espagne à larges côtes rubicondes, rappelant l'embonpoint des moines espagnols, pyramides de pommes et de poires, grappes de raisins qui faisaient venir l'eau à la bouche des passants, tas de noisettes réveillant le souvenir des promenades dans les bois odorants, corbeilles d'oranges et de limons, dessert doré, venu des climats favorisés du soleil !

Mais les épiciers..... oh ! les épiciers ! quelles tentations éprouvait celui qui se hasardait à jeter un coup-d'œil entre les interstices de leurs contrevents ! quel parfum s'exhalait de leur thé et de leur café, de leurs raisins secs, de leurs blanches amandes, de leurs clous de girofle, de leurs dragées et de leurs fruits confits saupoudrés de sucre, de leurs figues, de leurs pruneaux et de leurs bonbons si curieusement décorés pour la Noël !

Les cloches font entendre leurs voix de bronze, appelant les chrétiens à l'église et à la chapelle : la foule remplit les rues, chacun vêtu de son plus bel habit et l'air heureux. En même temps de toutes les rues, de tous les passages, de toutes les cours sortent des gens qui portent au four du boulanger le plat dont ils espèrent se régaler. L'Esprit paraissait vivement s'intéresser à eux, car il se posta, avec Scrooge à son côté, sur le seuil d'une boulangerie, et il les arrosait d'encens avec sa torche.... Singulière torche que la sienne ! car, une fois, deux porteurs de dîner, s'étant pris de querelle après s'être rudement coudoyés, l'Esprit secoua sur eux quelques gouttes d'eau en place de flamme et la paix fut faite, les querelleurs s'écriant que c'était une honte de se disputer le jour de Noël... Oh ! qu'ils avaient bien raison !

Les cloches se turent, les portes des boulangers se fermèrent, et cependant on croyait voir encore comme

une image réjouissante de tous ces dîners de Noël dans la fumée qui tourbillonnait au-dessus de chaque four.

« Y a-t-il donc une saveur particulière dans ce qui tombe de votre torche? demanda Scrooge.

— Oui, la mienne.

— Se communiquerait-elle à toute espèce de dîner aujourd'hui?

— A tout dîner partagé avec cordialité... et plus encore à ceux des plus pauvres.

— Et pourquoi?

— Parce que ce sont ceux qui en ont le plus besoin..... mais je veux vous faire assister à l'un de ceux-ci. »

Et à ces mots, Scrooge et l'Esprit, transportés dans les faubourgs de Londres, s'arrêtèrent sur le seuil d'une maison que l'Esprit bénit avant d'entrer en secouant sa torche avec un sourire. C'était la maison de Bob Cratchit, le commis même de Scrooge, ce pauvre commis à quinze shellings par semaine. — Bob n'est pas encore au logis ; mais il est attendu ; Mrs Cratchit sa femme n'a qu'une robe qui a été retournée deux fois : elle est en toilette cependant, tout autant qu'on peut l'être avec quelques sous de ruban ; elle met la table, aidée de Belinda Cratchit, la seconde de ses filles, qui est parée... de rubans, comme sa mère, tandis que maître Pierre Cratchit, le fils aîné, qui plonge une fourchette dans le

poêlon aux pommes de terre, mord du bout des lèvres les coins d'un monstrueux col de chemise, présent de son père, heureux de se voir si brave et regrettant de ne pouvoir aller montrer son linge dans les parcs fashionables. Voici deux petits Cratchit encore, garçon et fille, qui surviennent en criant qu'ils ont flairé l'oie de la porte du boulanger et l'ont reconnue pour leur oie. Ces petits Cratchit croient déjà mordre sur leur part; ils dansent de bonheur et flattent leur frère aîné, qui souffle le feu jusqu'à ce que, bondissant sous le couvercle qui les étouffe, les pommes de terre demandent à être débarrassées de leur pellicule.

« Qu'est-ce qui retient donc votre bien-aimé père, dit Mrs Cratchit, et votre frère Tiny Tim?..... Martha aussi était arrivée deux heures plus tôt, le dernier Noël.....

— Voici Martha, mère, s'écria justement une grande fille qui arrivait pour répondre elle-même à son nom.

— Voici Martha, mère, répétèrent les deux petits Cratchit..... Hourra ! Martha ! c'est que nous avons une fameuse oie !

— Le ciel vous bénisse, ma chère ! comme vous venez tard, dit Mrs Cratchit à Martha en l'embrassant une douzaine de fois et lui ôtant tendrement son chapeau et son châle.

— Nous avions beaucoup d'ouvrage à livrer ce matin, ma mère, répondit Martha.

— C'est bien, ma fille ; vous voilà. Asseyez-vous près du feu et chauffez-vous.

— Non, non ! voici père qui vient, crièrent les deux petits Cratchit. Cachez-vous, Martha, cachez-vous ! »

Et Martha se cacha : Bob Cratchit entre ; le nœud de son foulard flotte sur son gilet ; ses habits râpés sont bien brossés pour leur donner un air de dimanche. Bob Cratchit portait Tiny Tim sur son épaule. Hélas ! le pauvre petit Tiny Tim ! il avait une béquille, et un cercle en fer lui maintenait les jambes !

« Eh donc ! où est Martha ? demanda Bob Cratchit.

— Elle n'est pas venue encore, répondit Mrs Cratchit.

— Pas venue ! dit Bob avec désappointement et un peu essoufflé ; car il avait porté Tiny Tim depuis l'église : être en retard le jour de Noël ! »

Martha souffrit de le voir contrarié même pour rire, et elle sortit de sa cachette en se jetant dans ses bras, pendant que les deux plus petits Cratchit entraînaient Tiny Tim vers la cuisine pour qu'il pût entendre bouillir le pouding.

« Et comment s'est comporté le petit Tiny ? demanda Mrs Cratchit après avoir raillé Bob de sa crédulité...

— Il s'est comporté comme un ange, répondit Bob. Cet enfant est singulier, vraiment : il a les idées les plus curieuses. Il me disait en revenant qu'il espérait avoir été aperçu dans l'église, parce qu'il est estropié et que ce doit être surtout le jour de Noël que les chrétiens aiment à se rappeler celui qui faisait marcher les boiteux et voir les aveugles. »

La voix de Bob tremblait pendant qu'il disait cela, et elle trembla plus encore quand il ajouta que Tiny Tim se fortifiait.

On entendit retentir sa petite béquille sur le plancher, et Tiny rentra escorté par le petit frère et la petite sœur, qui le conduisirent à son escabelle près du feu. Bob alors, relevant ses manches, prit un citron, et avec de l'extrait de genièvre il composa une sauce piquante, puis il dit à maître Pierre et aux deux jeunes Cratchit d'aller chercher l'oie. — Ils revinrent bientôt en procession solennelle.

A l'émotion qui s'empara de toute cette famille, vous auriez pu croire qu'une oie est le plus rare des volatiles, un phénomène emplumé, auprès duquel un cygne noir serait un lieu commun... Hélas! l'oie était réellement un oiseau rare dans cette maison. Mrs Cratchit fit chauffer le jus de ce beau rôti, maître Pierre acheva de peler les pommes de terre, miss Belinda mit du sucre dans la sauce aux pommes, Martha essuya les assiettes tièdes, Bob assit Tiny Tim près de lui à l'un des coins de la table,

les deux petits Cratchit placèrent les chaises pour tout le monde sans s'oublier, et une fois à leur poste, se mirent leurs cuillers dans la bouche, de peur d'être tentés de demander de l'oie avant que vînt leur tour d'être servis. Enfin la prière fut dite et il y eut un instant d'attente solennelle, lorsque Mrs Cratchit, promenant lentement son regard sur le couteau à découper, se prépara à le plonger dans les flancs de la bête, mais à peine l'eut-elle fait qu'un murmure de plaisir éclata autour d'elle: Tiny Tim lui-même, excité par les deux petits Cratchit, frappa sur la table avec le manche de son couteau et cria d'une voix faible: Hourra!

Jamais on ne vit oie pareille! Bob déclara qu'il ne croyait pas qu'on en eût jamais fait cuire une si grosse, si grasse, si tendre, si savoureuse et à si bon marché! Ce texte d'éloges fut commenté par l'admiration générale: avec la sauce aux pommes et les pommes de terre le dîner suffit à toute la famille... « Et vraiment! dit Mrs Cratchit à la vue d'un os resté dans le plat, nous n'avons pas mangé tout! » Cependant chacun en avait eu assez, et les petits Cratchit en particulier étaient bourrés de la garniture à la sauge et à l'ognon. Mais alors es assiettes étant changées par miss Belinda, Mrs Cratchit sortit seule... pour aller chercher le pouding!

Supposez qu'il soit manqué! supposez qu'il se brise quand on le tournera; supposez que quelqu'un ait sauté

par-dessus le mur de la cour de derrière et l'ait volé pendant qu'on se régalait de l'oie... A cette fatale supposition, les deux petits Cratchit devinrent blêmes ! toutes sortes d'horreurs furent supposées en une minute.

Mais quelle vapeur parfumée... il approche. C'est lui, c'est le pouding porté par Mrs Cratchit, qui sourit toute glorieuse en regardant ce délicieux pouding, si ferme, si rond, semblable à un boulet de canon, noyé dans un quart de pinte d'eau-de-vie incandescente et décoré d'une petite branche du houx de Noël !

Oh ! quel merveilleux pouding ! Bob Cratchit déclara que c'était selon lui le chef-d'œuvre de Mrs Cratchit, le plus admirable pouding qu'elle eût fait depuis leur mariage. Mrs Cratchit répondit qu'à présent qu'elle n'avait plus ce souci sur le cœur, elle avouerait qu'elle avait eu quelques doutes sur la quantité de farine : chacun eut un mot à dire ; mais nul ne se permit de remarquer que c'était un bien petit pouding pour une si nombreuse famille. Il y aurait eu blasphème à le penser.

Le dîner terminé, la nappe enlevée, un coup de balai fut donné au foyer et l'on rajusta le feu, où l'on fit un cercle, c'est-à-dire un demi-cercle autour d'une autre table sur laquelle des oranges et des pommes servirent de dessert pendant que des marrons cuisaient sur les cendres. « Allons ! dit Bob Cratchit, mes chers amis, je

propose une première santé : un joyeux Noël pour nous tous, et que Dieu nous bénisse ! » A ce souhait la famille fit écho. « Dieu nous bénisse ! » répéta Tiny Tim, le dernier de tous. Tiny Tim était assis le plus près de Bob, qui tenait dans sa main sa petite main flétrie avec l'étreinte affectueuse d'un père craignant qu'on ne le prive de son enfant.

« Esprit ! demanda Scrooge avec un intérêt qu'il n'avait jamais éprouvé, apprenez-moi si Tiny Tim vivra. »

L'Esprit répondit : « Je vois un siége vide dans le coin de la cheminée et une béquille solitaire qu'on garde soigneusement. Si ces images ne changent pas dans l'avenir, cet enfant ne peut vivre.

— Non, non, dit Scrooge ; oh ! non, bon Esprit, dites-moi qu'il vivra.

— Si ces images ne changent pas dans l'avenir, répéta l'Esprit, aucun autre Noël ne retrouvera l'enfant ici. Eh bien ! quoi ? s'il meurt... que peut-il faire de mieux ? il diminuera le superflu de la population. »

Scrooge baissa tristement la tête en entendant l'Esprit citer ses propres paroles, et il fut accablé de repentir.

« Homme, lui dit l'Esprit, si vous avez un cœur d'homme et non un cœur de pierre, ne vous servez plus de ce jargon jusqu'à ce que vous ayez appris ce que c'est que ce superflu et où il réside. Est-ce à vous de décider

quels sont ceux qui doivent vivre et quels sont ceux qui doivent mourir ? Il se peut qu'aux yeux de la Providence vous soyez moins digne de vivre que des millions de créatures semblable à l'enfant de ce pauvre homme. Grand Dieu ! entendre l'insecte sur sa feuille déclarer qu'il y a trop d'insectes vivants parmi ceux qui ont faim dans la poussière ! »

Scrooge s'humilia sous cette réprimande de l'Esprit et baissa les yeux, tout tremblant ; mais il les releva bientôt en entendant prononcer son nom.

« Maintenant, disait Bob, je veux vous proposer la santé de M. Scrooge, celui à qui nous devons ce repas.

— Lui, en vérité ! s'écria Mrs Cratchit, je voudrais le tenir ici, je le régalerais d'une vérité de ma façon.

— Ma chère, dit Bob, les enfants... le jour de Noël...

— Il faut, en effet, que ce soit Noël pour proposer la santé d'un homme aussi dur, aussi avare, aussi odieux que M. Scrooge. Vous savez s'il est tout cela, Robert : vous le savez mieux que personne, mon pauvre ami !

— Ma chère, répéta Bob, le jour de Noël !

— Pour l'amour de vous et pour Noël, je consens, puisque vous le voulez, à boire cette santé, répondit Mrs Cratchit ; je lui souhaite donc une longue vie, une bonne fête de Noël et une bonne année. Il doit être

très-joyeux et très-heureux en un pareil jour, je n'en doute pas. »

La santé fut bue aussi par les enfants, mais sans cordialité; par Tiny Tim aussi, mais avec plus que de l'indifférence. Scrooge était l'ogre de la famille : la mention de son nom jeta un nuage pendant cinq minutes sur la gaîté de ces bonnes gens ; mais ces cinq minutes passées, ils devinrent dix fois plus gais qu'auparavant. Bob Cratchit leur apprit qu'il avait en vue une place pour son fils Pierre, une place qui lui vaudrait six schellings et six pences par semaine. Les deux plus petits Cratchit de rire de bon cœur en pensant que Pierre serait un commis, et Pierre lui-même parut un moment pensif en regardant le feu comme s'il rêvait déjà à l'emploi de ses futurs appointements. Martha, en apprentissage chez une couturière, raconta alors combien elle avait travaillé dans ce dernier mois, et ajouta qu'elle se proposait de rester au lit le lendemain, jour de repos passé à la maison. Pendant tout ce babil, les marrons et la bière circulaient à la ronde, et enfin Tiny Tim chanta une ballade sur un enfant égaré au milieu de la neige : Tiny Tim avait une petite voix plaintive et il chanta bien.

Ainsi se passa cette veille de Noël pour la famille de Bob Cratchit. Ce n'était pas une belle famille ; ce n'était pas une famille bien nippée ; ses membres portaient des souliers qui n'étaient pas imperméables ; leur garde-robe était toujours mal garnie, et il y avait probable-

ment quelques-unes de leurs hardes chez le prêteur sur gages ; mais ils étaient heureux, reconnaissants, charmés les uns des autres et contents de tout. Lorsqu'ils allèrent se coucher sous une pluie d'encens que l'Esprit fit descendre sur eux de sa torche magique, Scrooge les suivit tous de l'œil, et surtout Tiny Tim.

Pendant ce temps-là il se faisait nuit noire et la neige tombait à gros flocons ; cependant Scrooge et l'Esprit, en se retrouvant dans les rues, n'y rencontrèrent que des figures enchantées, des enfants allant au-devant de leurs grands parents, oncles, tantes, frères et sœurs ; des jeunes filles encapuchonnées et en souliers fourrés, jasant entre elles et se rendant d'un pied léger chez un proche voisin, où malheur aux célibataires qui voyaient venir ces sirènes... et elles s'en doutaient, les malignes filles. Ce spectacle, aperçu aux reflets qui s'échappaient de tous les foyers, de tous les fours, de toutes les cuisines, réjouissait l'Esprit, qui éparpillait les étincelles de sa torche sur les divers groupes et même sur les allumeurs de reverbères, qui riaient comme tout le monde, ce jour-là.

Tout-à-coup, sans que l'Esprit l'eût prévenu, ce fut au milieu d'une lande déserte que Scrooge se trouva transporté avec lui : vaste plaine parsemée de monstrueux tas de pierres comme si c'eût été un cimetière de géants : la dernière trace rougeâtre laissée par le soleil

couchant éclairait d'un dernier et sombre regard la nuit, devenue de plus en plus épaisse.

« Où sommes-nous ? demanda Scrooge.

— Dans un lieu où vivent les mineurs, ceux qui travaillent dans les entrailles de la terre, répondit l'Esprit; — mais ils me connaissent ; regardez. »

Une lumière brilla à la croisée d'une hutte et ils hâtèrent le pas de ce côté. Entrant à travers un mur de boue, ils trouvèrent une joyeuse compagnie autour d'un superbe feu : un vieillard et sa vieille compagne, avec leurs enfants et leurs petits enfants tous endimanchés. Le vieillard, avec une voix qui, par moment, s'élevait au-dessus du bruit du vent sur la lande déserte, leur chantait un noël, chanson déjà bien vieille lorsqu'il était en nourrice, et ses enfants faisaient chorus ; chaque fois qu'ils répétaient le refrain, le vieillard sentait redoubler sa vigueur et chantait plus fort qu'eux.

L'Esprit ne s'arrêta pas là, et disant à Scrooge de s'attacher à sa robe, il le transporta... jugez de la terreur de Scrooge, il le transporta en pleine mer. En tournant la tête, Scrooge aperçut les derniers rochers du rivage, et ses oreilles furent assourdies du mugissement des flots qui tourbillonnaient dans une suite de cavernes creusées sous ses pas. Au milieu de la mer même, sur un récif assiégé par une éternelle tempête, s'élevait un phare solitaire. Eh bien ! là encore, les deux gardiens de la lumière amie des matelots, avaient allumé un feu

qui rayonnait sur l'abime : joignant leurs mains calleuses par-dessus une table grossière, ils se souhaitaient une joyeuse fête de Noël en buvant leur grog, et le plus âgé des deux, à la face hâlée, semblable à la sombre tête qui orne l'avant d'un navire, entonna une chanson qu'on eût prise pour un autre ouragan.

L'Esprit ne s'arrêta pas là non plus, et entraînant Scrooge par-dessus la vaste étendue de l'eau salée, il le débarqua sur un vaisseau, où le capitaine, les officiers de quart et les hommes de l'équipage étaient tous sous l'influence de Noël, les uns fredonnant un air de circonstance, les autres s'entretenant avec leurs camarades de ce qu'ils avaient fait naguère ou jadis à pareil jour.

Soudain, tandis que Scrooge écoutait, encore étourdi, le bruit des vents et des vagues, réfléchissant au périlleux voyage qu'il accomplissait, il entendit avec surprise un grand éclat de rire... avec plus de surprise encore il reconnut que cet éclat de rire provenait de son propre neveu et qu'il était dans une chambre bien éclairée, avec l'Esprit souriant à côté de lui et contemplant avec une approbation affable l'heureux rieur... tant celui-ci riait de bon cœur. Le rire, par compensation, n'est pas moins contagieux que les larmes : le neveu de Scrooge ne riait pas seul : la nièce de Scrooge, sa femme, riait comme son mari, et leurs hôtes ne riaient pas moins que le mari et la femme.

« Ah ! ah ! ah ! disait le neveu de Scrooge ; sur mon

honneur, il a prétendu que Noël était une bêtise ; ah ! ah ! ah ! et il le pensait.

— Deux fois honte à lui, Fred, répondit la nièce indignée de Scrooge... Parlez-moi des femmes ; elles ne font rien à moitié ; elles y vont toujours bon jeu bon argent. » La nièce de Scrooge était jolie, très-jolie, avec une charmante figure, des joues à fossettes, un air éveillé et étonné, une bouche rose qui appelait le baiser, un menton gracieux et des yeux d'une vivacité agaçante.

« C'est un drôle de corps, en effet, dit le neveu de Scrooge, et qui pourrait être plus amusant encore... mais il porte la peine de ses défauts et je n'ai rien à dire contre lui.

— Je suis sûre qu'il est très-riche, Fred, n'est-ce pas ? au moins vous me le dites.

— Et qu'importe sa richesse, ma chère ! quel usage en fait-il ? à quoi lui sert-elle ? il n'a pas même la satisfaction, ah ! ah ! ah ! de penser que nous en ferons un jour meilleur usage que lui.

— Il m'impatiente ! poursuivit la nièce, et les sœurs de la nièce et toutes les autres dames là présentes exprimèrent la même opinion.

— Quant à moi, reprit le neveu, je n'ai pas le courage de lui en vouloir ; je le plains plutôt : qui souffre de ses humeurs noires ? lui tout le premier ; il s'est mis en tête de nous faire mauvais visage et de ne pas venir

dîner avec nous : qu'y gagne-t-il ? il est vrai qu'il n'y perd pas un bon dîner.

— Et moi je crois qu'il en perd un très-bon, dit la nièce de Scrooge ; chacun de le dire comme elle, et comme ils l'avaient mangé, étant au dessert, ils parlaient en juges compétents.

— Si vous ne m'aviez interrompu, reprit le neveu de Scrooge, j'allais ajouter qu'il perdait une compagnie plus agréable que celle de ses propres pensées, soit dans son vieux comptoir, soit dans sa chambre, autre nid à poussière ; mais il a beau ne pas nous aimer, je veux lui offrir la même chance tous les ans, car je le plains. Qu'il se moque de Noël jusqu'à sa mort, il ne peut qu'en penser plus favorablement à la longue, en me voyant chaque année venir toujours de bonne humeur lui demander : Oncle Scrooge, comment vous portez-vous ? Si je l'amenais à laisser cinquante livres sterling à son pauvre commis, ce serait toujours cela d'obtenu... et je crois l'avoir un peu ébranlé hier au soir... »

L'idée qu'exprimait le neveu de Scrooge, l'idée d'avoir ébranlé son oncle, les fit tous rire ; et lui, heureux de voir rire, fût-ce à ses dépens, les encouragea dans leur gaieté en faisant circuler joyeusement la bouteille.

Après le thé, on fit de la musique ; car c'était une famille de musiciens, qui exécutaient admirablement, je vous assure, et surtout Toper, l'ami du neveu de Scrooge, qui faisait gronder sa basse comme un artiste sans qu'on

vît se gonfler les veines de son front et tout son visage devenir rouge. La nièce de Scrooge pinçait très-bien de la harpe : entre autres morceaux, elle joua ce soir-là un petit air bien simple, un air de rien, mais justement l'air favori de la petite sœur de Scrooge, celle qui était allée chercher son frère au pensionnat. A ces sons si familiers, Scrooge, attendri de plus en plus, vit apparaître encore toutes les images qu'avait naguère évoquées l'Esprit de Noël passé ; il se dit à lui-même que s'il avait entendu ces notes plus souvent, il aurait pu être moins indifférent aux douceurs de cette vie.

Mais la soirée ne fut pas consacrée tout entière à la musique. On joua aux gages touchés ; car il est bon de redevenir enfant quelquefois, et surtout à Noël, qui est la fête du divin enfant. On joua aussi à colin-maillard, et ce fut Toper qui se laissa le premier bander les yeux. Comme ce fut le neveu de Scrooge qui les lui banda, mon opinion est que les deux amis étaient d'accord ; le prétendu aveugle y voyait si bien, qu'il poursuivit exclusivement une seule et même personne, et c'était la propre sœur de la nièce de Scrooge, une bonne grosse fille qui eut beau fuir et se cacher, tantôt derrière un fauteuil, tantôt derrière un rideau... elle fut prise. Et savez-vous l'atroce conduite de Toper ? Prétendant ne pas la reconnaître, il voulut absolument toucher son bonnet, puis celui de ses doigts qui avait une certaine bague, et mettre la main sur la chaîne qu'elle por-

tait au cou... l'indigne Toper! Il paraît que la bonne fille crut devoir lui en faire des reproches, et quand le mouchoir fut sur d'autres yeux, ils eurent ensemble une explication confidentielle dans l'embrasure de la croisée.

A ce jeu-là et à d'autres, Scrooge prit tant de goût qu'il se serait volontiers mis de la partie, lorsqu'on proposa de jouer à *oui ou non :* — Je pense à quelqu'un ou à quelque chose; devinez : je vous répondrai *oui* ou je répondrai *non.* — « Je pense, dit Toper à un *animal*, à un animal vivant, à un animal très-désagréable, à un animal sauvage, à un animal qui tantôt grogne et tantôt parle, qui habite à Londres, qui se promène dans les rues, qu'on ne montre pas pour de l'argent, qu'on ne musèle pas, qui ne vit pas dans une ménagerie, qu'on ne tue pas chez le boucher, qui n'est ni un cheval, ni un âne, ni une vache, ni un taureau, ni un tigre, ni un chien, ni un pourceau, ni un chat, ni même un ours. Devinez. » — J'y suis, j'y suis, s'écria la nièce de Scrooge. — Qu'est-ce? voyons? — C'est l'oncle Scro-o-o-o-oge. »

Les éclats de rire furent universels, et le neveu de Scrooge de rire plus que les autres, mais il se hâta d'ajouter : « En vérité, le cher oncle nous a trop amusés pour que nous puissions refuser de boire à sa santé : allons, un verre de vin chaud à l'oncle Scrooge.

— A l'oncle Scrooge, répéta-t-on en chœur; joyeux Noël et bonne année à l'oncle Scrooge! »

L'oncle Scrooge s'était si bien laissé gagner par l'hilarité générale, qu'il aurait fait honneur au toast de la compagnie et prononcé un discours de remercîment, si l'Esprit lui en avait donné le temps; mais déjà l'Esprit et l'oncle Scrooge avaient repris le cours de leurs voyages. Ils virent bien du pays, bien du monde, et partout des cœurs heureux. L'Esprit s'approchait du lit des malades, et ils croyaient renaître à la santé; il s'approchait d'un exilé, et il se croyait dans sa patrie, — d'un homme dans la peine, et il espérait, — d'un indigent, et il était riche. A l'hôpital, dans la prison, partout où la porte n'était pas follement fermée à l'Esprit de Noël, l'Esprit laissait sa bénédiction et donnait une leçon nouvelle à Scrooge.

Ce fut là une longue nuit, si ce voyage ne dura qu'une nuit, et Scrooge en douta, se persuadant que plusieurs fêtes de Noël avaient été condensées pour lui en une seule. Autre chose étrange, tandis que Scrooge restait le même dans sa forme extérieure, l'Esprit devenait visiblement plus vieux. Scrooge, en sortant d'un réveillon d'enfants, remarqua ses cheveux blanchis, et lui demanda enfin si les Esprits avaient une vie si courte.

« Ma vie sur ce globe est très-courte en effet, répondit l'Esprit; elle finit cette nuit.

— Cette nuit! s'écria Scrooge.

— Oui, à minuit... Écoutez, l'heure s'approche. » L'horloge sonnait les trois-quarts de onze heures.

« Pardonnez mon indiscrétion, dit Scrooge, en regardant attentivement la tunique de l'Esprit, mais il me semble voir quelque chose de singulier qui s'agite sous votre robe... Est-ce un pied ou une main?

— Vous allez voir, » répondit l'Esprit tristement. Et des plis de sa robe il dégagea deux enfants, deux misérables, abjectes et hideuses créatures, qui s'agenouillèrent en tombant. C'était un garçon et une fille, tous deux jaunes, maigres, à l'air famélique; deux anges dégradés ou deux êtres diaboliques. Scrooge recula d'horreur. « Esprit, sont-ce vos enfants? demanda-t-il.

— A moi! dites qu'ils sont les enfants de l'homme, répondit l'Esprit, et ils s'attachent à moi en se plaignant de leur père. Celui-ci est l'Ignorance; celle-ci est la Misère. Gardez-vous de l'un et de l'autre, mais du premier surtout, car je lis sur son front une horrible destinée... Renie-le, si tu l'oses, ajouta l'Esprit, s'adressant à Londres, toi qui l'engendras et qui sais parfois t'en servir pour tes factieux desseins... Mais tremble...

— N'ont-ils aucun lieu de refuge, aucune ressource? s'écria Scrooge.

— N'y a-t-il pas des prisons? répondit l'Esprit en lui renvoyant ironiquement pour la dernière fois ses propres paroles; n'y a-t-il pas des maisons de travail forcé? »

L'horloge sonnait minuit... Scrooge voulut regarder l'Esprit et ne le vit plus. Au dernier son de la cloche, il

se souvint de la prédiction du vieux Jacob Marley ; il apercut un fantôme solennel, enveloppé d'une robe à capuchon et qui venait à lui en glissant sur la terre comme une vapeur.

IV

LE DERNIER DES ESPRITS.

Le troisième Esprit arrivait lentement, gravement, silencieusement. Lorsqu'il le vit à deux pas de lui, Scrooge fléchit le genou, pressentant qu'il était menacé par quelque sombre mystère. La longue robe noire de cet Esprit lui cachait la tête, le visage et la taille, ne laissant voir que sa main étendue, sans laquelle il eût été difficile de détacher cette figure de la nuit qui l'entourait.

« Je suis en présence du fantôme de Noël futur ? » demanda Scrooge, surmontant assez sa terreur pour rompre le premier ce silence effrayant.

L'Esprit ne répondit rien ; mais sa main lui fit signe de regarder en bas.

« Vous allez me montrer les images des choses qui ne sont pas arrivées encore, mais qui arriveront dans la suite des temps, n'est-ce pas, Esprit? »

A cette nouvelle question de Scrooge, l'Esprit se con-

tenta d'incliner la tête : ce fut du moins ainsi que Scrooge interprêta un mouvement qu'il remarqua dans son capuchon.

Quoique commençant à s'habituer au commerce des Esprits, Scrooge éprouvait une telle terreur en présence de celui-ci, que ses jambes tremblaient sous lui et qu'il se sentit à peine la force de marcher, tout en se préparant à le suivre. L'Esprit s'arrêta un moment pour lui donner le temps de se remettre ; mais Scrooge sentait redoubler son horreur en pensant qu'à travers cette sombre enveloppe, des yeux se fixaient sur lui, tandis qu'il avait beau regarder il ne distinguait qu'une main de spectre et une masse noire.

« Esprit de l'avenir ! s'écria-t-il, je vous redoute plus qu'aucun des spectres que j'ai vus ; mais sachant que vous venez pour mon bien, et espérant vivre désormais tout autre que je n'étais, je suis préparé à vous accompagner avec un cœur reconnaissant. Ne me parlerez-vous pas ? »

Pas de réponse encore. La main seule lui fit signe de marcher.

« Précédez-moi, dit Scrooge, je vous prie ; la nuit avance, et je sais que le temps est précieux ; précédez-moi, Esprit. »

Le fantôme reprit sa marche solennelle ; Scrooge le suivit dans l'ombre de sa robe, et il lui sembla qu'il était transporté par elle. On ne pourrait pas dire précisément

qu'ils entrèrent dans la ville. Ce fut plutôt la ville qui parut venir à eux et les entourer de son propre mouvement. Ils parvinrent ainsi au milieu de la Bourse, parmi les groupes de marchands et d'agioteurs, les uns faisant tinter l'argent dans leurs poches, les autres regardant leurs montres ou jouant d'un air pensif avec leurs breloques, tels que Scrooge les avait vus si souvent.

L'Esprit s'arrêta à côté de quelques-uns qui causaient entre eux et les montra à Scrooge, qui s'approcha pour écouter. « Non, répondait un gros homme à double menton, je n'en sais pas davantage ; tout ce que je sais, c'est qu'il est mort.

— Depuis quand ? demanda un second.

— La nuit dernière, je crois.

— Comment ! il est mort ? je croyais, moi, qu'il ne mourrait jamais, dit un troisième prenant une énorme prise de tabac dans une vaste tabatière.

—Qu'a-t-il fait de son argent ? demanda un gentleman dont le nez était surmonté d'une excroissance assez semblable à la crête d'un coq d'Inde.

— Je ne sais trop, répondit en bâillant l'homme au double menton ; tout ce que je sais, c'est qu'il ne me l'a pas laissé à moi. »

Cette plaisanterie provoqua un rire général.

« Ce sera probablement un enterrement à bon marché, dit le même interlocuteur. Qui voulez-vous qui

accompagne le cercueil? On n'aura pas beaucoup de voitures de deuil à retenir. Si nous y allions de nous mêmes?

— Je ne ferai pas d'objection s'il y a une collation, répliqua le monsieur à l'excroissance nasale; mais si j'y vais je veux qu'on me nourrisse. »

Autre éclat de rire.

« Je vois qu'après tout, dit celui qui avait parlé le premier, je suis plus désintéressé que vous; car je ne porte jamais de gants noirs et je ne fais jamais de collations: j'irai cependant si personne n'y veut aller. Quand j'y songe, j'étais, je crois, son meilleur ami; nous ne nous rencontrions jamais sans nous parler. Adieu, messieurs, adieu. »

Ce groupe se dispersa et se mêla à d'autres. Scrooge demanda une explication à l'Esprit. Là-dessus le fantôme glissa dans une rue et montra du doigt deux passants qui s'abordaient. Scrooge écouta encore, pensant que l'explication était là.

Les deux interlocuteurs étaient de riches négociants de sa connaissance, et il s'était toujours piqué d'être avec eux dans de bonnes relations.

« Comment vous portez-vous? dit l'un.

— Comment êtes-vous? dit l'autre.

— Pas mal... Eh bien, le vieux pince-maille à eu son règlement de compte à la fin, eh!...

— On le dit... Il fait froid, n'est-ce pas?

— C'est un temps de décembre. Vous n'êtes pas un patineur, je suppose ?

— Non, non... j'ai autre chose à faire. Bonjour. »

Pas un mot de plus, et les deux négociants se quittèrent.

Quelle importance pouvait donc attacher l'Esprit à des conversations en apparence si triviales? qui était mort ? Ce n'était pas de Jacob Marley qu'il s'agissait... Ce défunt-là appartenait au passé. Scrooge suivait un Esprit que l'avenir seul regardait. Serait-ce ?... Scrooge se promit d'écouter de toutes ses oreilles et de regarder de tous ses yeux, mais surtout de remarquer sa propre image quand elle paraîtrait, s'attendant à trouver le mot de l'énigme dans la conduite que tiendrait ce futur *lui*. Il se chercha donc à sa place habituelle ; un autre l'y remplaçait, et vainement le cadran de la Bourse indiqua l'heure précise de sa venue ; personne qui lui ressemblât parmi cette multitude se pressant sur les degrés du porche de la Bourse. Sa surprise céda toutefois à cette réflexion qu'il méditait un changement complet dans sa vie habituelle.

Cependant le fantôme demeurait à côté de lui, toujours le bras tendu ; il sembla à Scrooge que l'œil invisible pénétrait la profondeur de sa pensée. Cela le fit frissonner.

Quittant le théâtre bruyant des affaires, ils allèrent dans un quartier obscur de la ville où Scrooge n'avait

jamais mis le pied auparavant, quoiqu'il n'ignorât ni sa situation ni sa mauvaise renommée. Les rues étaient sales et étroites, les boutiques et les maisons misérables, les habitants à demi nus, mal chaussés, ivres et hideux. Des traverses et des ruelles vomissaient leurs émanations fétides et leurs immondices sur ce labyrinthe où tout respirait le crime, la boue et la misère. Entre toutes les portes de cet infâme repaire était celle d'une espèce de boutique-caverne, où l'on achetait le vieux fer, les vieilles bouteilles, les haillons, les débris de la boucherie et des os. Sur le plancher intérieur étaient empilés des clés rouillées, des clous, des chaînes, des gonds, des limes, des tringles, des plateaux de balance dépareillés, etc.; des mystères qu'on ne sonde qu'avec dégoût se cachaient sous ces tas de loques, sous ces masses de graisse corrompue et ces sépulcres d'ossements. Assis auprès d'une étuve à charbon en briques, au milieu des articles de son commerce, un septuagénaire, vieux coquin à cheveux gris, se défendait contre le froid du dehors au moyen d'une sorte de rideau composé de linge usé suspendu à une corde, et il fumait sa pipe avec toute la volupté de la solitude.

Scrooge et l'Esprit se trouvèrent en présence de cet homme en même temps qu'une femme qui entra dans la boutique avec un lourd paquet. Elle fut suivie d'une autre chargée de même, et celle-ci presque immédiatement d'un homme en habit noir rapé : ces trois person-

nes tressaillirent en se reconnaissant ; mais après le premier ébahissement de leur surprise qu'avait partagée le marchand à la pipe, ils éclatèrent de rire tous les trois.

« Que la femme de journée passe la première, s'écria celle qui avait précédé les autres ; vienne ensuite la buandière, et le croque-mort en troisième. Dites donc, vieux Joe, est-ce là une chance ! Nous sommes venus ici tous les trois sans nous être donné le mot.

— Vous ne pouviez vous rencontrer dans un meilleur endroit, lui répondit le vieux Joe en ôtant sa pipe de la bouche. Passez dans le salon : vous y avez vos entrées depuis longtemps, vous le savez, et ces deux autres ne sont pas des étrangers. Attendez que j'aie fermé la porte de la boutique. Ah ! comme elle grince ! je ne crois pas qu'il y ait ici un morceau de fer plus rouillé que ses gonds, et je suis sûr qu'il n'y a pas non plus chez moi d'os aussi vieux que les miens. Ah ! ah ! nous sommes assortis. Passez dans le salon, passez. »

Le salon était l'espace que le rideau de loques séparait de la boutique. Le marchand remua le feu avec un vieux morceau de fer de rampe, et ayant mouché sa lampe (c'était le soir) avec le tuyau de sa pipe, il la remit dans sa bouche.

Pendant ce temps-là cette femme, qui avait déjà parlé, jeta son paquet par terre et s'assit négligemment sur un tabouret ; puis, croisant ses coudes sur ses genoux, elle sembla provoquer d'un œil hardi les deux autres.

« Qu'y a-t-il donc ? Eh ! Mrs Dilber, dit-elle ensuite, chacun a le droit de prendre soin de soi-même. Eh ! c'est ce qu'il avait toujours fait, *lui !*

— C'est vrai, c'est bien vrai, répondit la buandière, nul homme plus que lui.

— Et pourquoi êtes-vous là à regarder comme quelqu'un qui aurait peur, ma chère ? lequel de nous trois vaut mieux que les autres ? Nous n'allons pas, j'espère, nous faire les cornes, eh ! je suppose.

— Non, certes, répondirent Mrs Dilber et le croque-mort. Non, nous l'espérons bien.

— Eh bien, donc, suffit ! Qui est-ce qui est à plaindre de perdre quelques nippes comme celles-ci ? ce n'est pas un mort, je suppose.

— Non, certes, interrompit Mrs Dilber, en riant.

— S'il avait voulu les conserver après son trépas, le vieil écrou, poursuivit l'autre, pourquoi n'était-il pas plus généreux pendant sa vie ? S'il l'eût été, il aurait eu quelqu'un pour le veiller lorsqu'il a fallu lutter contre l'agonie, au lieu d'être tout seul pour rendre le dernier soupir.

— Vous n'avez jamais rien dit de plus vrai, repartit Mrs Dilber, vous venez de prononcer son jugement.

— Je regrette que mon paquet ne soit pas plus lourd, poursuivit la première femme, et il l'aurait été, vous devez me croire, si j'avais pu mettre la main sur quelque chose de plus. Ouvrez, ouvrez, vieux Joe, et voyons

ce que cela vaut. Parlez net. Je n'ai pas peur d'être la première, ni peur qu'ils le voient. Nous savions bien que nous faisions nos petites affaires avant de nous rencontrer ici, je pense. Ce n'est pas péché : ouvrez le paquet, Joe. »

Mais la galanterie de l'homme en habit noir rapé ne voulut pas permettre qu'un autre que lui montât le premier sur la brèche, et il produisit *son* butin. Ce n'était pas grand'chose : une ou deux breloques de montre, un porte-crayon, deux boutons de manche et un agrafe de peu de valeur... c'était tout. Ces divers articles furent examinés et prisés séparément par le vieux Joe, qui marqua sur le mur avec de la craie les sommes qu'il prétendait en donner, et additionna le total.

— Voilà votre compte, dit-il, je n'ajouterai pas un autre demi-shelling, quand on me ferait bouillir. A un autre. »

Ce fut le tour de Mrs Dilber, qui déploya des draps, des serviettes, un habit et deux paires de bottes, avec deux cuillers à thé et une pince à sucre. Son compte lui fut fait sur le mur de la même manière.

« Je donne toujours trop aux dames, déclara le vieux Joe. C'est une faiblesse, et c'est ainsi que je me ruine. Voilà votre compte. Si vous me demandiez un penny de plus, je me repentirais d'être si libéral et rabattrais une demi-couronne.

— Et maintenant, défaites mon paquet, Joe, » dit la première femme.

Joe se mit à genoux pour être plus à portée de l'ouvrir, et après avoir défait plusieurs nœuds, il déploya une large étendue d'étoffe sombre.

« Qu'est-ce que cela d'abord? demanda Joe, des rideaux de lit?

— Oui, reprit la femme en riant et se penchant, les bras croisés, des rideaux de lit...

— Ah ça, les auriez-vous enlevés avec les anneaux pendant qu'il était encore là? demanda Joe.

— Oui, répliqua-t-elle. Pourquoi pas?

— Vous êtes née pour faire fortune, et fortune vous ferez, dit Joe.

— Certainement que je ne retirerai pas la main quand je pourrai la mettre sur quelque chose..... ce ne sera pas du moins par égard pour un homme comme était *celui-la*, je vous le promets, Joe. Eh! ne laissez pas couler l'huile de votre lampe sur les couvertures, maintenant.

— Ses couvertures? demanda Joe.

— Et de qui donc seraient-elles? Avez-vous peur qu'il prenne froid?

— J'espère qu'il n'est pas mort de quelque mal contagieux, dites donc? demanda tout-à-coup Joe, en interrompant sa revue.

— Avez-vous peur, mon vieux? Vraiment, je ne l'ai

pas assez fréquenté pour le savoir.... Oh ! vous pouvez vous crever les yeux sur cette chemise, vous n'y trouverez pas un trou, ni une place usée. C'était sa meilleure et sa plus fine..... qu'on eût bien laissé perdre sans moi.

— Qu'appelez-vous laissé perdre ? demanda Joe.

— La lui mettre pour être enseveli, reprit-elle en riant, et quelqu'un avait été assez sot pour le faire, mais je la lui ai ôtée... le calicot est bien suffisant pour cet usage. Il n'est pas plus laid avec une chemise de calicot. »

Scrooge écoutait avec horreur ce dialogue. Ce groupe ramassé sur les dépouilles d'un mort et vu à la lueur d'une mauvaise lampe lui inspirait plus de dégoût que n'auraient pu en faire naître d'obscènes démons marchandant le cadavre même.

« Ha ! ha ! ajouta encore cette femme avec son ricanement cynique, lorsque Joe tirant de sa poche une bourse en flanelle compta à chacun ce qui lui revenait. Voilà comme cela finit. Il nous tenait tous bien loin de lui pendant sa vie pour nous donner des profits à sa mort. Ha ! ha ! ha !

— Esprit, dit Scrooge, frissonnant de la tête aux pieds... je comprends, je comprends..... le sort de cet infortuné pourrait être le mien. Ma vie actuelle me mène à cette fin. Miséricorde du ciel, qu'est ceci ? »

Il recula d'épouvante : la scène venait de changer, et

il touchait presque un lit, un lit nu, sans rideaux, où, sous un linceul déchiré, reposait quelque chose qui était révélé par le silence même. La chambre était très-sombre, trop sombre pour être observée exactement, quoique Scrooge y promenât ses regards curieux, poussé par une impulsion secrète. Une pâle lumière projetait seule un rayon sur le lit et permettait d'y distinguer un cadavre dépouillé, abandonné, auprès duquel personne ne pleurait, personne ne veillait.

Scrooge tourna ses regards vers le fantôme. Celui-ci lui montrait du geste la tête de ce mort. Il n'eût fallu qu'un léger mouvement du doigt pour lever le suaire qui la voilait à peine : Scrooge y songea et il désirait le faire, mais il n'osa jamais.

« Ah ! se disait-il, si cet homme pouvait revivre, quelle serait sa pensée première ? Serait-ce une pensée d'avarice, de cupidité, de lucre? Ces pensées-là ne l'ont-elles pas mené à une belle fin ! le voilà dans cette maison déserte, sans qu'un homme, une femme ou un enfant puisse dire : il fut bon pour moi, dans telle circonstance ; il m'adressa un mot bienveillant, et, en reconnaissance de ce mot, je respecte sa mémoire..... » Un léger bruit se fit entendre : un chat qui grattait à la porte ; et puis, sous la pierre du foyer, des rats qui rongeaient quelque chose. Que cherchaient-ils dans cette chambre mortuaire ? Pourquoi l'inquiétude de ces animaux ? Scrooge n'osa pas y penser longtemps.

« Esprit, dit-il, ce lieu est affreux. Je ne le quitterai pas sans emporter la leçon qu'il renferme, croyez-moi... Partons... »

Mais l'Esprit lui montrait toujours du doigt la tête sous le suaire.

« Je vous comprends, poursuivit Scrooge, et je le ferais si je le pouvais : je n'en ai pas la force, Esprit, je n'en ai pas la force. »

L'Esprit parut sonder de son invisible regard le cœur de Scrooge.

« Esprit, s'il existe quelqu'un en ville qui éprouve quelque émotion causée par la mort de cet homme, dit Scrooge avec angoisse, montrez-moi ce quelqu'un ; Esprit, je vous en conjure. »

Le fantôme, pendant un moment, étendit devant lui sa sombre robe comme une aile, et puis la repliant il révéla soudain une chambre où une mère était avec ses enfants.

Il était grand jour ; cette femme attendait quelqu'un et avec l'agitation d'une inquiète impatience, car elle allait et venait dans la chambre, tressaillait au moindre bruit, regardait par la fenêtre, consultait la pendule, essayait en vain d'avoir recours à son aiguille et pouvait à peine supporter les voix de ses enfants qui jouaient entre eux.

Enfin retentit à la porte le coup si attendu. Elle court et ouvre à son mari. Cet homme dont le visage annon-

çait de longs et de pénibles soucis, quoique jeune encore, avait en ce moment une expression remarquable ; il laissait voir une espèce de plaisir triste dont il se sentait honteux et qu'il cherchait à réprimer.

Il s'assit pour prendre le repas qui avait été tenu prêt pour son retour. « Quelle nouvelle ? » se hasarda à lui demander sa femme après un long silence d'hésitation. Il parut embarrassé de répondre.

« Bonnes ou mauvaises ? dit-elle pour l'aider.

— Mauvaises ! répondit-il.

— Nous sommes tout-à-fait perdus ?

— Non, il y a encore de l'espoir, Caroline.

— S'*il* se radoucit, dit-elle étonnée, il y a de l'espoir sans doute ; oui, il y en a, après un tel miracle.

— Il n'a plus à se radoucir, Caroline ; il est mort. »

Elle était une créature douce et patiente, ou sa physionomie était bien trompeuse ; mais elle ne put s'empêcher de se réjouir au fond de son âme, et le déclara en joignant les mains. Le moment d'après, elle prononça une prière en demandant pardon au ciel d'avoir cédé à la première émotion de son cœur.

« Cette femme à demi-ivre ne m'avait dit que trop vrai hier au soir, lorsque j'avais essayé de le voir pour obtenir une semaine de délai. J'avais cru que c'était une excuse ; il était non-seulement très-malade, mais mourant.

— A qui sera transférée notre créance ?

— Je ne sais, mais d'ici là nous aurons la somme, et quand même, ce serait trop jouer de malheur que de tomber sur un créancier aussi impitoyable que l'autre. Nous pouvons dormir cette nuit sans inquiétude, Caroline. »

Oui ; ils avaient beau se le reprocher, ils sentaient un poids de moins sur le cœur. Une gaîté plus franche anima les visage des enfants, qui étaient venus écouter ce qu'ils ne comprenaient guère. Cette famille devait un peu de bonheur à la mort de cet homme : la seule émotion vraie causée par l'événement, la seule que l'Esprit pût montrer à Scrooge était une émotion de plaisir.

« Esprit, dit Scrooge, si vous ne voulez que la chambre mortuaire où nous étions tout-à-l'heure soit toujours présente à ma pensée, effacez-en l'impression, en me montrant quelque scène de tendresse provoquée par une mort. »

L'Esprit le conduisit par plusieurs rues qui lui étaient familières, et, tout en allant, Scrooge regardait çà et là, espérant de *se* rencontrer et ne s'apercevant nulle part. Ils entrèrent dans la maison du pauvre Bob Cratchit, que Scrooge avait visitée déjà. La mère et les enfants, assis autour du feu, attendaient tranquillement..... bien tranquillement. Les bruyants petits Cratchit étaient comme des statues dans un coin, les yeux fixés sur leur frère Pierre, qui tenait un livre ouvert devant lui. La

mère et les filles s'occupaient à coudre... Tout le monde était bien tranquille assurément.

Au moment où Scrooge et l'Esprit franchissaient le seuil de la porte, Pierre lisait sans doute tout haut, car Scrooge entendit ces paroles :

« Et il prit l'enfant et le plaça au milieu d'eux. «

Mais pourquoi interrompit-il sa lecture? La mère déposa son ouvrage sur la table et se cacha le visage avec les mains, en disant : « La couleur de cette étoffe me fait mal aux yeux ! »

La couleur !... ah ! pauvre Tiny Tim !

« Mes yeux sont mieux à présent, dit la femme de Cratchit ; la lumière les rend faibles, et, pour rien au monde, je ne voudrais que votre père crût que j'ai pleuré quand il rentrera..... Il ne peut tarder, voici l'heure.

— L'heure est passée, dit Pierre en fermant son livre ; mais je crois qu'il marche plus lentement qu'autrefois depuis quelques soirs, ma mère. »

La mère et les enfants étaient encore bien tranquilles. Enfin, elle répondit d'une voix ferme et qui ne faiblit que sur un mot :

« Je l'ai vu marcher vite, très-vite avec..,. Tiny Tim sur son épaule.

— Et moi aussi, s'écria Pierre, souvent.

— Et moi aussi, » s'écria un autre. Tous répétèrent : « Et moi aussi.

« Mais Tiny Tim ne pesait guère, reprit la mère en retournant à son ouvrage pour cacher son effort, et son père l'aimait tant qu'il le portait sans peine..... sans peine... Mais j'entends votre père à la porte. »

Elle courut au-devant de lui. Bob entra avec son foulard... il en avait bon besoin, le pauvre père. Son thé était prêt sur le guéridon, et c'était à qui s'empresserait pour le servir. Ensuite les deux petits Cratchit s'installèrent sur ses genoux, et chacun d'eux posa une petite joue contre une des siennes comme pour lui dire : Nous sommes là, mon père, ne vous affligez pas. — Bob parut très-gai avec tous, et eut une bonne parole pour les uns et les autres. Il examina le travail de sa femme et de ses filles, loua leur adresse, leur activité.

« Ce sera fini longtemps avant dimanche, ajouta-t-il sans autre transition.

— Dimanche! vous y êtes donc allé aujourd'hui, Robert? demanda sa femme.

— Oui, ma chère, répondit Bob..... je regrette que vous n'ayez pu y venir ; cela vous aurait fait du bien de voir combien l'emplacement est vert ; mais vous le verrez souvent, n'est-ce pas? Je lui avais promis que j'irais m'y promener un dimanche ; mon petit, mon petit enfant, s'écria Bob, mon petit enfant! »

Il éclatait tout-à-coup, il ne put s'en empêcher. Il

quitta la chambre où était la famille et monta dans une chambre au-dessus, qui était éclairée et décorée comme pour Noël. Il y avait là une chaise... où le pauvre Bob s'assit, et quand il se fut un peu remis, il redescendit plus calme.

La famille se rapprocha du feu ; les jeunes filles et leur mère se remirent à coudre en causant. Bob leur parla de l'extraordinaire bienveillance du neveu de Scrooge, qu'il avait à peine vu deux fois, et qui, le rencontrant le matin, lui avait demandé, touché de son air un peu..... un peu abattu , lui avait demandé ce qu'il avait. Sur quoi, poursuivit Bob, je le lui dis ; car c'est le plus courtois des hommes. Je suis sincèrement affligé de ce que vous m'apprenez, monsieur Cratchit, dit-il, et je plains vivement votre excellente femme.... Et par parenthèse, comment a-t-il pu savoir cela ?

— Savoir quoi, mon ami ?

— Que vous étiez une excellente femme.

— Tout le monde ne le sait-il pas ? dit Pierre.

— Très-bien répliqué, mon garçon, s'écria Bob ; j'espère que personne ne l'ignore. — Je suis sincèrement affligé, disait-il, pour votre excellente femme ; si je puis vous être utile en quelque chose, voilà où je demeure. Et il m'a remis sa carte. Venez me voir. — Ce n'est pas tant pour ce qu'il peut faire en effet, continua Bob ; mais son air de bonté m'a charmé. On aurait dit qu'il

avait connu notre Tiny Tim et qu'il le regrettait comme nous.

— Je suis sûre qu'il a un bon cœur, dit Mrs Cratchit.

— Vous en seriez encore plus sûre, ma chère, répliqua Bob, si vous l'aviez vu et si vous lui aviez parlé. Je ne serais pas surpris, faites bien attention à ceci, qu'il trouvât une meilleure place à Pierre.

— Entendez-vous, Pierre ? dit Mrs Cratchit.

— Et alors, dit une des miss Cratchit, Pierre s'établira pour son compte et se mariera.

— Voulez-vous bien vous taire ? repartit Pierre en riant.

— Elle pourrait bien un jour avoir raison, dit Bob, quoiqu'il y ait du temps pour cela, mon garçon. Mais de quelque manière que nous nous séparions les uns des autres, je suis sûr qu'aucun de nous n'oubliera le pauvre Tiny Tim...

— Jamais, mon père ! s'écrièrent-ils tous.

— Et je sais, dit Bob, je sais, mes amis, je sais que lorsque nous nous rappellerons sa patience et sa douceur... quoique ce ne fût qu'un petit enfant..... nous n'aurons jamais de querelle ensemble..... ce qui serait oublier le pauvre Tiny Tim.

— Non, jamais, mon père, répétèrent-ils tous.

— Vous me rendez heureux, très-heureux, » dit Bob.

Mrs Cratchit l'embrassa, ses filles l'embrassèrent, les deux petites Cratchit l'embrassèrent, et Pierre et lui se prirent tendrement la main. Ame enfantine de Tiny Tim, tu étais une essence de Dieu !

« Spectre, dit Scrooge, quelque chose me révèle que notre séparation approche ; quelque chose dont je ne me rends pas compte. Apprenez-moi quel était l'homme que nous avons vu mort. »

L'Esprit de Noël futur le transporta comme il avait déjà fait, mais Scrooge crut que c'était par un mouvement encore plus rapide, et le supplia de s'arrêter. « Ce quartier, dit-il, que nous traversons si vite est celui où était le centre de mes occupations ; car, au milieu de ces visions de l'avenir, Scrooge parlait déjà du présent comme du passé. Je reconnais la maison, laissez-moi voir ce que je serai un jour. »

L'Esprit s'arrêta ; mais son doigt indicateur se dirigeait d'un autre côté.

« Voilà la maison, s'écria Scrooge ; pourquoi me faire signe d'aller plus loin ? »

Le doigt inexorable resta immobile.

Scrooge courut à la hâte donner un coup-d'œil à la fenêtre de son comptoir. C'était toujours un comptoir, mais non plus le sien. L'ameublement était le même, et la personne sur son siége n'était plus lui. Le fantôme continuait son geste.

Scrooge le rejoignit et le suivit de nouveau jusqu'à

une grille de fer. Il s'arrêta avant d'entrer : un cimetière!..... Ici donc, sous quelques pieds de terre, était l'homme dont il voulait savoir le nom. Ce cimetière était entouré de maisons; le gazon et les herbes sauvages y croissaient abondamment, végétation vigoureuse de la mort et non de la vie... les places y étaient serrées, et l'on aurait pu s'étonner d'y voir encore des fosses béantes : mais le cimetière est un gouffre insatiable.

L'Esprit, debout au milieu des tombes, en désigna une à Scrooge, qui s'en approcha tout en tremblant, car dans l'air toujours solennel de son guide, il lui semblait reconnaître une signification nouvelle.

« Avant que je fasse un pas de plus vers cette tombe, demanda Scrooge, répondez à une question : Ce que vous me montrez, est-ce l'image de ce qui *doit* être, ou seulement de ce qui *peut* être? »

L'Esprit se contenta encore, pour toute réponse, d'indiquer la tombe près de laquelle ils se trouvaient.

« Dans le sentier où s'engage un homme, peut se projeter devant lui l'ombre du but où il doit arriver s'il y persévère ; mais s'il change de voie, le but changera. Apprenez-moi s'il en est ainsi pour ce que vous me montrez. »

L'Esprit demeura immobile avec le même geste.

Scrooge se pencha avec terreur sur la dalle funéraire, et, suivant de l'œil le doigt du fantôme, lut pour toute

épitaphe de cette tombe négligée son propre nom :

EBENEZER SCROOGE.

« Suis-je donc l'homme qui était sur le lit de mort? » s'écria-t-il en s'agenouillant.

Le doigt se dirigea alternativement de la tombe à lui et de lui à la tombe.

« Non, Esprit, oh! non, non. »

Toujours le doigt fatal.

« Esprit, s'écria-t-il en se cramponnant à sa robe, écoutez-moi. Je ne suis plus l'homme que j'étais... je ne serai plus l'homme que j'aurais été sans cette intervention secourable. Pourquoi m'avoir montré toutes ces choses, s'il n'y a pas d'espoir pour moi? »

Pour la première fois, la main parut vouloir faire un autre mouvement.

« Bon Esprit, reprit Scrooge, toujours prosterné à ses pieds, vous intercédez pour moi, vous avez pitié de moi. Assurez-moi que je puis changer ces images que vous m'avez montrées, en changeant de vie. »

La main s'agita avec un geste bienveillant.

« J'honorerai Noël au fond du cœur, et le célébrerai toute l'année. Je vivrai dans le passé, le présent et l'avenir. Les trois Esprits qui m'ont visité ne me quitteront plus, car je ne cesserai de méditer leurs leçons. Oh! dites-moi que je puis passer l'éponge sur cette pierre. »

Dans son angoisse il saisit la main du spectre. Elle voulut se dégager de son étreinte, mais la sienne tint bon, et il y eut lutte jusqu'à ce que l'Esprit, étant le plus fort, le repoussa.

Scrooge joignant ses mains, dans une attitude de suppliant, aperçut une altération dans le vêtement et la forme du sceptre, qui se transforma insensiblement en colonne de lit.

V

LA CONCLUSION.

Oui ! c'était la colonne d'un lit, et ce lit était le sien, et il était dans sa chambre ; mais, circonstance plus heureuse encore, le lendemain lui appartenait pour vivre et s'amender.

« Je veux vivre dans le passé, le présent et l'avenir, répéta Scrooge en sautant à bas du lit, je méditerai en moi-même les leçons des trois Esprits. Ah ! Jacob Marley ! je remercie le ciel et la fête de Noël, je le dis à genoux, vieux Jacob, à genoux ! »

Il était si animé de ses bonnes intentions que sa voix brisée répondait mal à l'exaltation de sa pensée. Il avait sangloté violemment dans sa lutte avec l'Esprit et son visage était humide de larmes.

« Ils ne sont pas arrachés, s'écria Scrooge en embrassant un de ses rideaux, ils ne sont pas arrachés avec les anneaux, ils sont ici, je suis ici : les images des cho-

ses qui auraient pu se réaliser peuvent s'évanouir : elles s'évanouiront; je le crois, je le sais. »

Dans son transport il ne savait plus ce qu'il faisait de ses mains, et en s'habillant, il mit plus d'une fois ses vêtements à l'envers, les ôta en croyant les mettre, se débattit contre ses bas comme Laocoon contre ses serpents et fit toutes sortes d'extravagances. « Je suis léger comme une plume, s'écria-t-il, je suis heureux comme un ange, gai comme un écolier en vacances, étourdi comme un homme ivre. Joyeux Noël à tous et bonne année ! holà ! hé ! holà ! »

De sa chambre il avait sauté dans son salon, complètement essoufflé. « Voilà bien le poêlon où était mon gruau, se dit-il en tournant vers la cheminée ; voilà la porte par laquelle entra l'esprit de Jacob Marley ; voilà le coin où s'était assis l'esprit de Noël présent ; voilà la fenêtre où je vis les âmes en peine : tout est à sa place, tout est vrai, tout est arrivé... Ha ! ha ! ha ! »

En vérité, pour un homme qui en avait perdu l'habitude, Scrooge riait admirablement.

« Je ne sais quel jour du mois nous sommes, continua-t-il, je ne sais combien de temps j'ai passé avec les Esprits ; je ne sais plus rien ; je suis un enfant... N'importe, qu'est-ce que cela me fait ? je voudrais être un enfant... eh ! holà ! holà ! hé ! »

Il fut interrompu dans son exaltation par le carillon

des cloches : dong, ding, ding, et jamais carillon ne l'avait tant réjoui.

Il courut à la fenêtre, l'ouvrit et regarda : pas de brouillard... le jour était clair, froid, mais pur, un jour qui invitait à la danse; le soleil brillait au ciel... quel beau temps! quelles joyeuses cloches! oh! quel jour splendide!

Un petit garçon endimanché passa sous sa fenêtre : « Eh! mon petit homme, quel jour sommes-nous?

— Eh! répéta l'enfant étonné.

— Quel jour sommes-nous, mon garçon?

— Aujourd'hui? Eh! c'est le JOUR DE NOEL!

— Le jour de Noël! se dit Scrooge, allons, je ne l'ai pas manqué; les Esprits ont tout fait en une nuit : ils peuvent faire tout ce qu'ils veulent : certainement qu'ils le peuvent... — Holà! mon petit garçon.

— Holà! répondit l'enfant.

— Sais-tu où est la boutique du marchand de volailles au coin de la seconde rue à droite?

— Je crois le savoir.

— Garçon d'intelligence, enfant remarquable! Sais-tu si l'on a vendu la belle dinde qui y était hier? il y en avait deux; je parle de la plus grosse.

— Celle qui est aussi grosse que moi?

— Quel charmant enfant! c'est un plaisir de lui parler; oui, mon Benjamin!

— La dinde y est toujours, répondit le petit drôle.

— Vrai ? s'écria Scrooge ; eh bien, va l'acheter.

— Est-il plaisant le monsieur !

— Non, non, je parle sérieusement. Va l'acheter et dis qu'on me l'apporte ici pour que je donne l'adresse de la maison où il faut la remettre : reviens avec celui qui l'apportera et je te promets un shelling ; reviens avec lui avant cinq minutes et tu auras une demi-couronne. »

Le petit garçon partit comme un trait.

« Je l'enverrai chez Bob Cratchit, se dit Scrooge en se frottant les mains ; il ne saura pas d'où cela lui vient. Elle est deux fois grosse comme Tiny Tim. Ce sera une plaisanterie excellente que de l'envoyer à Bob. »

Il écrivait l'adresse d'une main qui n'était pas très-ferme, mais il l'écrivit, et descendit pour attendre la dinde sur la porte. Là il remarqua le marteau : « Bien aimé marteau, dit-il en le caressant de la main, je t'aimerai toute ma vie. Je te regardais à peine avant-hier ; quelle honnête expression dans ta figure de cuivre ! Merveilleux marteau !... Voici la dinde : holà ! hé ! bonjour ; je vous souhaite de joyeuses fêtes de Noël. »

Quelle dinde ! était-il possible qu'un pareil volatile eût jamais pu se tenir sur ses jambes ? elles se seraient brisées sous elle.

« Impossible que vous portiez cela jusqu'à Camden-Town, mon brave homme, dit Scrooge ; prenez un cabriolet. »

Jamais rire ne fut plus franc que celui qui accompagna ces paroles et Scrooge rit encore plus fort en payant la dinde, il rit en payant la course du cabriolet, il rit en récompensant le petit garçon ; bref, il rit encore, et cette fois jusqu'aux larmes, en s'asseyant, essoufflé par tant d'éclats de rire.

Scrooge se rasa, et ce ne fut pas besogne facile tant sa main tremblait encore, tant il tenait mal son équilibre ; mais il se serait fait une entaille avec le rasoir qu'il y aurait mis un morceau de taffetas agglutinatif et se serait consolé.

Enfin sa toilette fut terminée : il sortit avec ses plus beaux habits et rencontra une population nombreuse dans les rues comme il l'avait vue en compagnie de l'Esprit de Noël présent. Pour tous ceux qui le regardaient, il avait un air de gracieux sourires : il avait en un mot l'air si bonhomme, que deux ou trois bons vivants lui dirent : « Bonjour, monsieur ! joyeux Noël, monsieur ! » Jamais souhait n'avaît ravi autant son oreille.

Après avoir fait un peu de chemin encore, il reconnut un des quêteurs qui, la veille, étaient venus le voir, celui qui lui avait dit : « Scrooge et Marley, je présume ?» — Cette rencontre lui causa un remords et il se serait peut-être détourné pour l'éviter ; mais il prit son parti en brave, et s'avançant vers le gros monsieur, il lui saisit la main :

— Mon cher monsieur, lui dit-il, comment êtes-vous? j'espère que votre journée a été bonne hier : je vous remercie de m'avoir compris sur votre liste de visites. Je vous souhaite un joyeux Noël!

— Monsieur Scrooge?

— Oui, c'est mon nom, et peut-être ne vous est-il pas agréable : je vous demande mille excuses et auriez-vous la bonté de...» Scrooge acheva sa phrase à l'oreille de son interlocuteur qui s'écria tout surpris : « Dieu me bénisse! mon cher monsieur Scrooge, parlez-vous sérieusement?

— S'il vous plaît, pas un farthing de moins : je vous assure que je comprends dans cette somme bien des rentrées sur lesquelles je ne comptais plus ; me ferez-vous cette grâce?

— Mon cher monsieur, dit le quêteur en lui secouant la main cordialement, je ne sais que répondre à tant de munifi...

— Pas un mot de plus, je vous prie, répliqua Scrooge. Venez me revoir ; voudrez-vous bien revenir?

— Oui, certes, dit le monsieur, oui, j'irai ; et l'on voyait à son air qu'il irait.

— Je vous remercie, lui répondit Scrooge, je vous suis très-obligé ; je vous remercie mille fois ; au revoir, mon cher monsieur. »

Il entra dans l'église, il parcourut les rues, il examina es gens qui allaient et venaient, donna aux enfants de

petites tapes caressantes sur la tête, interrogea les mendiants auxquels il fit l'aumône, plongea son coup-d'œil dans les cuisines et puis regarda aux fenêtres, trouvant que tout pouvait l'intéresser ; jamais, jusqu'alors, il ne s'était imaginé qu'une promenade pût devenir une telle source de distractions et de bonheur. Dans l'après-midi, il dirigea ses pas du côté de la maison de son neveu.

Il passa et repassa une douzaine de fois devant la porte avant d'avoir le courage de frapper ; mais enfin il se monta la tête et frappa.

« Votre maître est-il chez lui, ma chère ? demanda Scrooge à la servante, brave et jolie fille vraiment.

— Oui, monsieur.

— Où est-il, ma chère fille ?

— Il est dans la salle à manger avec madame : par là, monsieur ; je vais vous annoncer si vous voulez.

— Merci, ma chère fille, il me connaît, » dit Scrooge.

Il tourna doucement le bouton de la porte, l'entr'ouvrit et commença par promener son regard dans la salle : son neveu et sa nièce examinaient la table qui était disposée comme pour un gala... ces jeunes mariés aiment que tout aille bien.

« Fred ! » dit Scrooge.

A cet appel, ah ! comme sa nièce se retourna et tressaillit en reconnaissant l'oncle Scrooge !

« Et Dieu me pardonne ! s'écria Fred, qui est-ce ?

— C'est moi, votre oncle Scrooge ; je viens dîner ; me voulez-vous, Fred ? »

Fred se précipita vers lui et lui prit vivement la main: Scrooge était à son aise au bout de cinq minutes. La réception fut on ne peut plus cordiale ; la nièce imita le neveu ; Toper fut charmant pour Scrooge ; la belle-sœur du neveu de même ; bref, tous les convives. Quelle partie ! quels jeux ! quelle unanimité... félicité parfaite !

Scrooge fut matinal le lendemain pour descendre à son comptoir. Ah ! pensait-il, si je pouvais être le premier rendu et prendre Bob Cratchit à arriver tard ! Il s'en faisait une fête et il eut cette satisfaction. Neuf heures, pas de Bob ; neuf heures un quart, pas de Bob : Bob fut de dix-huit minutes en retard. Scrooge était assis à son pupitre avec la porte toute grande ouverte pour le voir se blottir dans son coin.

Bob avait ôté son chapeau et son foulard ; il se glissa sur son escabelle et fit courir tout d'abord sa plume comme pour rattraper neuf heures.

« Holà ! grommela Scrooge avec son ton bourru habituel, autant qu'il put le feindre, que signifie de venir à cette heure ?

— Je suis bien fâché, monsieur, je suis en retard.

— En retard ! répéta Scrooge, oui, je le crois ; avancez-ici, s'il vous plaît.

— Ce n'est qu'une fois tous les ans, monsieur, dit

Bob d'un air confus en s'approchant de son chef; cela n'arrivera plus : je me suis mis un peu en gaîté hier, monsieur.

— Écoutez que je vous dise, mon ami, dit Scrooge : cela ne peut aller ainsi plus longtemps; et en conséquence, poursuivit-il en sautant de son fauteuil et portant à Bob une botte dans son gilet qui le fit reculer à plus de dix pas, et en conséquence, je veux augmenter vos appointements ! »

Bob trembla et se plaça à la portée de la règle ; il eut un moment l'idée d'en asséner un coup à Scrooge, de s'emparer de lui et d'appeler à son secours les voisins pour le conduire à Bedlam.

« Joyeux Noël ! Bob, dit Scrooge avec un air trop sérieux pour qu'on pût s'y méprendre et en frappant Bob familièrement sur l'épaule ; un Noël plus joyeux que je ne vous en ai donné depuis longtemps. Bob, mon garçon, j'augmenterai vos appointements ; je chercherai à être utile à votre laborieuse famille et nous discuterons vos affaires cette après-midi sur un bowl de vin chaud. Bob! allumez les deux feux et brûlez-moi un autre boisseau de charbon avant de faire un second I, Bob Cratchit ! »

Scrooge tint parole : il fit mieux, beaucoup mieux. Il fut un second père pour Tiny Tim, qui NE MOURUT PAS ! il devint un bon ami, un bon maître, un bon homme, aussi bon qu'aucun marchand de la Cité, avant et depuis lui. Quelques personnes rirent de son changement ; il

les laissa rire, sachant bien qu'il vaut mieux rire que pleurer ; il avait lui-même le rire au cœur : cela lui suffisait.

Il n'eut plus de commerce avec les Esprits ; mais on disait de lui qu'il solennisait admirablement Noël : qu'on en dise autant de vous, de moi, de nous tous ! et ainsi, comme s'exprimait Tiny Tim, « Dieu nous bénisse tous tant que nous sommes ! »